L'AMIE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

— Germaine !

— Gisèle !

Un grand froufrou de jupes; un écroulement de tasses sur un guéridon; deux noms jetés dans un double baiser: telle était la scène imprévue à laquelle assistait, souriant et étonné, un homme de trente ans, — brun avec des yeux gris très clairs et une moustache effilée, blondissante vers la pointe, assez grand et de figure aimable, intelligente surtout, — qui s'était levé pour livrer passage à une trombe enjuponnée, et qui avait été s'appuyer à la cheminée, où flambait un petit feu d'octobre, égayant et discret.

Par les doubles et larges fenêtres sans rideaux, sortes de verrières blanches, encadrées seulement de draperies haut relevées, on voyait, tout près, se découpant grisâtres sur un ciel rose, — d'un rose embrumé de crépuscule automnal, — les tours maigrelettes du palais du Trocadéro. — C'était un joli appartement au cinquième étage d'une des maisons le plus récemment construites de cette grande place, naguère inhabitée, sur laquelle donne l'ar-

rière-corps du monument. Le mobilier, presque neuf, quoique ayant perdu déjà l'éclat trop vif, la fraîcheur criarde des meubles nouvellement achetés, ne devait pas appartenir à un bien vieux ménage ; pourtant, il n'en était plus, sans doute, à sa première étape : les murs semblaient moins âgés que lui encore.

Tout était d'un goût original et savant dans cet appartement modeste et gai, à commencer par la cheminée de marbre blanc, striée de cannelures à listeaux d'or, où s'adossait le maître du logis, laquelle, exonérée des bronzes ou zincs d'art traditionnels, n'avait à supporter qu'un bac léger, de forme oblongue, en fonte revêtue de marbre, d'où s'élançaient, le long de la glace, vers le plafond peint, de sveltes plantes au feuillage découpé, à la tige haute et lisse, émergeant d'une verte couche de lycopodes. — Mais ce qu'il y avait surtout de remarquable, c'était l'absence d'encombrement, de fouillis, le dédain de la bibeloterie. Çà et là, de fort jolies choses, mais en petit nombre, avec beaucoup d'espace autour. Les portes de plusieurs pièces en enfilade étaient ouvertes à deux battans, comme pour agrandir idéalement le local par un effet de perspective, en même temps que pour y faire librement circuler l'air et la lumière.

Les deux femmes finissaient de s'embrasser.

— Mon mari, cher cœur, tu l'as deviné sans peine.

Et la jeune femme, — une blonde gracieuse, — ajouta sur un ton de cérémonie comiquement affecté :

— M. Maxime Rivols, le plus aimé des hommes.

Puis, tout aussitôt, se retournant, elle reprit :

— Mme April, Mme Albert April, Germaine de Sauvecourt, tu sais bien, Maxime?.. Tiens, embrasse-la. Il faut bien que ton amitié pour elle se dépêche, si elle veut rattraper la mienne, qui a dix ans d'avance.

Le jeune homme se contenta de prendre, en hâte, la main qu'on lui tendait avec infiniment de bonne grâce, et de la baiser, tout en disant d'un air enjoué :

— Un ami par alliance, madame!.. Il faut accepter ces amitiés-là comme on accepte les parentés de même sorte.

— Le mari de Gisèle, monsieur, doit avoir d'autres titres à mon amitié que ceux qu'il tient de son mariage ; mais, en attendant qu'il me l'ait prouvé, je lui fais bien volontiers crédit.

Il y avait autant de charme, autant d'attrait dans le mouvement de tête et dans le sourire qui accompagnèrent cette réponse pleine d'aménité qu'il y avait eu de séduction dans la voix qui venait d'en articuler les termes avec lenteur et en cadence.

Les deux amies s'étant mises à causer avec cette volubilité, cette

puissance d'expansion et cette furie caressante qui caractérisent les intimités de femmes, lorsque, depuis longtemps brisées ou suspendues par les hasards de la vie, elles se trouvent soudainement renouées. M. Rivols, toujours debout contre la cheminée et toujours souriant, se prit à examiner en détail la visiteuse qui venait de faire irruption chez lui, vers la fin de cet après-midi d'octobre, un vendredi, jour adopté d'ailleurs par sa femme pour les réceptions diurnes en toute saison. — Il était rentré quelques instans auparavant ; et, selon sa coutume, il était venu demander à Mme Rivols une tasse de thé et une sandwich, la sachant seule.

Mme April lui était apparue tout de suite comme une femme exceptionnellement séduisante, — au moins à première vue. Dès son entrée dans le salon, elle avait éclairé la pièce, à ce qu'il lui avait semblé, d'un magique rayon, dans l'éclat duquel avaient à la fois pâli les dernières lueurs d'un superbe soleil couchant et la beauté suave de Gisèle. Et celle-ci pourtant n'était pas de ces jolies blondes un peu ternes et insignifiantes, dont le simple voisinage d'une brune plus ou moins altière efface ou neutralise les charmes timides. Bien faite, quoique peut-être un peu petite, elle pouvait lutter, pour l'harmonie des lignes et *l'aimable ampleur du corsage*, avec de plus imposantes et de plus fières personnes. Mais son œil bleu au regard tendre, ses traits délicats, son teint blanc, et surtout l'expression franche et bonne, un peu enfantine aussi, de sa douce physionomie ne pouvaient, sans dommage, subir, dans l'esprit d'un homme, de comparaison immédiate avec les conquérans attraits de son envahissante amie. — Telle fut bien l'impression primitive de M. Rivols ; restait à analyser cette impression, ce qu'il parut avoir à cœur de faire sans délai, soit dilettantisme pur, soit désir impérieux de se rendre compte à lui-même d'une sensation violente.

L'entrain des premiers épanchemens entre les deux amies lui donnait, au surplus, toute latitude à cet égard. Il crut néanmoins devoir faire mine de se retirer par discrétion. Mais Mme April, se tournant vivement de son côté, lui dit avec un lumineux et exquis sourire, — trop lumineux et trop exquis peut-être :

— Non, je vous en prie... Si vous vous sauvez, si je vous mets en fuite, je n'oserai plus venir. Et rien ne me causerait plus de chagrin que de ne pas voir Gisèle comme autrefois, comme avant son mariage, aussi souvent que possible. J'accepte le mari de mon amie ; acceptez l'amie de votre femme. N'est-ce pas là ce que vous prêchiez tout à l'heure ?

Elle lui tendit de nouveau la main, et avec plus d'élan encore, plus de sympathique vivacité que la première fois. Il demeura donc à son poste d'observation et continua de regarder. Justement, Gi-

sèle disait, de sa voix caressante, de sa voix d'enfant, après avoir dévisagé son amie avec une admiration naïve :

— Plus belle encore qu'il y a quatre ans, sais-tu bien ? Je n'aurais pas cru que ce fût chose possible.

Mme April rougit de plaisir et se remit à bavarder.

Oui, décidément, très belle, elle était très belle : grande, la taille fine, les épaules larges, la poitrine proéminente, une carnation radieuse, une bouche affriolante, des yeux mordorés à paillettes fauves, dardant tour à tour des caresses et des éclairs ; et une chevelure brune, tout ondée, avec ces étonnans reflets d'or pâle, depuis quelque temps en vogue, et que l'on obtient, plus ou moins facilement, par l'usage de certaines eaux colorantes ou décolorantes...

Mais, si belle qu'elle fût, il n'était point impossible de découvrir les côtés défectueux de son étourdissante et accaparante beauté. La taille était, sans doute, trop serrée au-dessus de hanches assez plates, pour ne pas dire absentes ; les épaules paraissaient un peu fortes, la gorge assez incertaine de sa place, le teint exagérément rosé, les dents médiocres, les paupières légèrement boursouflées, le lobe de l'oreille trop charnu, comme le bas du visage trop massif, trop carré, trop flamand, enfin les cheveux passablement gros et rêches. — Bref, Mme April payait beaucoup de mine, mais ne gagnait rien à être détaillée par un amateur exercé, pour peu que celui-ci fût de sang-froid, ou dégrisé. Ce qui ne l'empêchait pas, au demeurant, de produire partout et toujours un grand effet sur les hommes et, par contre-coup, sur les femmes.

Ce fut, du reste, en une vision rapide, dans un de ces fugitifs et cruels accès de lucidité parfaite, où toute humaine beauté succombe sous les regards déçus de l'analyste, grâce à une acuité très passagère de la vue et à une intensité de perception heureusement fort rare, — tout accidentelle, en quelque sorte, — que les défauts qui étaient comme les ombres de cette splendeur se révélèrent, pour un instant, et singulièrement grossis, au terrible observateur, ennemi de son propre plaisir, qu'était le mari de Gisèle.

Quand il eut terminé son analyse, M. Rivols eut un soupir léger d'homme désappointé qui vient de perdre une illusion à peine née, puis un sourire satisfait d'homme d'expérience qui se félicite intérieurement de la sûreté de son coup d'œil. Et, dès que l'occasion s'en offrit, il se mêla à la conversation.— Jusque-là, il avait écouté avec quelque distraction, saisissant seulement au vol des particularités, des détails sur la vie qu'avait menée Mme April durant les quatre années qui s'étaient écoulées depuis son départ de France, lequel avait précédé de trois mois le mariage de Gisèle.

M. Albert April, nommé consul général de France à Trieste, avait

emmené là-bas sa femme et une fille nouvellement mariée qu'il avait d'un premier lit. La différence d'âge entre la belle-mère et la belle-fille n'était pas telle qu'il n'y eût, de l'une à l'autre, aucune intimité praticable, en l'absence des sentimens de jalousie ou d'hostilité qui se manifestent si fréquemment dans les cas analogues et que Mme April affirmait n'avoir jamais existé entre elle et sa belle-fille, Mme Carjal. La sémillante Germaine avait agréablement plaisanté au sujet de ce rôle de jeune belle-mère qu'elle devait à son mariage, puis parlé sur un ton fort léger du gendre de son mari. Elle parlait, au reste, sur le même ton badin de son mari lui-même et de tous ceux qui la touchaient de près ou de loin, de sa grand'mère, la comtesse douairière de Sauvecourt, qui l'avait élevée, de son frère, le comte Adrien de Sauvecourt, capitaine de cuirassiers, de ses oncles, de ses tantes, de ses cousins et de ses cousines, et de ses amis des deux sexes, et, par-dessus le marché, de son bambin de fils, pour qui elle affichait une folle tendresse, mais qu'elle accusait d'aimer déjà les femmes, à quatre ans.

— Il est vrai, avait-elle ajouté avec un sourire et un clignement d'yeux étonnamment risqués, que, dans ma famille,.. ni hommes, ni femmes, ni enfans : tous mauvais sujets, y compris ma grand'-mère... Oh ! jadis.

A partir de ce moment surtout, Maxime Rivols avait prêté l'oreille, captivé soudain par le babil vertigineux de l'amie de sa femme, sous les spirituelles gaîtés duquel commençaient à s'accuser des traits de caractère dignes d'être notés et des signes particuliers qui valaient tout un signalement moral.

Il résultait des dires et des aveux de l'expansive Germaine que le gendre de son mari, le très jeune et très beau Luc Carjal, attaché, lors de son mariage avec Mlle April, à un consulat lointain, puis envoyé, par suite de l'intercession de M. April, son beau-père, à Trieste, où l'avait précédé la nouvelle mariée, n'était pas depuis trois mois dans cette ville qu'il offrait déjà tous les symptômes d'une véhémente passion à l'endroit de Mme April, qui était pourtant quelque chose comme sa belle-mère.

— Oui, comprends-tu cela, ma chérie? disait celle-ci en baissant les yeux avec une mine équivoque. Moi, moi, qui suis après tout sa belle-mère... ou peu s'en faut, car c'est étrangement compliqué, ces parentés ou alliances qui n'en sont pas... Enfin, il est approximativement mon gendre, puisqu'il a épousé la fille de mon mari. Eh bien! conçoit-on pareille situation? Mon gendre amoureux de moi, ma belle-fille jalouse ou en droit de l'être, mon mari inquiet; et tout cela, ma chère, pour ainsi dire au lendemain de ce mariage,.. et avec une intimité de tous les instans, la promiscuité de la vie

commune, puisque Luc et sa femme habitaient la maison du consulat. Oh! ces hommes!..

— Mais c'est horrible, ce que tu nous racontes là! fit Gisèle avec un geste scandalisé, que démentait d'ailleurs son sourire, à la fois indulgent et espiègle.

— N'est-ce pas?.. Grand Dieu! monsieur Rivols, qu'allez-vous penser de moi et de ma famille,.. je veux dire de la famille de mon mari?

— Jusqu'à présent, madame, répondit Maxime en riant, je vous ferai observer que nous n'en sommes qu'aux espérances de scandale et aux promesses d'abominations... Continuez, je vous en prie.

— Oh! mais, pardon! il n'y a rien de plus à raconter.

— Bah! vous allez nous laisser croire que le reste ne peut pas se dire.

— Mais il n'y a pas de reste le moins du monde... Il me semble que c'est déjà bien joli : un gendre amoureux de sa belle-mère!

— Peuh! par ce temps d'amours familiales et domestiques, c'est un mince régal.

— Vous autres, Parisiens, vous êtes gâtés... Pour moi, qui viens de passer quatre ans à l'étranger, coupés seulement par trois mois de vacances à mi-longueur, c'est une assez coquette énormité.

— Coquette! voilà le mot, dit malicieusement Gisèle.

— Bon! ne vas-tu pas prétendre que c'est ma faute, doucereuse, perfide amie, traîtresse!

— Voyons, est-ce que tu ne l'es plus, coquette?

— A peine... depuis la naissance de mon fils, qui aura cinq ans la semaine prochaine, par parenthèse.

— Déjà cinq ans, ce petit bonhomme d'Éric, que je n'ai vu qu'en bonnet!

— Dame! il y en a plus de quatre que nous ne nous étions embrassées, mon chéri. Je suis venue, il y a deux ans, à l'automne; mais tu courais le monde avec ton mari... A propos, monsieur Rivols, votre renommée littéraire a franchi les Alpes et l'Adriatique; ce ne sont plus là des succès d'amateur, d'homme du monde emplumé.

— Es-tu toujours gourmande? interrompit Gisèle. As-tu gardé ton superbe appétit d'autrefois?.. Tiens, une tasse de thé, un gâteau, une sandwich, un pain fourré?.. Allons! pas de vergogne, pas de fausse honte..

Sans se faire autrement prier, Mme April se déganta et mordit bravement dans un petit pain garni de foie gras, tandis que son amie, allant au samovar qui fumait sur un guéridon recouvert d'une serviette brodée à franges de couleur, se mettait en devoir de lui préparer du thé.

Pendant qu'elle mangeait et buvait, tout en reprenant son bavardage, Maxime Rivols l'observait toujours. — Si les hommes de goût, et principalement les observateurs de profession, ont des momens de lucidité qui peuvent, à bon droit, alarmer les femmes, celles-ci auraient le plus grand tort néanmoins de redouter à l'extrême la sévérité de ces jugemens, dont la rigueur, toute de caprice et d'exception, ne tient guère contre un geste gracieux, contre la séduction inattendue d'un sourire ou d'une attitude. Ainsi, M. Rivols, qui, sa première fièvre d'admiration une fois calmée, s'était dit, avec un sentiment d'orgueilleuse sécurité, qu'il n'avait rien à craindre de la beauté de Mme April, ne tarda point à se sentir gagné par une indéfinissable satisfaction sensuelle en contemplant la jeune femme, qui enfonçait gentiment ses dents aiguës et assez blanches dans la croûte dorée de son petit pain.

Il se disait qu'une femme qui mange bien, qui sait manger, ne peut rien perdre à se laisser voir dans l'exercice de cette fonction vulgaire, et qu'il y a, dans la manifestation sincère d'un bel appétit, quelque chose de voluptueux et de hardi qui ne décourage pas le rêve.

Au petit pain fourré succéda un gâteau feuilleté et au gâteau feuilleté une demi-douzaine de fruits glacés. Après quoi, Mme April remit ses gants et se leva.

— Eh bien! mon chéri, c'est entendu : pendant tout l'hiver, moi ici, le vendredi, et toi chez moi, le lundi,.. sans compter les impromptus... Et ta fille, ta Jenny, que je ne connais pas? J'adore toujours les enfans, tu sais?

— Elle n'est pas encore rentrée. Je te la conduirai un de ces jours.

— Ah! bien, j'y compte... Monsieur, amis, n'est-ce pas? presque bons amis?

— Comment donc, madame! Un peu plus que presque, si vous le voulez bien.

— Non, ce serait peut-être trop... pour commencer.

Et, après un sourire à plusieurs fins, dont elle devait être coutumière, elle se retira, marchant vite et près de terre, d'un pas glissé, infiniment gracieux, laissant derrière elle un agréable parfum composite, où la peau d'Espagne luttait victorieusement contre la verveine ou l'héliotrope, à moins que ce ne fût contre l'iris ou la violette.

Lorsque M. Rivols, qui s'était précipité dans le sillage embaumé de Mme April pour l'accompagner jusqu'à la porte de l'appartement, vint rejoindre sa femme, celle-ci lui demanda, avec une espèce d'anxiété :

— Eh bien! comment la trouves-tu, mon amie Germaine?

— Elle sent bon, fit le jeune homme en humant l'air avec une amusante grimace.

Il agitait en même temps son mouchoir autour de lui, sans qu'on pût savoir si c'était pour l'imprégner de l'odeur régnante ou pour dissiper d'importunes senteurs.

— Parle plus clairement, reprit Mme Rivols.

— Soit ! elle sent trop bon.

— Là ! voilà bien ce que je redoutais : un jugement téméraire...

— Oh ! un jugement... à vue de nez.

— C'est trop quand on n'est pas forcé de juger du tout ; trop peu quand on veut juger sérieusement et qu'on a tant et de si sûrs moyens d'information à son service... Que ne m'interroges-tu sur le compte de Germaine, si tu es vraiment curieux, — ou soucieux, — de te faire une opinion quant à son passé, quant à son présent et...

— Tu ne vas pas ajouter, je suppose : Quant à son avenir? interrompit le jeune homme. Ce qu'elle a été, ce qu'elle est, je m'en doute ; mais ce qu'elle sera, ce que sera son mari, s'il ne l'est pas déjà, je le...

Il n'alla pas plus loin dans le diagnostic ni dans le pronostic, ayant observé, fort à propos, qu'une grosse ombre de tristesse s'étalait, depuis un instant, sur le transparent visage de sa femme, et s'y estompait plus largement à chaque mot qu'il prononçait.

— Pardon, ma petite Gisèle, dit-il. Je te fais de la peine, avec ma rigueur, et c'est d'autant plus sot de ma part que je n'ai nullement le projet d'aggraver la sévérité de la sentence en y joignant, à titre de sanction, la défense de fréquenter Mme April... Tu la verras tant que tu voudras...

— Cela ne me suffit pas, répliqua la jeune femme en secouant la tête. Laisse-moi du moins t'éclairer, Maxime, mon ami... Qui, mieux que moi ?..

— Tu l'aimes, mon enfant ; comme témoin, je te récuse...

Gisèle venait à son mari, tendre, souriante, avec un air de soumission et de confiance, mais la mine quand même affligée. Il l'entoura de son bras et lui baisa les cheveux, à plusieurs reprises, comme en jouant, gentiment plutôt qu'amoureusement, tandis que du front de sa femme s'effaçait par degrés sous ses baisers tout reflet d'humeur chagrine.

— Que t'importe, d'ailleurs? reprit M. Rivols. Je te dis que tu la verras aussi souvent qu'il te plaira de la voir. Tu n'es pas de celles dont il faut que le mari sache choisir les amies : ton contact peut faire du bien aux autres ; celui des autres ne peut te faire de mal. Je ne crains rien pour toi des fréquentations compromettantes, et

personne, à ce point de vue, ne saurait m'effrayer. Quant aux préjugés, au souci de l'opinion, c'est mon métier de m'en moquer, et je m'en moque... Ne consulte que ton cœur, ce tendre cœur...

— Tu sais bien, dit Gisèle avec un regard d'extatique adoration, que je ne le consulte plus depuis qu'il est à toi; c'est toi que je consulte, directement... C'est égal, j'aurais aimé à blanchir un peu Germaine, pour ton édification...

— Eh bien! va, mignonne; ne te gêne pas : nous ne dînons qu'à sept heures; nous avons le temps,.. à moins que la tâche...

— Assez!.. ou je te raconte toute l'enfance de Germaine.

— Diable! Arrivons tout de suite au déluge, à l'aurore de votre amitié. Je ne sais, pour ainsi dire, rien de cette liaison interrompue.

— C'est vrai; je ne t'en ai jamais dit grand'chose. On parle si rarement des absens, la pensée voyage si peu, quand on est bien chez soi!

— En somme, où, quand, comment l'as-tu connue, cette chère Mme April?

— Où? Dans une fête de village, sur les chevaux de bois. Quand? Il y a dix ans. Comment? Par l'entremise d'une amie commune.

— Détaille-moi cela.

Gisèle vint s'asseoir sur les genoux de son mari, devant le feu, et, lui passant les bras au cou, lui débita, sans se presser, tout un historique de ses relations avec Mme April, née Germaine de Sauvecourt.

— Les Sauvecourt sont des Lorrains, qui se sont fixés dans la Flandre française, à la fin de l'avant-dernier siècle. Leur château, le château d'Armières, près de Valenciennes, confine, par certaines de ses dépendances, à des terres que mon père a achetées pour agrandir sa propriété de Leudelin, lorsqu'il a vendu la filature. Ce voisinage n'engendra d'abord, tu le croiras sans peine d'après les quelques aperçus que papa t'a donnés de son caractère, que des rapports désagréables, dont les avoués et les huissiers de l'arrondissement se chargèrent d'aggraver le coût et la fréquence. Il n'y avait, d'ailleurs, aucune sympathie possible entre le manufacturier Franz Burne, maire radical de Leudelin, ce bourg pourri de la démagogie, qui se prend pour un des boulevards de la démocratie, et le comte de Sauvecourt, ancien colonel de lanciers, ancien page du roi Charles X. On s'envoyait, de temps à autre, des feuilles de papier timbré en guise de cartes de visite, tantôt pour un bornage, tantôt pour un barrage, le plus

souvent à propos de rien ; et c'était tout. Mais voilà qu'un beau jour de septembre, il y a eu dix ans le mois dernier, le troisième jour de la fête de Leudelin, qui en est le plus brillant, la famille du manufacturier rencontra, sur le champ de foire, celle du gentilhomme; les deux tribus s'arrêtèrent simultanément devant l'unique manège tournant qui égayât des paillons de ses draperies et de la fanfare de ses orgues la mélancolique kermesse, terne et endormie sous un pâle ciel du Nord ; et l'on se regarda, de part et d'autre, avec ennui, avec défiance.

J'allais entrer dans mon seizième automne ; j'étais timide et réservée comme le sont tous les enfans qui n'ont pas leurs coudées franches au foyer; je me tenais à l'écart. Mon père héla bruyamment l'homme aux chevaux de bois et lui remit, avec un geste d'autorité qui équivalait à une prise de possession du manège, une grosse pièce blanche, pour lui payer la location de toute sa cavalerie. Mes frères choisirent leurs montures et s'y juchèrent, m'invitant à les imiter ; on m'assit sur un des plus confortables quadrupèdes ; et l'orgue reprit sa valse éternellement tronquée, tandis que les Sauvecourt, nous cédant le terrain, allaient attendre à distance la fin de nos ébats. Seule, Germaine, qui était alors une belle fille de quinze ans, aussi vive et aussi hardie que j'étais tranquille et craintive, continuait de nous observer, se retirant à reculons et nous lançant des regards envieux, dont les plus aigus paraissaient me viser. A ce moment, c'est-à-dire au moment où l'appareil se mettait et nous mettait en mouvement, une de mes amies de couvent, — car j'ai été pendant quatre ans dans un couvent, à Valenciennes, c'est la règle, tu sais : les libres penseurs qui ont des filles les mettent au couvent, tout comme les révolutionnaires qui ont des capitaux les placent à l'étranger, — une de mes amies de couvent, disais-je, accourut tout essoufflée, demandant, à grands cris, à faire partie de notre caravane. Naturellement, on se rendit à sa prière ; mais, tandis qu'on arrêtait la manivelle, elle avait eu le temps de reconnaître et d'embrasser Germaine de Sauvecourt, avec qui elle était liée, et, sans façons, l'ayant prise par le bras, elle l'entraînait vers nous. Germaine ne se débattait qu'à moitié ; visiblement, c'était pour la forme. Les yeux bruns et enflammés de la petite de Sauvecourt disaient si bien son envie ; elle me semblait si jolie, si piquante et si effrontée sous les cheveux sombres et broussailleux qui s'éparpillaient en boucles désordonnées sur ses épaules ; j'avais depuis si longtemps le désir secret de faire sa connaissance, que ma timidité s'envola, ma foi ! comme par enchantement. Je mis pied à terre, j'embrassai mon amie, et, de mon air le plus gracieux, je saluai Germaine en la priant, le rouge aux joues, mais le

sourire aux lèvres, de se joindre à nous. Sans prendre la peine de consulter son père, elle sauta sur le cheval le plus voisin du mien... et, depuis ce jour-là, nous sommes les meilleures amies du monde. Elle s'est prise d'une vraie passion pour moi, m'a imposée à sa famille et s'est imposée à la mienne, si bien que nous nous sommes fort peu quittées jusqu'à l'époque de son mariage, du moins pendant toute la durée de ses longs séjours à la campagne.

— Et son mari, quel homme est-ce?

— Un brave homme, comme il lui en fallait un; amoureux, débonnaire, confiant... d'après ce qu'elle m'a dit, car je le connais à peine. Un veuf remarié, mais un bon veuf.

— Enfin, selon toi, selon toi-même, comment convient-il qu'on la juge?

— Avec indulgence.

— Tu reconnais donc qu'elle en a besoin?

— Oui... Elle est coquette, trop familière avec les hommes... Mais, au fait, et encore une fois, quelle nécessité de la juger? Vous ne pouvez donc pas, vous autres, rencontrer une femme légère... d'allures sans coiffer sur-le-champ votre bonnet de juge,.. sauf à l'envoyer promptement rejoindre, par-dessus les moulins, les nombreux bonnets de vos justiciables?.. Pourquoi, s'il te plaît, ne pas prendre mon amie Germaine comme elle est et pour ce qu'elle est, tout simplement; à savoir : une belle et avenante personne, aimable, pleine d'entregent, élégante,.. un peu trop même, et pas toujours dans le ton, dans le bon... Bref, en tant qu'amie, une perle...

— Montée sur chrysocale.

— Remarque que je ne te l'offre pas... Ah! mais, non! Tu sais que je suis jalouse!

— C'est pour cela, sans doute, que tu as dextrement mêlé un filet de vinaigre dans le miel de tes éloges.

— J'ai reconnu, en toute loyauté, que Germaine a besoin d'indulgence, ni plus ni moins. Quant à de la jalousie à propos d'elle et de toi, non certes!.. Je plaisantais... Maintenant, j'ajouterai qu'elle y a tous les droits possibles, à cette indulgence que tu parais vouloir lui marchander chichement. Elle a été mal élevée...

— Et son éducation lui a joliment profité! interrompit M. Rivols, qui s'acharnait, malgré lui.

— Elle n'a pas été élevée du tout, reprit Gisèle avec vivacité. Sa mère était morte déjà, et depuis des années, lors de notre première rencontre; son père mourut à quelque temps de là. Ce fut sa grand'mère, une vieille folle, contemporaine de Mme du Cayla, qui se chargea de lui inculquer les premières notions de bien-

séance mondaine à l'usage des femmes ayant pour mission spéciale de rendre le monde supportable... aux hommes. Là-dessus vinrent se greffer les désastreuses licences de tenue et de langage que comporte une éducation à la dérive dans un milieu où l'on a désappris le savoir-vivre, sans abdiquer les prétentions à la grande vie. Germaine passait l'hiver à Paris, chez la douairière, qui passait l'été à Armières; et, là-bas comme ici, nulle surveillance, nulle direction, ou direction pire que le plus complet abandon. Jeune fille, mon amie garçonnait tout à l'aise avec une foule de petits jeunes gens enchantés de rencontrer quelqu'un à qui parler parmi la jeunesse féminine, sans avoir à se mettre en p ine de causer... Ah! va, tu peux m'en croire, moi qui me suis trouvée souvent à Sauvecourt dans le coup de feu des réceptions d'été, c'est miracle qu'une jeune fille se tire de là sans accrocs autres que ceux de ses robes de bal!

— Enfin, ça n'a pas mal fini... pour elle. Elle a réussi à se marier, et d'assez bonne heure, puisqu'elle est à peu près de ton âge et qu'elle t'avait devancée.

— Oui, réussi en sacrifiant le nom, son dada de prédilection, et en renonçant à l'amour dans le mariage, notre chimère à toutes... Et Dieu sait quels efforts, quelles manœuvres pour en arriver là! Une campagne de deux hivers.

— Ah! ça n'a pas été tout seul? Ce bon M. April s'est défendu?

— M. April, un veuf âgé de quarante-huit ans et en possession d'une fille de quatorze, ne pouvait songer de lui-même à épouser la belle Mlle de Sauvecourt, qui courait encore après ses vingt ans et ne pouvait guère être soupçonnée de courir après les maris, car elle était à peine plus pauvre que lui.

— Alors, elle l'a aidé?

— Oui; à la suite d'une grosse déconvenue. Elle avait effeuillé toutes les marguerites de ses pelouses, de compte à demi avec un gentil garçon titré, doté, bien vêtu, enfin parfait; mais les parens du gentil garçon n'ont jamais voulu entendre parler d'un pareil mariage, à cause des on-dit malveillans répandus dans la contrée, à cause aussi de certains antécédens de famille, les ascendantes de Germaine, — sauf sa mère, je crois, morte bien jeune, — ayant constamment eu des absences... de sens moral. Et le gentil garçon, qui honorait ses père et mère, se retira avec docilité, emportant tout un trophée de cheveux, car Germaine s'était, comme de juste, scalpée en détail à son intention. Délaissée, redoutant peut-être que les objections qui avaient fait échec à son bonheur ne se renouvelassent, sous une forme ou sous une autre, à la prochaine occasion, elle résolut de se marier le plus vite possible et d'épouser un homme sérieux.

M. April, en disponibilité à cette époque-là, demeurait boulevard Saint-Germain, non loin de l'hôtel de la comtesse douairière de Sauvecourt, la grand'mère de Germaine. Il passait tous les jours sous les fenêtres de mon amie, qui avait entendu dire par un oncle à elle, diplomate à ses heures et ayant séjourné quai d'Orsay, où il avait connu M. April, que ce consul songeait à se remarier et qu'il avait même décidé de ne reprendre le service actif que muni d'une nouvelle femme. Il appartenait, disait-on, à une vieille famille méridionale, parfaitement respectable, quoique dépourvue de noblesse; il était riche et doué d'assez de bonté pour faire, sans effort, le bonheur d'une seconde femme. A dater de ce moment-là, Germaine se tint volontiers derrière sa fenêtre, entre une heure et deux, tantôt à l'ombre de ses rideaux, tantôt le front contre la vitre; quelquefois même, par les tièdes journées de printemps, quand M. April était en retard, elle s'oubliait à rêver, nonchalamment appuyée à l'accoudoir. Et, lorsque le consul passait, il ne pouvait que difficilement s'abstenir de regarder cette belle rêveuse :

— C'est égal! fit observer M. Rivols, c'était un singulier choix pour une fille jeune, riche et bien née! Un veuf frisant la cinquantaine et orné d'une demoiselle à marier! Trouvait-elle donc le personnage à son goût? Ou avait-elle effeuillé ses marguerites jusqu'à la tige avec le petit jeune homme fuyard?

— Je n'ai jamais connu très exactement, répondit Gisèle, ses raisons déterminantes... Bah! elle n'en a peut-être pas eu. Si l'on se marie souvent par calcul, il doit bien aussi arriver parfois qu'on le fasse sans savoir pourquoi.

— Ça, c'est vrai : il y a une infinité de gens qui se marient comme cela, parce que le mariage est entré dans nos mœurs, et qui se demandent après, avec autant de bonne foi que de stupeur, à quoi ils pouvaient bien songer le jour où ils ont pris cette bizarre résolution.

— Est-ce une allusion à l'état présent de ton esprit? demanda Gisèle, sur un ton de plaisanterie qui n'excluait pas tout accent d'alarme.

De fait, il y avait quelque chose d'inquiétant dans la manière d'être du jeune homme, qui raillait trop souvent et trop à fond, du moins ce jour-là, pour n'avoir pas quelque grain d'amertume dans l'âme.

— Non! non! répondit M. Rivols, en embrassant sa femme, qu'il souleva dans ses bras pour la déposer ensuite, doucement, sur le siège le plus proche. Nous savons pourquoi nous nous sommes mariés, nous autres, l'ayant fait contre vents et marée. L'amour, en matière de mariage, est une excuse absolutoire; c'est une justification qui, sans être précisément permanente, n'en reste pas moins

toujours présente à la pensée et vous défend des stériles regrets, aussi bien que du remords rongeur. Si, plus tard, nous sommes malheureux, nous n'aurons pas à nous demander d'où nous sera venu notre malheur, ainsi qu'on le voit faire à tant d'étourneaux dont la comptabilité morale n'est pas à jour et qui ne savent jamais retrouver leurs erreurs... Après ça, la meilleure des comptabilités ne vous rend pas l'argent dépensé mal à propos ou gaspillé; elle vous permet seulement de savoir toujours où il a passé : piètre consolation!.. Ah! sur ce, mignonne, il faut que je travaille un tantinet avant le dîner : quelque chose à finir... Çà, résumons-nous. Il ressort assez clairement de ton apologie que Mme April est une femme coquette après avoir été une jeune fille légère; mais, je te l'ai dit et je ne m'en veux point dédire, tu la fréquenteras à ta guise. Je me tiens, d'ailleurs, pour assuré que, du jour où tu la croiras un peu plus qu'inconsidérée ou étourdie, du jour où tu auras de fortes raisons de soupçonner que son manque de tenue est devenu de l'inconduite, tu lui fausseras compagnie, le plus poliment, mais le plus inexorablement du monde... Car tu es bien persuadée, n'est-ce pas? que, jusqu'à présent...

— Oh! certes, dit avec vivacité Mme Rivols. Je te dirai même que l'un des motifs de mon attachement pour Germaine, c'est la croyance que je puis lui être utile moralement. Au reste, elle me l'a dit elle-même en un de ces élans de franchise qui la rendent adorable.

— Et l'autre motif de cette édifiante tendresse, puisqu'il y en a au moins deux?

— L'autre, c'est tout bonnement la grande affection qu'elle m'a témoignée dès le début de nos relations. Rien de plus touchant que ses soins et ses prévenances à mon endroit. On me l'avait dépeinte comme un peu fière, un peu vaine de sa naissance et de son nom. Eh bien! à compter de notre seconde entrevue, — je ne parle pas de la première, où j'avais pris l'initiative de l'amabilité, — c'est elle, qui, sans cesse, s'est mise en frais de gracieusetés et d'avances. Il n'est pas une occasion qu'elle ait négligée de me distraire, de m'être agréable, pas une attention qu'elle n'ait eue pour moi, venant à tout bout de champ me chercher dans son panier, attelé de deux et quelquefois de quatre poneys pies, gentils à croquer, me confiant les rênes, — régal inaccoutumé, — m'emmenant dîner Armières, me reconduisant, ainsi qu'eût pu le faire un amoureux, m'envoyant des fleurs et des friandises, me brodant des bourses, des pelotes (voire des mouchoirs de poche avec deux *G* entrelacés). Une froideur instinctive, une antipathie raisonnée même n'eût pas tenu contre de tels procédés. Or, l'ayant trouvée charmante à première vue, plus charmante encore après quelque temps d'intimité, elle n'avait à vaincre dans mon cœur aucune prévention

fâcheuse, ni aucun sentiment hostile. J'ai lu, depuis, dans je ne sais quel méchant livre, qui n'était pas pourtant un mauvais livre, que toute liaison de femmes un peu durable suppose deux natures opposées, quelque chose comme une nature mâle à côté d'une nature femelle. D'abord, cela m'a paru stupide; mais, en y réfléchissant, je me suis demandé plus d'une fois s'il n'y avait pas là-dedans un fonds de vérité. Germaine est un peu homme à certains égards, non dans ses inconséquences, mais dans ses témérités d'allure; moi, je suis ou j'ai la prétention d'être toujours très femme : c'est peut-être pour cela que nous nous aimons beaucoup et que nous nous sentons enclines l'une envers l'autre à une confiance peu habituelle entre femmes.

— Hum! fit M. Rivols en se dirigeant vers une des portes ouvertes, voilà une explication bien savante d'un phénomène assez simple... Enfin, vous vous adorez; le ciel me préserve de jeter de la cendre sur un si beau feu et de disjoindre ce que la loi des contrastes a uni!

Sur ces mots, il passa dans son cabinet, lequel n'était séparé du salon que par une cloison percée d'une baie vitrée où pendait un store japonais à demi relevé.

Gisèle prit son ouvrage et resta dans le salon.

Un peu avant sept heures, une petite fille de trois ou quatre ans, blonde comme sa mère, mais avec des yeux gris et une peau mate qui rappelaient les yeux et le teint de M. Rivols, entra sans bruit. Elle était mince et délicate à faire frémir, déjà belle, au lieu de se contenter d'être gentille. Ses traits fins et sa pâleur étaient peut-être d'un ange et évoquaient sans doute de célestes visions; à coup sûr, ils n'étaient pas d'un enfant bien portant et ne faisaient guère songer aux promesses de vie que semble, à l'ordinaire, incarner le premier âge.

— Vous êtes là, mère? Père aussi?

— Ton père travaille.

Mais M. Rivols était déjà sur le seuil de son cabinet :

— J'ai fini, ma petite Jenny, dit-il. Je suis à toi.

La fillette courut à lui. Il l'enleva et l'enveloppa de caresses, en apparence plus convaincues, on eût dit volontiers plus amoureuses que celles qu'il prodiguait naguère à sa femme.

— Oh! oui, tu es à elle!..

Il y avait comme une nuance de jalousie dans le ton de Mme Rivols, qui, pourtant, devait tendrement chérir sa fille, d'abord parce qu'elle paraissait trop douce, trop bonne, trop aimante pour appartenir à la catégorie des monstres, ensuite parce que son regard s'était posé sur l'enfant, lorsque celle-ci avait pénétré dans le salon, avec cette sorte de complaisance attendrie qui est l'expression caractéristique de

l'amour maternel. — Mais peut-être Mme Rivols aimait-elle trop son mari pour aimer sa fille par-dessus tout, en vraie mère. Et il n'y a pas place dans le même cœur pour deux sentimens également exaltés.

II.

Après avoir longuement médité ce passage d'un poète : « Que l'on occupe son temps à écosser des pois ou à faire autre chose, la vie humaine se consume toujours en d'insignifiantes besognes, » Maxime Rivols s'était déterminé à suivre son inclination pour les lettres; et, aux environs de sa vingt-cinquième année, il s'était mis à tramer et à broder, pour le compte d'un journal satirique et mondain, de fort jolis articles dialogués, qui, contrairement à l'usage, n'étaient pas toujours le même. Puis, encouragé par ses premiers succès, obtenus sous le masque du pseudonyme, il avait hardiment abordé le théâtre, à visage découvert, et y avait fait applaudir une demi-douzaine de pièces en un ou deux actes. Mais ces *difficiles nugæ* ne satisfaisant pas ses appétits de gloire, il ourdissait, dans l'ombre, de plus vastes et de plus lourds ouvrages, rêvant des triomphes de plus noble envergure que ne l'étaient ceux qu'on lui avait bénévolement octroyés dès l'abord. — Il ne se pressait pas, d'ailleurs, favorisé ou affligé qu'il était d'une vingtaine de mille livres de rente, — dix-huit de plus, au moins, qu'il n'en faut pour devenir un grand homme, par nécessité.

Petit-fils du comte Rivols (de la Lozère), ce remarquable politique qui fut un des meilleurs ministres de la restauration, après avoir été un excellent préfet de l'empire, il possédait de brillantes relations qui lui eussent été plus utiles assurément dans toute autre voie que celle qu'il avait choisie. Mais on ne refrène pas une vocation vigoureuse; et, puisque toutes nos occupations sont vaines, il avait eu grandement raison de choisir la profession d'écrivain, une des plus inutiles et des plus amusantes qu'il y ait au monde. Il avait bien été un peu mis en quarantaine par sa famille, heureusement réduite à peu de chose : quelques paires de collatéraux ; mais le plaisir que l'on fait à ses tantes ou à ses cousins ne vaut pas celui que l'on se fait à soi-même. En somme, il n'avait point lieu de regretter sa résolution : il passait agréablement son temps, gagnait quelque argent et s'acheminait à cette éphémère notoriété qui est toute la gloire moderne. Entre temps, il avait épousé, par amour, — il le croyait du moins, — Mlle Gisèle Burne, rencontrée dans une ville d'eaux, à l'étranger, et dont le père, un ancien filateur très riche du département du Nord, s'était montré ravi de se débarrasser moyennant la constitution d'une maigre dot

de cent mille francs, — ou plutôt de cinq mille francs de rente, car M. Rivols n'avait même pas exigé le capital. Au reste, cette insuffisance de dot s'était trouvée largement compensée, au bout de quelques mois, par la brouille normale survenue entre le gendre et le beau-père, — un homme insupportable, commun, brutal, cupide, envieux; de plus, terrorisé par la perspective de la grande liquidation sociale, et, conséquemment, terroriste. — On ne se voyait plus : c'était tout bénéfice.

Maxime Rivols pouvait, à bon droit, passer pour un aimable échantillon de ce que l'esprit du siècle est capable de produire de plus raffiné; sceptique, d'un scepticisme universel qui embrassait toutes les questions, depuis celle de la précellence de la forme républicaine sur toutes les formes de gouvernement connues jusqu'à celle de l'existence de Dieu inclusivement, il raillait en toute matière, mais avec légèreté, finesse, sans insister, comme nonchalamment. Son scepticisme, agréable et badin, n'ayant rien d'incompatible avec les sentimens usuels et la morale courante, n'indisposait personne; c'était histoire de dire à ses amis et au public : Je ne suis point un gobe-mouches, veuillez ne pas vous y tromper; et, si je ne crois pas beaucoup aux nobles vieilleries du temps passé, je ne crois guère plus à l'évangile des temps nouveaux. Il avait trop d'esprit et de talent pour être dupe des mots; mais son esprit et son talent avaient, ainsi qu'il arrive le plus souvent, quelque chose de sa complexion physique : ils étaient plus distingués que robustes, plus délicats que puissans. Ils empruntaient, en outre, des idées et des mœurs ambiantes une sorte de froideur morbide, qui, bien mise en œuvre, ressemblait à de la morbidesse. Ses jolis ouvrages scéniques avaient plu d'abord aux femmes et leur plaisaient même encore; mais, lui, se fatiguait de leur plaire, — en tant qu'auteur dramatique. Ne s'était-il pas avisé de remarquer, en effet, que les femmes, sous leurs si fins dehors, cachent le faux goût le plus terrifiant en littérature et en art, et qu'elles sont responsables, comme agens principaux ou comme complices, de la plupart des réputations littéraires ou artistiques usurpées? Un beau jour, il avait cru constater chez elles un besoin de banalités sentimentales rehaussées d'esprit à la mode, une soif d'émotions convenues et pour ainsi dire limitées, bien difficiles à concilier avec un jugement sain. Et il s'était senti humilié, tout à coup, le malheureux, de ses petits triomphes, en s'apercevant qu'il leur en était surtout redevable et qu'il avait inconsciemment jusqu'alors, cherchant sa voie, autrement dit le chemin du succès, exploité avec trop de constance les fibres molles de l'âme féminine.

C'était à s'échapper de lui-même, pour élargir ses vues, que tra-

vaillait surtout le jeune homme, mordu par l'envie de se révéler sous un jour nouveau. Mais il manquait un peu de ressort pour cette besogne et s'en prenait, *in petto*, à son genre de vie, à sa femme, qui avait voulu le cloîtrer dans le bonheur. Injuste, il trouvait, à part lui, qu'on l'aimait trop, comme si une femme qui n'aime pas *trop* pouvait aimer *assez!* Néanmoins, il n'était pas encore devenu ce qu'on appelle un mauvais mari; il avait une demi-fidélité et des procédés exquis, ne se souvenant que de loin en loin, pressé par l'occasion, qu'il avait beaucoup aimé les femmes avant d'en aimer une. — Au surplus, sa vie de jeunesse n'avait jamais été d'un débauché; il avait trop couru après un idéal insaisissable, voilà tout. Don Juan spiritualiste, il avait pourchassé des âmes plutôt que des corps; était-ce sa faute si, les âmes se dérobant sans cesse, les corps lui étaient demeurés entre les bras, plus souvent, sinon plus longtemps que de raison? Bref, il s'était battu les flancs en conscience pour éprouver une grande passion, mais sans y parvenir jamais, pas même le jour où il avait résolu d'épouser Gisèle. — La vérité est qu'il manquait un peu de la naïveté voulue pour aimer profondément.

Depuis plusieurs mois, il quittait fort rarement son intérieur, travaillant avec un zèle entêté à doter enfin le théâtre contemporain d'une œuvre vivante écrite en bon français, — *desideratum* mythique de tous les gens de goût. Mais il ressentait de nombreuses défaillances, doutant du succès et prévoyant les objections. Il avait contre lui d'être homme du monde et de peindre des hommes du monde, — ce qui est pourtant plus intéressant que de peindre des ivrognes. Un critique ne lui avait-il pas déclaré net qu'il était impossible de s'intéresser à des personnages qui étaient tous comtes ou marquis? Cette bourde égalitaire l'avait ému au-delà du raisonnable : il s'entendait, par avance, appeler *Monsieur le Comte*; et, comme il était comte tout de bon, cela l'intimidait horriblement. Il avait aussi contre lui de bien écrire, ce qui est une des plus sûres manières de ne pas se faire comprendre. Enfin, après avoir complaisamment salué ses débuts, la critique se taisait autour de son nom, et il avait le tort d'en prendre du souci. — Il ne savait pas encore que, s'il n'est pas autrement pénible, pour les *ministres de la Renommée*, de signaler au public les étoiles filantes traversant le firmament de l'art, — ce qui vous donne tout de suite un faux air d'astronome distingué, — il y a, en revanche, quelque mérite à reconnaître et à cataloguer les astres fixes ou périodiques, lesquels donnent toujours plus d'ombrage que de lumière.

Une des conséquences des perplexités et des inquiétudes studieuses de Maxime Rivols, c'était, tout naturellement, une légère altération de son humeur, à l'ordinaire égale et douce nonobstant son

penchant à l'ironie. Gisèle, l'aimante Gisèle commençait donc à souffrir, après quatre années d'un tranquille et aveugle bonheur; mais il ne s'agissait encore que d'un simple malaise, sans cause précise.

III.

Lorsque Maxime se présenta, pour la première fois, chez Mme April, ou plutôt chez la comtesse de Sauvecourt, boulevard Saint-Germain, un lundi, il fut introduit dans un charmant boudoir où un grand nombre d'hommes âgés entouraient une vieille, vieille dame très peinte, qui se trémoussait dans son fauteuil avec des gestes de convulsionnaire. Tous ces débris humains avaient un aspect si singulier dans ce riant encadrement, parmi les étoffes de soie aux tons clairs et les meubles Pompadour, que le visiteur, venu pour rendre ses devoirs à une jolie femme de vingt-cinq ans, se sentit fort décontenancé. Il cherchait en vain du regard Mme April ou quelqu'un qui pût lui épargner l'ennui de se présenter lui-même et d'expliquer l'objet de sa visite. Comme on n'annonce plus guère, à Paris, et qu'aucun valet ne lui avait aplani les difficultés de la situation, il dut commencer par le commencement, c'est-à-dire par décliner son nom, chose entre toutes ennuyeuse et ridicule.

— M. Rivols? le comte Rivols, sans doute? fit la vieille dame en levant vers le nouveau venu sa tête branlante et poudrée, avec une brusquerie qui eut pour effet de l'envelopper d'un nuage blanc, sans qu'elle y gagnât rien en majesté.

Maxime s'inclinait et bénissait intérieurement Mme April d'avoir parlé de lui, lorsque la douairière reprit :

— J'ai beaucoup connu votre père, monsieur, autrefois, il y a longtemps, longtemps, à la cour du roi Louis XVIII. J'avais alors quelque chose comme vingt ans; c'était vers 1823.

Le jeune homme eut peine à ne pas sourire en songeant que le comte Rivols, premier du nom, avait cinquante ans en 1820, ce qui rendait complètement invraisemblable la paternité qu'on lui prêtait. Mais il se dit qu'il y aurait peut-être impolitesse à rectifier cette erreur généalogique, en mettant, par ses paroles, une génération de plus entre lui et son interlocutrice. Il s'apprêtait donc à expliquer purement et simplement à la vieille dame que ce n'était pas comme fils ou descendant quelconque du comte Rivols qu'il venait à l'hôtel de Sauvecourt, mais en qualité d'ami de Mme April, lorsque celle-ci entra fort à propos, aussi vive que sa grand'mère, mais bien plus agréable à regarder, dans sa robe de moire verte garnie de jais, que cette antiquaille remuante, qui semblait coiffée d'une énorme houppette à poudre de riz.

La présentation faite ainsi que les rectifications nécessaires, la douairière se montra prodigieusement affable envers le nouveau venu. Elle le choya, l'accapara, le complimenta sur sa femme, qu'elle connaissait de longue date, mais non pas sur ses œuvres, qu'elle ignorait profondément, — ce dont il ne souffrit pas, d'ailleurs, une seconde, abhorrant ces sortes de complimens, toujours les mêmes et, en général, de pure forme. On eût dit qu'elle voulait s'assurer la personne de ce jeune homme pour ses réceptions du lundi, à perpétuité, tant elle apportait d'acharnement à son travail de séduction. Au reste, le premier effarement passé, et quand il se fut accoutumé aux gestes désordonnés de cette vieille et aimable épileptique, Maxime Rivols dut reconnaître qu'elle avait beaucoup d'esprit pour son âge. Avec cela, pas une once de préjugés, — ni même un grain de morale. — Elle eût été très amusante, dans la meilleure acception du mot, si la vieillesse pouvait facilement charmer ceux qu'elle a dispensés de la respecter.

Les vieux muguets, qui faisaient cercle autour de la douairière lorsque Maxime était entré, battirent en retraite un à un, probablement indignés de se voir préférer un jeune inconnu; et ce chapelet de messieurs vénérables se fut bientôt égrené, comme si l'on eût coupé le fil invisible qui les retenait côte à côte.

— Ha! dit Mme de Sauvecourt, quand le dernier se fut retiré, vous avez mis mes adorateurs en déroute, mon cher monsieur... Oh! je ne vous en veux pas; je les retrouverai. Ils sont gens de revue. Imaginez-vous que j'ai, pour l'heure, soixante-dix-huit ans...

Elle avait soixante-dix-huit ans depuis quelques années, ne voulant pas du chiffre 80. Sa coquetterie même était demeurée jeune; elle persistait à se rajeunir, au rebours de ce que font les vieillards sensés, qui aiment plutôt à se vieillir, pour peu qu'ils soient agréablement conservés.

— Imaginez-vous, reprit-elle après une courte pause et un petit coup d'œil en dessous, imaginez-vous, mon cher monsieur, que j'ai soixante-dix-huit ans, que je me suis fait beaucoup d'amis pendant tout ce temps que j'ai vécu, et que les seuls que j'aie perdus sont ceux qui se sont laissés mourir. Mais, dame! toutes ces amitiés-là, cela ne me rajeunit guère, vous comprenez; et j'en recherche de nouvelles, dussent-elles avoir moins de durée que les autres. Ceci pour vous expliquer que je reçoive de mon mieux les amis de ma petite-fille. Afin d'être bien sûre de n'en manquer aucun, j'ai prié Germaine d'adopter mon jour; nous recevons toutes deux le lundi. A bon entendeur salut!.. Ah! quand mes vieux sont là, on parle quelque peu politique. Ça ne vous gêne pas?

— Nullement, nullement, madame; je n'ai pas d'opinion.

— Moi non plus, du reste. Mais, que voulez-vous? ça les amuse;

et puis, ils ne sont plus d'âge à parler d'autre chose. La politique, c'est une retraite pour les vieillards.

— Un peu bruyante, quelquefois, hasarda Maxime.

— Oui, quand on a de la voix... Mais, au fait, il n'est pas surprenant que vous manquiez de convictions politiques ; votre père,.. pardon ! votre grand-père a servi deux gouvernemens.

— C'est vrai, madame. Mais il les a si bien servis ! Je ne comprends pas le prix qu'on attache ou qu'on feint d'attacher à la virginité des hommes d'état. Quand vous avez besoin d'un chef, avez-vous à cœur d'en choisir un qui n'ait jamais été en place et qui vienne chez vous gâter ses premières sauces? Je me figure qu'il y a, pour bien gouverner les hommes, comme pour réussir un coulis, certains tours de main qui ne s'acquièrent que par une longue pratique.

— Vous parlez d'or, mon cher monsieur, et je vois que nous nous entendrons à ravir,.. pourvu que vous reconnaissiez avec moi que l'on gâte vraiment trop de sauces en ce temps-ci. Car, depuis qu'il n'y a plus de cour, et même depuis que je ne vais plus au bal, ce qui remonte un peu plus loin, je suis toujours de l'opposition, quoique sans idée arrêtée sur le plus expédient des systèmes politiques.

De nouveaux visiteurs arrivèrent, qui permirent à M. Rivols de causer avec Mme April, ce dont la douairière ne lui avait guère, jusque-là, accordé le loisir. Germaine commença par le remercier, avec une effusion passablement exagérée, de sa visite, excusant, en termes assez irrévérencieux, sa grand'mère d'une surabondance de paroles et de gestes où elle se laissait entraîner elle-même à son insu. Elle se montra particulièrement touchée que Maxime n'eût pas attendu Gisèle, retenue auprès de la petite Jenny par une indisposition de l'enfant, pour venir à l'hôtel de Sauvecourt. Puis, la vieille comtesse ayant témoigné d'un peu de fatigue par un mutisme inaccoutumé, Germaine, qui paraissait dressée à la relayer dans son labeur de maîtresse de maison, dut, pour un instant, délaisser Maxime, ce qu'elle ne fit, d'ailleurs, qu'après l'avoir invité, du regard et du geste, à prolonger sa visite. Le jeune homme, ne s'ennuyant pas, accéda volontiers à cette prière si éloquemment mimée, et rentra avec joie dans son rôle préféré d'observateur.

C'étaient encore des hommes qui occupaient la plupart des sièges rangés en hémicycle autour de la douairière, mais plus jeunes et plus avenans que ceux qui les avaient précédés. Cette circonstance permit à M. Rivols d'étudier avec fruit la façon d'être et les habitudes de l'amie de sa femme.

Mme April affectait une étrange désinvolture à l'égard de ses interlocuteurs; mais son laisser-aller, frisant, par-ci par-là, l'inconve-

nance, se traduisait surtout par d'audacieux regards et par certains de ces mouvemens rapides du haut du corps qui rapprochent si singulièrement une femme de celui qui lui parle. Ses mains, blanches de pâte et chargées de bagues, étaient toujours trop agitées, comme impatientes de se livrer à des gestes de familiarité, de saisir ou de se laisser saisir. Quant à son langage, il était curieux par la promptitude et l'habileté des réticences qui suivaient les audaces trop vives; elle avait la même tournure d'esprit que sa grand'mère, mais avec un peu moins de franchise et d'aisance dans la dépravation de la pensée, moins de brio et de fantaisie dans l'expression : en un mot, avec quelque chose de bourgeois qui avait dû être volontairement acquis. Elle se défendait d'être spirituelle, d'aimer le monde et d'y avoir eu des succès, d'être belle et de faire des passions, surtout de chercher à en faire. Elle provoquait constamment de ces complimens bêtes que l'on est bien obligé d'adresser à une femme quand elle se rabaisse à plaisir. Et, en dépit de tout, elle était séduisante; elle avait de la grâce et du piquant, du charme et de la beauté, une distinction vraiment personnelle : ce n'était pas *la* femme du monde; c'était un type particulier de femme du monde, — ce qui vaut peut-être moins, mais sera toujours prisé davantage. Il y avait dans toute sa personne, et jusque dans sa toilette, des contradictions, des incohérences; elle agaçait, — comme agacent les beaux fruits d'une maturité douteuse, pour qu'on y morde. On n'avait qu'à la regarder ou à l'écouter attentivement pour découvrir cent raisons de ne point l'admirer, et, sans chercher, on en trouvait mille de l'adorer. On la voyait et on la sentait imparfaite de tous les côtés, au moral autant qu'au physique, et l'ensemble vous subjuguait. Son esprit accusait à chaque instant des lacunes; elle faisait des mots à la douzaine et débitait des niaiseries à la grosse : en dernière analyse, on la proclamait volontiers spirituelle. On commençait par la mettre au pinacle, puis on la rejetait trop bas; et, en fin de compte, elle remontait toujours trop haut.

Maxime Rivols ne s'en allait pas. Germaine, au reste, profitait de tous les prétextes pour le retenir. Ce fut d'abord son fils, un petit bonhomme mal peigné, quoique habillé de velours et répondant au nom scandinave et prétentieux d'Éric, qui, au retour de la promenade, vint embrasser sa mère et faire la connaissance du *nouveau monsieur*. Ce fut ensuite son frère, le comte Adrien de Sauvecourt, *le cuirassier*, qu'elle lui présenta. Tous les cuirassiers se ressemblent : c'est même pour cela qu'ils sont d'un si bel effet en troupe; mais il ne faut pas les voir isolément, fût-ce en habits civils : ils se ressemblent vraiment trop entre eux. Ce fut enfin M. April lui-même, qui allait chaque jour au ministère, et qui

rentrait d'assez bonne heure. Celui-là était plus intéressant et méritait qu'on l'attendît.

C'était un homme de puissante carrure, à grands favoris grisonnans et à longues moustaches encore blondes. Le visage était beau; le port, noble; l'allure, aisée. Il se montra, sans gaucherie, très affectueux envers sa femme, qui l'accueillit, du reste, avec bonne grâce. On ne lui eût jamais donné cinquante-cinq ans, sans doute; mais il eût été difficile de lui en retrancher plus de cinq ou six sur la mine, de sorte qu'il lui en restait toujours assez pour être le père de sa femme.

L'impression qu'emporta M. Rivols de cette longue visite fut beaucoup plus favorable à Mme April que celle qu'il avait conservée de leur première entrevue. Il ne la jugeait pas mieux pourtant; mais il la jugeait autrement, à un autre point de vue.

IV.

Pendant les deux ou trois mois qui suivirent, Mme April, dont le mari remplissait une mission temporaire en Hollande, vint régulièrement chaque semaine, le vendredi, passer une partie de la journée chez Gisèle. Elle y faisait une grande consommation de menues victuailles et de boisson tiède, et une dépense relativement minime de méchanceté. Sa nature n'était point médisante; les femmes gourmandes et sensuelles, quand elles n'ont pas sur le cœur de ces humiliations ni de ces défaites que connaissent seules les laiderons, sont assez généralement indulgentes. Au surplus, Mme Rivols avait trop de réelle bonté pour supporter qu'on déchiquetât chez elle le prochain. A peu près brouillée avec sa famille, qui, d'ailleurs, habitait la province, elle ne recevait guère que celles de ses amies d'autrefois que le mariage avait fixées à Paris et les quelques parens et camarades que son mari ne répugnait point à fréquenter. En réalité, Maxime, avec ses formes polies, n'était guère qu'un ours bien léché; il tendait invariablement à simplifier et à restreindre ses relations, et avec d'autant plus de constance qu'il ne se connaissait point d'amis, au sens propre du mot : la recherche d'une maîtresse idéale l'avait absorbé, pendant toute la première partie de sa jeunesse, au point de lui faire perdre de vue la nécessité de se ménager de solides amitiés pour son âge mûr.

Rarement, le mari de Gisèle paraissait dans le salon de sa femme; on ne l'y rencontrait guère plus souvent que dans d'autres salons : il craignait d'y entendre parler littérature par des femmes, et particulièrement d'entendre louer sa littérature à lui par des bouches féminines, — ce qui était devenu son cauchemar. — Il poussait

même cette crainte jusqu'à l'enfantillage, surtout depuis qu'il avait pu, entraîné par guet-apens dans certains cénacles féminins, mesurer le ridicule des écrivains pour dames, choyés comme des abbés et caressés comme des bichons.

Cependant, on le vit, cet hiver-là, trois ou quatre fois de suite, apparaître près de la table à thé de Mme Rivols. Et toujours Mme April était là. Puis, il cessa de se montrer; mais il reparut bientôt. Dès le commencement de décembre, il venait une fois sur deux. En janvier, il ne manquait plus une séance. D'abord, il avait mis en avant des prétextes, invoqué des circonstances fortuites pour expliquer sa présence; un beau jour, il avoua bonnement à Germaine, devant sa femme, qu'il ne venait que pour elle.

— Écoutez, lui dit-il, vous seriez un homme que vous ne m'intéresseriez pas davantage. Vous voyez que ce n'est point une déclaration... Non, mais je ne sais pas, je vous trouve une originalité d'esprit extraordinaire. On peut vous dire des choses énormes sans que vous bronchiez. Vous en dites vous-même qui cassent bras et jambes, sans avoir l'air d'y toucher. C'est charmant. Comme camarade, je vous adore. Comme femme, et même comme maîtresse, vous ne m'inspireriez pas la moindre confiance.

Bien entendu, il n'y avait personne, à ce moment-là, hormis Gisèle. Aussi Mme April ne fit-elle pas semblant de se fâcher.

— Dites donc, se contenta-t-elle de riposter, est-ce que vous croyez que, comme maris,.. ou, pour vous suivre dans vos divagations impertinentes, comme amans même, vos pareils présentent beaucoup de garanties?

— Soit! j'ai été un chenapan. Vous savez? il ne nous en coûte pas de reconnaître ces choses-là... Mais je puis être un bon mari, car je me suis marié par amour... Par amour, entendez-vous?

— Eh bien! quoi? que voulez-vous dire? Que je ne peux pas vous en offrir autant? Oh! mon Dieu, je n'en fais pas mystère... Non, je ne me suis pas mariée par amour, moi. Je n'ai même jamais aimé personne d'amour, sauf quand j'étais toute petite, ce qui m'autorise à penser que je suis maintenant à l'abri des coups de tête et de cœur. Mais j'ai pour mon mari, ne vous en déplaise, une bonne affection tranquille de bourgeoise honnête... Car je suis une bourgeoise, moi, mon cher monsieur.

— Aïe! fit Maxime. Tenez, voilà votre défaut capital : c'est de ne ne pas être franchement ce que vous êtes. Vous avez de l'audace et de la fantaisie à revendre; vous parlez de tout comme aucune femme ne parle de rien; et, avec cela, des prétentions à passer pour une petite femme bien simple et bien pot-au-feu!

— Oui, c'est cela même : pot-au-feu, pot-au-feu, je suis pot-au-feu...

Elle prononçait cela d'une façon ravissante, tout en grillant la semelle de ses bottines et en lançant à Gisèle des coups d'œil malicieux, comme pour lui dire : « Laisse-moi le taquiner, je t'en prie! » Et, une minute après, elle se levait, tirait à moitié la langue à Maxime, crispait ses doigts dégantés, en un geste d'énervement suprême, et disait à son amie, lui prenant la taille, lui baisant les cheveux et lui prodiguant les noms d'animaux usités entre jeunes filles qui s'aiment :

— Que je suis heureuse de te voir, de rester près de toi, mon chat, mon rat, mon lapin chéri! mais que ton mari est donc odieux!.. Non, je plaisante, il est adorable et je l'aime : il aurait pu nous séparer.

Et elle tendait la main au jeune homme, en ajoutant :

— Ah! qu'on est bien ici! Ce sont les seuls bons momens que je passe, ceux que je passe avec vous. Je m'ennuie tant, là-bas, avec une grand'mère qui veut toujours que je l'amuse!

Son ingratitude était remarquable par une inconscience absolue. Elle racontait elle-même avec complaisance tout ce que la vieille Mme de Sauvecourt avait fait et faisait encore pour elle : la comtesse l'avait élevée, très mal, à la vérité, mais sans rien épargner pour qu'elle fût toujours en joie; elle la logeait dans son hôtel, lui prêtait ses gens et ses chevaux, la comblait de cadeaux. Et, cinq minutes après vous avoir énuméré toutes les bontés de la douairière, Mme April ridiculisait sans pitié son aïeule, qui était en même temps presque sa bienfaitrice.

Le plus bizarre, c'est qu'on ne lui en voulait pas plus de ces boutades de mauvais goût que de certaines minauderies ou gentillesses qui lui étaient familières et ne convenaient pourtant pas toujours à sa beauté, plus impérieuse que mignarde, moins insidieuse que despotique. Tout cela semblait si naturel, si profondément inhérent à sa personne, qu'on comprenait vite l'impossibilité d'abstraire ses charmes de ses défauts; c'était à prendre ou à laisser, — et, en général, on prenait.

Maxime Rivols prenait même sans rechigner. Sa critique, désarmée, ne lui était plus d'aucun secours. Ce qui l'avait surtout préservé de l'amour jusqu'alors, c'était l'absence de spontanéité, d'élan dans ses impressions : il passait au crible de son jugement tous ses sentimens, toutes ses sensations même. Il n'est donc point surprenant qu'il n'eût jamais aimé plus de huit jours, car ce qu'on gagne, chacun le sait, à se munir d'un télescope pour admirer un astre, c'est d'en apercevoir les taches. Et, grâce à la pente chagrine de son observation, le jeune homme, dès qu'il avait découvert une tache, ne voyait plus que cela : toutes les taches étaient pour lui des taches d'huile. Mais, par suite d'une singulière et fâcheuse ano-

malie, il s'était épris des défauts de Mme April autant que de ses qualités.

Le danger demeurait, d'ailleurs, complètement invisible à l'aimante et confiante Gisèle. Les femmes comme Mme Rivols ne se défient jamais ni de leurs maris ni de leurs amies ; autant dire que tout péril leur est inconnu. Heureuse d'avoir retrouvé, du même coup, une vieille amitié et la bonne humeur de Maxime, l'inquiétude vague qui avait commencé de l'envahir s'était entièrement dissipée. Elle parlait souvent de Germaine à son mari, lui répétant les conversations qu'elle avait eues avec son amie, lorsqu'elle l'avait vue seule à seule, et concluant toujours ainsi : « Je t'assure que c'est une bonne et honnête femme, au fond. Elle est à plaindre, vois-tu, car une femme est bien malheureuse quand elle n'aime pas son mari comme je t'aime... Pour nous, l'amour c'est plus de la moitié de la vertu, et c'est le bonheur tout entier... Oh ! oui, Germaine est à plaindre. »

Quelquefois, elle s'étendait tout particulièrement sur ce genre d'infortune. Elle le fit surtout après le retour de M. April, les jours où elle avait reçu des confidences précises. Maxime était alors initié au détail des souffrances intimes d'une femme mariée sans amour ; et il paraît vraisemblable que de telles révélations n'excitaient pas seulement sa pitié.

Un soir, à six heures, vers la fin de janvier, Mme April, qui s'était attardée à causer avec Gisèle et Maxime, manifesta le regret d'avoir renvoyé sa voiture, disant qu'elle avait compté partir bien plus tôt et s'en retourner à pied. En conséquence, Rivols lui offrit d'envoyer chercher un fiacre. Mais elle refusa, ne voulant déranger personne, disait-elle, et pouvant fort bien aller seule jusqu'à la station de voitures la plus rapprochée, ou même rentrer chez elle pédestrement, en longeant la Seine.

— Et les attaques nocturnes ! s'écria Maxime.

— Bah ! à six heures du soir !

— Eh ! eh ! c'est l'heure... du moins l'heure des galans, sinon celle des brigands.

— Oh ! les galans !.. fit Mme April d'un air dégagé.

— Allez-vous essayer de nous faire croire que l'on ne vous a jamais suivie ?

— Suivie !.. suivie !.. Dans la rue, on a toujours quelqu'un derrière soi.

— Vous êtes brave.

— Je suis aguerrie. Car, dans les premiers temps, je ressentais une frayeur mortelle dès que j'apercevais une ombre derrière moi. Maintenant, il m'arrive bien encore de trembler, mais c'est seulement quand j'ai affaire à des silencieux, parce que je les prends pour

des voleurs. J'aime mieux qu'on me parle tout de suite : ça me rassure. Je ne réponds rien... Il paraît qu'il ne faut jamais rien répondre et que, si l'on avait le malheur de dire à son persécuteur qu'il vous ennuie, il se croirait autorisé tout de suite à vous embrasser. Je n'ai donc garde de souffler mot ; c'est très amusant : je marche, je marche sans rien dire ; mon homme s'essouffle à me suivre,.. ils ne sont généralement pas très jeunes, ces messieurs-là!.. il se consume en de vains efforts pour m'arracher une parole, il s'irrite à ce jeu, s'exaspère et finit par m'injurier. C'est très drôle. Est-ce qu'on ne te suit pas, toi, Gisèle?

— Mon Dieu, si, quelquefois. De temps en temps, un monsieur que je ne connais pas m'offre à dîner sans façon. Mais il est rare qu'il aille jusqu'aux injures, quoique je ne me croie pas plus que toi obligée de lui répondre.

— Enfin, chère madame, dit Maxime, si vous ne tenez pas à être suivie ce soir, je m'offre à vous accompagner.

— Du tout! du tout! jamais je ne souffrirai... Cela ne te fait rien, Gisèle, que je prenne le bras de ton mari jusqu'à la première voiture que nous rencontrerons?

Elle commençait immanquablement par repousser toutes les offres de service, et finalement les acceptait toutes. De même, elle se faisait toujours prier, qu'on l'invitât à dîner, à se mettre au piano ou simplement à prolonger sa visite. Quand elle arrivait quelque part, elle annonçait tout d'abord qu'elle n'avait pas dix minutes à elle, et il n'était pas rare qu'elle restât toute la journée. C'était précisément ce qui était advenu ce jour-là.

Depuis que Maxime avait fait la connaissance de Mme April, il n'avait pas encore eu l'occasion de se trouver seul avec elle. Il éprouva quelque plaisir à sentir le bras de la jeune femme se poser sur le sien. Pourtant, il n'avait aucun plan en tête et ne se proposait rien, pour le moment, que de pousser l'amie de sa femme à bavarder copieusement.

— Voulez-vous marcher? demanda-t-il à Germaine en descendant vers la Seine, au lieu de remonter vers Passy, où il savait devoir trouver un fiacre.

— Mais... Et vous? Et Gisèle?.. Voyons, là, franchement, n'est-elle pas jalouse?

— Jalouse!.. A propos de vous?.. Grand Dieu! m'aimez-vous? Vous aimé-je?

— Un homme n'a pas besoin d'aimer une femme pour lui faire la cour. Et Gisèle vous aime trop, elle, pour vous permettre ce genre de passe-temps.

— Comment le savez-vous?

— Belle malice! Est-ce que vous vous imaginez que je ne l'ai pas confessée à votre sujet? Je suis passionnément curieuse de ces choses-là.

— De quelles choses?

— Des choses de l'amour, qui sont celles que je connais le moins. Savez-vous quelle est la première question que j'aie adressée à votre femme, lorsque, pour la première fois, je l'ai vue seule?

— Vous lui avez demandé comment s'était passée sa nuit de noces.

— Quelle bêtise! mon cher ami... Pardon! mon cher monsieur.

— Non, non, ami, c'était bien. J'ai fini mon stage. Il ne faut pas un si long noviciat pour avoir droit à ce titre flatteur, que l'on décerne, comme vous savez, de la meilleure grâce du monde, à son cordonnier ou à son domestique, dans les momens d'abandon.

— Soit!.. Eh bien! oui, quelle bêtise, mon ami, de croire que ce soit là notre plus grande curiosité! Comme si les nuits de noces ne se ressemblaient pas toutes, et comme si elles étaient amusantes! Ça n'est drôle que dans les petits journaux... Non, ma première question avait plus de portée. J'ai dit à Gisèle: Est-ce de l'amour que tu as pour ton mari, ou de l'amitié? Voilà qui est un peu plus intéressant.

— Qu'est-ce que cela pouvait bien vous faire?

— Ah! voilà. Je ne sais pas ce que c'est, moi, que d'aimer son mari autrement que comme on aime son père, de l'aimer comme votre femme vous aime, et je suis profondément surprise que ce sentiment-là puisse exister... à l'état permanent. Il ressort, en effet, pour moi de mes études et de mes lectures que cela ne dépasse jamais la lune de miel. Et on le comprend. Même en l'absence de tout bonnet de coton, comment un homme s'y prendrait-il pour rester aimable dans toutes les circonstances de la vie conjugale? N'y eût-il que les pantoufles et le veston de l'intimité...

— Je ne me montre jamais en pantoufles ni en veston.

— Alors, tout s'explique... Mais vous trichez... Enfin, cela vous réussit: vous êtes l'idole, le dieu de votre femme...Tâchez, au moins, de ne pas lui faire de peine.

Ce fut dit très gentiment, avec un accent de sincérité impossible à suspecter. Ils longeaient les quais déserts de la Seine, ces quais lugubres qui s'étendent, toujours vides, d'Auteuil au pont de la Concorde. Sur l'eau, pas un chaland; sur les berges, pas un quintal de marchandises; sur le trottoir, pas un passant. Dans la nuit froide et sereine, les becs de gaz brillaient comme de petits astres blafards. Maxime s'arrêta presque pour regarder Germaine en face. Son regard se croisa avec le regard bien franc de deux larges yeux bruns

qui scintillaient dans l'ombre, rendus humides par la froidure piquante d'une belle soirée d'hiver.

— Ainsi, demanda-t-il en reprenant son pas, vous avez pour Gisèle beaucoup d'affection?

— Plus que je n'en saurais exprimer. C'est ma plus chère amie; et ce n'est que juste, car c'est, je crois bien, la seule qui n'ait jamais dit de mal de moi.

— On vous calomnie donc, habituellement?

— Oh! tant et plus... Je parierais, du reste, volontiers que vous avez déjà entendu médire de moi,.. si vous n'en avez pas médit vous-même.

— C'est vrai, fit distraitement M. Rivols.

Il avait éprouvé une bizarre impression de contrariété en entendant Germaine protester, avec une franchise évidente, de sa tendresse pour Gisèle. Il en était donc à mesurer du regard les obstacles qui pouvaient le séparer de Mme April. Ne s'était-il pas, un instant auparavant, senti comme vexé, quand la jeune femme l'avait appelé « mon ami? » Cette appellation lui avait paru décourageante : venue si tôt, elle pourrait bien s'éterniser.

— Qu'est-ce qui est vrai? Que vous avez entendu médire ou que vous avez médit?

— L'un et l'autre.

— Voilà de la franchise, du cynisme même... Ah çà, comment faut-il que je prenne la chose?

— En bonne part, pour ce qui est de mon fait. Car, si j'ai dit du mal de vous, je n'en ai dit qu'à Gisèle, et seulement pour savoir s'il y avait autre chose à en dire.

— Ah!.. Eh bien?

— Eh bien! je ne suis pas fixé. Je ne vous comprends pas encore. Mais, bah! j'y arriverai.

— Présomptueux!.. Vous ne seriez pas fâché tout de même que je vous aidasse?

— Dame! ça irait plus vite.

— Alors, décidément, vous m'accompagnez jusqu'au boulevard Saint-Germain? Votre femme ne vous grondera pas? Vous en êtes sûr?

— Vous avez donc bien peur qu'elle n'ait peur de vous?

— J'ai peur que sa bienveillance à mon endroit ne soit que de l'indulgence. Ce qu'il me faudrait, c'est sa justice. Je vais m'adresser à la vôtre; ce sera peut-être, au surplus, le meilleur moyen d'arriver à la sienne.

Elle se tut, comme pour se recueillir, et Maxime ouvrit les oreilles. Il n'était pas pressé pourtant d'entendre d'autre musique que celle

des hauts talons de Germaine résonnant à côté des siens sur l'asphalte sec, le long du parapet, et il savourait par avance, en connaisseur, le délicat plaisir que lui promettait l'interminable trottoir, qui semblait se perdre dans le lumineux infini du Paris nocturne.

— Votre femme, reprit bientôt Mme April, vous a-t-elle parlé de l'éducation que j'ai reçue et de la vie que j'ai menée jusqu'à l'époque de mon mariage?

— Oui.

— Vous savez alors que j'ai été élevée par ma grand'mère et par ses femmes de chambre?

— Par ses femmes de chambre, je ne savais pas.

— Ma grand'mère, qui se couchait régulièrement à deux heures du matin et se levait non moins régulièrement à midi, qui passait une partie de la journée à sa toilette après avoir déjeuné dans sa chambre, ne pouvait me garder elle-même que par accident. Or, mon institutrice nous avait quittées à la mort de mon père, et jamais grand'maman Sauvecourt n'a voulu qu'on m'en donnât une autre, de crainte que la tentation ne me prît de devenir savante ou de faire diplômer mon ignorance, comme cela est de mode à présent... Gisèle vous a-t-elle aussi raconté l'épisode de mon mariage manqué?

Maxime hésitait. Elle reprit vivement :

— Oui?.. Du reste, j'en étais sûre, elle doit tout vous dire. J'ajoute que, si je ne le croyais pas, je ne vous dirais, moi, rien du tout... Bon! vous savez donc que j'ai dû épouser quelqu'un qui m'a plantée à. Savez-vous aussi que j'ai été un peu compromise?

— Je ne le savais pas. Mais, si vous me l'affirmez, je tâcherai de le croire.

— Allons, allons, avouez qu'il ne vous en coûtera guère.

— Vous disiez donc que vous avez été compromise... Jusqu'où?

Le ton, très légèrement railleur et très doux, était moins insolent que la question. Le jeune homme excellait dans l'impertinence polie, le plus difficile de tous les genres scabreux.

Mme April tourna vers lui ses regards et répondit avec une fermeté de ton qui commandait la foi :

— Jusqu'aux rendez-vous la nuit dans notre parc d'Armières; par conséquent, jusqu'aux baisers, mais... pas davantage, je vous le jure!

Il lui dit simplement, en mettant une nuance d'affectueux respect dans son affirmation :

— Je vous crois.

Et, involontairement, comme si le caractère tout intime de la confidence qu'il venait de recevoir eût resserré les liens de leur jeune amitié, il rapprocha d'un mouvement lent son corps de celui de sa

compagne et marcha penché vers elle, dans la posture d'un auditeur dont la tendresse et la curiosité sont également en éveil. Attentif à ce qu'on allait encore lui dire, il ne l'était pas moins à guetter les tressaillemens ou les appels du bras de Germaine. Mais ce bras ne bougeait point, et même c'était à peine s'il s'appuyait assez sur la manche du jeune homme pour que celui-ci le sentît toujours présent à la même place : aucune de ces molles pressions, de ces étreintes vagues dont presque toutes les femmes se rendent volontiers coupables, sachant qu'il n'en faut souvent pas davantage pour forcer un homme de penser à mal, — ce qui honore toujours celle qui l'a induit en tentation. L'attitude de ce bras était à l'abri du reproche ; mais il n'est pas certain qu'on lui en sût beaucoup de gré.

— Maintenant, reprit Germaine, vous allez plus que jamais être convaincu que je me suis mariée par dépit... Peut-être pensiez-vous, à la vérité, que je m'étais mariée par prudence ou par nécessité.

Maxime ne jugea pas utile de se récrier. D'ailleurs, il était tout à l'admiration. Il s'extasiait intérieurement sur la sagacité de la jeune femme, sur son habileté géniale à deviner les suppositions et les inductions malveillantes de ses adversaires, sur son art à les tirer elle-même de l'ombre ou de la demi-teinte des pensées nuageuses pour les noyer dans la lumière, sur son entente de la défense et de l'apologie. Il s'opérait dans l'esprit, comme il s'était opéré dans le cœur du mari de Gisèle, un singulier travail : tout de même que ses impressions physiques, au regard de Germaine, avaient été très favorables d'abord, pour s'émousser, s'altérer ensuite et redevenir enfin toutes-puissantes, le jugement qu'il avait porté, à l'origine, sur l'intelligence de Mme April s'était transformé deux fois, avait successivement passé par ces trois phases : la bienveillance, le doute, l'enthousiasme. Un moment, il avait pu croire que l'amie de sa femme payait de mine intellectuellement, aussi bien que physiquement, avec des qualités superficielles. Et il était en train de revenir de son erreur, — un peu plus qu'il n'était équitablement nécessaire.

— Sachez que je me suis mariée par raison et par dignité, pour sortir d'une situation fausse, pénible, dangereuse. Les déceptions du genre de celle dont j'avais été victime ne dépitent à outrance que les jeunes filles naïves. Le seul résultat de ma mésaventure a été de me confirmer dans ma défiance à l'endroit des hommes, et j'ai voulu me réfugier au plus vite à l'ombre d'une protection efficace et constante. M. April me plaisait par le sérieux et la noblesse de sa personne, par sa carrière aussi, comportant des voyages, de

longs séjours au loin. Je savais bien qu'il m'aimerait si je lui permettais de songer à moi; je l'y encourageai : il m'adora tout de suite, et il m'adore encore... Je tâche de lui rendre son intérieur aussi agréable que possible; je paie de mon mieux ses soins et sa tendresse. Mais je n'ai pas d'amour pour lui; il m'arrive même d'en souffrir, et, quelquefois, de regretter que ma destinée soit d'ignorer toujours ce qu'on a tant de hâte à connaître et tant de peine à sacrifier. Ces jours-là, je suis coquette, sans le vouloir; j'ai des mines, des clins d'œil, des gestes peut-être qui me font le plus grand tort dans l'esprit des gens. Que voulez-vous? Je ne parviens pas à m'en défendre; c'est probablement une revanche de la nature, qui n'est pas contente de moi et se venge de l'indifférence de cœur à laquelle m'a vouée mon choix... Tiens! la place de la Concorde, déjà!.. Allons, laissez-moi là et rentrez chez vous! Aussi bien, je me suis dépeinte et racontée avec une exactitude qui doit suffire à me montrer sous un jour vrai.

Elle lui lâcha le bras, remit ses deux mains dans son manchon de loutre et demeura immobile en face de lui, comme attendant qu'il prît congé.

Ils s'étaient arrêtés au bas des Champs-Élysées; les omnibus et les coupés sillonnaient en tous sens la gigantesque place, mal éclairée, quoique constellée de lampadaires à gaz; les voitures se croisaient au loin, sur les ponts, à l'allure vive que commandait l'heure; mais les piétons étaient rares : dans l'endroit où ils se trouvaient, on se sentait isolé, isolé tout près du bruit, voluptueusement.

Maxime, cherchant les yeux de Germaine à travers le subtil réseau de la voilette qu'avait emperlée l'haleine de la jeune femme, alla prendre dans le manchon une main qui se livra de bonne grâce, mais sans empressement, ni effronterie.

— Si l'on vous attaque devant moi, faudra-t-il vous défendre? demanda-t-il en souriant.

— Non. Je n'ai cure de l'opinion de ceux qui me sont étrangers. Gisèle ne m'attaquera pas; vous n'aurez donc jamais à prendre pour moi fait et cause. Mais vous, rappelez-vous que vous n'avez plus le droit de vous livrer à des inductions méchantes sur mon compte. Je vous ai tout dit, précisément afin que vous n'ayez plus rien à chercher.

— Tout, tout? demanda encore le jeune homme.

— Tout, absolument tout, répondit Germaine, laissant sa main ouverte, comme pour un serment, dans la main de Maxime. Jeune fille, j'ai été légère; femme, je suis souvent coquette; épouse, j'ai été, je suis et je serai fidèle... Que c'est bizarre, n'est-ce pas? de vous dire de telles choses!.. Mais, voyez-vous, sevrée d'amour, je

tiens à ma meilleure, à mon unique amie, qui est Gisèle ; or, il vous appartient de me la laisser ou de me la prendre... Laissez-la-moi. J'ai besoin d'elle.

— Eh! qui vous parle de vous la retirer?.. Mais... êtes-vous donc malheureuse, vraiment, que vous avez tant besoin d'amitié?

— Il y a des jours... oh! des jours terribles. Ne pas aimer, n'aimer personne, c'est un petit malheur...

— Oui, interrompit Maxime, mais être aimé, quand soi-même on n'aime pas, c'est une torture... C'est ce que vous alliez dire, n'est-il pas vrai? Hélas! à qui alliez-vous le dire!

Mme April retira sa main et se recula, en marquant une vive surprise.

— Quoi! s'écria-t-elle, Gisèle, votre femme,.. vous ne l'aimez pas!

Son visage exprimait assez bien une douloureuse stupeur; mais son exclamation avait sonné comme une fanfare. Pourquoi? Ni Maxime ni personne n'aurait pu le dire avec certitude. Cependant, on n'aurait pas risqué grand'chose à affirmer que les accens de cette voix chantante n'étaient pas partis du meilleur de son cœur.

— Si, si, je l'aime, se hâta de dire Maxime, comme s'il se fût instantanément repenti de son expansion. Mais, probablement, je ne suis pas digne d'être tant aimé... Enfin, nous pouvons tout de même nous donner la main.

— Ah! mais, pardon! Moi, je suis tout à fait digne, au contraire, d'être aimée... Et si ma vie ne s'était pas si drôlement arrangée, je l'aurais bien prouvé... à qui de droit.

Elle souriait de son plus joli sourire de femme franche et hardie.

— Votre mari sait-il à quoi s'en tenir sur la nature de son bonheur? lui demanda Maxime, sans rire.

— Oh! parfaitement : je ne mens jamais. Il sait cela, comme il sait tous les détails de ma petite aventure d'avant mon mariage. Il m'arrive même parfois, quand j'ai été trop coquette, que j'ai désespéré quelqu'un, et que ce quelqu'un-là, pour se venger, m'a importunée ou inquiétée, de tout raconter à M. April... Cela me soulage. Je suis une femme à remords.

— Diable! ça doit être bien ennuyeux pour vous... et peut-être aussi pour lui.

— Qu'y faire? Pas de confession, pas d'absolution, pas de repos de conscience.

— Et il est heureux, quand même, cet homme?

— Il faut bien. Mais, s'il éprouvait le besoin d'aller chercher au dehors un supplément de félicité, je ne m'en formaliserais pas autrement.

— C'est cela : les plats que vous manquez... Ah! si ma femme voulait m'en concéder autant!

— Les plats que je manque! Grand merci du compliment!

— Pardon! mais il y a des cordons bleus qui n'entendent rien à la cuisine bourgeoise.

— Je croyais vous avoir dit que je me fais honneur d'y réussir... Ce n'était peut-être pas ma vocation; mais c'est devenu ma spécialité. D'ailleurs, cessez de plaindre mon mari. Ma franchise lui est un sûr garant de la rectitude de ma conduite; il sait qu'il peut dormir tranquille.

— Oui, sur son bonheur de la veille; mais c'est celui du lendemain qui doit le tourmenter!

— Allons, au revoir! dit Germaine en reprenant l'air sérieux d'une femme qui n'a pas l'intention de plaisanter longuement.

Puis, désignant du geste les profondeurs du Cours la Reine et les pentes lointaines du Trocadéro, elle ajouta :

— Ah! nous venons de faire du chemin ensemble!.. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que nous avons continué d'en faire même après nous être arrêtés... A un de ces jours!

Elle s'éloigna, après une poignée de main rapide, dans la direction du pont; et Maxime, réveillé du songe qu'il avait paru commencer, regarda l'heure à sa montre.

Il arrêta un fiacre et se fit ramener chez lui.

— Tu l'as donc reconduite? lui demanda Gisèle, lorsqu'il rentra dans son cabinet, où elle l'attendait, assise dans le fauteuil de cuir. — C'était un besoin pour elle, lorsque son mari n'était pas là, de venir rôder dans la pièce où il se tenait d'habitude.

— Oui, à pied, répondit Rivols; pas de voitures.

— Tu as bien fait... Que penses-tu d'elle, à présent?

— Que c'est, en effet, une femme à plaindre, plutôt qu'une femme à craindre.

— Ah! tu vois!

Dans la salle à manger, sous la lampe, où l'on causait tard quelquefois, Maxime ne fit que rêver. Vers le milieu du dîner, selon l'usage, on lui apporta sa fille avant de la mettre au lit.

— Vous savez, mon papa, dit la petite Jenny en appuyant ses deux coudes sur la poitrine de son père, Germaine m'a fait cadeau de deux bonshommes attachés par une ficelle, qui se donnent des coups.

— Germaine! Il me semble que tu pourrais dire : Mme April.

— Non, non, répliqua l'enfant, je l'appelle : Germaine. Elle a dit à maman que ça lui faisait plaisir d'être appelée comme ça par moi et qu'il fallait continuer, que ça la rajeunissait... Oh! elle est gentille, l'amie de maman! Moi, je l'aime tout plein. Et vous?

— Moi?.. Elle ne m'a rien donné; je n'ai pas d'aussi bonnes raisons que toi de l'aimer... Allons, va te coucher, bavarde, et tâche d'attraper des couleurs en dormant, car tu es bien pâle ce soir.

V.

Comme la plupart des personnes chez qui la politesse est plutôt un instinct que le résultat d'un effort, Maxime Rivols savait être distrait sans paraître grincheux; il pouvait même, au besoin, avoir l'air aimable tout en pensant à autre chose. Sa femme n'eut donc point à s'apercevoir qu'il voyageait imaginairement fort loin d'elle sans que l'art dramatique y fût pour rien. Elle n'eût pu le reconnaître, de façon certaine, qu'à la condition d'espionner le jeune écrivain dans son travail. Elle eût alors constaté que les belles feuilles de papier anglais dont Maxime se servait pour écrire ses pièces ne se noircissaient pas vite; — ce qui l'eût un peu surprise, vu que Rivols sortait à peine. Encore ne se fût-elle pas mis martel en tête pour ce seul motif, la paresse étant le plus beau privilège des hommes d'imagination, à qui seuls il est permis, par un décret divin, de ne rien faire et ne pas s'ennuyer.

Le jeune homme, très vivement intéressé par ce qu'il avait vu de Germaine et aspirant avec passion à en voir bien davantage, ressassait continuellement à part lui les souvenirs que lui avaient laissés leur promenade nocturne et la halte prolongée qui avait précédé leur séparation. Décidément, il n'y avait rien à induire des attitudes de Mme April : elle avait marché tranquillement à son bras, comme eût pu le faire la plus respectable des matrones. Or, en sa qualité de vieux praticien, Rivols se fiait plus aux habitudes corporelles des femmes qu'à leurs discours et même qu'au langage de leurs prunelles. Néanmoins, lorsqu'il se rappelait le détail des propos qu'il avait échangés avec l'amie de sa femme, il lui était difficile d'admettre qu'elle eût pu lui dire tant de choses et des choses si intimes, si secrètes, qu'il ne lui avait pas demandées, sans que cette prolixité eût, un seul instant, procédé de la coquetterie. Il est vrai que, sur l'heure, il l'avait parfaitement admis; mais, si le verdict n'était jamais rendu ou la sentence prononcée que le lendemain de la plaidoirie, il y a bien des coquins, et même bien des honnêtes gens que l'on n'acquitterait point. Dégagées de toute mise en scène, réduites à leur signification la moins compliquée, la plus probable, les confidences de Mme April pouvaient se ramener à cette formule connue : Étant donnée une femme qui n'aime pas son mari et qui éprouve, de loin en loin, des élancemens d'amour, le meilleur

moyen de lui être agréable, c'est de lui faire la cour. La preuve que telle était bien l'interprétation convenable, c'est que cette mère de famille, qui poussait la tendresse maternelle jusqu'à l'affectation, n'avait pas proféré une parole qui eût trait à son enfant, dans tout le cours de ses longs épanchemens. Si elle n'avait eu d'autre but que de se raconter et de s'expliquer elle-même, ainsi qu'elle l'avait prétendu, comment se fût-elle abstenue de faire valoir la plus honorable de ses inclinations? Parbleu! si elle n'avait pas parlé de son fils, c'est qu'elle savait bien que la maternité est une mauvaise enseigne à la galanterie. Deux circonstances, par exemple, persistaient à dérouter Maxime; c'était, d'abord, l'empressement de Germaine à bien établir qu'elle n'avait pour son mari que des sentimens de déférence et d'affection, alors que, notoirement, en pareil cas, les femmes ont tout intérêt à se poser en victimes ou en incomprises et ne s'en font point faute; c'était, ensuite, le lyrisme de son amitié pour Gisèle, lequel, à moins d'une noirceur d'âme tout à fait invraisemblable, ne pouvait guère servir de prélude à des actes de braconnage sur les terres de cette même Gisèle. Et pourtant, pourtant, une femme ne s'amuse pas à confier à un homme qu'elle a besoin d'amour et qu'elle n'en a pas chez elle sans nourrir l'arrière-pensée que son confident va lui en offrir à la première occasion.

L'occasion! ce n'était pas cela qui avait manqué. Et lui, vieux routier, n'en avait pas profité! Une bonne occasion perdue est une source de regrets, — on peut dire : de remords, — dans la vie d'un homme qui s'est accoutumé de bonne heure à galantiser les femmes, en toute rencontre, par curiosité du cœur ou des sens. Songez! si cette femme était justement celle qu'on a tant cherchée!

Le remords s'était donc emparé de Maxime Rivols en même temps que le dépit.

Et, un jour, le plus naturellement du monde, au lieu d'écrire une scène d'amour, il écrivit une lettre d'amour, ou quelque chose comme cela, — une préface d'intrigue, si l'on veut. — Il en avait écrit, du reste, en son printemps, des quantités folles; et il est peu d'écrivains qui n'aient été logés à cette enseigne : les lettres d'amour, c'est la première littérature qui rapporte quelque chose; trop souvent, c'est la seule. Cela constitue, en outre, un excellent exercice de plume : c'est de la littérature vécue.

« Madame,

« Pour la première fois de ma vie, je rencontre une femme à qui je sens que je puis tout dire parce qu'elle est en état de tout

comprendre. Dois-je, pour respecter des convenances, ou des conventions à l'observation desquelles le calendrier lui-même marque, en ce moment, une trêve, me priver d'un plaisir longtemps rêvé? Je ne le pense pas.

« Nous sommes, depuis hier, en carnaval. Dans la cohue qui tourbillonne, je vous aperçois, masquée, comme je le suis moi-même, comme moi écœurée, lassée. Je vous arrête au passage et vous attire en un coin sombre. Je vous connais, beau masque! m'écrié-je avec empressement. Vous le voyez, c'est une intrigue qui commence, — ce que vous cherchiez, sans doute, puisque c'est la seule chose amusante et le jeu le plus innocent de toute mascarade. Personne que vous ne peut m'entendre ; un masque vous cache mes traits. Vous m'avez, à la vérité, reconnu tout de suite, selon l'usage; mais vous n'avez pas le droit de me reconnaître, ou j'ai, moi, celui de ne tenir aucun compte de la justesse de votre coup d'œil. En cette conjoncture, quelle audace m'est interdite? Aucune. Vous allez voir.

« Cependant, remarquez-le, je n'ai pas abusé de mes immunités. Je ne vous ai pas tutoyée; je n'ai pas glissé ma main sous la mante de votre domino, ni même contre votre bras nu, entre la courte manche qui bâille et le long gant qui s'affaisse ; je n'ai pas frotté mes moustaches à la barbe de votre masque, ni même chiffonné vos dentelles ou froissé votre jupe. Vous vous en souviendrez et vous m'en saurez gré. En retour, je vous demande de me laisser parler tout à mon aise, sans m'assassiner de coups d'éventail.

« Ce n'est pas pour le vain plaisir de rendre hommage à une tradition vénérable que j'ai affirmé vous connaître, madame. Je vous connais bien. Écoutez. Je vous dirai d'abord que vous êtes belle, d'une beauté qui ne plaît peut-être pas à tout le monde, mais qui me plaît, diantre! beaucoup. Vos yeux et vos cheveux suffiraient à faire mon bonheur, pourvu que le reste se mît de la partie, de temps en temps. Voilà pour le physique. Passons au moral.

« Vous n'êtes pas heureuse, parce que vous n'aimez pas. — Daignez noter qu'une somnambule vous dirait à peu près le contraire, et qu'il faut que je vous connaisse bien pour articuler sur votre compte cet apparent non-sens. — Il y a dans votre vie des heures cruelles et lentes, de ces heures pendant lesquelles il semble que les aiguilles, poissées par l'ennui qui sature l'atmosphère conjugale, s'attachent aux cadrans des pendules... Peut-être y a-t-il encore pour vous des heures plus tristes et plus terribles... Mais je n'y veux point songer.

« Vous regardez les hommes en face, et la plupart de vos amies prétendent, naturellement, que vous manquez de retenue, que vous

êtes effroyablement coquette. Je sais qu'il n'en est rien. Vous regardez les hommes comme je regarde les femmes, cherchant à donner un corps à vos regrets. Il y a quelques années, si un homme avait eu la chance de vous plaire, il vous aurait eue sans combat; aujourd'hui, vous vous défendriez un peu, à ce que je m'imagine : on tient d'autant plus à sa place, au sermon ou à la comédie, même quand on y bâille, qu'on l'occupe depuis longtemps. A proprement parler, vous n'avez pas de principes; mais étant donné votre genre de vie, il serait peut-être moins gênant pour vous d'en avoir trop que d'en manquer tout à fait. Vous êtes intelligente, curieuse et sensuelle; mais vous n'avez pas plus vécu, jusqu'à présent, par l'esprit que par les sens. En un mot, c'est une vie gâchée que la vôtre. Effacez tout et recommencez.

« A mon tour de me faire connaître. Ce sera le côté vraiment neuf de ce monologue de carnaval, moins frivole qu'il n'en a l'air, plus attristé qu'il n'y paraît. Je passe sur le physique, qui est passable, en effet, et rien que cela; si l'on me disait que je suis beau, cela me ferait rire. Et pourtant, j'ai beaucoup souffert de n'être pas beau, parce que je n'ai jamais admis qu'un homme fût dispensé de l'être, de même que je n'ai jamais compris en quoi la beauté d'une femme peut la dispenser d'être spirituelle : il faut être beau pour bien goûter l'amour, et spirituel pour s'en bien reposer. Je suis bon, d'une bonté banale : je ne peux pas voir souffrir les bêtes. Je ne sais pas haïr, mais je ne suis rien moins que certain de savoir aimer; si j'en avais été capable, j'aurais aimé ma femme. C'est égal, je voudrais bien être fixé sur mes aptitudes ou sur mon incapacité. En fait d'amoureux transports, je n'ai rien éprouvé jamais qui ne fût plus littéraire que vécu. J'ai le culte et le sens des belles phrases, bien nombreuses, bien pondérées, bien harmoniques; c'est même là ce qui m'empêchera toujours d'être un grand écrivain, et probablement aussi d'être un amant convaincu : j'écris et j'aime pour mon oreille.

« Et voilà. Je n'en sais pas plus long sur moi-même, et c'est la première fois que je dis à quelqu'un ce que j'en sais. Pourquoi? Je ne vous aime pas encore peut-être, je ne saurai peut-être jamais vous aimer; mais je n'ai jamais tant senti l'envie de m'essayer à l'amour. Votre beauté est précisément du genre qu'il me faut : vous êtes assez belle pour me griser, pas assez pour m'humilier ou me mettre en déroute. Car je suis scrupuleux, et, s'il m'arrivait de rencontrer une femme qui fût la perfection même, de peur d'être tenté, je serais capable de prendre la fuite, comme un pauvre diable d'honnête homme qui, devant un brillant étalage, sentant le vide de son gousset, en même temps que l'ardeur de sa convoitise,

craint de voir sa conscience céder à de trop rudes assauts. Eh bien! vous voyez, j'ai tout l'air de m'arrêter à votre devanture. Vous me chasserez, si bon vous semble. En tout cas, j'ai été sincère, et, à supposer que, foudroyé par la grâce, j'allasse un de ces jours, m'abattre aux pieds d'un prêtre, d'honneur! je ne trouverais pas autre chose à lui dire; il y a même des choses que je vous ai dites et que je ne lui dirais point. Mais lui serait bien obligé de me donner le baiser de paix. Je n'ose en attendre autant de votre charité... Et cependant, si vous saviez comme j'ai besoin de vous, Germaine... et comme vous avez besoin de moi!

M. R.

« Bureau de poste de l'avenue de l'Opéra, où la moindre offrande, adressée aux initiales G. S. M. R. comme cette lettre même, sera reçue avec reconnaissance. »

La lettre écrite, Maxime se demanda ce qu'il en ferait : il n'y avait pas songé d'avance, il faut le dire à sa louange, ou à sa décharge. La conserver par devers lui, jusqu'à la prochaine occasion, pour obliger Germaine à l'accueillir de façon subreptice, lui parut ridicule autant qu'aventuré; un bachelier peut se risquer à introduire sournoisement ses billets doux dans un livre ou dans un carnet, et même à les transmettre dans une simple poignée de main; un homme marié y regarde à deux fois avant de s'en dessaisir. Mais il est un moyen moins direct et moins compromettant d'écouler ces produits incendiaires, que l'on ne saurait, d'ailleurs, sans danger, colporter indéfiniment sur soi : c'est de les adresser poste restante à des initiales quelconques. On attend ensuite, la conscience tranquille, qu'une circonstance favorable vous autorise à informer de l'envoi la destinataire. Si celle-ci se refuse à retirer l'épître, tout est dit : vous avez commis une légèreté qui demeurera secrète à tout jamais; vous avez même la ressource d'alléguer qu'il s'agissait d'un simple et très innocent badinage. Si, au contraire, elle va réclamer le poulet, c'est elle qui est compromise.

Rivols, loin de chercher à revoir promptement Mme April, eut soin de ne pas se montrer pendant une quinzaine de jours. Au reste, le grand mérite de sa lettre, c'était de ne pas exiger une prompte réponse, de n'en exiger même aucune, à la rigueur; cela constituait un habile jalon, rien de plus. Puis, il alla se poster, par une belle après-midi, à l'angle de la rue du Bac et du boulevard Saint-Germain, c'est-à-dire à cinquante pas de l'hôtel de Sauvecourt. Après une heure de faction ambulatoire, un coupé large et bas, de forme vieillotte, qu'il connaissait bien, sortit de l'hôtel. Germaine, en toilette claire, achevant

de se ganter, y était assise. Le jeune homme hâta le pas, aussitôt qu'il eut vu la tête du cheval nettement orientée, de manière à se trouver un peu en avant de la voiture. Il se retourna alors, salua Germaine et mit le pied sur la chaussée comme pour s'avancer. Mme April, naturellement, fit arrêter, et le coupé vint se ranger contre le trottoir.

— Je n'étais pas très sûr que ce fût vous, dit-il. Ma myopie, vous savez...

— A quoi vous sert, dès lors, cette petite vitre encadrée, que vous ne portez que dans la rue?

— A affirmer publiquement que je ne vois pas clair et à me faire ainsi pardonner toutes les impolitesses que je commets; elles sont nombreuses.

— Que faites-vous par ici?

— Je viens de l'Odéon, en passant par le théâtre Cluny... Ma pièce, vous savez bien, ma grande pièce!.. Elle avance, elle va être achevée, et je n'ai pas d'interprète pour mon principal rôle de femme.

— De sorte que vous cherchez une femme?

— Pas tout à fait; une actrice... Et vous, où allez-vous?

— Du côté de la Madeleine.

— Tiens! comme moi.

— Voulez-vous monter?

— Avec enthousiasme.

Quand il fut assis à côté d'elle, il lui dit en regardant la soie brochée, de nuance bouton d'or, qui tapissait l'intérieur du coupé :

— Avez-vous de la chance d'avoir une grand'mère!

— Oui; mais je fais ses courses... A propos, elle ne va pas bien du tout, ma pauvre grand'mère. Faites-lui donc une visite : elle adore qu'on vienne la voir. Et je suis en train de lui racoler des visiteurs... Imaginez-vous que je vais aller passer une ou deux semaines à Roquefeuillade.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Roquefeuillade?

— C'est la propriété de mon mari; c'est en Provence, à deux lieues d'Aix. M. April, qui a la passion de son métier, et qui ne peut se tenir en repos, qui irait d'un pôle à l'autre pour nous préparer des traités de commerce avec les Esquimaux et avec les Patagons, vient, à peine arrivé de La Haye, de solliciter une nouvelle mission, au lieu d'attendre tranquillement le nouveau poste qu'on lui a promis. Il va repartir ces jours-ci, et, comme il a là-bas une foule de petites affaires en retard, de broutilles en souffrance, il m'a priée de m'y rendre.

— Quoi! vous allez partir?

— Oui. Cela ne m'amuse guère.

— Et moi qui comptais avoir, un de ces jours, une conversation sérieuse avec vous!

— A quel sujet?

— Au sujet de... de ce que je vous ai dit l'autre soir... de ce que nous nous sommes dit.

— Eh bien! ce sera pour mon retour... Mais, pourquoi ne pas me parler de cela tout de suite?

— Comme cela, en voiture? Non, ça n'irait pas... Dites-moi, vous êtes une femme de beaucoup d'esprit, n'est-ce pas?

— Mais non; je vous ai déjà dit que je suis une femme des plus ordinaires.

— Ne me contrariez pas, je vous en prie. J'ai besoin de croire que vous avez une intelligence supérieure.

— Si c'est une monomanie, alors, il ne faut pas vous contre-carrer... Me voilà donc une femme supérieure; qu'est-ce que vous allez faire de ma supériorité?

— C'est que voilà... L'autre soir, nous avons été très... bavards et très francs l'un envers l'autre. J'ai peur que nous ne nous soyons pas absolument compris... que, par exemple, vous n'ayez prêté à mes paroles un sens...

— En un mot, vous craignez que je ne vous trahisse. C'est manquer de confiance, mon cher ami; et mal à propos, car vous avez barre sur moi.

— Ainsi, vous ne regrettez pas du tout ce que vous m'avez dit?

— Pas le moins du monde. J'avais un but en vous le disant : me faire connaître. Vous me connaissez : s'il y a des regrets, ils ne peuvent être que pour vous. Quant à la sincérité, peut-être intempestive, dont vous avez payé ma confiance, vous n'aurez jamais à vous en repentir, veuillez le croire.

— Je n'ai pas d'inquiétude à cet égard... Bien au contraire, je voudrais compléter mes aveux afin de ne garder sur vous aucun avantage.

— Ah! c'est de vous que vous voulez me parler?

— Oui... Mais je ne suis pas orateur...

Il s'interrompit pour la regarder d'un regard intentionnellement fixe, d'un regard avertisseur, et reprit :

— J'écris plus facilement que je ne parle. Si je vous écrivais, liriez-vous?

Elle se retourna vers lui avec une petite rougeur qui pouvait être attribuée au plaisir, tout aussi bien qu'à la gêne.

— Drôle, très drôle d'idée!.. Certainement, je lirais... Ce serait

grossier de ne pas lire... Cependant, je vous avoue que j'aimerais mieux un simple entretien complémentaire.

— Pourquoi?

— Parce que, parce que... Je ne pourrais pas parler de votre lettre à Gisèle, n'est-ce pas?

— Évidemment non, puisqu'il s'agit de confidences où elle est intéressée... désagréablement.

— Eh bien! voilà justement le parce que. Ça ne serait pas honnête de ma part d'avoir des secrets avec vous.

— C'est vous qui avez commencé.

— Nullement. Ce que je vous ai dit, vous auriez pu le répéter à Gisèle, qui le sait d'ailleurs depuis longtemps, du moins en partie... Voyons, qu'est-ce que vous voulez me dire?

— Enfin, si je vous avais écrit, si c'était chose faite?

— Encore une fois, je lirais la lettre... D'abord, je ne me doute pas de ce qu'elle peut contenir.

— Voulez-vous avoir la bonté de me jeter là sur le trottoir! dit Maxime.

— Vous êtes incohérent, mon ami... Mais qu'il soit fait selon votre désir!

Il arrêta sa main, au moment où elle s'apprêtait à baisser la glace de devant.

— Je suis fou, s'écria-t-il, en lui baisant le poignet. Je vous ai écrit : la lettre vous attend, loin de chez vous, au bureau de l'avenue de l'Opéra, sous les initiales G. S. M. R., les vôtres et les miennes.

Au lieu de retirer sa main, Mme April retint celle de Maxime, qui s'allongeait déjà vers la portière.

— Je vous préviens que je n'irai pas la chercher, dit-elle. Car je vois maintenant de quoi il retourne.

— Eh bien! oui, murmura-t-il, en appliquant sa bouche sur la voilette de la jeune femme, tout près de l'oreille. Je vous ai écrit une lettre, qui est presque une lettre d'amour. Et je pourrais vous en dire bien plus long qu'il n'y en a dans cette lettre, car je vous aime bien plus qu'elle ne l'exprime... Si vous saviez, Germaine!.. Si vous saviez comme vieillit vite une lettre qui contient l'expression de nos avant-dernières pensées!.. Vous saurez!

Il ouvrit la portière d'un mouvement brusque, fit arrêter, sauta à terre et disparut au premier coin de rue.

HENRY RABUSSON.

(La deuxième partie au prochain n°.)

CYPRIEN

ÉVÊQUE DE CARTHAGE

II[1].

LA PRÉDICATION DE CYPRIEN. — SA MORT.

III. — LA PRÉDICATION DE CYPRIEN.

La persécution d'une part, de l'autre les luttes intestines de l'église, occupent à peu près toute la correspondance de Cyprien. Cependant la persécution cesse avant la mort de Décius pour ne reprendre sérieusement que sept ans après. Et pendant cette paix, quelque occupé que Cyprien pût être par le schisme de Carthage, ou par celui de Rome, ou par son débat avec Stéphanus, son temps a dû être rempli surtout par le gouvernement intérieur de son église. Mais sa correspondance ne contient naturellement rien là-dessus, puisqu'il n'avait pas à écrire, étant toujours présent et agissant par lui-même. Tout au plus peut-on voir par quelques lettres, en réponse à d'autres évêques qui le consultent, ce qu'il pensait et ce qu'il pratiquait lui-même. Ainsi un évêque lui demande s'il doit recevoir à la communion des fidèles un homme de théâtre, *histrio*, qui ne monte plus lui-même, il est vrai, sur la scène, ce qui serait abso-

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

lument inconciliable avec le nom de chrétien, mais qui enseigne son art et y forme de jeunes garçons. On voit par la réponse (lettre 2) ce qu'était alors le théâtre et qu'il s'agissait de former ces enfans à jouer des rôles de femmes dans des pantomimes impudiques. Cet homme disait qu'il avait besoin de son art pour vivre. Cyprien répond que s'il ne s'agit que de vivre, et non de gagner, on pourvoira à ses besoins. Il offre de s'en charger lui-même à Carthage, celui qui lui écrit étant sans doute l'évêque d'une petite et pauvre cité, mais il se refuse absolument à tolérer qu'un homme qui fait ce métier demeure dans l'église.

Cyprien parle en son seul nom dans cette lettre. Dans d'autres il répond au nom de plusieurs évêques, qu'il a saisis des questions qu'on lui a soumises. Dans la lettre 1, il s'agit d'un *ancien* qu'un chrétien, par son testament, a chargé d'une tutelle. Chez les gentils, ceux qui enseignaient la jeunesse étaient dispensés des obligations de ce genre (1). L'église prétend pour son clergé à la même dispense, et ne pouvant la faire reconnaître par l'autorité publique, elle s'attache à la faire respecter par les siens. Les évêques décident qu'on ne fera pas de prières et qu'on n'offrira pas le sacrifice pour un mort qui a méconnu le privilège ecclésiastique. C'est une excommunication posthume. Ailleurs (lettre 3), à un évêque qui se plaint qu'un diacre a manqué envers lui de soumission et de respect, on répond que ce diacre devra faire satisfaction sous peine d'être rejeté de l'église.

Mais on lit avec étonnement la lettre 4, sur des vierges que l'évêque Pomponius avait dénoncées. Les Vierges formaient chez les chrétiens une espèce de corporation. L'église les prenait comme sous sa garde, et les protégeait ainsi contre les dangers ou contre les tristesses de leur célibat. Elles n'étaient pas enfermées ; elles avaient seulement dans l'assemblée une enceinte réservée pour elles (2). Elles s'étaient vouées à Dieu, dit Cyprien, mais ce vœu ne constituait pas alors une obligation, puisqu'il dit encore que, si elles sont lasses de leur virginité, elles n'ont qu'à se marier et qu'elles ne causeront ainsi aucun scandale. Eh bien! des vierges avaient été convaincues d'avoir partagé, non-seulement le logement, mais le lit d'un homme; et il y avait un diacre parmi les hommes qui avait eu commerce avec elles. Ce sont là des faiblesses humaines qu'aucune discipline ne peut prévenir. Plus tard l'église a préservé ses

(1) Digeste, 27, 1, 6.

(2) La veille de son exécution, Cyprien dut attendre l'audience du proconsul dans le logement d'un officier de ce magistrat. Tous les fidèles passèrent la nuit à la porte de cette maison. Les vierges y étaient aussi rassemblées ; on nous dit que l'évêque prit soin qu'on veillât sur elles.

vierges par les murailles des couvens; quant à ses ministres, à qui elle a cru dans la suite devoir imposer aussi le célibat, elle n'a senti que trop souvent la difficulté de leur en faire respecter toujours les obligations; mais il ne s'agit ici que des vierges. Que plusieurs d'entre elles aient failli, n'ayant ni l'abri du mariage ni celui du cloître, il n'y a rien là qui surprenne; ce qui nous surprend, c'est de lire que plusieurs de celles qui reconnaissaient avoir ainsi passé la nuit avec des hommes soutenaient qu'elles étaient demeurées vierges, demandaient à en faire la preuve par l'examen des sages-femmes, et concluaient qu'elles n'avaient donc rien à se reprocher. Cyprien, il est vrai, se récrie sur cette proposition étonnante et sur une manière si grossière et si scandaleuse de comprendre la virginité; et, considérant la vierge comme l'épouse du Christ, il demande quels seraient les sentimens d'un mari qui trouverait sa femme dans le lit d'un homme. Et pourtant Cyprien lui-même, quand il faut conclure, décide avec ses collègues que celles qui ont présenté cette étrange excuse seront soumises à un examen (1), et que si elles sont reconnues vierges, elles seront reçues dans l'église sans autre mesure prise à leur égard qu'un avertissement de ne pas recommencer. Il approuve d'ailleurs l'évêque Pomponius d'avoir refusé la communion au diacre coupable et à tous ceux qui étaient dans le même cas. On ne comprend guère aujourd'hui ces mœurs, dans une église chrétienne, et que la virginité même y fût si loin de la pudeur.

La lettre 62 est des plus intéressantes. C'est une réponse à huit évêques d'Afrique qui demandaient des secours pour des chrétiens captifs des barbares (2). Cyprien accueille cette demande avec la sympathie la plus chaleureuse, développant toutes les misères de la captivité, et, pour les femmes, les opprobres, et faisant appel aux sentimens que chacun éprouverait si ce malheur tombait sur les siens. Il envoie une somme qu'il a recueillie dans son église (3), et tout en espérant qu'un pareil malheur ne se reproduira pas, il se déclare prêt à faire aux siens un nouvel appel s'il fallait qu'on fût trompé dans cette espérance. Il envoie avec la somme la liste des souscriptions, comme nous dirions aujourd'hui, parmi lesquelles figure la sienne, dont nous n'avons pas le chiffre; quelques évêques, qui se trouvaient à Carthage ont aussi donné l'aumône de leurs

(1) Il avait dit cependant plus haut : *cum et manus obstetricum et oculi sæpe fallantur.*

(2) Ces barbares étaient des Francs qui, après avoir traversé la Gaule, avaient passé en Espagne et de là en Mauritanie.

(3) Cette somme (100,000 sesterces), équivaut à 20,000 francs quant à la quantité d'argent qu'elle représente.

humbles églises. Il recommande à ceux à qui il écrit de garder le souvenir de ces noms et de leur donner une place dans leurs prières.

N'oublions pas que les victimes dont il s'agit sont des chrétiens, et que c'est à ce titre qu'ils sont secourus. C'est le Christ lui-même, dit Cyprien, qu'on assiste en eux. C'est une association qui vient en aide à ses membres. Voilà, en effet, comment la charité publique s'est introduite dans le monde, chez les juifs d'abord, puis chez les chrétiens. Mais il est venu un temps où les chrétiens, ç'a été tout le monde. Alors les habitudes prises ne se sont pas perdues; le service public de ces aumônes s'est continué, et la charité, s'élargissant, s'y est confondue avec l'humanité. Cela s'est d'autant mieux perpétué, que l'église toute-puissante dirigeait ce service et en disposait, et qu'il contribuait au développement de sa puissance. Dans des temps bien voisins de nous, les œuvres établies pour le rachat des captifs enlevés par les Barbaresques n'étaient que la suite de celles à laquelle nous voyons dans cette lettre que l'évêque de Carthage est occupé.

C'est là à peu près tout ce que nous fournit la correspondance de Cyprien; mais un événement considérable dans l'histoire du temps et dans celle de sa vie est celui qui lui suggéra le discours de la peste, *de Mortalitate* (1). Cette peste, dont Cyprien a décrit avec une grande précision les terribles symptômes, éclata peu après la mort de Décius; elle fut, dit Orose, le châtiment de la persécution, et étendit ses ravages partout où avaient été portés les édits qui ordonnaient l'extermination des chrétiens. Mais les fidèles n'étaient pas moins frappés que les gentils, et Cyprien eut besoin de toute son éloquence pour raffermir les âmes troublées. Le fond du discours se compose de ces lieux-communs édifians que la chaire chrétienne empruntait à la chaire des philosophes. La vie étant pleine de misères, ce ne peut être un mal de mourir. D'ailleurs, on échappe par la mort au péché, qui est la pire de toutes ces misères. Tout cela est déjà dans Sénèque. Il est vrai que l'orateur chrétien y ajoute la promesse d'une autre vie et d'une immortalité bienheureuse, promesse plus ferme que les espérances de Platon et de ses disciples; mais ce qui me frappe dans le discours de Cyprien, ce n'est pas tant encore la foi que le caractère de cette foi, qui tient à celui des temps où il a vécu; c'est la violence avec laquelle elle repousse le présent pour se jeter vers un lendemain réparateur. Il était dit dans

(1) Notre vieille langue employait aussi le mot de mortalité pour exprimer, non pas seulement la quantité des morts amenées par une épidémie, mais la maladie même qui est la cause de ces morts. Voir l'historique de ce mot dans Littré.

l'écriture qu'à l'approche de la fin du monde, toutes les calamités se déchaîneraient sur les hommes : eh bien ! ces calamités, les voilà, guerres, désastres, pestes ; la fin est donc proche, et ce qui reste à ce monde à durer encore ne vaut pas la peine d'y demeurer. D'autant que plus on y demeure, plus on se rapproche du dernier terme, c'est-à-dire des dernières angoisses au milieu desquelles tout va s'abîmer.

On raisonne encore, même quand on souffre ; on raisonnait autour de Cyprien, et on demandait comment Dieu, avec ses fléaux, frappait sur ses fidèles aussi bien que sur ses ennemis. La réponse banale que Dieu remet à plus tard sa justice ne le contente pas sans doute ; il en a une autre, qui console les siens en caressant leur orgueil ; c'est qu'ils sont des élus, et les autres des réprouvés ; que ceux-ci, après la mort, n'ont rien à attendre que la mort même ; que le coup qui les frappe leur fait tout perdre, tandis que le chrétien n'a qu'à gagner.

Parmi ces misères, dont la mort va l'affranchir, il en est une qui revient sans cesse dans le discours, parce que sans cesse elle pesait, en effet, sur les imaginations troublées ; c'est la menace de la persécution toujours suspendue. Il la présente d'abord d'une manière délicate et noble : si vous mourez, vous échappez aû malheur de renier votre foi. Mais il dit aussi plus fortement et plus crument : la mort préserve la vierge du déshonneur et des lieux infâmes, et la femme délicate qui redoutait la main du bourreau et les tortures, elle la sauve en la tuant plus vite. Et ceux mêmes que l'épidémie n'a pas atteints, elle leur a cependant profité encore, car, en les familiarisant avec l'idée de la mort, elle les a aguerris pour le martyre.

Mais l'homme est ingénieux à se plaindre, et à donner le change à ses faiblesses, et plusieurs accusaient précisément le fléau, non pas de les tuer, mais de les tuer obscurément et sans honneur, et de leur enlever l'espoir de la mort glorieuse du martyre. C'était peut-être là une illusion que se faisaient les courages, mais l'orateur se hâte de dire que l'honneur du martyre appartient déjà, devant Dieu, à ceux qui sentent de tels regrets, et ce seul discours ne pouvait manquer d'élever les âmes au-dessus des tristesses humiliantes de l'heure présente. On ne peut s'empêcher seulement de remarquer qu'en revenant sans cesse à l'idée de la persécution et de ses épreuves sanglantes, il infirme, sans s'en apercevoir, ce qu'il disait tout à l'heure, que les chrétiens, au milieu de cette désolation publique, devaient être plus calmes et moins inquiets que les gentils.

Le diacre Pontius, dans le récit qu'il a fait de la vie de son

évêque, parle de ce discours, et en parle d'une manière qui nous étonne. Après avoir dit que ce pontife du Christ et de Dieu surpassait les pontifes de ce monde par ses sentimens d'humanité aussi bien que par la vérité de sa doctrine, il le représente qui assemble son peuple à l'occasion de la peste pour lui enseigner à se faire par là des mérites devant Dieu. « Puis il ajoutait, continue Pontius, qu'il n'y aurait rien de merveilleux si nous n'accomplissions les devoirs de charité qu'envers les nôtres; que celui qui veut devenir parfait doit faire plus que le publicain et le gentil; vaincre le mal en faisant le bien, et à l'exemple de la bonté divine, aimer même ses ennemis, et comme le Seigneur nous l'ordonne, prier pour ses persécuteurs, etc. » Et plus loin : « Si les gentils avaient pu entendre de tels discours, peut-être n'en faudrait-il pas davantage pour les faire croire... Aussi, grâce à la surabondance des bonnes œuvres, on faisait du bien à tous, et non pas seulement à ceux de la maison, aux fidèles. On faisait plus que ce qui est écrit de l'incomparable humanité de Tobie... Car ces morts que le roi avait fait tuer et jetés sans sépulture, et que Tobie enterrait, n'étaient que des hommes de sa race. »

Eh bien! il n'y a pas un mot en ce sens dans le discours que nous avons sous les yeux; pas un endroit où il soit dit qu'il faille soigner les malades des gentils ou enterrer les morts des gentils. De même, si on lit le discours intitulé : *Des bonnes œuvres et de l'aumône*, on n'y trouvera pas un seul passage où il soit dit qu'on doive faire l'aumône aux gentils.

Il est vrai seulement que dans un livre qui ne consiste qu'en une série de textes de l'Écriture distribués de manière à faire une espèce de sommaire de la morale chrétienne, on trouve un paragraphe, le quarante-neuvième, que je vais traduire tout entier : « Qu'il faut aimer ses ennemis. Dans l'évangile selon Luc : Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, où est votre mérite? Les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment. Et selon Mathieu : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les fils de votre Père qui est aux cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchans, et tomber sa pluie sur les justes et les injustes. »

Voilà sans doute ce que Pontius avait dans l'esprit, et ce dont il a fait l'application à propos de la peste et du discours sur la peste. Mais cette application, Cyprien ne l'a pas faite lui-même, et nous ne voyons pas dans ses écrits la moindre trace qu'il ait demandé à ses chrétiens ces dévoûmens. On priait sans doute pour les persécuteurs, car on priait pour César; cela ne coûte pas grand'chose, et l'église continue encore de prier le vendredi saint *pour les traîtres*

juifs (1). Mais on ne voit pas que les chrétiens aient assisté, de leur personne ou de leurs ressources, ceux qui les torturaient ou qui trouvaient bon qu'on les torturât, ni que Cyprien les ait invités à le faire.

Voici comment je me figure qu'on peut s'expliquer les paroles de Pontius. Très peu après le martyre du grand évêque, la persécution cessa, et l'église fut en pleine paix pour trois quarts de siècle. Non-seulement il n'y eut plus de rigueurs ni de supplices, mais, par un édit de Gallien, les chrétiens rentrèrent en possession des églises et des tombeaux qu'on leur avait confisqués et exercèrent leur religion librement. On comprend que sous ce régime nouveau les haines se soient calmées, que les esprits se soient rapprochés (2); que l'humanité ait repris ses droits, et que, s'il est revenu quelque calamité publique, comme en effet il paraît que l'épidémie renouvela pendant plusieurs années ses ravages, les chrétiens aient pu cette fois étendre plus loin leur charité. Ce qu'il voyait se faire alors autour de lui, Pontius a pu par l'imagination le reporter en arrière, et croire qu'il l'avait vu déjà au temps de celui dont le souvenir était entouré de la vénération de tous.

Un autre écrit de Cyprien lui a encore été suggéré par la peste de Carthage; c'est la *Réponse à Démétrianus*. Ce personnage paraît avoir été un rhéteur, faisant le métier qu'avait fait jadis Cyprien lui-même, mais employant son éloquence à déclamer contre les chrétiens, et par conséquent à irriter contre eux le préjugé et la passion populaire. Il proposait volontiers à Cyprien des conférences publiques dans lesquelles il disputait contre lui devant une foule curieuse. A l'occasion de la peste, il avait fait un discours où il soutenait après bien d'autres que les calamités qui depuis un certain temps affligeaient les hommes étaient l'effet de la colère des dieux irrités contre les chrétiens. Cyprien répond d'abord que tous ces maux s'expliquent plus simplement par ce fait que le monde a vieilli et qu'il est atteint de toutes les infirmités de la vieillesse. C'était le préjugé général, préjugé trop justifié par les souffrances qu'éprouvait alors l'humanité, écrasée sous la conquête romaine. Mais bientôt il s'enhardit, et retournant le reproche qu'on lui adresse, il déclare que ces fléaux sont dus au contraire à la colère du dieu véritable, irrité par l'idolâtrie et aussi par toutes les iniquités du monde des gentils. Et ici nous entendons, sous l'éloquence de l'évêque, les grondemens des mécontens qui portaient si péni-

(1) *Oremus et pro perfidis Judæis.*

(2) Rappelons-nous ce que dit Cyprien, qu'avant la persécution de Décius, il se faisait des mariages entre chrétiens et gentils.

blement le poids du gouvernement de l'empire et ne pensaient qu'à le secouer, n'importe à quel prix. Cyprien apostrophe Démétrianus lui-même, comme représentant les gentils, dont il s'est fait l'avocat : « Tu exiges de ton esclave toutes les soumissions de l'esclavage ; tu le forces à obéir et à plier. Pourtant tu es né comme lui, tu mourras comme lui ; vos corps sont faits de la même matière ; vos âmes ont le même principe ; c'est d'après la même loi que vous entrez l'un et l'autre en ce monde et que vous en sortez. Malgré cela, s'il n'est pas entièrement dans ta dépendance, s'il n'obéit à toutes tes volontés, alors en maître intraitable et insatiable de sa servitude, tu le fouettes, tu le bâtonnes, tu le mates par la faim, par la soif, par le froid, quelquefois par le fer et les horreurs du cachot. Et après cela, malheureux, tu ne reconnais pas Dieu pour ton maître, toi qui entends ainsi les droits du maître ! » Et plus loin : « Tu te plains de l'ennemi qui fait irruption ; mais quand tu pourrais te soustraire aux armes des barbares et aux dangers du dehors, est-ce que nous n'avons pas plus cruellement encore à souffrir de ces injustices et de ces insultes des puissans, qui sont comme une espèce d'invasion intérieure?.. Tu te plains que le ciel se ferme pour la pluie, quand sur la terre tes greniers sont fermés. Tu te plains que la terre ne produit plus, comme si ce qu'elle produit servait à nourrir les misérables ! » Et enfin arrivant à la plus odieuse des iniquités, celle de la persécution : « Vous rendez un culte aux crocodiles, aux cynocéphales, aux pierres, aux serpens, et il n'y a que Dieu sur la terre qui n'ait pas de culte, ou à qui on ne peut rendre un culte impunément. Les innocens, les justes, les amis de Dieu, tu les chasses de leur maison, tu les dépouilles de leur patrimoine, tu les enfermes dans des cachots, tu les châties par le glaive, par le bâton, par le feu. Et tu ne te contentes pas de nos souffrances si elles se réduisent à une exécution simple et rapide. Tu déchires notre corps par de longs tourmens ; tu fouilles nos entrailles de façon à redoubler et à multiplier les supplices, et ta férocité n'est pas satisfaite par les tortures ordinaires ; il faut imaginer des douleurs nouvelles pour ton ingénieuse cruauté. » Ce *tu* perpétuel, figure de rhétorique par laquelle l'orateur personnifie en Démétrianus la gentilité, de manière que, dans ces dernières lignes, par exemple, il le représente ordonnant des supplices, est ce qui a amené la supposition de Baronius que ce personnage était le proconsul lui-même, supposition sans fondement et sans prétexte, et que le ton général du discours dément absolument.

L'irritation qu'on sent dans tout ce discours témoigne que la persécution était toujours menaçante et prête à recommencer, comme

en effet elle a recommencé quelques années plus tard. Mais en même temps la hardiesse du langage témoigne aussi que le pouvoir est faible et chancelant, et qu'il lui est plus facile de faire souffrir ses adversaires que de les contenir et de s'en faire respecter. Cette hardiesse, il est vrai, n'était pas nouvelle, et déjà Tertullien, en Afrique même, le prenait sur un ton bien haut avec les persécuteurs. C'est qu'après tout les chrétiens, dans leurs invectives, ne parlaient pas précisément à l'autorité, près de laquelle ils n'avaient pas accès, et qui ne daignait sans doute pas les lire; ils parlaient à un public qui n'avait plus déjà grande foi ni grand dévoûment pour ses maîtres et ne se scandalisait pas trop de les voir braver. Et s'il en était déjà ainsi au commencement du siècle, combien la puissance impériale était tombée plus bas encore au moment où Cyprien écrivait! Au lendemain même de la persécution, ce Décius qui l'avait faite avait perdu contre les Goths une bataille où il avait été tué avec son fils, et son successeur avait conclu avec les barbares une paix honteuse. Il est tout simple que Cyprien s'écrie que son Dieu est toujours prêt à venger les siens, et qu'il vient de le faire voir tout à l'heure même, où sa vengeance a suivi de si près l'attentat, et frappé des coups si terribles. Les affaires ruinées, les finances perdues, tant d'hommes tués et des armées qui s'effondrent, il ne va pas jusqu'à déclarer que les chrétiens ont vu tout cela avec joie, mais il ose bien dire qu'ils l'ont vu avec sang-froid. A ceux qui objectent que cela n'a pas été fait pour venger les chrétiens, puisque les chrétiens en souffrent eux-mêmes, il répond qu'ils n'en souffrent guère; qu'ils ne se soucient pas du présent, étant tout entiers à l'avenir, de sorte que rien de ce qui peut arriver de fâcheux ne leur fait peine :

> Mes amis, dit le solitaire,
> Les choses d'ici-bas ne me regardent plus.
>
> (La Fontaine, *Fables*, vii, 3.)

Quand nous lisons de pareils passages, ne comprenons-nous pas un peu l'exaspération de ceux que ce présent touchait davantage et qui sentaient encore, au fond de leur cœur, quelque attache pour Rome et le nom romain, et nous étonnerons-nous que l'empire n'ait pu s'entendre avec l'église?

Cyprien compte si bien sur Dieu qu'il va jusqu'à expliquer par cette confiance la résignation avec laquelle les persécutés se laissent tourmenter. Nous sommes nombreux, dit-il, nous pourrions résister à la violence, mais nous sommes patiens, parce que nous sommes sûrs du lendemain. Il exagérait, sans doute, et les chré-

tiens n'étaient pas aussi forts encore qu'ils se plaisaient à le dire; mais ils l'étaient beaucoup déjà, puisqu'avant qu'il se fût écoulé un siècle, Constantin crut politique de passer de leur côté.

En tout cas, lorsque les événemens ne se mettaient pas, comme à la mort de Décius, au service de leurs rancunes, il leur restait la ressource de se promettre la vengeance dans une autre vie et ils y comptaient en effet. A l'exemple encore de Tertullien, Cyprien leur étale le spectacle de cet avenir, un avenir tout prochain où justice leur sera faite; où les bourreaux d'aujourd'hui seront livrés à leur tour à tous les supplices et le seront pour l'éternité. Il n'égale pas, il est vrai, l'énergie des tableaux de Tertullien, et cette ivresse de joie furieuse qu'on y respire (1). Tertullien est un indépendant qui n'avait pas charge d'âmes et qui était seul à répondre de la fougue de son tempérament. Cyprien est un évêque qui doit se garder des excès, et le christianisme avait fait, d'ailleurs, assez de progrès pour qu'il pût se dire que parmi ces infidèles, ennemis et maudits aujourd'hui, il y en avait dont il pouvait être demain le pasteur. De là le retour éloquent qui fait succéder tout à coup la charité fraternelle à l'invective : « Pensez à vous, tandis que vous le pouvez encore. Nous vous offrons l'avertissement de notre bienveillance et de notre sagesse comme un présent salutaire. Et comme il ne nous est pas permis de vous haïr et que nous ne sommes amis de Dieu qu'en nous abstenant de rendre le mal pour le mal, nous vous pressons, tandis que vous en avez le loisir et qu'il reste encore à ce monde quelque temps à durer, de faire satisfaction à Dieu et de passer de la nuit profonde de la superstition à la lumière de la religion véritable. A votre haine nous répondons par l'amour, et en récompense des tortures et des supplices que vous nous apportez, nous vous montrons la voie de salut. Croyez et vivez, et après nous avoir persécutés dans le temps soyez heureux avec nous dans l'éternité. »

Dans la plupart des actes des martyrs, on voit un préfet qui, d'une part, effraie le chrétien amené devant lui par la menace des peines et l'appareil des tortures, et, de l'autre, pris de pitié lui-même pour ce malheureux, tâche à le ramener en lui étalant les joies de la famille à laquelle il ne tient qu'à lui d'être rendu, et toutes les douceurs d'une existence paisible et honorée. C'est le même procédé que Cyprien emploie ici en sens inverse, essayant tour à tour d'épouvanter ceux à qui il parle par la perspective de la damnation et de les séduire par l'image d'une félicité infinie. Mais la tâche du préfet semble facile, car le présent est là, qui entre dans

(1) Voir la péroraison féroce du livre *des Spectacles*.

les yeux du chrétien et dans tous ses sens et prête ainsi une force presque irrésistible aux menaces et aux promesses. Cyprien ne peut présenter à ceux qui l'écoutent que l'avenir, un avenir reculé dans le lointain de l'imagination et trop aisément enveloppé des ombres du doute. Quelle ardeur de foi n'a-t-il pas fallu pour en parler avec cette confiance et avec un tel accent de persuasion que nous concevons encore aujourd'hui, si nous ne le ressentons plus, l'effet qu'il a produit sur les âmes! Ceux-là seulement peut-être croient ainsi qu'on égorge pour leurs croyances.

Cependant à travers les images consolantes par lesquelles l'orateur achève son discours, nous ne pouvons nous empêcher d'apercevoir la séparation réelle et définitive que le dogme nouveau mettait entre les hommes pour tout le temps qu'il devait durer. Le dogme est inflexible, et ce n'est pas Cyprien qui penserait à le faire fléchir. Pour lui les infidèles, s'ils demeurent infidèles, sont à jamais maudits, à jamais perdus. Il a bien soin de nous dire que quand nous appelons Dieu notre Père, c'est qu'il est le nôtre à nous seuls, non celui de ceux qui ne croient pas (*de Orat.*, 10). Il dit même ailleurs : « Il est notre Dieu, non le Dieu de tous, mais celui des croyans et des fidèles (*de Patient.*, 23). » Et même quand l'église a étendu sa domination sur tout un monde, elle n'en a pas moins continué de diviser ce monde en deux parts bien inégales : les élus et les réprouvés. L'intolérance est déjà ici dans tout ce qu'elle a d'impitoyable, et comment ce germe funeste, enfermé dans la foi, ne se serait-il pas développé sous l'influence malsaine des persécutions? Elles en sont la véritable origine, et cela devrait suffire pour les faire détester de tous.

Ces deux discours, avec ceux des Tombés et de l'Unité de l'église, sont historiquement les plus intéressans qu'il y ait dans les œuvres de Cyprien. La plupart des autres sont remplis par des lieux-communs d'éloquence religieuse. Cependant le discours sur la toilette des Vierges (*de Habitu virginum*) présente, comme les livres de Tertullien qu'il rappelle (1), de curieux détails de mœurs. Les vierges étaient déjà, aux yeux de l'église, ce que seront plus tard les religieuses. On le voit à la sévérité de l'orateur, qui leur interdit toute parure, le luxe des étoffes, celui des bijoux, les recherches de la coiffure, et condamne surtout, avec une singulière véhémence, toute espèce de fard et aussi l'altération de la couleur des cheveux.

Mais on voit également qu'il y avait loin de l'austérité de ces conseils aux tolérances de l'usage, tolérances qui quelquefois

(1) Du Voile des vierges et de la Parure des femmes.

nous étonnent. Je n'ai pas besoin de dire que, dans un discours prononcé en public et devant son église, l'évêque ne touche pas à certains scandales, tels que ceux que nous a fait connaître la lettre 4. Mais, en nous les rappelant, nous comprenons que la licence des habitudes peut expliquer la rigueur des prédications, et la passion avec laquelle l'orateur s'emporte contre des faiblesses qui ne nous paraissent pas toujours mériter tant de colère. Voilà, par exemple, comment il s'exprime au sujet de certains artifices : « Si un peintre, luttant contre la nature avec ses couleurs, représentait le visage, l'aspect, le caractère d'un corps humain et qu'une fois l'image parfaite et achevée, un autre y portât la main, prétendant refaire avec un art supérieur le dessin et la peinture originale, ce serait une injure à l'artiste et dont il s'indignerait justement. Et toi, tu t'imagines pouvoir hasarder impunément une hardiesse si téméraire et blesser un artiste qui est Dieu! Quand tu ne serais pas impudique et souillé à l'égard des hommes par l'emploi d'un fard corrupteur, en altérant et profanant ce qui est de Dieu, tu t'engages dans une corruption pire que la débauche. Ce que tu appelles embellissement et parure, c'est un attentat contre une œuvre divine, c'est une trahison à l'egard de la vérité... Le Seigneur ton Dieu parle ainsi : Il n'est pas en toi de faire un de tes cheveux blanc ou noir (Matth., v, 36). Et toi, tu veux prévaloir contre la parole de Dieu ; tu y opposes une ardeur téméraire et un mépris sacrilège ; tu teins tes cheveux et, par un présage funeste de l'avenir, tu te fais par avance une chevelure de feu (1) ; tu pèches, chose abominable, en ta tête même, c'est-à-dire en la partie la plus noble de ta personne. »

Augustin, dans son livre *de l'Enseignement chrétien* (*de Doctrina christiana*, 4, 21), cite ce passage comme un exemple de ce qu'il appelle le grand style, *sublimis*, dans l'éloquence de Cyprien. Il faut avouer que cette grandeur n'est pas celle de Démosthène ou de Cicéron.

Il en cite un autre, pris du même écrit, comme un exemple de style intermédiaire, *temperatus*, entre le style simple et le grand style. C'est le salut à ses vierges qui se trouve presque à l'entrée de son discours : « Maintenant, c'est aux vierges que je m'adresse ; car plus leur gloire est haute, plus il faut en prendre soin. Là est la fleur de la tige de l'église, le lustre et l'éclat des grâces de l'esprit, notre production la plus exquise, l'honneur et la dignité accomplissant leur œuvre suprême, une image de Dieu faisant comme

(1) *Capillos flammeos*, comme seront ceux des damnés dans le feu de l'enfer, c'est-à-dire qu'on donnait aux cheveux une teinture d'un blond ardent.

pendant à la sainteté du Seigneur, la portion la plus belle du troupeau du Christ. C'est en elles que se réjouit et que s'épanouit magnifiquement la fécondité glorieuse de l'église notre mère, et plus se répand et se multiplie leur virginité, plus sa joie maternelle s'augmente. C'est à elles que je parle; c'est à elles que vont des exhortations où il y a plus d'amour que d'autorité; car, étant le plus petit, le dernier de tous, j'ai trop conscience de ma faiblesse pour prétendre exercer un droit de censure; mais ma tendresse inquiète craint d'autant plus pour elles le diable et ses trahisons. » Cette fois, le morceau est charmant, et les vierges ont dû être gagnées tout d'abord à l'orateur par les caresses de sa parole et par ses respects délicats. Remarquons que Cyprien nous fatigue quelquefois ailleurs par les formules convenues de l'humilité chrétienne; mais ici il n'y a rien de trop, précisément parce que c'est devant des jeunes filles qu'il s'incline. Et, au contraire, il y avait quelque chose de très heureux à faire sentir ainsi qu'il n'avait pas oublié que les passions qui avaient agité sa jeunesse ne lui donnaient pas le droit de prendre un ton sévère en parlant de mœurs et de pureté.

Mais Cyprien a atteint, en effet, dans ce discours, au grand style (1), je veux dire simplement à la forte et véritable éloquence, quand, après avoir dit qu'il ne sied à aucun chrétien, et moins encore à une vierge, de compter pour quelque chose l'éclat et la beauté de la chair, il ajoute brusquement : « Ou s'il faut se glorifier de la chair, ce sera, à la bonne heure, quand elle est déchirée pour confesser le nom du Christ, quand une femme se montre plus forte que les hommes qui la torturent; quand, mise en présence du feu, des croix, du glaive ou des bêtes, elle souffre tout pour arriver à la couronne. Voilà pour la chair les colliers précieux; voilà pour le corps les belles parures. » N'oublions pas qu'il prononçait ces paroles au lendemain d'une persécution.

Une chose est faite pour étonner les chrétiens modernes dans le discours aux vierges, c'est que le nom de celle qu'ils appellent simplement la Vierge ne s'y trouve pas. Et nulle part ailleurs, dans aucun de ses écrits, Cyprien n'a parlé d'elle, et il ne paraît pas qu'il ait pensé à elle une seule fois. On sait que pas une seule fois non plus il n'est parlé d'elle dans Paul. Il faut aller jusqu'à Ambroise, c'est-à-dire jusqu'à plus d'un siècle au-delà de Cyprien, pour trouver la pensée de Marie mêlée à une prédication sur les vierges et sur la virginité.

(1) Quant au style simple et tout uni dans Cyprien, *submissus*, l'exemple cité par Augustin est emprunté aux paragraphes 2-4 de la lettre 63.

Je ne m'arrêterai pas aux autres *Sermons* de Cyprien : sur l'Oraison dominicale, sur les bonnes œuvres et les aumônes, sur la vertu de patience, sur la jalousie et l'envie. Il suffira de rappeler :

Que le premier et le troisième ont été composés d'après les écrits de Tertullien qui portent le même titre, ou à peu près ;

Que le troisième et le quatrième appartiennent à un genre de prédication très cultivé par les philosophes avant l'époque du christianisme et qui avait produit une multitude de discours, tous aujourd'hui perdus, à l'exception d'un ou deux écrits de Sénèque ;

Enfin, que ces deux discours de Cyprien, malgré la généralité du sujet, se rattachent encore aux luttes qu'il a eu à soutenir, le premier étant inspiré principalement par la persécution, et le second par le schisme.

Quant aux morceaux intitulés *Témoignages* et *Exhortation au martyre*, ce ne sont plus des compositions, mais de simples recueils de textes sacrés, rangés sous certains chefs, pour l'usage et pour l'édification des fidèles. Les quelques pages sur la vanité des idoles ne sont qu'un extrait de Tertullien.

J'ai parlé d'une correspondance de Cyprien, mais je n'ai guère cité que des lettres de lui, parce qu'en effet les quelques lettres de personnages divers qui se trouvent mêlées aux siennes n'ont d'intérêt que rapprochées de celles-ci. Il faut excepter pourtant cette lettre 75, où un évêque d'Asie, Firmilianus, écrivant à Cyprien, prend si vivement parti pour lui contre Stéphanus, l'évêque de Rome. Il y est amené par la discussion à rappeler le souvenir de l'état de trouble où s'étaient trouvées les églises de la Cappadoce et du Pont, il y avait vingt-deux ans, peu après la mort d'Alexandre Sévère. Des tremblemens de terre avaient désolé le pays, et cette calamité avait soulevé les esprits contre les chrétiens. Sérénianus, qui gouvernait la province, les avait violemment persécutés, persécution d'ailleurs toute locale, et qui ne s'étendait pas, comme celle de Décius, à l'empire entier ; mais qui troubla et épouvanta d'autant plus qu'elle succédait à un long calme. Au milieu de cette agitation, il parut tout à coup une femme extatique, qui se disait prophétesse et pleine de l'Esprit saint. Elle était en proie aux assauts des premiers parmi les démons ; elle opérait toutes sortes de prodiges et se vantait de faire à volonté des tremblemens de terre. « Ce n'est pas, dit naïvement Firmilianus, que le démon ait assez de pouvoir pour ébranler la terre et en secouer la masse par ses seules forces ; mais c'est que quelquefois l'Esprit mauvais, comprenant et pressentant qu'un tremblement de terre allait avoir lieu, faisait semblant de produire ce qu'il ne faisait que prévoir. » Ces prestiges entraînaient la foule, qui suivait partout

cette femme. L'esprit qui la possédait la faisait marcher pieds nus, par le fort de l'hiver, sur une neige glacée, sans qu'elle parût en souffrir; elle disait qu'elle retournait à Jérusalem, d'où elle prétendait être venue. Elle séduisit un *ancien*, simple et grossier, et aussi un diacre, qui, nous dit-on, eurent commerce avec elle, comme on le découvrit plus tard. Mais enfin il se trouva un exorciste, qui, encouragé par des frères restés fermes dans la foi, osa se lever et tenir tête à l'esprit mauvais. Celui-ci, par une ruse perfide, l'avait annoncé comme un ennemi qui allait venir et un tentateur infidèle. Mais l'exorciste ne se laissa pas troubler et fit voir que le prétendu Esprit saint n'était que malice et perversité.

Cependant cette femme, au temps où on se laissait séduire à ses mensonges, se permettait de consacrer le pain et de distribuer l'eucharistie; elle offrait le sacrifice avec les paroles solennelles, et enfin elle baptisait en observant toutes les formes. Firmilianus, ironiquement, demande si Stéphanus tiendra ce baptême pour valable, et voilà par où l'histoire qu'il raconte se rattache au sujet traité dans sa lettre.

Mais, pris en lui-même, l'épisode est des plus curieux, et cette page nous fait voir de la manière la plus vive l'état de fièvre et de délire où les églises chrétiennes vivaient alors. Quelle espérance, quelle menace, quel rêve pouvait étonner ceux qu'un personnage tel que cette femme n'étonnait pas?

IV. — CYPRIEN ÉCRIVAIN.

Il me reste à considérer Cyprien sous un point de vue auquel j'ai à peine eu le temps de penser jusqu'ici, celui de son talent d'écrivain et de l'art de sa parole. Cyprien, avant d'être chrétien, était un rhéteur. Avait-il déjà composé alors quelques écrits? Nous l'ignorons, et il n'en subsiste aucune trace; mais devenu chrétien, il composa un discours, dont je n'ai pas eu l'occasion de parler encore et qui est tout à fait à part dans ses œuvres, précisément parce qu'on y retrouve le rhéteur : c'est le discours à Donatus. Il y développe la transformation qui se fait dans l'homme qui a reçu le baptême par les miracles que la grâce divine opère en lui, et, par suite, la transformation plus générale que le christianisme est en train de faire dans l'humanité : rien de plus sérieux que ce sujet, mais l'écrivain n'est pas tout entier à son sujet; il est aussi très préoccupé de bien écrire, c'est-à-dire d'écrire avec tous les ornemens et toutes les recherches que poursuivait alors l'éloquence profane, d'autant plus curieuse des élégances de la forme, que trop souvent le fond lui manquait et qu'elle n'apportait rien à ses auditeurs qui les touchât.

C'est cette rhétorique qui s'étale dans les *Florida* d'Apulée, et les séductions en étaient encore si grandes sur les lettrés (car elles ne descendaient pas jusqu'à la foule), que les chrétiens mêmes y étaient sensibles, et c'est dans ce goût qu'est écrit par exemple le joli préambule du *Dialogue* de Minucius Félix. Mais tout ce que je pourrais dire de ce goût ne le ferait pas connaître aussi bien que peut le faire un exemple. Je traduirai donc le début du discours à Donatus, autant du moins qu'il me sera possible de traduire la préciosité de ce langage : « Ton avertissement vient à propos, mon cher Donatus. Je me souviens de ma promesse, et c'est un temps très bien choisi pour m'en acquitter que celui où notre esprit, porté à l'indolence par la vendange complaisante, trouve un relâche convenu et traditionnel aux travaux dont l'année nous fatigue (1). Et le lieu n'est pas moins convenable que le temps, car pour flatter et charmer nos sens, l'air léger et caressant de l'automne s'accorde avec l'aspect riant de ces vergers... Il sera doux de passer ici le jour à converser et de faire l'éducation de notre âme par des discours qui tendent à l'accomplissement des commandemens divins : et de peur qu'un témoin profane ne trouble notre entretien, ou que le murmure et les cris de nos gens tout en rumeur n'étourdissent nos oreilles, gagnons le banc que voici. Nous y serons à l'abri, grâce au voisinage d'un cabinet de verdure où les branches de la vigne, se glissant de côté et d'autre, serpentent et s'entrelacent en festons sur les tiges qui les portent suspendues sur leurs têtes et, par le couvert de leurs feuilles, forment un portique de pampres (2). Nous serons bien là pour donner à nos oreilles le plaisir de l'étude en même temps que nous réjouirons nos yeux par le spectacle de ces arbres et de ces vignes, l'esprit s'instruisant par l'ouïe et se rassasiant par la vue. Pour toi, néanmoins, il n'y a, en ce moment, qu'un plaisir et qu'un souci, celui de m'entendre. Dédaignant ces tableaux voluptueux, ton œil est uniquement attaché sur moi. Par l'esprit et par l'oreille, tu n'es qu'un auditeur et rien de plus, comme aussi par l'affection que tu sens pour moi. »

Augustin a cité ce morceau dans son livre *de l'Enseignement chrétien* (4, 14) et il dit qu'il semble n'avoir été écrit que pour nous faire voir combien la pensée chrétienne a depuis assaini et épuré cette rhétorique indiscrète. Cyprien n'était pas évêque quand il a

(1) Je n'ignore pas le sens plus raffiné qu'on a pu donner à *fatigantis*, d'après des exemples où *fatigare* signifie harceler par des plaisanteries, et par suite plaisanter, s'égayer. Mais le sens propre du mot me paraît ici après tout le plus naturel.

(2) Je veux donner cette phrase au moins dans le texte même : *Dant secessum vicina secreta, ubi dum erratici palmitum lapsus nexibus pendulis per arundines bajulas repunt, viteam porticum frondea tecta fecerunt.*

composé ce discours : dès qu'il l'a été, il n'a plus rien écrit de semblable. Il n'a gardé de son art que ce qu'il en fallait pour parer son éloquence aux jours de fête, mais d'une parure qui ne faisait alors que satisfaire à l'enthousiasme de ses auditeurs et par laquelle cette éloquence était à la fois brillante et populaire, tandis que les coquetteries de ce discours ne pouvaient séduire que des esprits habitués à tous les raffinemens des écoles.

Partout ailleurs, Cyprien est un écrivain sérieux (1), sans être pour cela un écrivain sans défauts. J'ai montré déjà, à propos du discours sur *l'Unité de l'Église*, combien est monotone et fatigante cette accumulation de versets de l'Écriture qui n'ajoutent pas toujours à la démonstration et qui n'y ont quelquefois aucun rapport ; j'ai indiqué les subtilités et les bizarreries où cette méthode le conduit. C'est un véritable danger pour l'esprit humain de s'enfermer dans des dogmes ; c'en est un autre de s'emprisonner dans des textes dont le cadre est nécessairement trop étroit pour contenir toutes les pensées que la vie et les événemens peuvent suggérer ; de sorte que, pour y rattacher ce qu'il a dans l'esprit, l'écrivain doit faire de véritables tours de force. Il faut bien avouer qu'une grande partie de la littérature chrétienne, à partir des Épîtres de Paul, est envahie par ce vain travail. C'est ainsi que, dans le discours sur l'*Oraison dominicale* (n° 16) pour commenter ces paroles : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » il nous dit que la terre signifie le corps, parce qu'il a été fait de la terre ; que le ciel signifie l'esprit, parce que celui-ci vient du ciel ; de sorte que, par cette prière, nous demandons que notre chair s'accorde et se soumette à l'esprit de Dieu. Dans un autre endroit (n° 28), il cite un verset d'Isaïe : « Le Seigneur fera entendre une parole brève par toute la terre (2), » ce qui signifie qu'il se révélera d'un seul mot, pour ainsi dire, ou d'un seul coup en relevant Israël. Cyprien nous assure qu'Isaïe prophétise dans ce passage l'*Oraison dominicale*, qui est, en effet, une prière courte. On voit assez combien un tel procédé est stérile et impatientant.

L'écrivain, dans ces endroits, est encore trop occupé de lui-même, non pas, comme autrefois, pour se faire valoir par les élégances du langage, mais pour se recommander par la dialectique et l'art de

(1) C'est pourtant encore le rhéteur qui a trouvé, par exemple, cette gentillesse au début de son discours sur le mérite de la patience : « Voulant vous parler de la patience, frères bien-aimés, et non en développer les avantages et les bienfaits, par où pourrais-je mieux commencer qu'en remarquant qu'en ce moment déjà, pour m'écouter, la patience vous est nécessaire, de sorte que cela même, entendre et apprendre, vous ne le pouvez qu'à l'aide de la patience ? »

(2) C'est la version des Septante, qui ne paraît pas conforme à l'hébreu.

l'argumentation. Ce n'est pas le rhéteur, c'est le docteur qui veut trop paraître. Le docteur, ce me semble, n'est pas supérieur dans Cyprien; il est loin d'égaler de ce côté Tertullien son maître; non que celui-ci ne soit souvent aussi subtil et forcé, mais il est à la fois plus savant et plus original; il a plus d'esprit, plus d'imagination, une invention plus riche. On le reconnaîtra si on prend la peine de lire en regard l'un de l'autre un discours de chacun des deux écrivains sur le même sujet, comme sur l'Oraison ou la Passion. Cyprien ne fait souvent que reprendre le même thème, et il le traite avec moins de force.

La supériorité de Cyprien est ailleurs : c'est un homme d'action et un homme de gouvernement; c'est un tribun, un soldat et un martyr. Quand il attaque ou qu'il se défend, quand il sonne la charge ou la victoire, sa parole est vive, ferme et pleine et s'empare entièrement de nous. Sa langue d'ailleurs est beaucoup plus pure que celle de l'autre Africain; sans être la langue classique, elle en est voisine, et personne parmi les pères n'écrit mieux que lui. On a pu en juger plus d'une fois dans le courant de cette étude; et particulièrement dans le discours sur les Tombés ou la Lettre à Pupianus. Mais au moment où il remplissait l'église de Carthage de la puissance de son action et de l'éclat de son éloquence, tout s'assombrissait autour de lui, les jours mauvais étaient revenus, et la mort allait lui faire expier sa gloire.

V. — MORT DE CYPRIEN.

La persécution, suspendue avant la mort même de Décius, n'avait pas repris sous Gallus, ou du moins elle se réduisit alors à très peu de chose. Cornélius, l'évêque de Rome, fut interné à Centumcellæ (Civita-Vecchia), où il mourut peu après. Son successeur Lucius fut relégué à son tour, mais rentra dans Rome presque aussitôt. Quant à Stéphanus, la tradition qui en fait un martyr ne paraît avoir aucun fondement.

Valérien, qui succéda bientôt à Gallus, laissa d'abord les fidèles en pleine paix. Aucun empereur ne leur avait été plus favorable, et son palais, dit Eusèbe, était une église, tant il était plein de chrétiens. C'est seulement en 257, sous le pontificat de Xyste (1), six ans après la mort de Décius, qu'à l'instigation de Macrien, très ardent pour la religion établie, Valérien revint aux persécutions.

C'est alors que Cyprien dut comparaître devant le proconsul Aspasius Paternus. Pontius nous renvoie, au sujet de son interroga-

(1) Xysta est la forme véritable du mot, qui est grec.

toire, à des *Acta proconsularia*; un extrait de ces *Acta* nous a été conservé (1). Il refuse également d'abjurer sa foi et de dénoncer les anciens de son église. Le proconsul, en vertu de l'édit des empereurs, le relégua dans la petite ville de Curube (2).

Le proconsul paraît avoir été plein de ménagemens pour l'illustre condamné. Pontius nous déclare qu'on lui avait choisi un lieu d'exil sain, convenable, réunissant tous les agrémens ; que son logement était retiré et paisible comme il pouvait le souhaiter, et qu'il n'y souffrait d'aucune privation, les fidèles accourant de tous côtés pour lui fournir ce qui aurait pu lui manquer. Pontius, qui partageait, comme il nous l'apprend, l'exil de son évêque, est évidemment resté reconnaissant au proconsul Paternus, et nous aussi, aujourd'hui encore, nous lui savons gré de cette conduite, qui est celle d'un homme de goût et de sentimens délicats.

Mais la relégation de Cyprien n'avait nullement profité à l'autorité et nullement dompté la foi de son église. Pendant qu'il était à Curube, nous voyons que de simples fidèles, des diacres, des *anciens*, des évêques même de villes plus humbles que Carthage, étaient jetés aux mines pour leur résistance obstinée. De son exil Cyprien leur écrit courageusement pour les féliciter de leur constance et les fortifier par ses éloges. Jamais l'exaltation n'est allée plus loin dans la lutte de l'âme contre la force brutale, et jamais elle n'a soulevé de plus grandes vagues d'éloquence. Il célèbre tour à tour ceux qui sont déjà morts dans ces épreuves et qui sont allés recevoir la couronne des mains du Seigneur ; puis ceux qui souffrent encore ; qui gagnent à la durée de leurs souffrances de donner l'exemple plus longtemps et de mériter davantage, et qui recevront, au jour des récompenses célestes, une quantité de grâces proportionnée à celle des journées qu'ils ont passées à souffrir. Il leur persuade, — car lui-même il en est persuadé, — que leurs peines sont leurs titres de gloire et la récompense de leurs vertus, couronnées par la vertu suprême du martyre ; ils sont une élite, et une élite qui communique à tout un peuple sa force et son privilège.

Il ne s'en tient pas aux termes vagues et généraux ; il prend en détail chacune des afflictions qu'ils ont à subir, et chacune se transforme par sa parole en une grâce divine. Ces chaînes sont des parures ; ces pieds, maintenant enfermés dans des entraves, vont tout à l'heure, dégagés et libres, les porter au ciel d'un rapide élan. Ils ont faim, mais la parole du Seigneur est leur nourriture. Il poursuit ces antithèses avec une obstination que le froid bon sens peut

(1) Ruinart, *Acta martyrum*, p. 216.
(2) *Relégué*, et non exilé ; c'est le mot dont se sert Cyprien (lettre 76, 1, n. 61,1).

accuser de manquer de goût. Il nous étonne, par exemple, quand il dit à ces confesseurs qu'ils sont bien à leur place dans leurs mines, car ils sont des vases d'argent et d'or, et c'est dans les mines qu'on doit trouver l'or et l'argent; ou quand il assure que les coups de bâton, préliminaire accoutumé, à ce qu'il paraît, des autres peines, ne sauraient être insupportables à un chrétien; car comment aurait-il horreur du bois du bâton, celui qui a mis dans le bois de la croix toute son espérance? On se demande si cette rhétorique touchait ceux qui recevaient ces coups, surtout débités par un orateur qui lui-même restait à l'abri de ces misères. Eh bien! nous avons la réponse des confesseurs (1), et elle ne permet pas de douter qu'ils n'aient reçu la lettre de Cyprien avec admiration et reconnaissance. C'est qu'ils ne lisaient pas ces choses aussi tranquillement que nous les lisons. Maltraités incessamment et exaspérés, il ne leur restait des plaisirs humains que l'orgueil, et l'orgueil était caressé par toutes ces figures oratoires. L'éloge redoublé et retourné de toutes manières paraît toujours de bon goût à celui qu'on loue.

Il est vrai qu'avec les beaux discours il envoyait aussi de l'argent, qui soulageait bien des souffrances. Les confesseurs le remercient à la fois et de ses secours et de son éloquence; ils ne craignent pas de dire qu'elle a pansé les plaies que le bâton avait faites. Ils lui adressaient en même temps la louange la plus délicate, et qui devait lui être, on a vu pourquoi, la plus sensible, en rendant hommage à sa confession devant le proconsul; en déclarant que c'est lui qui a donné l'exemple à tous et qui a sa part de l'honneur de tous les martyres. Il est vrai qu'en leur écrivant il se remplit lui-même de l'enthousiasme qu'il admire en eux; il a dans son cœur tout l'enivrement d'un triomphe (*qui triumphus in pectore*); il sent Dieu présent et le ciel ouvert. Et il termine en demandant à ceux à qui il s'adresse, puisque leur prière à cette heure doit être particulièrement efficace, de prier ardemment pour que Dieu couronne également leur confession et la sienne, pour que, lui aussi, il soit délivré avec eux des ténèbres et des trahisons du monde, désormais sauvé et glorieux; « afin qu'après avoir ensemble, unis par les liens de la charité et de la communion, tenu tête aux iniquités des hérétiques et aux violences des gentils, nous nous réjouissions ensemble dans le royame céleste. » Il ne savait pas lui-même, en parlant ainsi, combien le terme était proche.

(1) Il y a trois réponses (lettres 77-79), sans doute parce qu'ils étaient divisés en trois groupes, qui ne se trouvaient pas enfermés ensemble; mais elles sont toutes pareilles.

L'empereur, ou celui qui l'inspirait, irrité de n'avoir rien obtenu par les rigueur mitigées de l'édit de 257, en lança un autre l'année suivante, fait avec la résolution et dans l'espoir de venir définitivement à bout des chrétiens.

Cyprien reçut l'ordre de quitter Curube et de rentrer à Carthage, sans doute parce que l'autorité voulait le tenir sous sa main. C'est là qu'il apprit que la persécution recommençait plus terrible. Il fit partir pour Rome des envoyés pour en savoir davantage. Ils lui rapportèrent qu'une lettre de Valérien au sénat portait peine de mort contre les évêques, les *anciens* et les diacres, et que Xyste, l'évêque de Rome, avait été exécuté le 6 août, avec quatre diacres, dans le cimetière des chrétiens, c'est-à-dire aux catacombes. L'édit de 257 avait déjà interdit aux fidèles de s'y assembler. D'autres exécutions avaient suivi dans Rome. A sa lettre au sénat l'empereur avait joint les lettres où il adressait aux gouverneurs des provinces des instructions sur ce qu'ils avaient à faire de leur côté. Cyprien écrit à Successus, évêque d'Abbir, qu'il attend l'arrivée à Carthage de ces instructions. Dans cette attente d'une épreuve suprême, il tient tout son clergé rassemblé autour de lui et n'a pu détacher personne pour porter une lettre (1). Il prie ceux qui recevront sa lettre de la communiquer aux autres, pour que tous préparent les leurs au combat et apprennent à chacun à penser moins à la mort qu'à l'immortalité et à se réjouir plutôt qu'à redouter d'avoir à gagner la couronne. C'est le même élan à peu près que dans la lettre aux confesseurs.

La dernière de Cyprien a été écrite quand la mort était, pour ainsi dire, à sa porte. Elle est adressée à son clergé et à son peuple, et l'évêque y parle comme s'il n'était plus au milieu d'eux. Je la traduis tout entière.

« Frères bien-aimés, la nouvelle m'ayant été apportée qu'on avait envoyé des agens pour me conduire à Utique, et ceux qui me sont le plus attachés m'ayant engagé à m'éloigner pour un temps de mes *horti*, j'y ai consenti et j'ai eu une bonne raison de le faire : c'est qu'il convient qu'un évêque confesse le Seigneur dans la cité même où il gouverne l'église du Seigneur, et que le chef présent honore tout son peuple. Car tout ce que dit l'évêque confesseur à l'heure de la confession, il le dit par la bouche de tous sous l'inspiration de Dieu. Et ce serait une blessure à l'honneur de cette église si généreuse, si j'allais faire ma confession à Utique, moi évêque d'une autre église, et y recevoir ma sentence pour aller de là pa-

(1) On peut supposer que celle-ci devait partir par un messager que Successus lui-même et d'autres qui se trouvaient avec lui avaient envoyé à Carthage.

raître comme martyr devant le Seigneur; puisque, quant à moi, j'ai toujours souhaité, et pour moi et pour vous, de confesser et de souffrir au milieu de vous, et de partir de là pour aller au Seigneur, et que ç'a été l'objet de toutes mes prières et de tous mes vœux, aussi bien que mon devoir. J'attends donc ici, dans une retraite cachée, que le proconsul de retour arrive à Carthage pour entendre de sa bouche les ordres de l'empereur au sujet des chrétiens, laïques ou évêques, et pour lui répondre selon que le Seigneur voudra à l'heure même que je réponde.

« Pour vous, frères bien-aimés, suivant la règle que je vous ai toujours prescrite d'après les commandemens du Seigneur, et ainsi que je vous l'ai toujours enseigné dans mes discours, tenez-vous calmes et tranquilles; qu'aucun de vous ne provoque un mouvement parmi ses frères, ou n'aille de lui-même se livrer aux gentils. C'est quand il est arrêté et conduit au magistrat qu'il doit parler, si toutefois le Seigneur, qui réside en nous, parle à cette heure; car il veut que nous confessions notre foi, non que nous la professions (avec éclat). Quant à la conduite que vous devez observer d'ailleurs, je compte, avant que le proconsul prononce ma sentence sur ce que j'aurai confessé le nom de Dieu, régler tout par des instructions générales sous l'inspiration du Seigneur. Que le Seigneur, frères bien-aimés, daigne vous maintenir et vous conserver à l'abri de toute atteinte dans son église! »

Le récit de Pontius paraît contredire cette lettre, car voici comment il s'exprime (n° 14) : « Cependant la nouvelle était venue de la ville de la mort de Xyste, ce pieux et saint prêtre, et pour cela même bienheureux martyr. Ici on attendait tous les jours le bourreau qui devait frapper la victime marquée pour le sacrifice, et toutes ses journées étaient tellement remplies de l'attente de la mort, que chacune semblait lui apporter la couronne. En attendant, il voyait venir chez lui un grand nombre d'hommes du premier rang et de la plus haute naissance, revêtus même de tout ce qui fait la noblesse du siècle, qui, en souvenir d'une ancienne amitié, l'engageaient à se dérober, et, ne voulant pas s'en tenir au simple conseil, lui proposaient des asiles. Mais il avait déjà oublié le monde, son âme étant tout attachée au ciel, et il ne se laissait pas aller à ces conseils complaisans. Il eût fait peut-être encore une fois ce que lui demandaient aussi tant de fidèles, si un commandement divin le lui eût ordonné. Mais il ne faut pas laisser passer sans le signaler ce trait éclatant dans un si grand homme, qu'au moment même où le siècle se déchaînait et, s'abandonnant à ses princes, ne respirait

(1) C'est-à-dire les consulats et autres dignités.

que la haine de notre nom [mot à mot, que la haine du nom], il continuait, quand l'occasion s'en offrait, de préparer les fidèles dans ses exhortations du dimanche et les animait à mépriser les souffrances d'ici-bas en s'attachant à contempler la gloire à venir. Il avait, en effet, une telle ardeur pour le ministère sacré de la prédication que le vœu qu'il formait dans la prévision de sa passion était qu'en parlant de Dieu, il fût tué pendant même qu'il répandait sa parole. Telles étaient les occupations de tous les jours de ce prêtre, marqué pour être une victime agréable à Dieu, quand tout à coup, sur l'ordre du proconsul, le *princeps* (1) se présenta aux *horti*, à ces mêmes *horti* qu'il avait vendus en entrant dans la foi, que la bonté de Dieu lui avait rendus, et qu'il aurait certainement vendus encore une fois au profit des pauvres, s'il n'avait craint d'indisposer les esprits à cause de la persécution (2). Il parut donc à l'improviste avec ses soldats et le surprit, ou, pour parler plus correctement, il crut le surprendre; car comment un assaut soudain pourrait-il surprendre, en effet, une âme toujours préparée? »

Ou bien Pontius avait oublié que Cyprien s'était dérobé d'abord, pendant la courte absence du proconsul; ou bien il faudrait supposer que sans se dérober, en effet, il avait jugé bon de faire croire à sa retraite, pour rassurer l'autorité et pour prévenir tout tumulte. Ce qui est certain, c'est qu'il était dans ses *horti* quand on l'arrêta, et qu'il y était depuis assez longtemps pour avoir pu croire qu'on fermait les yeux sur sa présence, puisque Pontius nous dit qu'on le surprit (3).

Je reviens à sa lettre; elle est ferme et résolue, et montre bien qu'il saura mourir; mais, en même temps, elle est recueillie et contenue. Ce n'est plus cette ardeur intempérante avec laquelle de loin il semblait courir à la mort, demandant aux siens d'obtenir pour lui par leurs prières l'honneur du martyre. De près, la nature est la plus forte; il sent que chaque mot qu'il prononce est sérieux; il ne recommande que de ne pas faire de bruit; sa lettre est, pour ainsi dire, silencieuse; il espère peut-être que, dans le silence général, on l'oubliera, et il semble qu'il dise, comme le Christ lui-

(1) Le premier centurion.

(2) C'est-à-dire de paraître ainsi faire de la propagande parmi les pauvres contre l'autorité romaine.

(3) On traduit ordinairement *horti* par jardins, ce qui n'en donne pas une idée juste. Les *horti* étaient avant tout une habitation, mais une habitation avec jardins *dans l'intérieur de la ville*, par opposition à une *villa*, qui était toujours en dehors (Pline, XIX, 19,1). Sur la vente de ces *horti*, voir le début de cette étude; mais Pontius ne nous explique pas comment ils étaient revenus à Cyprien.

même : « Éloigne de moi ce breuvage; toutefois, non ma volonté, mais la tienne (1). »

Il me semble que nous voyons assez bien comment les choses se sont passées. Cyprien a hésité à fuir, soit qu'il craignît d'être trouvé, soit qu'il ne désespérât pas d'être épargné en restant tranquille, soit qu'il ne voulût pas compromettre ceux qui l'auraient reçu, soit enfin qu'à cette date, et après qu'il avait rempli si longtemps un si grand rôle, il ne jugeât plus la fuite digne de lui. Il ne put se déterminer, ni trouver une de ces inspirations qu'il était habitué à regarder comme une révélation de Dieu même. Il hésita jusqu'au jour où il fut *surpris*, suivant l'expression de Pontius.

Le proconsul n'était plus malheureusement celui qui, l'année précédente, avait eu pour lui tant de ménagemens et d'égards. Le nouveau proconsul, Galerius Maximus, un malade, qui mourut peu de jours après, voulait en finir. Je poursuis le récit de Pontius.

« Il se présenta donc (Cyprien) assuré dès lors de voir réglé ce qui avait été remis jusque-là ; il se présenta, l'âme ferme et haute, avec la gaîté sur le visage et le courage dans le cœur. Mais remis au lendemain, il revenait du *prætorium* à la maison du *princeps*, quand tout à coup le bruit se répandit de tous côtés dans Carthage que cette fois on avait fait comparaître ce Thascius qui, outre son éclatante célébrité, était connu de tout le monde par le souvenir du dévoûment qui lui avait fait tant d'honneur [lors de la peste de Carthage]. On accourait de partout à un spectacle, glorieux pour nous par le sacrifice fait à la foi, mais, pour les gentils, spectacle vraiment douloureux. Remis dans la maison du *princeps*, on l'y retint prisonnier toute la nuit; mais cette prison n'avait rien de rigoureux ; tous, tant que nous étions, ses commensaux et ses amis, nous passâmes ce temps avec lui comme d'ordinaire, tandis que tout son peuple, craignant qu'il ne s'accomplît durant la nuit quelque chose qu'on lui dérobât, veillait devant la porte. Au lever du jour, il sortit de la maison du *princeps* (il était lui-même le *princeps* du Christ et de Dieu), et il fut environné de tous côtés par la multitude des gens de toute sorte qui marchaient avec lui. C'était une armée innombrable qui lui faisait cortège, comme si elle s'était levée pour repousser la mort et pour la mettre en déroute...

« Quand on fut arrivé au *prætorium*, le proconsul ne paraissant pas encore, on lui donna une chambre pour se retirer. Là il s'assit, tout en sueur de la longue marche qu'il avait faite, et il se

(1) Marc, XIV, 14, 16.

trouva que le siège était recouvert d'une toile, de sorte que, sous le coup même de sa passion, il eut encore les honneurs de l'épiscopat (1). Un *tesserarius* (2), qui avait été chrétien, lui offrit ses effets, pensant qu'il serait bien aise de changer ses habits trempés contre des vêtemens secs. En les offrant ainsi, il n'avait en vue que de posséder la sueur déjà sanglante du martyr qui s'en allait à Dieu (3). Il répondit : « Nous cherchons à remédier à une incommodité dont je serai peut-être quitte aujourd'hui même... »

« Tout à coup on l'annonce au proconsul, on l'emmène, on le lui présente ; il est invité à dire son nom ; il dit qui il est ; ce fut tout. Aussitôt le juge lit sur ses tablettes la sentence,.. où il était appelé le porte-étendard de la secte, l'ennemi des dieux, qui devait servir d'exemple aux siens, et dont le sang devait raffermir la discipline...

« Quand il sortit du *prætorium*, une troupe de soldats se mit en marche avec lui et, pour qu'il ne manquât rien à sa personne, des centurions et des soldats enveloppèrent sa passion (4). Le lieu où il devait subir sa peine était un terrain plat, entouré d'arbres serrés, qui dominait la scène. Mais la trop grande étendue ne permettant pas de bien voir à travers une foule confuse, les personnes qui s'intéressaient à ce spectacle avaient grimpé aux branches, et ainsi il ne lui manqua même pas d'être exposé à des spectateurs placés sur des arbres comme Zachée. Après qu'il se fut bandé les yeux de sa propre main, il tâchait de presser le bourreau, chargé du service du glaive ; mais sa main hésitait, et ses doigts tremblans se promenaient sur le fer, jusqu'à ce que, pour parfaire la fin de cette existence précieuse, l'heure de la gloire, qui était venue, rendit à la main du centurion une vigueur qui lui vint d'en haut et lui donna la force de frapper...

« C'est ainsi que s'acheva sa passion et que ce Cyprien, qui avait donné l'exemple de toutes les vertus, fut le premier, en Afrique, qui teignit de sang les couronnes du prêtre (5) ; car il était le pre-

(1) Voir la note de Ruinart.

(2) Les *tesserarii* étaient des soldats chargés de porter de rang en rang les *tesseræ* où étaient les ordres du général.

(3) Pourquoi déjà sanglante ? Probablement par allusion à ce qu'on appelle la sueur de sang du Christ, par une fausse interprétation d'un verset de Luc, XXII, 44, qui veut dire seulement que les gouttes de sa sueur étaient grosses comme des gouttes de sang.

(4) C'est-à-dire sans doute, pour qu'elle fût tout à fait semblable à celle du Christ. Il y a une cohorte et un centurion dans tous les récits de la Passion de Christ, et dans celle de Jean, un tribun, XXIII, 12.

(5) C'est-à-dire les couronnes que les vertus du prêtre peuvent obtenir par elles-mêmes, en dehors de celles du martyre.

mier, depuis les apôtres, qui eût été ce qu'il a été. Aussi haut, en effet, qu'on remonte la succession des évêques de Carthage, on n'en trouve aucun qui, bien que saint et prêtre, ait atteint à l'honneur du martyre (1)...

Une telle scène grandit celui qui meurt autant qu'elle rapetisse ceux qui tuent. En lisant ce récit, nous prenons en pitié toute cette majesté officielle : le proconsul, les personnes sacrées des empereurs, les dieux romains, les lois saintes, et quand le magistrat annonce que par ce sang qu'il fait couler la discipline va être raffermie, nous admirons une si énorme méprise ; nous voyons clairement que le lendemain le christianisme a été plus fort que la veille. Cinquante-cinq ans après la mort de l'évêque de Carthage, la religion nouvelle était celle de l'empereur.

Un temps n'est pas bien éloigné où les successeurs de Cyprien seront les maîtres du monde ; et cette domination durera des siècles. Cependant elle aura un terme, et quand ce terme sera venu, l'église à son tour sera dupe de la même illusion où avait vécu l'empire;

(1) Un autre récit, que j'ai déjà cité, celui qui s'ouvre par un extrait des *Actes proconsulaires* (Ruinart, p. 216), présente, quand on le compare à Pontius, quelques additions et aussi quelques divergences; je ne relève que les plus intéressantes. D'abord l'auteur marque la date romaine de l'exécution de Cyprien, qui répond, dans notre calendrier, au 14 septembre 258. Il donne, sur la présence des vierges à la veillée de la nuit précédente, un détail que j'ai relevé ailleurs (p. 150). Quand le juge et l'accusé sont en présence, il leur en fait dire un peu plus long que n'a fait Pontius : « Le proconsul Galerius Maximus dit à l'évêque Cyprien : C'est toi qui es Thascius Cyprianus? L'évêque Cyprien répondit : C'est moi. Le proconsul Galerius Maximus dit : C'est toi qui t'es déclaré le *papa* des impies. L'évêque Cyprien répondit : C'est moi. Le proconsul Galerius Maximus dit : Les saints empereurs ont ordonné que tu sacrifies. L'évêque Cyprien dit : Je m'y refuse. Galerius Maximus dit : Prends garde à toi. L'évêque Cyprien répondit : Fais ce qui t'est prescrit; dans une cause si juste, il n'y a pas à délibérer. » Il développe aussi les considérans de la sentence : « Galerius Maximus, ayant conféré avec son conseil, prononça péniblement la sentence [il était malade] à peu près dans les termes suivans : Il y a longtemps que tu vis en impie, que tu as réuni autour de toi des hommes engagés dans une affiliation abominable, que tu t'es constitué l'ennemi des dieux romains et des lois saintes, et nos princes pieux et saints, les augustes Valerianus et Gallianus et le noble César Volusianus, n'ont pu te ramener à leur religion. C'est pourquoi, étant convaincu d'être l'instigateur et le porte-étendard des plus odieux attentats, tu serviras d'exemple à ceux que tu t'es associés dans le crime, et ton sang raffermira la discipline. Après ces paroles, il lut sur la tablette : L'arrêt est que Thascius Cyprianus sera exécuté par le glaive. L'évêque Cyprien dit : Dieu soit loué! » Un peu plus loin, on lit que sur le lieu même de l'exécution, Cyprien ordonne de remettre à l'exécuteur 25 pièces d'or. « Il se banda lui-même les yeux, mais n'ayant pu se lier les mains, Julianus, ancien, et un autre Julianus, son diacre, lui rendirent ce service. » Son corps fut enterré dans un terrain voisin (et non reporté à Carthage), pour éviter l'intervention des gentils, mais avec une grande solennité et avec accompagnement de torches et de flambeaux. — Ce récit n'indique pas que le bourreau ait eu peine à frapper. Il mentionne que le proconsul mourut peu de jours après.

elle mettra aussi sa confiance dans les formules sacrées et dans la force brutale ; mais ni dans ces formules, ni même dans la force il n'y aura plus de vertu.

Revenons à Cyprien : c'est le représentant le plus imposant qu'ait eu l'église encore libre, supérieur par cela seul à ceux qui l'ont illustrée seulement quand elle était à la fois dominante et protégée. Avant lui, il n'y a eu qu'un personnage qu'on puisse lui comparer, c'est Tertullien ; mais Tertullien est un combattant isolé, qui a servi sa cause comme un homme de la presse sert aujourd'hui la sienne ; Cyprien est un évêque, c'est-à-dire à la fois un chef de parti et un homme de gouvernement. Il avait charmé d'abord et il s'était fait admirer comme un artiste en beau langage, puis tout à coup il s'est trouvé qu'il tenait tout un peuple dans sa main.

Ce n'est pas sa foi toute seule qui l'a transformé ainsi, car sa première composition chrétienne n'est guère encore qu'un beau morceau de rhétorique : c'est la persécution qui a fait éclater son génie. Il l'a trouvée devant lui au moment même où il devenait évêque, et c'était la première de celles qu'on a appelées les grandes persécutions. Elle le ménage d'abord et il n'est pas atteint lui-même ; il n'en est pas moins le guide et l'âme des persécutés. Il a le premier rôle au moment même où il semble s'être effacé. Il excite les combattans, il glorifie les braves, il ménage les faibles en même temps qu'il défend le grand nombre de la contagion de leur faiblesse. Il fait si bien qu'au moment où on croirait son église anéantie, on la sent pleine de vie dans ses discours et triomphant de ses blessures.

La persécution passée, un autre danger menace : c'est la discorde de la communauté chrétienne, qui semble pouvoir en amener sans violence la dissolution. Mais Cyprien est là, et cette fois il paie constamment de sa personne. Par la volonté, par le courage, par une politique adroite, il vient à bout de toutes les difficultés. Son secret est surtout sa foi en son autorité et en lui-même. Il ne s'effraie ni des insultes ni des violences, ni même de ce qui trouble souvent davantage, je veux dire ces premiers mouvemens dont on ne mesure pas la portée, ce courant de nouveauté qui entraîne d'abord les esprits et qui semble pouvoir les mener bien loin. Dans cet abandon, il ne s'est pas abandonné, il a su attendre et, par cela seul, tout s'est rassis autour de lui, et c'est ce désordre qui s'est trouvé n'être qu'une apparence d'un moment. La force des choses est avec lui et il la personnifie pour ainsi dire. Il sait d'ailleurs aussi, en dehors de son église, reconnaître la force là où elle est et l'associer à la sienne. Il arrive ainsi à être tout-puissant par la seule puissance de l'opinion.

Il avait tant de pouvoir, chez lui et hors de chez lui, qu'on peut estimer qu'il en avait trop, et que dans l'église telle qu'il l'entendait et telle qu'il l'a faite, il n'y avait plus de place pour l'indépendance de la conscience. J'ai vu des personnes élevées dans la liberté protestante, qui tout en reconnaissant ses grands dons, ne pouvaient supporter sa prédication impérieuse, et l'arrogance avec laquelle il s'annonce comme le représentant de Dieu même, dont l'autorité réside en lui, de sorte qu'une désobéissance devient un sacrilège. Ces esprits repoussaient dans le grand évêque la servitude que l'épiscopat a fait peser pendant des siècles sur l'humanité. Le génie de Cyprien, c'est l'horreur du schisme; mais ce qu'il appelle ainsi, ceux qui ont échappé au joug romain y voient la vie spirituelle et la religion elle-même. Comment lui sauraient-ils gré d'avoir coupé les ailes de l'âme, et fait du pasteur un pédagogue qui ne permet aux enfans de communiquer avec le Père que par son intermédiaire et sous son congé? Cependant ils ne devraient pas oublier qu'à cette époque l'église est un camp où les fidèles sont constamment sous les armes, et, que devant l'ennemi, un commandement fort est la condition du salut; de sorte que parmi les maux qu'ont faits les persécutions, il faut compter qu'elles ont obligé l'église, pour se maintenir libre au dehors, de sacrifier la liberté au dedans, et c'est, je le répète, une raison de plus de les détester.

Mais, en même temps que cette autorité était forte, elle était pourtant toujours contestée, toujours menacée; puisque, n'étant établie que sur l'opinion, il fallait sans cesse en raffermir les fondemens. L'épiscopat était redoutable; l'évêque, ou plutôt l'homme, n'en avait pas moins à se défendre, et Cyprien est admirable dans cette défense. Il s'y montre hardi et souple, impétueux et politique; il y déploie tous les genres d'énergie et tous les genres d'esprit; il y paraît toujours noble et fier, et il excelle à saisir et à mettre en lumière ce que l'adversaire a de petit et de misérable.

Je n'ai pas encore rappelé son éloquence; c'est que, quoiqu'il ait beaucoup d'art, son éloquence n'est pas tant un art qu'une vertu; elle est l'expression de la vivacité de son intelligence et de l'ardeur de son âme. J'en ai dit les côtés faibles : elle n'a pour s'alimenter qu'une lecture bornée, une exégèse médiocre et bizarre, point de philosophie, une superstition parfois puérile. Aussi, ce qu'il y a d'impersonnel dans ses discours nous touche peu; mais quand sa personne est en jeu, ou sa cause, il sent puissamment ce qu'il sent et le rend avec éclat. Les effusions de ses panégyriques ne sont pas indignes de Bossuet, et sa polémique a quelquefois l'ironie incisive d'une Provinciale.

Au IIIe siècle, la littérature profane n'a plus de vie; la vie est

dans l'éloquence chrétienne, car les chrétiens seuls veulent quelque chose et ont une passion et un idéal. Il est vrai qu'ils ne savent pas où ils vont, et qu'en réalité l'avenir qu'ils préparaient a été fort triste. Ils ont la haine et le dégoût du présent; ils aspirent à quelque chose de meilleur et croient qu'il faut le mériter par la pureté, la charité, le sacrifice; mais les lumières leur manquent, et leurs pasteurs ne sont, en bien des cas, que des aveugles qui conduisent d'autres aveugles, suivant l'expression même de leurs livres saints. L'humanité a fait néanmoins alors un noble effort contre le mal : si cet effort n'a que trop décidément avorté dans son ensemble, il n'a pas cependant été perdu tout entier. Cette association, qui se mettait à part du monde profane, s'attachait à s'en distinguer en établissant chez elle telle liberté, telle responsabilité des gouvernans, comme aussi en condamnant certaines iniquités et certaines débauches. En même temps d'ailleurs qu'elle répudiait la religion des gentils, elle leur prenait au contraire la morale de leurs philosophes, elle s'en faisait l'héritière, et la prêchant sous le titre inexact de morale chrétienne avec toute l'ardeur d'une foi passionnée, elle lui donnait une autorité nouvelle, et la faisait entrer de plus en plus dans les mœurs. Il est vrai que, lorsque le monde fut tout entier devenu chrétien, il demeura le monde et se retrouva à peu près ce qu'il avait toujours été; mais, au IIIe siècle, en cet âge qui est l'âge des martyrs, la société chrétienne, quelques faiblesses qu'on puisse y surprendre déjà, devait être dans son ensemble meilleure que l'autre. Quand nous n'aurions pas d'autres moyens de le reconnaître, il nous suffirait, pour en être persuadés, de voir renaître chez les chrétiens l'éloquence depuis longtemps éteinte; cette éloquence, les Tertullien et les Cyprien l'ont évidemment puisée dans des sentimens plus hauts et plus purs que ceux dont le monde du dehors se contentait. L'évêque de Carthage a été un orateur parce qu'un peuple a vécu de sa parole et que chacune de ses prédications, chacun de ses écrits a été un acte, jusqu'à cette dernière heure où il a trouvé pour répondre au proconsul un silence plus éloquent encore et a mis tout entière dans un *non* l'âme qu'il avait répandue jusque-là dans ses discours.

ERNEST HAVET.

EN DEÇA ET AU DELA DU DANUBE

III[1].

LA BOSNIE. — LES SOURCES DE RICHESSE, LES HABITANS ET LES PROGRÈS RÉCENS.

La Bosnie est la plus belle province de la péninsule balkanique. Elle rappelle la Styrie, pays d'alpes et de forêts. Voyez la carte : partout des chaînes de montagnes et des vallées. Parallèlement aux Alpes Dinariques, qui séparent ici le bassin du Danube de celui de la Méditerranée, elles courent assez régulièrement du sud au nord, formant les bassins des quatre rivières qui se jettent dans la Save et qui sont, en allant de l'ouest vers l'est : l'Unna, la Verbas, la Bosna et la Drina. Mais ces chaînes se ramifient en une grande quantité de contreforts latéraux, et, au-delà de Serajewo, les soulèvemens s'entremêlent en des massifs inextricables, que dominent les sommets abrupts du Dormitor, à une altitude de 8,200 pieds et ceux du Kom à 8,500. Il n'y a de grandes plaines que dans la Posavina, le long de la Save, du côté de la Serbie. Partout ailleurs, c'est une succession de vallées où coulent des rivières et des ruisseaux et que couronnent des hauteurs boisées. Le pays ne se prête donc pas à la grande culture des céréales, comme la Slavonie et la Hongrie ; mais on pourrait y imiter l'économie rurale de la Suisse et du Tyrol, en élevant de nombreux troupeaux, ce qui vaut mieux que de faire du blé, par ce temps de concurrence américaine.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 1er août.

Sur les 5,410,200 hectares de la Bosnie-Herzégovine, 871,700 sont occupés par des rochers stériles comme le *Karst*, 1,811,300 par des terres labourables, et 2,727,200 par des forêts. Beaucoup de ces forêts sont absolument vierges, faute de routes pour y arriver. Les plantes grimpantes, qui s'enlacent autour des chênes et des hêtres, y forment des fourrés impénétrables où l'on ne peut s'avancer, comme au Brésil, que la hache à la main. On n'en voit pas près des lieux habités, parce que les habitans coupent pour leur usage les bois qui sont à leur portée et que les Turcs, afin d'éviter les surprises, ont systématiquement détruit et brûlé toutes les forêts aux alentours des villes et des bourgs. Mais ce qui en reste constitue une richesse énorme ; seulement elle n'est pas réalisable. Derrière Serajewo, jusqu'à Ibar et à Mitrovitza, s'étendent dans les hautes montagnes de magnifiques massifs de résineux. C'est de là que Venise a tiré des bois de construction pour ses flottes pendant des siècles. Les gardes-forestiers ont calculé que, sur les 1,667,500 hectares de bois feuillus et sur les 1,059,700 hectares de résineux, il y avait environ 138,971,000 mètres cubes, dont 24,946,000 de bois de construction et 114,025,000 de bois à brûler. Il serait désolant de vendre maintenant, car les prix qu'on obtiendrait sont dérisoires : de 2 à 5 francs le stère de sapin et 3 à 7 francs pour le chêne, selon la situation. Dans les régions qui avoisinent la Save, on exporte des douves, 7 à 900,000 pièces par an. Le revenu que le fisc tire de ces immenses étendues boisées, plus étendues que toute la Belgique, est presque partout insignifiant : 116,007 florins en 1880, 200,000 pour 1884. C'est une réserve qu'il faut soigneusement conserver pour l'avenir. Ces bois abritent beaucoup de gibier : des cerfs, des chevreuils, des lynx, même des loups et des ours. Ils donnent naissance, dans les mille vallées qui découpent le pays, à une quantité de ruisseaux où abondent les truites et les écrevisses et à une masse de sources, plus de 8,000, prétend-on. Là où cessent les arbres, commencent les pâturages, de sorte que la Bosnie est toute verdoyante, sauf les arêtes des hautes montagnes.

L'Herzégovine présente un aspect complètement différent. La surface du sol est couverte de grands blocs de calcaire blanchâtre, jetés au hasard, comme les ruines de monumens cyclopéens. L'eau y manque complètement : pas de sources ; les rivières sortent toutes formées de grottes, forment l'hiver des lacs dans des vallées sans issue, puis disparaissent de nouveau sous terre. Les Allemands les appellent très bien *Höhlen-Flüsse*, des rivières de caverne. Telles sont la Jasenitcha, la Buna, la Kerka, la Cettigna et l'Ombla. Rien n'est plus extraordinaire. Dans les dépressions se trouve la terre végétale qui nourrit les habitans. Les maisons, en Bosnie, toutes en bois, sont ici en grosses pierres de l'aspect le plus sauvage. Les arbres

manquent presque complètement. Le climat est déjà celui de la Dalmatie. Comme il appartient au bassin de la Méditerranée, le pays est sous l'influence du sirocco et des longues sécheresses de l'été. La vigne et le tabac donnent d'excellens produits. L'olivier apparaît et l'oranger lui-même se voit vers les bouches de la Narenta. On cultive le riz dans la vallée marécageuse de la Trebisatch, aux environs de Ljubuska. En Bosnie, au contraire, région élevée qui penche vers le nord, le climat est rude : il gèle fort et longtemps à Serajewo, et la neige y persiste pendant six semaines ou deux mois.

L'agriculture, en Bosnie, est une des plus primitives de toute l'Europe. Elle n'applique qu'exceptionnellement l'assolement triennal connu des Germains au temps de Charlemagne, et même, dit-on, dès l'époque de Tacite. Généralement, la terre restée en friche est retournée ou plutôt déchirée par une charrue informe. Sur les sillons frais, la semence de maïs est jetée, puis légèrement enterrée, au moyen d'une claie de branchages qui sert de herse. Les champs sont binés une ou deux fois entre les plants. Après la récolte, on met un second ou un troisième maïs, parfois du blé ou de l'avoine, jusqu'à ce que le sol soit entièrement épuisé. Il est alors abandonné; il se couvre de fougères et de plantes sauvages où paît le bétail, en attendant que revienne la charrue, après cinq ou dix années. Nul engrais, car les animaux domestiques n'ont très souvent aucun abri; ils vaguent dans les friches ou dans les cours. Aussi le produit est relativement minime : 100 millions de kilogrammes de maïs, 49 millions de kilogrammes de froment, 38 millions de kilogrammes d'orge, 40 millions de kilogrammes d'avoine, 10 millions de kilogrammes de fèves. La fève est un article important de l'alimentation, car on en mange les jours de jeûne et de carême, et il y en a cent quatre-vingts pour les orthodoxes et cent cinq pour les catholiques. On récolte aussi du seigle, du millet, de l'épeautre, du sarrasin, des haricots, du sorgho, des pommes de terre, des navets, du colza. Le produit total des grains divers s'élève à 500 millions de kilogrammes.

Voici des faits qui prouvent l'état déplorablement arriéré de l'agriculture. Ce pays qui serait si favorable, sous tous les rapports, à la production de l'avoine, ne peut en fournir assez pour les besoins de la cavalerie; on en importe de Hongrie et elle se paie, à Serajewo, le prix excessif de 20 à 21 francs les 100 kilogrammes. Le froment est de mauvaise qualité et cher. Ce sont les moulins hongrois qui fournissent la farine que l'on consomme dans la capitale. Elle y arrive par chemin de fer, à meilleur marché que la farine du pays, qui, à défaut de routes, doit être transportée à dos de cheval. Une maison hongroise a voulu établir un grand moulin à vapeur à Serajewo, mais il était impossible de l'approvisionner suffisamment. L'un des

principaux produits, et celui qui s'exporte le plus facilement, ce sont les prunes séchées. Les années de bonne récolte, on en exporte 60,000 tonnes, et elles vont jusqu'en Amérique. On en fait une eau-de-vie assez agréable, appelée *rakia*. Le produit des pruniers est ce qui donne de l'argent comptant au kmet. On cultive aussi l'oignon et l'ail. L'ail est considéré comme un préservatif contre les maladies, contre les mauvais sorts, et même contre les vampires. On récolte un peu de vin près de Banjaluka et dans la vallée de la Narenta, mais presque personne n'en boit. Les chrétiens s'abstiennent, faute d'argent, et les musulmans pour obéir au Koran. L'ivrognerie est très rare ; les Bosniaques sont surtout buveurs d'eau. L'Herzégovine produit un tabac excellent. Le monopole a été introduit après l'occupation ; mais il a stimulé la culture, parce que le fisc donne un bon prix. On estime qu'un hectare livre, en Herzégovine, jusqu'à 3,000 kilogrammes de tabac, d'une valeur de plus de 4,000 francs, et en Bosnie seulement 636 kilogrammes, valant 300 à 400 francs. Le fisc donne des licences à ceux qui cultivent pour leur consommation personnelle : il en a été délivré 9,586 en 1880.

Le bétail est la principale richesse du pays ; mais il est misérable. Les vaches sont très petites et ne donnent presque pas de lait. On fait des fromages de qualité inférieure, surtout avec du lait de chèvre, et très peu de beurre. Les chevaux sont petits et mal faits ; ils sont employés uniquement comme bêtes de somme, car ils sont trop faibles pour tirer la charrue, et les charrettes ne sont pas employées ; mais ils gravissent et descendent les sentiers des montagnes comme des chèvres. Ils sont très mal nourris ; la plupart du temps ils doivent chercher eux-mêmes de quoi subsister dans les pâturages, dans les forêts ou le long des chemins. Quelques begs ont encore parfois des bêtes d'une belle allure, qui descendent des chevaux arabes venus dans le pays avec la conquête ottomane. Elles portent fièrement une charmante tête sur un cou ramassé et replié à la façon des cygnes ; mais elles n'ont pas de taille. Le nombre des chevaux est considérable, parce que tous les transports s'effectuent sur leurs dos. On en voit arriver ainsi, sous la conduite d'un *kividchi*, de longues files, attachés à la queue les uns des autres ; ils apportent en ville des vivres, du bois de chauffage et de construction, des pierres à bâtir. Chaque exploitation possède au moins une couple de chevaux. Le gouvernement commence à s'occuper de l'amélioration de la race chevaline. Il a envoyé (1884) à Mostar cinq étalons de la race de Lipitça ; toute la population a été les recevoir, drapeau et musique en tête, et la municipalité fournira les écuries. Nevesinje et Konjiça offrent d'en faire autant, et cette année même on a établi des haras dans diverses parties du pays, afin de donner de la taille à la race

indigène. La Bosnie pourrait facilement fournir des chevaux à l'Italie et à tout le littoral de l'Adriatique. On élève des porcs presque à l'état sauvage, dans les bois de chênes. Avec leurs hautes pattes et leur aspect de sanglier, ils galopent comme des lévriers. Si on introduisait les races anglaises, qu'on engraisserait avec du maïs, on ferait concurrence au porc de Chicago. Les moutons sont nombreux; c'est la viande préférée du musulman; mais la laine est très grossière : elle sert à confectionner les étoffes et les tapis que les femmes tissent, au sein de chaque famille. Chacun a des chèvres; elles sont le fléau des forêts, parce que les bergers quittent les plaines pour tout l'été et emmènent les troupeaux sur les hauteurs, dans les pâturages et dans les bois des montagnes. Dans chaque maison on trouve de la volaille et des œufs qui, avec une sauce aigre et de l'ail, sont un des mets préférés des Bosniaques. Ils ont souvent des ruches; 118,148 ont été recensées. Le miel remplace le sucre, et la cire sert à fabriquer les cierges, qui jouent un si grand rôle dans les cérémonies du culte orthodoxe.

La statistique officielle de 1879 donne les nombres suivans pour les animaux domestiques en Bosnie-Herzégovine. Chevaux, 158,034; mulets, 3,134; bêtes à cornes, 762,077; moutons, 839,988; porcs, 430,354. Si nous comptons 10 moutons et 4 porcs pour une tête de gros bétail, nous obtenons un total de 1,114,796, ce qui, pour une population de 1,158,453 habitans, fait presque 100 têtes de gros bétail par 100 habitans. C'est une proportion extrêmement élevée puisqu'en France, le chiffre équivalent n'est que 49; dans la Grande-Bretagne, 45; en Belgique, 36; en Hongrie, 68; en Russie, 64. Dans tous les pays où la population est peu dense, comme en Australie, aux États-Unis et comme jadis chez les Germains, les espaces inoccupés entretiennent beaucoup d'animaux domestiques et, par conséquent, les hommes peuvent se procurer facilement de la viande. Quoique la Bosnie exporte des bêtes de boucherie en Dalmatie, pour les villes du littoral, le Bosniaque mange beaucoup plus de viande que le cultivateur chez nous. César dit des Germains : *Carne et lacte vivunt*. Si l'on considère le chiffre du bétail relativement à l'étendue du pays, on obtient, au contraire, une proportion très peu favorable : 22 têtes de bétail par 100 hectares en Bosnie, 40 en France, 51 en Angleterre, 61 en Belgique. La production totale que livre le sol dans la Bosnie-Herzégovine est très minime, car elle n'entretient que 22 habitans par 100 hectares, alors qu'il y en a en Belgique 187, en Angleterre 111, en France 70. Il faut aller en Russie pour trouver seulement 15 habitans sur la même étendue, et le nord de l'empire russe a un climat et un sol détestables. Le salaire du journalier est à la campagne de 0 fr. 70 à 2 francs suivant la saison et la situation; dans les villes, de 1 fr. 10 à 2 fr. 10.

C'est surtout à favoriser les progrès de l'agriculture que le gouvernement doit viser. Les maîtres d'écoles à qui l'on donnerait des notions d'économie rurale pourraient en ceci rendre de grands services. Ce qui aurait un effet plus immédiat serait d'établir dans chaque district, sur les terres de l'état, des colons venus des provinces autrichiennes où la culture est bien entendue. Pour ouvrir les yeux aux paysans, rien ne vaut l'exemple. Ah! si les pauvres *contadini* italiens qui meurent de faim et de *pellagra*, de l'autre côté de l'Adriatique, pouvaient être transportés ici, comme leur travail serait bien récompensé! Comme ils se créeraient facilement un petit *podere* qui leur donnerait l'aisance et la sécurité! En tout cas, faites des propriétaires indépendans et libres, et la Bosnie deviendra, comme la Styrie, la Suisse et le Tyrol, l'une des plus charmantes régions de notre continent.

Dans toutes les villes de garnison de l'Autriche-Hongrie, on rencontre un casino militaire : institution excellente, assez semblable aux clubs de Londres. Les officiers y trouvent un cabinet de lecture, un restaurant soigné et à bon marché, un café, une salle de concert et un lieu de rendez-vous. L'esprit de corps s'y développe, et l'esprit de conduite y est maintenu par la surveillance réciproque. Le casino de Serajewo occupe un grand bâtiment nouvellement construit, d'un style simple, mais noble. Devant la façade, dans un petit square, des arbustes poussent au milieu de pierres tombales d'un cimetière turc que l'on a respecté, et de l'autre côté s'étend un grand jardin dont les plantations vont jusqu'à la jolie rivière qui traverse la ville, la Miljaschka. C'est un endroit charmant pour venir se reposer sous de frais ombrages. M. Scheimpflug m'amène dîner au Casino. J'y rencontre beaucoup de jeunes fonctionnaires civils : entre autres le chef de la police, M. Kutchera, qui doit viser mon passeport. La plupart sont des Slaves : Croates, Slovènes, Tchèques et Polonais. C'est un grand avantage pour l'Autriche de trouver ainsi chez elle toute une pépinière d'employés de même race et plus ou moins de même langue que celles des pays à assimiler. Bon dîner avec cette excellente bière viennoise qu'on brasse déjà ici. Comme l'empire de Gambrinus, le dieu de la cervoise, s'est étendu depuis trente ans! Jadis on ne buvait guère de bière dans aucun pays au sud de la Seine ni même à Paris. Aujourd'hui le bock règne en souverain dans toutes les villes françaises, en Espagne, en Italie, et voilà qu'il va conquérir la péninsule des Balkans. Faut-il encore en ceci saluer le progrès? J'en doute. La bière est une boisson lourde et inférieure au vin; elle se boit longuement, lentement, servant de prétexte aux conversations prolongées, aux nombreux cigares et aux veillées oisives.

L'après-midi, magnifique promenade à la vieille citadelle, qui,

située sur un rocher élevé, domine la ville du côté du sud; nous allons d'abord saluer des ulémas qui enseignent l'arabe à M. Scheimpflug. Nous y rencontrons un des begs les plus riches du pays, M. Capetanovitch. Il porte des habits européens qui lui vont très mal. Quel contraste avec les ulémas, qui ont conservé le costume turc et qui ont les allures calmes et nobles d'un prince d'Orient! Ces musulmans qui veulent « s'européaniser » se perdent; ils ne prennent guère à l'Occident que ses vices. Mahmoud a inauguré l'ère des réformes, l'Europe a applaudi; les résultats prouvent qu'il n'a fait que hâter la décadence.

La route que nous suivons longe la Miljaschka. Sur ses bords se succèdent des cafés turcs, avec des balcons qui s'avancent parmi les saules au-dessus des eaux claires de la rivière, bruissant sur les cailloux. De nombreux musulmans y fument le tchibouk en jouissant de la vue du paysage et de la fraîcheur qu'apporte le torrent. Dans l'ancienne citadelle, qui remonte à l'époque de la conquête, on a construit une grande caserne moderne, badigeonnée en jaune, qui offense le regard. Mais quand on se retourne pour contempler Serajewo, on comprend toutes les hyperboles des qualifications admiratives que les Bosniaques prodiguent à leur capitale. La Miljaschka qui sort des montagnes voisines de la sauvage Romania-Planina divise la ville en deux parties que relient huit ponts; deux sont en pierre, détail à signaler dans un pays où les travaux permanens sont si rares. De hauts peupliers et de curieuses maisons turques tout en bois bordent la petite rivière. Au-dessus des toits noirs s'élèvent les dômes et surtout les minarets des nombreuses mosquées qui s'éparpillent jusque sur les collines voisines. Celles-ci sont couvertes d'habitations de begs et d'agas; peintes en couleurs vives, elles se détachent sur la verdure épaisse des jardins qui les entourent. Vers le nord, la vallée, toujours encadrée de collines verdoyantes, s'élargit à l'endroit où la Miljaschka se jette dans la Bosna qui sort toute formée d'une caverne, à une lieue d'ici. Cette vue d'ensemble est très belle.

Derrière la citadelle, vers l'est, s'ouvre une gorge sauvage. Pas un arbre, pas une habitation; quelques broussailles couvrent les parois abruptes; c'est un désert farouche, et nous sommes à un kilomètre de la capitale. Voilà ce que produit le défaut de sécurité. Près de la porte de la citadelle, je visite un moulin à farine d'une construction très originale et tout à fait primitive. J'en ai vu beaucoup en Bosnie, mais nulle part ailleurs; on pourrait les imiter chez nous, parce qu'ils tirent parti d'un très petit filet d'eau. L'arbre de couche où sont fixées les palettes est placé perpendiculairement, et le filet d'eau, amené d'une hauteur de 3 mètres environ, à travers un fût de chêne perforé, frappe les palettes à droite de l'essieu

qu'il fait mouvoir très rapidement. Immédiatement au-dessus, dans une chambrette en bois, tournent les deux meules superposées, semblables à celles qu'on a trouvées à Pompéi. La meule supérieure est mise en mouvement directement par l'arbre de couche. Rien de plus simple : ni engrenage, ni transmission. N'est-ce pas sous cette forme que le moulin à eau fut introduit d'Asie en Occident, vers la fin de la république romaine?

Nous rentrons à Serajewo par la route qui, vers le sud, conduit à Vichegrad et à Novi-Bazar. Un pont de pierre, qu'on dit romain, et d'une magnifique allure, franchit la Miljaschka, qui coule torrentueuse entre de hauts rochers rougeâtres. Je pense à tout le sang versé ici depuis la chute de l'empire romain et qui suffirait pour teindre en rouge le pays tout entier. Un grand troupeau de moutons et de chèvres rentre en ville, soulevant au soleil couchant des nuages de poussière dorée. Ce sont ces animaux plutôt que les vaches qui fournissent le lait.

Je finis ma soirée au Casino militaire. Un grand banquet réunit les officiers aux sons d'une excellente musique de régiment. De nombreux toasts annoncés par des fanfares sont prononcés. L'armée autrichienne, comme jadis les légions romaines de vétérans, est un agent de civilisation en Bosnie. Au cabinet de lecture, je remarque deux journaux publiés à Serajewo. L'un a pour titre : *Bosanska Herçegowaske-Novine*, c'est la feuille officielle ; l'autre, *Sarajewski List*. Ceci est toute une révolution. Dans le vilayet turc, le papier et l'impression étaient chose presque inconnue, et voilà maintenant le journal qui apporte dans toutes les demeures la connaissance des faits de l'intérieur et de l'extérieur, et qui rattache la Bosnie aux autres pays slaves. La publicité et le contrôle créant une opinion publique, même sous la surveillance de l'autorité militaire, pas de changement plus considérable, surtout pour l'avenir.

Le lendemain, je suis admis à visiter les bureaux du cadastre, que dirige le major baron Knobloch. J'examine les cartes où sont indiquées exactement la forme et l'étendue des parcelles et leur affectation nettement indiquée au moyen de teintes diverses, terres labourables, prés ou bois. L'exécution est très soignée. Rien n'est plus extraordinaire que les cartes reproduisant la région du Karst en Herzégovine. Au milieu de l'étendue stérile, sont parsemées au hasard des oasis microscopiques de quelques ares, qui ont les contours les plus bizarres. Ce sont des dépressions de terre végétale où s'exerce la culture dans cette contrée affreusement déshéritée. Le cadastre, avec ses planches et le tableau des propriétaires et des relations agraires, aura été achevé en sept ans, de 1880 à 1886, avec une dépense relativement minime qui ne dépassera pas 7 millions de francs (2,854,063 florins). Ceci n'est rien moins qu'un pro-

dige dû à l'activité des officiers du génie. En France et en Belgique où l'on réclame une revision cadastrale afin de mieux répartir l'impôt foncier, on prétend que c'est une œuvre qui exigerait vingt ans de travail. L'arpentage s'est fait ici sous la direction supérieure de l'Institut géographique militaire et sur la base de la triangulation complète du pays. Des officiers et des ingénieurs ont levé le plan parcellaire des propriétés dans chaque commune, et l'estimation de la valeur cadastrale s'est faite par des taxateurs spéciaux qu'a contrôlés une commission centrale.

Tant que la Bosnie a appartenu à la Turquie, elle est restée *terra incognita* bien plus complètement que les hauteurs de l'Himalaya ou même du Pamir. Maintenant elle est connue dans tous ses détails : orographie, géologie, constitution et répartition de la propriété, régime agraire, population, races, cultes, occupations. Qui aura parcouru une publication officielle intitulée : *Ortschafts-und-Bevolkerungs-Statistik von Bosnien und der Herzegowina*, connaîtra ce pays-ci mieux que le sien. J'en extrais quelques chiffres très curieux. En 1879, les 1,158,453 habitans vivaient dans 43 villes, 31 *marktflecken* (localités où se tiennent des marchés), 5,054 villages et 190,062 maisons. On voit que la population rurale est dispersée dans un nombre considérable de hameaux, n'ayant en moyenne que 231 habitans. Six personnes par maison est un chiffre élevé, qui s'explique par le nombre assez grand des familles patriarcales. Le sexe masculin est remarquablement plus nombreux que le sexe féminin : 615,312 d'une part, et seulement 543,121 de l'autre, proportion peu favorable à la polygamie, qui, comme je l'ai dit, n'existe que chez les fonctionnaires turcs et nullement chez les musulmans indigènes. A Saint-Pétersbourg, au contraire, il y a 121 femmes pour 100 hommes. Voici un aperçu des professions : 95,490 capitalistes et propriétaires fonciers, dont un certain nombre cultivent eux-mêmes ; 84,942 cultivateurs-fermiers ; 54,775 manœuvres et ouvriers de toute espèce ; 10,929 marchands, boutiquiers, industriels ; 1,082 ecclésiastiques ; 678 employés ; 257 instituteurs et professeurs, et 94 médecins. Ce qui peint au vif la situation du pays, c'est l'effectif si étonnamment réduit de l'état-major des fonctions libérales. Malgré de récens progrès, combien il se fait peu pour les besoins intellectuels et moraux ! Un seul maître enseignant pour 4,506 personnes. Évidemment pas un médecin dans les villages et même dans les bourgs. Le musulman se résigne, le raya est pauvre, et tous demandent des remèdes aux exorcismes, aux plantes et à des recettes de sorcières. D'ordinaire, dans les pays primitifs il y a beaucoup de prêtres ; ici il n'y en a qu'un par 1,000 âmes, ce qui n'est guère. Les fonctionnaires ont beaucoup augmenté, et c'était une nécessité. Ils représentent la civilisation,

car c'est bien ici qu'on peut considérer l'état comme un instrument de progrès. Pas un seul avocat. Les Turcs les détestent, parce que le Koran condamne ceux qui « interviennent dans les affaires d'autrui avec subtilité et ruse, et tout individu de cette espèce doit être banni de la bonne société. » Sous le rapport des cultes, la population se divise en 496,761 chrétiens du rite oriental, 209,391 du rite catholique, 448,613 mahométans et 3,420 juifs. L'armée d'occupation compte de 25,000 à 30,000 soldats, et la gendarmerie environ 2,500 hommes. Voulez-vous savoir ce qu'on consomme ici de sucre et de café? La statistique nous l'apprend : 1 kilogramme de l'un, et 1/2 kilogramme de l'autre, par tête. C'est très peu. Le chiffre correspondant est pour le café de 7 kilogrammes en Hollande, de 4,25 en Belgique, 4 aux États-Unis, 3 en Suisse, 2,50 en Allemagne, 1,50 en France; pour le sucre, en Angleterre, 30 kilogrammes, aux États-Unis 20, en France 13, en Hollande 11, en Allemagne, en Suisse, en Belgique 8, en Autriche-Hongrie 5,5. Mais il faut se rappeler que les musulmans, les juifs et quelques commerçans du rite oriental ont seuls assez d'aisance pour se permettre ces consommations de luxe.

M. Scheimpflug me présente à l'archevêque catholique, Mgr Stadler. Je lui communique les « lettres-patentes, » c'est-à-dire ouvertes, *litteræ patentes*, que l'évêque Strossmayer m'avait données pour tous les ecclésiastiques de la péninsule (1), et il nous retient à dîner. La mission que ce prélat peut remplir est importante; celle qu'on lui attribue l'est plus encore; car on prétend qu'il est envoyé ici spécialement pour ramener les chrétiens du rite oriental dans le giron de l'église romaine. Sa position est des plus délicates; sa nomination n'a pas satisfait même tous les catholiques. C'est aux prêtres de l'ordre des franciscains qu'on doit le maintien de l'église catholique dans ces régions, malgré quatre siècles de compression et de persécution. C'est à eux manifestement que revenait l'autorité. Les premiers au combat, ils devaient être les premiers à l'honneur. L'influence de Pesth les a écartés, parce qu'ils étaient soupçonnés de partager trop ardemment les idées slavophiles de Diakovo. Pour le même motif, on n'a pas voulu nommer Strossmayer, qui,

(1) Comme elles pourront peut-être à l'avenir m'ouvrir plus d'une porte où l'économiste trouvera à s'instruire, je demande la permission de les transcrire : « Litteræ patentes quibus illustrissimum et doctissimum virum, œconomicarum disciplinarum egregium in Belgio professorem, Emilium Laveleye, omnibus ad quos eumdem venire contigerit, impendissime iterum iterumque commendamus, omne charitatis et benevolentiæ officium ei exhibitum considerantes quasi nobismet ipsis exhibitum fuisset. Datum Diakovo, 28e mays 1883. — Josephus Georgius Strossmayer, Episcopus Bosniensis et Syrmiensis. »

cependant, porte encore le titre, attaché à son diocèse depuis des siècles, d'évêque de Bosnie, *Episcopus Bosniensis*. Mgr Stadler est le protégé de l'évêque d'Agram ; il est comme lui, dit-on, magyarophile, *magyarischgesinnt*. Une discussion récente montre à quel point les rivalités religieuses divisent ici les esprits. Une société, appelée *Patriotischer Hulfsverein für Bosnien*, s'était formée en Autriche pour soutenir, par des subsides, des œuvres catholiques à Serajewo. Ému de ce fait, le métropolitain du rite oriental a accusé l'archevêque Stadler de vouloir lui enlever des fidèles par des moyens répréhensibles. Ce dernier a répondu très vertement. Il a fallu que le représentant du souverain, M. de Kállay, fît entendre son *Quos ego* pour rétablir sinon la paix, du moins le silence. Il déclara en même temps que toutes les confessions pouvaient compter sur un appui égal de la part du gouvernement. Comme preuve, en effet, de cette impartiale bienveillance, on peut citer les faits suivans. Le gouvernement a fait bâtir à Keljewo, près de Serajewo, un grand séminaire pour les orthodoxes, où, chaque année, sont reçus douze jeunes lévites complètement entretenus aux frais de l'état. Il a adjoint au métropolitain un consistoire de quatre membres rétribués par l'état, et il pourvoit à l'entretien et à la reconstruction de leurs églises. Différens faits qui sont venus à ma connaissance me font croire qu'en effet l'occupation ne favorise pas la propagande catholique. Les Hongrois, à qui l'intolérance religieuse a fait tant de mal, seront moins disposés que Vienne à écouter les suggestions de l'ultramontanisme. Les catholiques ont, à Travnik, un séminaire avec huit classes d'enseignement moyen et quatre années de théologie (1).

Pour un archevêque qui a sous lui deux évêques suffragans, Mgr Stadler paraît bien peu âgé : quarante ans à peine. Il est gai, aimable, très spirituel, et leste en ses mouvemens comme un jeune homme. Il nous fait l'historique de la maison qu'il occupe, et son récit est instructif. Cette maison, très solidement construite en pierres, devait servir de magasin. Un juif l'avait achetée. Quand le gouvernement chercha une habitation pour le nouvel archevêque, le juif la lui offrit à un prix avantageux. Le gouvernement préféra la louer pour six ans, mais il fut entraîné à y faire pour 12,000 francs de dépenses qui retourneront au propriétaire, lequel demandera maintenant un loyer ou un prix de vente double ou triple, tout ayant considérablement augmenté de valeur à Serajewo depuis l'occupation. C'est le contraste habituel : imprévoyance des gouvernans; prévoyance des israélites ; récriminations contre les sémites. Pourquoi? Parce qu'ils sont plus intelligens que les autres. L'archevêque

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er juin, l'étude de M. Gabriel Charmes.

me cite de nombreux faits qui mettent en relief cette aptitude spéciale des juifs. Ils ont eu confiance dans l'administration autrichienne et en ont prévu les conséquences favorables. Après les rudes combats qui ont précédé l'entrée des troupes impériales à Serajewo, le désarroi général et la fuite de beaucoup de musulmans firent tomber les immeubles à vil prix. Avec leur flair habituel, qui prouve la rectitude et la force du raisonnement, ils sont venus, ont acheté, et, en trois ou quatre ans, ils ont triplé leurs placemens. Quand on songe à l'avenir réservé à Serajewo, on peut sans crainte prédire un accroissement de valeur considérable pour toutes les propriétés foncières dans la ville et dans ses environs.

Les appartemens occupés par le prélat sont au premier. La porte qui y donne accès est en tôle de fer très épaisse, et les fenêtres du rez-de-chaussée sont défendues par de solides barreaux : c'est un vrai fortin. Précaution bien naturelle dans un pays où les insurrections musulmanes ont été si fréquentes et si meurtrières. Les begs n'osent remuer maintenant, mais, le cas échéant, comme ils égorgeraient volontiers les Autrichiens et surtout les évêques étrangers! L'ameublement des salons et de la salle à manger est extrêmement simple : *Ne quid nimis;* mais la chère est bonne et le vin hongrois chaud et parfumé. Mgr Stadler prétend qu'il existe encore un certain nombre de bogomiles ou albigeois qui, ne s'étant pas convertis à l'islamisme comme les autres, ont conservé leurs doctrines secrètement ou dans les villages écartés : « Tandis que le métropolitain du rite grec, ajoute-t-il, me reproche d'acheter des prosélytes, ailleurs on m'accuse de tiédeur et d'apathie. On ne comprend pas les difficultés que rencontre ici la propagande, je ne dirai pas, parmi les musulmans, qui s'y montrent complètement réfractaires, mais même auprès des fidèles du rite oriental. Leur culte se confond intimement en eux avec leur race. Leur parlez-vous de la supériorité du catholicisme, ils vous répondent : « Je suis un Serbe. » Serbes ils sont en effet de langue et de sang. Leur proposer d'abandonner leur confession, c'est leur demander de renoncer à leur nationalité. Au XIIIe et au XIVe siècle, on voit les magnats bosniaques se faire successivement bogomiles, grecs et catholiques. Aujourd'hui, chacun est barricadé dans son rite, et les conversions seront très rares. »

L'après-midi, Mgr Stadler nous conduit aux établissemens des sœurs, qui ont éveillé à un si haut degré les susceptibilités des autres cultes. Elles ont fondé une école d'enseignement moyen pour filles à Serajewo, en plein quartier musulman. L'argent ne leur manque pas, car elles ont construit un solide bâtiment en pierres, avec de nombreuses classes, et de vastes dortoirs au second en vue de l'avenir. Un grand jardin fournit les légumes et offre un bon emplacement pour les récréations. Les sœurs ont une

cinquantaine d'élèves appartenant aux diverses nationalités et aux différens cultes. On y remarque des Hongroises d'une beauté rare, des juives espagnoles aux yeux noirs et profonds, des Tchèques, des Polonaises et des Allemandes des diverses parties de l'empire. Les fonctionnaires et les indigènes qui veulent donner à leurs filles une instruction supérieure au degré primaire ne peuvent les placer qu'ici. L'archevêque nous engage ensuite à faire avec lui une ravissante promenade à pied pour voir, à une lieue de Serajewo, une ferme que les sœurs s'occupent à mettre en valeur. C'est un *tchifflik* acheté à un musulman. Il mesure une vingtaine d'hectares. Au milieu du verger à prunes, l'ancienne habitation avec le haremlik et le selamlik, a été respectée, mais à côté a été bâti un joli chalet, avec d'excellentes écuries où sont déjà établies des vaches suisses qui donneront du lait et du beurre au couvent. La terre est bien sarclée, les chemins tracés, les fossés creusés, l'eau amenée d'une hauteur voisine pour les irrigations : c'est une transformation complète. Quel contraste avec l'incurie absolue des pauvres rayas toujours sous la coupe de leurs maîtres! Nous rentrons par une ancienne route turque. Elle n'est destinée qu'aux bêtes de somme, mais elle est pavée de pierres si raboteuses et si inégales que même un cheval bosniaque risque de s'y casser les jambes. Aussi hommes et animaux préfèrent marcher à côté, à travers les fondrières. Quoiqu'on soit aux portes de la ville, le sol paraît en grande partie inoccupé. Les cimetières, avec leurs stèles blancs, la plupart renversés, occupent de larges espaces.

J'achève ma soirée chez un capitaine dalmate, M. Domitchi, qui s'est beaucoup occupé de la géologie et de la minéralogie du pays. Il exploite, au pied du mont Inatch, une concession où l'on trouve, chose très rare, du mercure à l'état liquide ; il nous en montre des échantillons. D'après lui, le pays abonde en minerais de toute espèce. Au moyen âge, on a lavé de l'or dans les rivières. Près de Tuzla, des salines, appartenant au fisc, livrent une partie du sel consommé dans le pays. En 1883, elles ont donné une augmentation de bénéfice de 300,000 florins, ce qui prouve que la consommation du sel, et, par conséquent, le bien-être des populations, se sont notablement accrus. Près de Varès, on produit du fer excellent. Des bassins de lignite de bonne qualité existent près de Zenitcha, de Banjaluka, de Travnik, de Ronzicta et de Mostar ; on a recueilli aussi des minerais très riches de chrome, de cuivre, de manganèse, de plomb argentifère et d'antimoine. Une collection des minerais de la Bosnie a figuré à l'exposition universelle de Paris. L'état s'est réservé la propriété de toutes les mines. Mais une société anonyme s'est fondée, *la Bosna*, pour mettre à fruit les concessions obtenues.

Nous faisons une charmante promenade en voiture aux bains

d'Ilitche, situés à une lieue de la ville. Nous entrons en passant dans l'École militaire des cadets bosniaques. Le commandant de l'établissement nous le montre non sans une pointe d'orgueil. C'est une ancienne caserne turque pas trop mal construite. Elle contient des salles de classes bien aérées, où l'on donne aux jeunes gens une instruction assez complète. Ils font l'exercice en ce moment sur une vaste plaine de manœuvres. Ils portent un élégant uniforme brun, façon autrichienne. Ils appartiennent aux différens cultes du pays, et c'est un excellent moyen de faire disparaître les animosités religieuses si âpres ici. J'avais vivement regretté l'introduction de la conscription dans ces provinces, parce qu'elle me semblait de nature à provoquer un profond ressentiment chez les populations qui s'étaient soulevées récemment pour la repousser. Ce que j'apprends à Serajewo me porte à croire que je m'étais trompé. La résistance provenait presque uniquement des musulmans. Pour les rayas, au contraire, c'est les relever que de les faire servir à côté de leurs seigneurs et maîtres. Dans beaucoup de localités, les paysans se rendent maintenant à l'inscription, drapeaux et musique en tête. Le contingent s'augmente d'un grand nombre de volontaires, ce qui prouve que le service n'est pas impopulaire. Ainsi, en 1883, le recrutement appelait 1,200 hommes pour la Bosnie et l'Herzégovine, et 1,319 ont été enrôlés, dont 608 orthodoxes, 401 catholiques et 308 musulmans. Les différens cultes se plient donc également au service obligatoire. Il n'y eut que 45 réfractaires, chiffre inférieur à celui qu'on trouve dans beaucoup des anciennes provinces de l'empire. A Vichegrad, le contingent appelait 6 hommes; il s'est présenté 15 volontaires. Sur 2,500 Herzégoviniens qui s'étaient réfugiés dans le Montenegro lors des derniers troubles, 2,000 sont rentrés et se sont remis au travail. Les réfractaires sont presque tous des bergers qui font paître leurs troupeaux sur les alpes des montagnes les plus inaccessibles. Il existe encore vers les frontières du sud quelques petites bandes de brigands, mais ils se bornent ordinairement à voler du bétail. Pour rendre la sécurité complète, des corps volans ont été formés; ils sont armés du fusil Kropaczek à tir rapide et portent avec eux des vivres pour plusieurs jours. Ces soldats d'élite, au nombre de 300, sont partagés en petits détachemens qui arrivent à l'improviste partout où les brigands se montrent. Bientôt, il n'y en aura plus que dans le sandjak de Novi-Bazar, occupé par l'Autriche, mais où l'autorité est restée aux mains des Turcs. Sous le rapport militaire, la Bosnie offre plus d'avantages à l'Autriche que Tunis à la France ou Chypre à l'Angleterre, car elle pourra lever dans ces provinces des régimens qui ne seront pas inférieurs aux fameux Croates, avec leurs manteaux rouges. N'est-il pas triste que cette pensée de l'équilibre des forces armées vienne

toujours à l'esprit qui voudrait ne s'occuper que du progrès économique?

Avant d'arriver à Ilitche, nous parcourons un ancien cimetière juif, dont les grandes pierres tombales sont couchées sur le flanc décharné d'une colline pierreuse parmi les chardons aux grandes fleurs violettes et les euphorbes jaunissans. L'aspect en est tragique. Ces dalles sans inscriptions, d'un calcaire très blanc, se détachent sur un ciel orageux bleu ardoise, comme dans le fameux tableau de Ruysdaël, à Dresde, *le Cimetière juif*. A Ilitche, il y a des thermes sulfureux avec un hôtel propre, mais très simple. Arrivent des musulmans en voiture de louage. Ils viennent faire le kef en prenant le café, dans le petit jardin récemment planté qui entoure les bains. Une dame musulmane descend d'un coupé, accompagnée d'une suivante et de ses deux enfans. Elle est complètement enveloppée d'un feredje en satin violet. Le yashmak qui voile son visage n'est pas transparent comme ceux de Constantinople ; il cache entièrement ses traits. Elle a cette démarche ridicule d'un canard regagnant sa mare, que donne l'habitude de s'asseoir, les jambes croisées, à la façon des tailleurs. Impossible de deviner si ce sac ambulant contient une femme jolie ou jeune. Les musulmanes ont ici, m'affirme-t-on, des mœurs très sévères. Les aventures galantes sont rares, et ce ne sont jamais les étrangers abhorrés qui en sont les héros, malgré les séductions de l'uniforme autrichien.

Pour bien se rendre compte des conditions économiques d'un pays il faut entrer dans la demeure de ses paysans et causer avec eux. Nous abordons un kmet qui laboure avec quatre bœufs, dont les deux premiers sont conduits par sa femme. Il a pour tout vêtement un large pantalon à la turque, en laine blanche, une chemise de chanvre, une immense ceinture de cuir brun et une petite calotte de feutre, entourée de haillons blancs, roulés en forme de turban. La femme n'a que sa chemise, avec un tablier en laine noire et un mouchoir rouge sur les cheveux. Il ne possède, nous dit-il, que deux bœufs, les autres appartiennent à son frère. Les paysans s'associent souvent pour faire en commun les travaux de la culture. Je désire visiter sa chaumière ; il hésite d'abord : il a peur ; il craint que je ne sois un agent du fisc. Le fisc et le propriétaire, l'aga, sont les deux dévorans, dont la rapacité le fait trembler. Quand M. Scheimpflug lui dit que je suis un étranger qui désire tout voir, son visage intelligent s'éclaire d'un sourire aimable. Il a un nez très fin et de beaux cheveux blonds.

L'habitation est une hutte en clayonnage, recouverte de bardeaux de chêne et éclairée par deux lucarnes à volets, sans carreaux de vitre. Elle est divisée en deux petites chambrettes. La première est celle où l'on fait la cuisine ; dans la seconde couche la famille. La

première pièce est complètement noircie par la fumée qui, faute de cheminée, envahit tout jusqu'à ce qu'elle s'échappe à travers les interstices du toit. La charpente en est visible; il n'y a point de plafond. A la crémaillère est suspendue une marmite où cuit la bouillie de maïs, qui est la principale nourriture du paysan. Trois escabeaux en bois, deux vases en cuivre, quelques instrumens aratoires, voilà tout le mobilier; ni table, ni vaisselle; on se croirait dans une caverne des temps préhistoriques. Dans la chambre à coucher, ni chaise, ni lit; deux coffres pour tout mobilier. Le kmet et sa femme couchent sur la terre battue, recouverte d'un vieux tapis. Dans un coin, un petit poêle bosniaque qui lance sa fumée, à travers la cloison de terre glaise, dans l'âtre attenant. Ici les murs sont blanchis : quelques planches forment un plafond, et au-dessus, dans le grenier, sont accumulées quelques provisions. Le kmet ouvre l'un des coffres et nous montre avec fierté ses habits de fête et ceux de sa femme. Il a récemment acheté pour celle-ci une veste en velours bleu toute brodée d'or, qui lui a coûté 160 francs, et pour lui un dolman garni de fourrures. Depuis l'occupation, nous dit-il, quoiqu'il paie la tretina, il a pu faire des économies, parce que les prix ont beaucoup augmenté, et il ose mettre ses beaux habits le dimanche, parce qu'il ne craint plus d'être rançonné par le fisc et les begs. L'autre coffre est tout rempli de belles chemises brodées en laines de couleur : elles sont faites par sa femme, qui les a apportées en dot. Voilà bien les peuples enfans : ils songent au luxe avant de soigner le comfort; ni table, ni lit, ni pain, mais du velours, des broderies et des soutaches d'or. Cette absence de mobilier et d'ustensiles explique comment les Bosniaques se déplacent, émigrent et reviennent si facilement. Un âne peut emporter tout leur avoir. On voit clairement ici comment la condition des infortunés rayas, si longtemps opprimés et dépouillés, peut s'améliorer. Fixez la rente et l'impôt au taux actuel : le kmet, assuré de profiter de tout le surplus, améliorera ses procédés de culture, et les progrès de la civilisation l'enrichiront et l'émanciperont. Déjà le bienfait de l'occupation est considérable, parce que les agas ne peuvent plus réclamer que la rente qui leur est due.

Le soir, je dîne chez le consul de France, M. Moreau. Je n'avais point pour lui de lettre d'introduction du *foreign-office* français; mais le nom de la *Revue des Deux Mondes* est le sésame qui m'ouvre toutes les portes. Quel charme de se retrouver si loin, à une table hospitalière, présidée par une maîtresse de maison gracieuse et spirituelle, et d'y jouir à la fois de toutes les élégances de l'esprit, des arts et, osons l'ajouter, de la bonne chère, à laquelle on devient très sensible quand on en est depuis longtemps privé! M. Moreau, comme le consul d'Angleterre, habite une grande maison turque

appartenant aussi à un israélite. Le mât de navire auquel flotte le drapeau français s'élève dans un grand jardin rempli de fleurs. Par une galerie couverte, ornée de plantes grimpantes, et par un large escalier on arrive dans une vaste antichambre sur laquelle s'ouvre, d'un côté, l'ancien haremlik, devenu la salle à manger, de l'autre, le selamlik, la chambre des hommes, transformé en salon. Partout, sur les parquets, en rideaux aux fenêtres, en portières aux portes, j'admire les tapis les plus variés, apportés d'Afrique, d'Asie et de la péninsule, les meubles de l'Orient mêlés aux petits chefs-d'œuvre de l'ébénisterie parisienne, un piano d'Érard, à côté d'un immense poêle bosniaque tout constellé de ses faïences vertes en fond de bouteille. Me pardonnera-t-on si je donne le menu? Cela fait juger des ressources du pays. Potage julienne, ombre-chevalier, filet jardinière, asperges, dindon, salade, glace, fruits. Il se trouve que nous mangeons le même dindon que j'ai marchandé à la Tchartsia: il est exquis; il a coûté 3 florins, environ 7 francs. La vie est chère à Serajewo. A table se trouve un convive qui nous intéresse au plus haut point : c'est M. Queillé, inspecteur des finances, que le gouvernement français a envoyé en mission à Sophia, sur la demande du gouvernement bulgare, afin d'y présider à l'organisation de la comptabilité du fisc. Il revient d'une course autour de la Péninsule : Sophia, Andrinople, Constantinople, Athènes, îles Ioniennes, Montenégro, Raguse, Fort-Opus, Mostar et Serajewo. Il rentre à Sophia par Belgrade et Nisch. Je ferai une partie du voyage avec lui, ce qui me ravit. Il nous parle longuement de la Bulgarie nouvelle, qu'il connaît à merveille. M. Moreau a été longtemps consul en Épire et je l'interroge beaucoup sur les musulmans. Je résume les souvenirs de ce qu'il nous dit et je les complète au moyen de mes notes prises ailleurs, principalement dans le livre si instructif de M. Adolf Straus.

Les musulmans se ressemblent partout, malgré la différence des races auxquelles ils appartiennent : Turc, Albanais, Slave, Caucasien, Arabe, Kabyle, Hindou, Malai. Le Koran, les imprégnant jusqu'au fond, les jette dans le même moule. Ils sont bons, et en même temps féroces. Ils aiment les enfans, les chiens, les chevaux, qu'ils ne maltraitent jamais et ils hésitent à tuer une mouche, mais quand la passion les surexcite, ils égorgent sans pitié jusqu'aux femmes et aux enfans, n'étant pas arrêtés par le respect de la vie et par ces sentimens d'humanité que le christianisme et la philosophie moderne ont mis en nous. Ils sont foncièrement honnêtes tant qu'ils sont soustraits aux influences occidentales. A Smyrne, me disait récemment M. Cherbuliez, on confie à un pauvre commissionnaire musulman des sommes importantes, et jamais rien n'est détourné. Un chrétien de même condition sera infiniment moins

sûr. Le mahométan de l'ancien régime est religieux et il a peu de besoins; il est ainsi empêché de s'emparer du bien d'autrui par sa foi et il est peu poussé à le faire, parce qu'il ne lui faut presque rien. Otez-lui sa religion et créez en lui les goûts du luxe que nous appelons civilisation, et, pour gagner de l'argent, rien ne l'arrêtera, surtout dans un pays où la concussion rapporte beaucoup et le travail très peu.

C'est en Bosnie, dans ce centre de pur mahométisme, qu'on peut voir combien la vie du musulman est simple et peu coûteuse. Quand on pense aux harems, on s'imagine volontiers des lieux de délices où sont réunies toutes les splendeurs de l'Orient. Mme Moreau, qui les a souvent visités, nous dit qu'ils ressemblent plutôt, sauf dans les demeures des pachas ou des begs très riches, à des cellules de moines. Un mauvais plancher à moitié caché par une natte et par quelques lambeaux de tapis usés; des murs blanchis à la chaux; aucun meuble, ni table, ni chaise, ni lit. Tout autour, de larges bancs de bois recouverts de tapis, où l'on s'assied le jour et où l'on se couche la nuit. Les grillages de bois qui ferment les fenêtres y font régner une demi-obscurité. Le soir, une chandelle ou une petite lampe éclaire ce triste séjour d'une lumière blafarde. Le selamlik, l'appartement des hommes, n'est ni plus élégant ni plus gai. L'hiver, il y fait un froid cruel; les menuiseries mal faites ne joignent pas et laissent passer la bise, et le toit, peu entretenu, la neige et la pluie. Le *mangal* de cuivre, semblable au brasero des Espagnols et des Italiens, ne chauffe que quand les charbons sont assez incandescens pour vicier l'air de leurs vapeurs d'acide carbonique. La femme ne s'occupe guère de la cuisine et les mets sont toujours les mêmes. Une sorte de pain sans levain, *pogatcha*, très lourd et dur, une soupe, *tchorba*, faite de lait aigri, de lambeaux de mouton rôti, l'éternel *pilaf*, riz entremêlé de débris d'agneau hachés, et enfin la *pipta*, plat farineux et doux. Le grand plateau de cuivre, *tepschia*, sur lequel sont réunis tous les plats, est déposé sur un support en bois. Il y a autant de cuillères de bois que de convives. Chacun, assis à terre, les jambes croisées, se sert avec les doigts. A la fin de chaque repas, l'aiguière passe à la ronde, on se lave les mains et on se les essuie à du linge fin, admirablement brodé, et puis viennent le café et le tchibouk. Le beg ne dépense d'argent que pour entretenir des serviteurs et des chevaux ou pour acheter de riches harnais et de belles armes, qu'il suspend aux murs du selamlik. Chez les musulmans de la classe moyenne, on ne prépare de mets chauds qu'une ou deux fois par semaine. Cette façon de vivre très simple explique deux traits particuliers des sociétés mahométanes: premièrement pourquoi les musulmans font si peu pour gagner de l'argent; secon-

dement comment le mécanisme administratif le plus imparfait fonctionnait passablement, tant que l'imitation des raffinemens et des complications de notre civilisation n'avait pas créé des besoins plus dispendieux. Le luxe occidental les perd sans remède.

Un grand empêchement au progrès des musulmans est évidemment non pas tant la polygamie, que la situation de la femme. Son instruction est presque nulle : jamais elle n'ouvre un livre, pas même le Koran, qu'elle ne comprendrait pas. Sans relations avec le dehors, toujours enfermée comme une prisonnière dans le lugubre harem, son existence ne diffère guère de celle des prisonniers en cellule. Elle ne sort que très rarement : je n'ai rencontré dans les rues de Serajewo, en fait de femmes musulmanes, que des mendiantes. Elle ne sait rien de ce qui se passe au dehors, ni même des affaires de son mari. Sa seule occupation est de broder ; sa seule distraction, de faire et de fumer des cigarettes. Elle n'a pas, comme l'homme, le kef dans les cafés et la jouissance des beautés de la nature. La femme de l'artisan, du boutiquier, ne peut en rien aider son mari : sa vie est donc absolument vide, inutile et monotone. Les dames autrichiennes résidant ici et connaissant le croate peuvent s'entretenir aisément avec les musulmanes bosniaques, puisqu'elles parlent la même langue ; mais toute conversation est impossible, disent-elles : ces pauvres recluses n'ont absolument rien à dire. Et ce sont ces créatures si complètement ignorantes et nulles qui élèvent les enfans jusqu'à un âge assez avancé. Songez à tout ce que ce fait la femme dans la famille chrétienne, au rôle considérable qu'elle y remplit, à l'influence qu'elle y exerce, et tout cela fait complètement défaut chez les musulmans. Ceci n'explique-t-il pas pourquoi ils ne peuvent pas s'assimiler la civilisation occidentale ?

Quoique leur instruction religieuse soit très sommaire, les musulmanes sont extrêmement bigotes et fanatiques. Comme les hommes, elles prennent ponctuellement les cinq bains qui, d'après le rituel de l'*abdess*, doivent précéder les cinq prières réglementaires qu'elles disent par cœur, comme des formules magiques. Les mariages se font à l'aveuglette, et comme un marché, sans que les sentimens de la jeune fille soient aucunement consultés. D'ailleurs, de sentimens, il ne doit guère en exister chez elle, tout au plus des instincts ou des appétits éveillés par les conversations sans retenue des harems.

Cependant, parmi les trois façons de conclure les mariages, il en est une, très curieuse et très ancienne, où la femme agit comme une personne, au lieu d'être livrée comme une marchandise. C'est le mariage par rapt. Depuis les remarquables travaux de Bachofen, Mac-Lennan, Post et Giraud-Teulon, une branche spéciale de la socio-

logie s'occupe des origines de la famille. On nous y apprend qu'au sein des tribus primitives régnait la collectivité et la promiscuité ; que la famille était « matriarcale » avant d'être « patriarcale, » parce que la descendance ne pouvait s'établir que par la mère; que les unions étaient toujours « endogames, » c'est-à-dire contractées au sein du groupe même ; que plus tard elles devinrent « exogames, » c'est-à-dire accomplies avec une femme d'une autre tribu, qu'il fallait enlever. Ceci est le mariage par rapt, qu'on trouve, à l'origine, chez tous les peuples et qui est encore très répandu parmi les sauvages. Ce que l'époux payait au père ou à la tribu était, non le prix d'un achat, mais la composition, presque le wehrgeld. Voici, d'après M. Straus, comment cela se passe encore parfois chez les musulmans bosniaques. Un jeune homme a vu plusieurs fois une jeune fille à travers les croisillons du moucharabi. Leurs regards se sont dit qu'ils s'aimaient, ils s'entendent. « La colombe » apprend, par une intermédiaire complaisante, qu'à telle heure son bien-aimé viendra l'enlever. Il arrive à cheval, armé d'un pistolet. La jeune fille, strictement voilée, monte en croupe derrière lui. Il part au galop; mais, au bout d'une centaine de pas, il s'arrête et décharge son pistolet; ses amis, postés dans les différens endroits de la localité, lui répondent par des coups de fusil. Chacun sait alors qu'un rapt vient de se commettre, et l'intermédiaire court en prévenir les parens. Le ravisseur conduit la fiancée dans le harem de sa maison, mais il ne reste pas avec elle. Pendant les sept jours que durent les préparatifs du mariage, il demeure assis dans le selamlik, où, revêtu de ses vêtemens de fête, il reçoit ses amis. Les parens finissent toujours par consentir, parce que leur fille enlevée serait déshonorée si elle devait rentrer chez elle. Des femmes, parentes ou amies, restent avec la fiancée, la baignent et l'habillent complètement de blanc. Toutes ensemble font les prières du rituel. Pendant les sept jours, la jeune fille est soumise à un jeûne très sévère; elle n'a à manger et de l'eau à boire qu'une fois par jour, et seulement après le soleil couché. Le septième jour, les amies se réunissent de nouveau en grand nombre, on la baigne derechef en grande cérémonie, on lui met ses habits de fête, une chemise richement brodée et un fez avec passementeries d'or, couvert d'un linge *beskir*, orné de ducats. Elle doit rester ensuite immobile, couchée, le visage contre terre, méditant et priant. Pendant ce temps, les femmes disparaissent sans bruit, une à une, et, quand toutes sont parties, l'époux pénètre enfin, pour la première fois, dans le harem. Ne dirait-on pas une prise de voile dans un couvent, plutôt qu'une noce? On voit à quel point une brutale coutume de sauvages s'est transformée, épurée et enno-

blie en se pénétrant de formalités et de sentimens religieux, sous l'empire du Koran.

La seconde façon de se marier est celle que l'on peut appeler « à la vue. » Une intermédiaire prépare une entente entre les deux parties. Au jour convenu, le père reçoit le prétendant dans le selamlik. Entre alors la jeune fille, revêtue de ses plus beaux vêtemens, le visage découvert et la poitrine à peine voilée par une gaze légère. Le jeune homme boit le café, en contemplant la future, et il lui rend la tasse vide en lui disant : « Dieu vous récompense, belle enfant ! » Elle se retire sans parler, et, si elle a plu, le jeune homme envoie le lendemain au père un anneau dans lequel il a fait graver son nom. Au bout de huit jours ont lieu les noces, appelées *dujün*. Les parens et amis apportent des cadeaux utiles pour le jeune ménage, et on festoie tant qu'il reste à manger, les hommes au rez-de-chaussée, les femmes au premier étage. Le troisième mode de mariage est surtout en usage parmi les familles riches : c'est uniquement une affaire qui s'arrange comme dans certains pays chrétiens. Le mariage est conclu sans que les époux se soient vus. Les festivités ont lieu chez le père. Vers le soir, le mari d'un côté, la femme de l'autre, sont conduits, avec accompagnement de musique et de coups de fusil, dans la demeure commune, où ils se voient alors pour la première fois. Les déceptions trop cruelles sont réparées par le divorce, ou, insinuent les mauvaises langues, par des moyens plus expéditifs encore. Un proverbe bosniaque a beau dire qu'il est plus facile de garder un sac de puces qu'une femme, les officiers de l'armée d'occupation les plus charmans, — et l'on sait à quel point le sont les Hongrois, — ne trouvent ici, dit-on, que des rebelles. L'adultère féminin n'est pas encore un des condimens habituels de la société musulmane.

Ce qui caractérise surtout le Bosniaque formé par le Koran, c'est une résignation absolue qu'envierait l'ascète le plus exalté. Il supporte sans se plaindre les revers et les souffrances. Il dira avec Job : Dieu me l'a donné, Dieu me l'a retiré ; que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Est-il malade, il n'appelle pas le médecin ; si son heure n'est pas venue, Dieu le guérira. S'il sent la mort approcher, il ne s'en effraie pas. Il s'entretient avec le hodscha, dispose d'une partie de ses biens en faveur d'une œuvre utile, ou fonde une mosquée, s'il est très riche ; puis il meurt, en récitant des prières. La famille se réunit, nul ne pleure ; le corps est lavé ; le nez, la bouche et les oreilles sont bouchés avec de l'ouate, afin que les mauvais esprits n'y pénètrent pas, et le même jour il est enterré, enveloppé dans un suaire blanc et sans cercueil. Une pierre, terminée en forme de turban pour un homme, est placée sur le

lieu de la sépulture, qui devient sacré. Les environs de Serajewo sont partout occupés par des cimetières. Cette façon d'accepter tout ce qui arrive comme le résultat de lois inéluctables donne certes au caractère musulman un fond de mâle stoïcisme qu'on admire malgré soi. Mais ce n'est pas une source de progrès, au contraire. Celui qui trouve tout mauvais, et qui aspire au mieux, agira vigoureusement pour tout améliorer. Dans le christianisme, il y a un côté ascétique où l'on trouve la résignation musulmane; mais, d'autre part, les prophètes et le Christ protestent et s'insurgent, avec la plus éloquente véhémence, contre le monde tel qu'il est et contre les lois naturelles. De toute leur âme ils aspirent vers un idéal de bien et de justice qu'ils veulent voir réaliser, même en livrant l'univers aux flammes, dans ce cataclysme cosmique décrit dans l'évangile comme la fin du monde. C'est cette soif de l'idéal qui, entrée dans le sang des peuples chrétiens, fait leur supériorité en les poussant de progrès en progrès.

Voici encore d'autres causes qui feront ici, comme partout, déchoir les musulmans relativement aux rayas, du moment qu'ils ne seront plus les maîtres et que l'égalité devant la loi régnera. Le vrai mahométan ne connaît et ne veut connaître qu'un livre, le Koran. Toute autre science est inutile ou dangereuse. S'il est faux qu'Omar ait brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, il est certain que les Turcs ont réduit en cendres celles des rois de Hongrie et de la plupart des couvens qu'ils ont pillés, lors de la conquête de la péninsule balkanique. Le Koran est à la fois un code civil, un code politique, un code de religion et un code de morale, et ses prescriptions sont immuables : donc il pétrifie et immobilise. Certes, le Koran est un beau livre, et on ne peut nier qu'il ait donné à ses sectateurs une fière trempe, tant qu'ils ne s'en sont pas émancipés : nul n'est plus profondément religieux qu'un musulman. Toutefois, c'est une grave lacune pour le Bosniaque, à la fois musulman et Slave, de ne pas comprendre le livre qui est tout pour lui, ni même les prières qu'il récite tout le jour et dans toutes les circonstances de sa vie. Cela ne peut manquer de produire dans l'esprit un terrible vide. On objectera que les paysans catholiques, à qui on défend de lire la Bible en leur langue, et qui n'ont pour toute cérémonie de culte que la messe en latin, sont dans la même situation; mais ce n'est pas d'eux non plus que part le branle de ce que l'on appelle le progrès. Lentement, mais inévitablement, les musulmans de la Bosnie, autrefois les maîtres et aujourd'hui encore les seuls propriétaires du pays, descendront dans l'échelle sociale, et ils finiront par être éliminés. L'Autriche ne doit nullement les molester, mais elle aurait tort de les favoriser et de trop s'appuyer sur eux.

Ceux qui s'élèvent le plus rapidement et qui profiteront le plus

de l'ordre et de la sécurité qui règnent désormais en Bosnie, ce sont les juifs. Déjà une grande partie du commerce est en leurs mains et bientôt beaucoup d'immeubles urbains y passeront également. Les plus entreprenans sont ceux qui viennent d'Autriche et de Hongrie. Les juifs bosniaques descendent des malheureux réfugiés qui avaient fui l'Espagne pour échapper à la mort, au xve et au xvie siècle. Ils parlent encore l'espagnol et l'écrivent avec des lettres hébraïques. Pendant mon voyage de Brod à Serajewo, j'entendis des voix féminines parler l'espagnol dans une voiture de troisième classe. Je vis une mère, avec le type oriental le plus marqué, accompagnée de deux filles charmantes, toutes trois en costume turc moins le yaschmak. Aspect étrange : qui étaient-elles? d'où venaient-elles? J'appris que c'étaient des juives espagnoles qui retournaient à Serajewo. Cette persistance à conserver les anciennes traditions est merveilleuse. Ces juifs ont complètement adopté ici les vêtemens et la façon de vivre des musulmans. Pour ce motif, et peut-être aussi à cause de la ressemblance des deux cultes, ils ont été bien moins maltraités que les chrétiens. On en compte 3,420 dans la Bosnie, dont 2,079 à Serajewo. Ils occupent, dans le mouvement des affaires, une place hors de toute proportion avec leur nombre. Les exportations et les importations se font presque exclusivement par leur intermédiaire. Tous vivent simplement, mêmes les plus riches ; ils craignent d'attirer l'attention. Tous accomplissent les prescriptions de leur culte avec la plus rigoureuse ponctualité. Ils ne le cèdent pas aux musulmans sous ce rapport. Le samedi, personne ne manque à la synagogue, et même la plupart s'y rendent chaque matin, quand la voix du muezzin appelle les enfans de Mahomet à la prière. Pour régler les différends qui s'élèvent entre eux, jamais ils ne s'adressent au mudir. Le chef de la communauté, avec l'aide de deux anciens, décide comme arbitre, et nul n'en appelle. Avant et après le repas, les convives se lavent les mains dans une aiguière portée autour de la table et disent de longues prières. Ils ont leurs rabbins, les *chachams*, mais ceux-ci, très différens en cela des prêtres catholiques et des popes du rite oriental, ne prélèvent rien sur les fidèles. Comme saint Paul, ils vivent d'un métier. Il est vrai que leur instruction théologique est nulle : elle se borne à savoir réciter les prières et les chants du rituel. Le sentiment de solidarité et de soutien mutuel qui unit les familles et même les communautés juives, est admirable. Ils s'entr'aident et se poussent les uns les autres et paient même les contributions en commun, les riches supportant la part des pauvres. Mais ils n'ont encore rien fait pour donner quelque instruction à leurs femmes; très peu d'entre elles savent lire. Nulle école moyenne : dans leurs harems pas un

livre, pas un imprimé, nulle culture de l'esprit. Elles passent leur vie, comme les musulmanes, à fumer des cigarettes, à broder, à bavarder entre elles. Presque jamais elles ne sortent; mais elles s'occupent davantage de leur ménage, car les maris tiennent beaucoup plus que les begs à faire bonne chère.

Le musulman et le juif font les affaires d'une façon complètement différente. Le premier n'est pas âpre au gain; il attend le client et si nul n'achète, il ne le regrette pas trop, car il garde ses marchandises, auxquelles il s'attache. Le second fait tout ce qu'il peut pour attirer l'acheteur. Il lui adresse les plus beaux discours, il lui offre son meilleur café et ses cigarettes les plus parfumées; il ne songe qu'à vendre pour racheter, car il faut que le capital roule. Voyez les, l'un et l'autre, assis au café : le musulman est plongé dans son kef; il jouit de l'heure présente: il est content du loisir qui lui procure Allah; il ne pense pas au lendemain; l'œil vague et fixe trahit un état de rêve presque extatique; il atteint aux félicités de la vie contemplative, il est aux portes du paradis. Le juif a l'œil brillant, agité; il cause, il s'informe, il veut savoir le prix des choses : l'actuel ne lui suffit jamais; il songe à s'enrichir toujours davantage; il groupe en sa tête les circonstances qui amèneront la hausse ou la baisse et il en déduit les moyens d'en profiter. Certainement il fera fortune, mais qu'en fera-t-il? Qui des deux a raison? Peut-être bien le musulman. Car à quoi bon l'argent, si ce n'est pour en jouir et pour en faire jouir les autres? Mais dans ce monde, où le *struggle for life* de la forêt préhistorique se continue dans les relations économiques, celui qui agit et prévoit élimine celui qui jouit et rêve. Si l'on veut connaître l'israélite du moyen âge, ses idées, ses coutumes, ses croyances, c'est ici qu'il faut l'étudier.

Il existe encore en Bosnie une autre race très intéressante, que j'ai rencontrée dans toute la péninsule. Elle est aussi active, aussi économe, aussi entreprenante que les juifs et en même temps plus prête à travailler de ses bras. Ce sont les Tsintsares, qu'on appelle aussi Kutzo-Valaques (Valaques boiteux) ou Macédoniens. On les trouve dans toutes les villes où ils font le commerce, et dans les campagnes où ils tiennent les auberges, comme les juifs en Pologne et en Galicie. Ils sont d'excellens maçons et les seuls, en Bosnie, avant l'arrivée des *muratori* italiens. Ils sont aussi charpentiers, et exécutent avec une grande habileté les travaux de menuiserie. Ce sont eux, dit-on, qui ont construit tous les bâtimens importans de la péninsule : églises, ponts, maisons en pierre. On vante aussi leur goût dans la confection des objets de filigrane et d'orfèvrerie. Quelques-uns d'entre eux sont riches et font de grandes affaires. Le fondateur de la fameuse maison Sina de Vienne était un Tsin-

tsare. On en trouve jusqu'à Vienne et à Pesth, où on les considère comme des Grecs, parce qu'ils professent le rite oriental et qu'ils sont dévoués à la nationalité grecque. Cependant ils sont de sang roumain et proviennent de ces Valaques qui vivent du produit de leurs troupeaux, en Grèce, en Thrace et en Albanie. En dehors de leur pays d'origine, ils sont dispersés dans tout l'Orient. Presque nulle part ils ne sont assez nombreux pour former un groupe à part, sauf dans le village de Slovik, près de Tuzla, en Istrie, près de Monte Maggiore et du lac de Tchespitch, et dans quelques autres localités. Leurs habitations et leurs jardins sont beaucoup mieux tenus que ceux de leurs voisins. Ils sont entre eux d'une probité proverbiale. Ils adoptent le costume et la langue du pays qu'ils habitent; mais ils ne se mélangent pas avec les autres races. Ils conservent un type à part très reconnaissable. D'où viennent ces aptitudes spéciales qui les distinguent si nettement des Bosniaques musulmans et chrétiens, au milieu desquels ils séjournent? Ce sont évidemment des habitudes acquises et transmises héréditairement. On ne peut les attribuer ni à la race, ni au culte, car leurs frères de la Roumanie, de même sang et de même religion, ne les possèdent nullement jusqu'à présent. Quel dommage qu'il n'y ait que quelques milliers de Tsintsares en Bosnie! Ils contribuent encore plus que les juifs à l'accroissement de la richesse, parce qu'ils sont, outre de fins commerçans, d'admirables travailleurs.

On me parle beaucoup d'une dame anglaise fixée à Serajewo, depuis quelques années, miss Irby. Elle habite une grande maison au fond d'un beau jardin. Elle s'occupe de répandre l'instruction et l'évangile. La tolérance que lui avait accordée le gouvernement turc lui est continuée par l'Autriche. Non loin de là je vois un dépôt de la Société biblique. Son débit n'est pas grand, car presque tous les gens d'ici, même ceux qui ont quelque aisance, vivent dans une sainte horreur de la lettre moulée. Miss Irby a créé un orphelinat où se trouvent vingt-trois jeunes filles de l'âge de trois à vingt-trois ans, dans une maison, et sept à huit garçons dans une autre. Les plus âgées donnent l'instruction aux plus jeunes. Elles font tout l'ouvrage, cultivent le jardin et apprennent à faire la cuisine. Elles sont très recherchées en mariage par des instituteurs et de jeunes popes. Petite, mais bonne semence pour l'avenir.

M. Scheimpflug me fait visiter la famille et la maison où il a un appartement. Ce sont des négocians du rite orthodoxe, qui sont, dit-on, très à l'aise. La maison est en pierre, bien blanchie et à deux étages; les fenêtres du rez-de-chaussée sont protégées par d'épais barreaux de fer, assez forts pour résister à un assaut. Une grande porte cochère donne accès de la rue à une cour le long de laquelle

la maison prolonge sa façade précédée d'une vérandah; en arrière s'étend un jardin que terminent les dépendances. La chambre principale où nous sommes reçus est à la fois le salon et le dortoir commun. Tout autour s'étend le divan à la turque, sur lequel se couchent tous les membres de la famille, suivant les anciens usages. Seule la fille aînée, gagnée aux idées modernes, a voulu avoir et a obtenu un lit. Il est vrai qu'elle fait des broderies merveilleuses sur des tissus de fin coton et de toile, et la mère nous les montre avec orgueil. Le seul meuble est une grande table couverte d'un beau tapis de Bosnie. Aux murs peints à la détrempe sont pendus une glace et quelques gravures grossièrement coloriées représentant des saints et des souverains. L'arrangement de cet appartement révèle déjà la transition vers les mœurs occidentales.

Les chrétiens du rite oriental sont deux fois plus nombreux que les catholiques dans la Bosnie-Herzégovine. La statistique officielle a compté, en 1879, 496,761 des premiers et seulement 209,391 des seconds; 3,447 orthodoxes orientaux sont fixés à Serajewo et beaucoup d'entre eux s'occupent de commerce et ont quelque aisance; mais, sur les 21,377 habitans que compte la capitale, 14,848, ou 70 pour 100, sont musulmans. Il est remarquable que les orthodoxes soient restés si fidèles à leur culte traditionnel, car ils ont été longtemps rançonnés sans merci par le clergé phanariote. Le patriarche de Constantinople n'est nommé qu'au prix d'énormes bakchich. M. Straus, qui paraît bien renseigné, prétend que l'élection de 1864 coûta plus de 100,000 ducats, moitié pour le gouvernement turc, moitié pour les pachas et les eunuques. Afin de couvrir les frais, affirme notre auteur, les riches familles phanariotes constituaient une société par actions. Celle-ci faisait l'avance des bakchich, qui lui étaient restitués avec grand bénéfice. Par quel moyen? Par le même système. Ils mettaient aux enchères les places d'évêques, et ceux-ci se faisaient rembourser par les popes, lesquels avaient à récupérer le tout sur les fidèles. La hiérarchie ecclésiastique n'était donc que l'organisation systématique de la simonie, qui à la façon d'une puissante pompe aspirante, achevait de dépouiller les paysans déjà écorchés à vif par le fisc et par les begs. Les infortunés popes avaient eux-mêmes à peine de quoi subsister; mais les évêques touchaient 50,000 à 60,000 francs par an et le patriarche vivait en prince. Le plus clair de toutes ces spoliations allait se déverser à Constantinople, qui vendait aux enchères le pouvoir d'exploiter les croyans. Il y avait dans les deux provinces 4 évêchés ou éparchies, 14 couvens et 437 popes séculiers ou réguliers; ceux-ci manquaient de toute instruction. Voici comment ils obtenaient leur cure. Un parent ou un protégé du pope l'aidait

dans son service ecclésiastique. Quand il avait réuni le prix auquel était taxée une cure, soit de 20 à 200 ducats, il allait l'offrir à l'évêque, qui ne tardait pas à le nommer, en destituant au besoin un prêtre en exercice, à moins que celui-ci ne donnât davantage. Beaucoup de ces popes ne savent pas écrire et à peine lire; ils récitent par cœur les prières et les chants. L'église orthodoxe n'a pas de biens en Bosnie, et les popes ne reçoivent aucun traitement fixe. Mais les fidèles les entretiennent et leur font des dons en nature, lors des grandes fêtes ou des cérémonies religieuses : mariages, naissance, enterrement. Ils reçoivent ainsi du blé, des moutons, de la volaille. A la mort du père de famille, ils prélèvent souvent un bœuf et à la mort de la mère une vache. Les Bosniaques craignent beaucoup les influences des mauvais esprits, des fées, des *vilas*, et ils ont souvent recours aux exorcismes, qu'il faut bien payer. Il faut donner à l'évêque une si grande partie de ces rémunérations en nature ou en argent que les popes sont réduits à cultiver la terre de leurs mains pour avoir de quoi vivre.

La même exploitation scandaleuse avait lieu en Serbie, en Valachie, en Bulgarie, partout où le clergé orthodoxe dépendait du Phanar, et elle se poursuit encore en ce moment, en Macédoine, malgré la promesse formelle de la Porte et des puissances d'affranchir ce malheureux pays, tout au moins sous le rapport ecclésiastique. L'Autriche s'est empressée de couper ce lien funeste qui attachait l'église orthodoxe de Bosnie au patriarcat de Constantinople. Le 31 mars 1880, a été signé avec le patriarche œcuménique un accord, en vertu duquel l'empereur d'Autriche-Hongrie acquiert le droit de nommer les évêques du rite oriental, moyennant une redevance annuelle d'environ 12,000 francs à payer par le gouvernement. Cette charte d'affranchissement me paraît si importante, et elle constitue un si grand bienfait pour les populations du rite oriental, que je crois utile d'en reproduire les termes : « Les évêques de l'église orthodoxe actuellement en fonction en Bosnie et en Herzégovine sont confirmés et maintenus dans les sièges épiscopaux qu'ils occupent. En cas de vacance d'un des trois sièges métropolitains en Bosnie et en Herzégovine, Sa Majesté impériale et royale apostolique nommera le nouveau métropolite au siège devenu vacant, après avoir communiqué au patriarcat œcuménique le nom de son candidat, pour que les formalités canoniques puissent être remplies. » Les évêques orthodoxes n'ont donc plus à acheter leur place aux enchères, au Phanar, et par conséquent ils ne doivent plus en prélever le prix sur les malheureux fidèles. Pour couper court à tout abus, le gouvernement paie directement aux métropolites un traitement de 5,000 à 8,000 florins. Sous le nom de *vladikarina*, les agens du fisc prélevaient une taxe de 1 franc à 1 fr. 50 sur

chaque famille du rite oriental; cet impôt a été supprimé, par décret impérial du 20 avril 1885, à la grande joie des populations orthodoxes. En même temps, l'administration exerce un droit général de contrôle sur le côté pécuniaire des affaires ecclésiastiques et il a ouvert une enquête sur la situation et le revenu des différentes cures et des couvens. Ce sont là d'excellentes mesures. Les couvens orthodoxes en Bosnie ne sont ni riches ni peuplés. Quelques-uns ne comptent que quatre ou cinq moines. Mais la population leur porte un grand attachement. Quand le paysan voit passer un religieux, avec son grand cafetan noir et ses longs cheveux tombant sur ses épaules, il se jette à genoux, implore sa bénédiction et parfois embrasse ses pieds. Aux monastères, situés ordinairement dans les montagnes ou dans les bois, se font des pèlerinages très fréquentés. Les fidèles y arrivent en foule, avec des drapeaux et de la musique. Ils campent, ils dansent, ils chantent; ils apportent des cierges en quantité et achètent des images, des verroteries, des colliers de peu de valeur, qu'ils conservent comme des reliques. Le nouveau séminaire de Keljewo, avec ses quatre années d'étude, relèvera peu à peu le niveau intellectuel du clergé orthodoxe.

Le gouvernement autrichien s'est aussi immédiatement occupé de l'instruction. Ici encore se sont révélés les funestes effets de la domination turque et son impuissance absolue à réaliser des réformes. Pour imiter ce qui se fait en Occident en faveur de l'enseignement, la Porte avait édicté en 1869 une excellente loi : chaque village, chaque quartier d'une ville devait avoir son école primaire. Dans les localités importantes, des établissemens d'enseignement moyen devaient être organisés, avec un système de classes d'autant plus complet que la population était plus nombreuse, et une dotation convenable était affectée au traitement des maîtres, organisation, disaient-ils, qu'eussent enviée la France et l'Angleterre. Tout ce beau projet n'aboutit à rien. Les begs ne voulaient pas d'écoles pour leurs enfans qui n'en avaient pas besoin, et encore moins pour les enfans des rayas, qu'il était dangereux d'instruire. D'ailleurs le gouvernement turc manquait d'argent. La loi, si admirable sur le papier, resta lettre morte. Cependant grâce aux vakoufs, les musulmans possédaient presque partout, à l'ombre des mosquées, une école primaire, *mekteb*, et des écoles de théologie, des *médressés*, où l'on s'occupait de l'exegèse et des commentaires du Koran. Avant l'occupation, il y avait 499 écoles mektebs et 18 médressés, où l'instruction était donnée par 660 *hodschas* à 15,948 garçons et 9,360 filles. Les écoles ont continué en général à subsister, mais comme elles ont un caractère essentiellement confessionnel, le gouvernement ne s'en occupe pas. Les élèves n'y apprenaient guère qu'à réciter par cœur un certain nombre de passages du Koran. D'ail-

leurs, il existe pour les musulmans bosniaques des difficultés spéciales. Ils doivent d'abord se familiariser avec les caractères arabes peu aisés à déchiffrer en manuscrit; en second lieu, il leur faut aborder, dès le début, deux langues étrangères sans aucun rapport avec leur dialecte maternel, le croate, à savoir la langue religieuse, l'arabe, et la langue officielle, le turc. C'est à peu près comme si on demandait à nos enfans qu'ils sachent le grec, pour apprendre le catéchisme, et le celtique pour correspondre avec le maire. Dans les couvens de franciscains, il y avait des écoles, et les familles du voisinage pouvaient en profiter; mais elles étaient peu nombreuses. Les orthodoxes ne trouvaient point d'enseignement dans leurs couvens, où régnait une sainte ignorance. Cependant grâce à des libéralités particulières et aux sacrifices des parens, il existait, à l'époque de l'occupation, 56 écoles du rite oriental et 54 du rite latin, comptant en tout 5,913 élèves des deux sexes.

Les commerçans du rite oriental avaient fait des sacrifices pour l'enseignement moyen. Ils entretenaient une école normale à Serajewo avec 240 élèves, et une autre à Mostar avec 180 élèves, et en outre, une école de filles dans chacune de ces deux villes. Grâce à un legs de 50,000 francs fait par le marchand Risto-Nikolitch Trozlitch, un gymnase avait été créé à Serajewo, où l'on apprenait même les langues anciennes. Aussitôt après l'occupation, l'administration autrichienne s'occupa de réorganiser l'instruction. Ce n'était pas chose facile, car le personnel enseignant faisait entièrement défaut. Elle maintint la loi turque de 1869 et se donna pour but de la mettre peu à peu en exécution. Elle s'efforça de multiplier les écoles non confessionnelles, où l'on confie aux ministres des cultes le soin de donner l'instruction religieuse en dehors des heures de classe. Il en existait, en 1883, 42 avec 59 instituteurs et institutrices, et chose extraordinaire en ce pays de haines confessionnelles, on y trouve réunis des élèves des différens cultes : 1,655 orthodoxes, 1,064 catholiques, 426 musulmans et 192 israélites. L'enseignement est gratuit. L'état donne 26,330 florins et les communes 17,961. L'instituteur reçoit 1,200 francs, plus une habitation et un jardin. D'une année à l'autre, le nombre des enfans mahométans acceptant l'instruction laïque a doublé, fait très digne de remarque. On demanda à l'armée des volontaires capables d'enseigner à lire et à écrire, en leur accordant des indemnités proportionnées aux résultats obtenus, d'après l'excellent principe en vigueur en Angleterre, de la rémunération à la tâche. La fréquentation sera rendue obligatoire aussitôt qu'il y aura un nombre suffisant d'écoles. A Serajewo furent établis successivement, d'abord un pensionnat où est donnée l'instruction moyenne, surtout pour les fils des fonctionnaires, puis un gymnase où sont enseignés les langues anciennes

et enfin une école supérieure pour les filles. Voici les résultats du dernier recensement scolaire de 1883 : écoles musulmanes mektebs et medressés : 661 hodschas ou maîtres et 27,557 élèves des deux sexes ; 92 écoles chrétiennes confessionnelles des deux rites avec 137 instituteurs et institutrices, 4,770 élèves ; 42 écoles laïques gouvernementales avec 59 instituteurs et 2,876 garçons et 468 filles. Total : 35,661 élèves, ce qui pour 1,158,453 habitans, fait environ 3 élèves par 100 habitans. Le gymnase comptait en 1883 124 élèves appartenant à 5 cultes différens : 50 orthodoxes, 43 catholiques, 9 israélites, 8 mahométans et 4 protestans.

La grosse querelle de l'alphabet fait bien voir à quel point les susceptibilités confessionnelles sont surexcitées en Bosnie. Tous parlent exactement la même langue, le croate ; seulement les catholiques l'écrivent avec l'alphabet latin, les orthodoxes avec l'alphabet cyrillique. Pour simplifier la tâche de l'instituteur, le gouvernement prescrivit que, dans les écoles non confessionnelles, on se servirait uniquement de l'alphabet latin. Les orthodoxes réclamèrent violemment. Pour eux, les caractères cyrilliques font partie de leur culte. Qui veut les remplacer par les caractères occidentaux porte atteinte à leur religion. Le gouvernement a dû céder pour ne pas provoquer une protestation formidable. Les orthodoxes mettent sur leurs écoles l'inscription suivante en lettres cyrilliques : *Srbsko narodno ulchilischte*, c'est-à-dire « Ecole populaire serbe. » Par serbe ils entendent ici le rite oriental. Mais comme le fait remarquer M. Straus, le mot juste serait *pravoslavno*, « ancien slave. » Le remplacement de l'alphabet cyrillique par l'alphabet latin serait, me semble-t-il, très utile à la cause jougo-slave ; car elle effacerait une barrière qui s'élève entre les Serbes et les Croates. Croates, Monténégrins, Bosniaques, Serbes parlant le même idiome, pourquoi ne pas faire usage des mêmes caractères ? Les Roumains ont abandonné les caractères cyrilliques ; la propagande catholique en a-t-elle profité ? En Allemagne, on imprime de plus en plus les livres en caractères latins, malgré les protestations de M. de Bismarck ; en quoi cela peut-il porter atteinte à l'originalité des travaux scientifiques ou des publications littéraires de l'Allemagne ?

Quels changemens aussi, depuis l'occupation, dans les moyens de communication et de correspondance ! Quand j'étais venu, il y a quelques années, jusqu'à Brod pour visiter la Bosnie, je fus arrêté non-seulement par les difficultés du voyage, mais surtout par la crainte des irrégularités de la poste. La seule route à peu près carrossable était celle de la Save à Serajewo. Les lettres étaient expédiées avec si peu de diligence et de soin qu'elles mettaient quinze jours pour arriver à la frontière, où souvent elles s'égaraient. Aussi, pour les messages importans, les négocians envoyaient un courrier.

On écrivait peu de place à place dans l'intérieur et encore moins à l'étranger. Le gouvernement, à qui l'Occident portait ombrage, ne pouvait que s'en féliciter. A peine entrée en Bosnie, l'Autriche s'est appliquée à construire des routes, et tout d'abord le chemin de fer de Brod-Serajewo, qui mesure 271 kilomètres, avec un écartement de rails de 76 centimètres, et qui a coûté, y compris le grand pont sur la Save, 9,425,000 florins. Il sera continué de façon à réunir la capitale à l'Adriatique par Mostar et la vallée de la Narenta. La section Metkovitz-Mostar, longue de 42 kilomètres, vient d'être inaugurée. Elle a coûté environ 4 millions de francs, payés par l'Autriche. Elle permettra d'exploiter les richesses forestières des montagnes d'Yvan et de la Veles-Planina. Environ 1,700 kilomètres de routes carrossables ont été construites, les travaux en ont été en grande partie exécutés par l'armée, et celle-ci entretient 1,275 kilomètres. Depuis l'occupation, 14 millions de florins ont été consacrés aux voies de communication, dont 13 millions fournis par l'empire.

La Bosnie est entrée dans l'union postale universelle et les lettres y sont transportées partout avec autant de régularité que dans notre occident. Déjà en 1881, 51 bureaux de poste étaient ouverts; en 1883, le réseau télégraphique mesurait 1,180 kilomètres, avec 65 bureaux d'expédition, qui ont transmis 656,206 dépêches. L'accroissement extraordinaire des relations postales est une des preuves les plus incontestables des progrès accomplis (1). C'est en multipliant les communications rapides que cette région, qui, sous le régime turc, était plus isolée que la Chine, entrera dans le mouvement de l'Europe occidentale, dont elle est plus rapprochée que les autres provinces de la péninsule balkanique. A l'époque romaine et au moyen âge, les influences civilisatrices émanant de l'Italie pénétraient en Bosnie par l'intermédiaire des villes de l'Adriatique. Le même fait se reproduira, et avec d'autant plus d'intensité que les relations deviendront plus faciles.

Je crois utile de donner quelques détails sur la façon dont l'Autriche a abordé les réformes sur le terrain judiciaire, parce que la France en Afrique, l'Angleterre aux Indes, la Hollande à Java et la Russie en Asie se trouvent en présence du même problème. Il est d'une grande difficulté, car, en pays musulman, le code civil, le code pénal et le code religieux sont si intimement unis que tout changement peut être considéré comme une atteinte aux dogmes de l'isla-

(1) Les chiffres précis ont une si grande éloquence qu'on nous permettra d'en citer quelques-uns. Le nombre des lettres et des colis postaux qui ont passé par les bureaux de poste de la Bosnie-Herzégovine s'est accru de la façon suivante. Lettres : 1880, 2,984,463; 1881, 4,065,324; 1882, 5,594,134; 1883, 5,705,972. — Colis : 1880, 137,112; 1881, 127,703; 1882, 161,446; 1883, 435,985. L'activité postale a donc doublé en quatre années.

misme. L'occupation avait complètement désorganisé l'organisation judiciaire : les magistrats, tous musulmans et la plupart étrangers au pays, étaient partis. Les tribunaux d'arrondissement (*medzlessi temizi*) et les tribunaux de district (*medzlessi daavi*) furent reconstitués au moyen des kadis, mais sous la présidence d'un Autrichien, et à Serajewo fut établie une cour suprême, dont les membres étaient empruntés aux provinces austro-hongroises. Elle recevait tous les appels, afin d'introduire l'unité et la légalité dans les décisions. Maintenant le personnel judiciaire a été presque entièrement renouvelé par l'admission de magistrats autrichiens compétens et parlant le bosniaque. Tout ce qui concerne le mariage, la filiation, les successions a été laissé aux diverses confessions, conformément aux lois existantes, afin de ne pas alarmer les consciences. Le gouvernement édicta successivement un code pénal, un code d'instruction criminelle, un code de procédure civile, un code de commerce et une loi sur les faillites. On alla même jusqu'à codifier les lois concernant le mariage, la famille et les successions, mais on les soumit à l'approbation des autorités ecclésiastiques et, en même temps, on fixa la compétence des tribunaux mahométans du scheriat et les qualifications nécessaires pour en faire partie. L'appel des jugemens du scheriat a lieu devant la cour suprême, mais avec l'adjonction, en ce cas, de deux juges supérieurs musulmans.

Une excellente institution a été créée en vue de rendre l'administration de la justice expéditive et peu coûteuse. Dans chaque district existe un tribunal composé du sous-préfet (*Bezirksvorsteher*) et de deux assistans élus pour chaque culte par leurs coreligionnaires. Ce tribunal est itinérant, comme les juges anglais ; il va siéger successivement au centre de chaque commune, afin d'éviter les déplacemens aux habitans. Il juge sommairement et sans appel toutes les affaires inférieures à 50 florins, ce qui, dans ce pays primitif, comprend la plupart des litiges. Les paysans, à qui la justice coûtait jadis si cher, sont enchantés et ils ont pris part à la votation avec grand entrain. On dit du bien des élus. Le régime de l'élection a donc été inauguré avec succès. La réforme judiciaire est un bienfait inestimable ; car il n'y a rien de pire pour un pays que l'impossibilité d'obtenir prompte et bonne justice. Un fait important prouve les avantages qui résultent de la sécurité garantie à tous. Les kmets commencent à acheter la propriété aux petits propriétaires, aux agas, qui émigrent ou qui se ruinent. C'est cette transformation économique que le gouvernement doit protéger. On reproche à l'administration autrichienne ses lenteurs et ses tergiversations. Ici, au contraire, elle s'est avancée dans la voie des réformes d'un pas rapide et sûr, et elle paraît avoir complètement réussi. Ce qui a été accompli de travail dans cette seule branche est incroyable.

L'administrateur général de la Bosnie-Herzégovine, M. de Kállay, qui est en même temps ministre des finances de l'empire, voudrait doter ces provinces d'une véritable autonomie communale. La difficulté est grande à cause de l'hostilité des différentes confessions et de la prédominance de l'élément musulman, qui ne manquerait pas d'asservir les autres. Un premier essai a été fait dans la capitale, à Serajewo, constituée en commune; le règlement du 10 décembre 1883 lui donne l'organisation suivante. Un conseil communal examine et discute toutes les affaires d'intérêt municipal; il est composé de 24 membres, dont 12 doivent être mahométans, 6 orthodoxes du rite oriental, 3 catholiques et 3 israélites. Il a fallu avoir égard aux droits des différentes confessions, autrement les musulmans, ayant la majorité, auraient exclu les autres, car, sur une population de 21,399 habitans, on comptait, d'après la statistique officielle de 1880, 14,848 mahométans et seulement 3,949 orthodoxes du rite oriental, 698 catholiques et 2,099 israélites. Le pouvoir exécutif est confié au « magistrat, » qui se compose d'un bourgmestre et d'un vice-bourgmestre nommés par le gouverneur et des commissaires de quartier, les *muktarés*. Un tiers des membres du conseil municipal est désigné par le gouvernement, les deux autres tiers sont élus par le corps électoral. Est électeur qui paie soit 2 florins d'impôt foncier, soit 9 florins d'impôt personnel, soit 25 florins d'impôt pour débit de boissons, soit un loyer annuel de 100 florins. Pour être éligible, il faut payer le triple de ces impôts. Les premières élections eurent lieu le 13 mars 1884; 76 pour 100 des électeurs s'empressèrent de faire usage de leur droit, et tout se passa avec le plus grand ordre. On est très satisfait du zèle et de l'intelligence que le conseil communal apporte dans l'accomplissement de sa mission. Sur les 23,040 habitans que comptait Serajewo à cette date, — 1,663 de plus qu'en 1879, — il s'est trouvé 1,106 électeurs, dont 531 mahométans, 195 orthodoxes, 257 catholiques et 123 israélites. Le nombre des éligibles est de 418, dont 233 musulmans, 105 orthodoxes, 24 catholiques et 56 israélites. Les catholiques, ayant relativement plus d'électeurs et beaucoup moins d'éligibles, appartiennent donc en majorité aux classes peu aisées. On ne peut dénier à l'Autriche le mérite d'avoir respecté partout les autonomies communales, qui sont, on ne peut trop le répéter, le plus solide fondement des libertés publiques.

M. de Kállay est très fier de présenter un budget en équilibre, et il n'a pas tort quand on songe à tout ce que coûtent les colonies et les annexions aux autres états européens. J'ai sous les yeux le budget détaillé de la Bosnie-Herzégovine pour 1884 : les dépenses ordinaires et extraordinaires réunies s'élèvent à 7,356,277 florins, et les revenus à 7,412,615 : donc excédent 56,338. Quel est le grand état qui peut en dire autant? Il est vrai que l'armée d'occu-

pation reste à la charge de l'empire; mais qu'on entretienne ces soldats ici ou ailleurs, la charge n'en est pas augmentée. Voici le produit des principaux impôts en 1883. La dîme de 10 pour 100 sur tous les produits des champs et des jardins payés en argent d'après le prix des produits fixé annuellement : 2,552,000 florins; impôt sur la valeur des immeubles, 4 par 1,000; pour les terres 252,000 florins, pour les maisons 107,000 florins; impôt du *verghi* sur les districts où l'impôt précédent n'est pas encore établi : 176,000 florins; impôts de patente : 3 pour 100 sur le revenu estimé, 91,000 florins; impôt sur le loyer des maisons : 4 pour 100, 34,000 florins; impôt sur les moutons et les chèvres, 18 kreuzer par tête (1 kreuzer vaut 2,1 centimes); impôt sur les cochons à 35 kreuzer par tête, 39,000 florins; impôt sur les débits de boisson : 51,000 florins; douanes : 600,000 florins payés par l'empire comme part dans le revenu général; timbres : 173,000 florins. Plus heureux que M. de Bismarck, M. de Kállay a organisé le monopole du tabac, qui donne déjà 2,127,000 florins, et le sel 992,000 florins. Il a établi l'impôt sur la bière, qui, à 16 kreuzer par hectolitre, a donné 11,000 florins, et l'impôt sur l'alcool, qui, à raison de 3 kreuzer par hectolitre et par degré, produit 76,000 florins. D'autre part, on a aboli l'impôt sur le revenu des cultivateurs, qui, à 3 pour 100, rapportait 225,000 florins, mesure excellente; la taxe détestable de 2 1/2 pour 100 sur la vente du gros bétail; la taxe *vladikarina* de 40 à 75 kreuzer par maison, que payait pour l'entretien de son clergé la population orthodoxe, qui s'est grandement réjouie de cette réforme; enfin l'impôt spécial qui était dû par tout chrétien de quinze à soixante-quinze ans parce qu'il n'était pas admis au service militaire. Ces détails, peut-être très minutieux, sont cependant instructifs. Analysés, ils révèlent de la façon la plus claire toutes les conditions économiques. Ce qui frappe, c'est l'extrême modicité du produit : preuve certaine du peu de développement de la richesse.

L'Autriche a trouvé en M. de Kállay un administrateur hors ligne, admirablement préparé à gouverner les provinces occupées. Hongrois d'origine, connaissant à la fois les langues de l'Occident et celles de l'Orient, économiste instruit, écrivain brillant, ayant étudié à fond la situation de la péninsule, où il a représenté son pays à Belgrade pendant plusieurs années, auteur de la meilleure Histoire de la Serbie et enfin, je crois pouvoir ajouter, ami éclairé de la liberté et de tous les progrès, où son prédécesseur avait échoué il a réussi. Il visite presque chaque année la Bosnie, qui est l'objet constant de ses travaux, et il y est très aimé. Sa présence seule a suffi pour mettre fin à un commencement d'insurrec-

tion. Il est à croire que son administration équitable et bien inspirée saura les prévenir à l'avenir. Toutefois on peut se demander si les réformes accomplies, l'ordre assuré, l'agriculture encouragée, les routes ouvertes, les subsides accordés aux écoles, les moyens de communication multipliés ont inspiré aux populations toute la gratitude que cette œuvre de réorganisation intelligente mérite sans contredit. De toutes les opinions opposées que j'ai entendu émettre à ce sujet, voici ce que j'ai conclu.

Les mahométans comprennent et avouent qu'ils ont été traités avec les plus grands ménagemens et tout autrement qu'ils ne s'y attendaient. Les principaux begs sont même ralliés. Mais les autres, c'est-à-dire la masse des propriétaires, petits et grands, voient que c'en est fait du pouvoir despotique dont ils usaient et abusaient à l'égard de leurs vassaux. Ils ne le pardonneront pas de sitôt à l'Autriche, qui d'une main ferme fait régner l'égalité devant la loi, proclamée déjà par la Porte, mais toujours sans résultat. Les orthodoxes du rite oriental sont ombrageux, inquiets. Malgré ce qu'on fait pour eux, ils craignent que les Autrichiens ne favorisent la propagande ultramontaine. Ainsi qu'on l'a constaté dans la grosse affaire de l'alphabet cyrillique, ils voient en tout changement une atteinte au droit de leur culte, qui, pour eux, se confond avec leur nationalité. Se considérant comme Serbes de religion, ils ont des sympathies pour la Serbie. Ils n'ont pas à se plaindre, puisque le gouvernement leur accorde les mêmes encouragemens qu'aux autres, mais ils se méfient de ses intentions. Les catholiques au moins devraient être contens, puisqu'on reproche à l'Autriche de tout faire pour eux. Cependant ils ne le sont pas, les ingrats! Ils sont quelque peu déçus. Ils croyaient qu'eux seuls seraient désormais les maîtres, et que places, subsides et faveurs leur seraient exclusivement réservés. Le traitement égal leur paraît une injustice. En outre, la façon dont on a relégué les franciscains au second plan a produit des froissemens. Ainsi donc, aucune des trois fractions de la population n'est entièrement satisfaite. Mais, sauf peut-être une partie des musulmans, il n'en est pas une, je crois, qui ne soit ramenée bientôt à apprécier les incontestables bienfaits du régime nouveau.

Que dire maintenant de l'occupation par l'Autriche? Si, oubliant toutes les rivalités politiques, on ne considère que le progrès de la civilisation en Europe, aucun doute n'est possible; tout ami de l'humanité doit y applaudir et de tout cœur. Sous le régime turc, le désordre, avec ses cruelles souffrances et ses indicibles misères, allait s'aggravant. Sous le régime nouveau, l'amélioration sera rapide et générale. Mais n'y avait-il pas une solution meilleure? N'au-

rait-il pas été préférable d'annexer la Bosnie-Herzégovine à la Serbie? Supposons l'Autriche absolument désintéressée, au point même de se résigner d'avance à voir, un jour, la Croatie se joindre à la Serbie accrue de la Bosnie, reconstituant ainsi l'empire de Douchan, deux grandes difficultés se présentent aussitôt. La première est celle-ci : les musulmans bosniaques qui ont résisté à une armée autrichienne de 80,000 hommes et qui ne sont contenus que par un corps de 25,000 soldats d'élite, se soumettent à l'Autriche, parce qu'ils savent qu'elle peut disposer à l'instant d'un demi-million de troupes excellentes ; mais accepteraient-ils de même la domination de la Serbie, qui n'a, en temps ordinaire, que 15,000 hommes sous les armes? Il y aurait là un danger permanent de conflits et une cause de dépenses qui ruinerait les finances du jeune royaume serbe en accablant les contribuables. Le second obstacle est encore plus sérieux. La Bosnie-Herzégovine annexée à la Serbie serait de nouveau séparée de la Dalmatie, et, par conséquent, du littoral et des ports, qui en sont le complément naturel et indispensable. Rien ne serait plus regrettable. Ce serait une insurrection contre les nécessités géographiques, qui frappent tous les yeux et qu'a reconnues le traité de Berlin. Il ne faut pas poursuivre un idéal actuellement irréalisable. En favorisant le développement de la richesse et de l'instruction en Bosnie, l'Autriche prépare la grandeur de la race jougo-slave. L'avenir saura trouver des combinaisons définitives : *Fata viam invenient.* Le mouvement des nationalités, qui tend à fondre dans un même état les populations de même race et de même sang, est si puissant, si irrésistible qu'un jour viendra où toutes les tribus slaves du Midi arriveront à se réunir, sous un régime fédéral, soit au sein de l'empire autrichien transformé, soit dans une fédération indépendante. Comme le dit Mgr Strossmayer, c'est au sein de l'Autriche-Hongrie, respectant de plus en plus l'autonomie et les droits des différentes races, que chacune d'elles arrivera à l'accomplissement de ses destinées. Le gouvernement autrichien donnera à la Bosnie des voies de communication, des écoles, des moyens d'exploiter ses richesses naturelles, et surtout, ce qui a manqué ici depuis la chute de l'empire romain, de la sécurité, condition de tout progrès. Il le fera, car il y a intérêt. La Bosnie deviendra ainsi l'un des joyaux de la couronne impériale, et la civilisation fortifiera l'esprit national, étouffé aujourd'hui par les luttes des différentes confessions.

Il est une dernière question que tout le monde me pose et à laquelle il faut bien répondre : L'Autriche, qui est déjà à Novi-Bazar, n'ira-t-elle pas à Salonique? Certes, c'est un rêve grandiose à réaliser que celui qu'implique le nom même de l'Autriche *Oester-Reich*,

« Empire d'Orient. » La fameuse « poussée vers l'Orient, » le *Drang nach Osten*, s'impose à la politique austro-hongroise, dont l'influence sur le bas-Danube et dans la péninsule devient prédominante. L'occupation de Salonique et de la Macédoine ouvrirait la route vers Constantinople. Le chemin de fer, qui bientôt reliera directement Vienne à Stamboul, sera comme un premier lien entre les deux capitales. Si ce qui reste de l'empire ottoman, dont les jours sont comptés, doit être occupé, un jour, par l'une des grandes puissances, il est évident que l'Autriche se trouvera mieux placée que nulle autre pour recueillir la succession de « l'homme malade, » au moment de son décès, et elle peut compter plus que la Russie sur l'appui ou la complicité de l'Europe. Toutes les provinces de la péninsule, groupées sous l'égide de l'Austro-Hongrie, formeraient le plus magnifique domaine que l'on puisse imaginer. Quand on sait que l'occupation de la Bosnie a été la pensée personnelle et persistante de l'empereur François-Joseph, qui oserait dire que ces visions de grandeur ne hantent pas le burg impérial? Mais, d'autre part, les Hongrois ne désirent nullement augmenter la prépondérance de l'élément slave, et les Allemands, serrés de près par les revendications des Polonais, des Tchèques et des Slovènes, ne sont guère portés à rechercher de nouveaux agrandissemens. Les ministres dirigeans affirment qu'ils ne veulent pas dépasser les limites tracées par le traité de Berlin. Le précédent chancelier, M. de Haymerlé, que j'ai rencontré comme ambassadeur à Rome en 1880, ne voulait pas entendre parler d'aller à Salonique, et M. de Kalnoky tient le même langage. Toutefois, les circonstances l'emportent souvent sur les volontés humaines, et quand le bras est pris dans un engrenage, le corps y passe, quoi qu'on fasse. Quand le chemin de fer ouvrira au commerce autrichien l'accès direct de la mer Égée et que l'armée impériale, à Novi-Bazar, n'en sera éloignée que de deux étapes, l'Autriche ne pourra évidemment tolérer qu'une insurrection prolongée ou l'anarchie permanente mette en péril cette voie de communication d'un intérêt capital pour elle. Si la Porte ne parvient pas à régler d'une manière satisfaisante la situation de la Macédoine, conformément à l'article 23 du traité de Berlin, il est à croire qu'un jour viendra où le gouvernement austro-hongrois sera forcé d'intervenir pour mettre l'ordre dans cette malheureuse province, de la même façon qu'il a été amené à occuper la Bosnie-Herzégovine. Le *Drang nach Osten* lui aura forcé la main.

ÉMILE DE LAVELEYE.

L'ÉPÉE DE CÉSAR BORGIA

Quand on remonte aux documens pour tenter de porter la lumière sur une figure comme celle de César Borgia, on hésite en présence des contradictions des contemporains. Entre les flatteurs qui encensent, les pamphlétaires qui déchirent, les politiques qui se passionnent, et les poètes qui exagèrent, on se sent tenté de tout rejeter pour ne se fier désormais qu'à ces témoins, inconsciens de leur rôle, qui reflètent les faits sans les juger. Le roman s'est emparé de certains personnages historiques; le théâtre, avec la force de relief qu'il donne aux figures qu'il évoque, leur a créé pour ainsi dire un alibi historique, — et la fiction a vaincu la réalité. Rien ne reste des Borgia qui soit intact ; la longue réaction qu'ils ont appelée les a poursuivis par-delà la tombe ; les pierres sépulcrales sont brisées, effacées les pompeuses épitaphes, dispersés les monumens, lacérées les images. Ce n'était pas assez des haines politiques, des épigrammes sanglantes attachées pour toujours aux flancs du bœuf héraldique de leur maison : un mouvement irrésistible de l'idée religieuse, un schisme provoqué par leurs scandales et leurs crimes, en partageant l'Europe au XVIe siècle, a rendu à jamais suspects les témoignages de certains témoins oculaires, comme il laisse planer le doute sur les historiens les plus sincères et les plus désintéressés.

Un monument cependant subsiste, qui, par sa nature, a pu échapper à la destruction générale : c'est l'épée de César Borgia, Si on examine avec attention les inscriptions nombreuses et les compositions dont la lame est ornée, on reconnaîtra qu'il y a là non-seulement un monument d'art d'un haut prix, mais un document historique à l'appui de la vie du Valentinois et une révélation de ses secrètes pen-

sées. Que l'on consente à voir dans le fils d'Alexandre VI un homme de génie, *le prince* de Machiavel, ou qu'au contraire on pense avec F. Gregorovius, le célèbre auteur de l'*Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, que c'est une tache à la mémoire du fondateur de la science politique d'avoir fait d'un sanglant aventurier une sorte de « messie de l'Italie, » il sera difficile de nier que la conquête des Romagnes n'ait eu pour résultat, sous Jules II, la constitution du domaine temporel de l'église. Tout document qui accuserait chez César, *encore cardinal de Valence*, la préméditation de ses vastes desseins et son ambition prématurée, prendrait donc une incontestable importance aux yeux des historiens. C'est l'intérêt spécial que présente la « reine des épées » conservée dans les archives des Gaetani.

I.

Le chef de la famille Gaetani, le duc de Sermoneta, appelait de ses vœux l'écrivain qui assumerait la tâche d'écrire les fastes de l'arme dont il se plaisait à faire les honneurs; et ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre décrire les compositions gravées sur la lame (comme si, dans la nuit éternelle où ils étaient plongés, ses yeux pouvaient encore les distinguer), ont gardé un vif souvenir du monument lui-même, et du juvénile enthousiasme de l'illustre vieillard. Perdue jusqu'en 1754, cette épée a son histoire, curieuse, et attestée par des documens. Un article de la *Nuova Antologia* de Rome, publié en 1880 par l'honorable M. Ademollo, sous le titre : *la Famille et l'Hérédité de l'abbé Galiani*, en a révélé l'existence aux mains du célèbre auteur des *Dialogues sur le commerce des blés*. Depuis, la découverte de l'original du testament de Galiani dans les archives de Naples a complété les renseignemens, en nous apprenant comment, de ses mains, l'arme précieuse est venue à celles des Gaetani.

On ne s'attendait guère à voir le nom de Galiani associé à celui de César; mais il faut se rappeler que l'ancien secrétaire de l'ambassade de Naples à Paris était un collectionneur passionné. La publication, par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, des lettres de Galiani confirme les faits avancés par M. Ademollo, et montre avec quelle passion l'amateur italien décrit les pièces qu'il vient d'acquérir, les signale à ses amis de France et les pousse à obtenir pour lui celles qui vont passer dans les ventes. « Je suis fort occupé, dit-il à Mme d'Épinay, dans une lettre datée du 14 août, à rechercher quelques notes concernant la vie du duc de Valentinois, César Borgia, par une raison fort bizarre. Je devrais en composer une brochure pour la dédier au pape. »

Le 2 octobre de la même année, il revient sur le sujet : « Je possède une pièce fort curieuse, c'est l'épée de César Borgia, duc de Valentinois, fils du pape Alexandre VI, qu'il fit travailler exprès avec des emblèmes allusifs à sa future grandeur et à son ambition. Il est superflu de vous conter comment, par quels détours, cette épée est tombée dans mes mains. Je voulais en faire un présent lucratif au pape, et selon mon usage, l'accompagner d'une dissertation érudite pour en illustrer les emblèmes. Je pris la plume en main et je commençai mon récit : « César Borgia naquit... » Et j'en suis resté-là, car jamais, au grand jamais, il ne m'a été possible, dans ma bibliothèque et dans celle de tous mes amis, de trouver en quelle année était né ce gaillard-là. »

Il est regrettable que l'abbé ait regardé comme superflu de nous dire l'origine de son arme, mais chacun sait que, de tout temps, les amateurs ont été discrets, les révélations n'étant pas toujours exemptes de danger pour la sécurité de leur possession. Au reçu de la première lettre de Galiani, Mme d'Épinay lança sur la piste de César un érudit alors estimé, Capperonnier, professeur de grec au Collège de France et membre de l'Académie des Inscriptions. Capperonnier ne fournit à son correspondant que des notes banales; « ce qu'on trouve dans tous les mauvais livres et dans tous les mauvais dictionnaires, » écrit l'abbé impatienté. « Si l'époque de la naissance de César Borgia était une chose aisée à trouver ou à combiner, je n'aurais pas eu recours à Capperonnier. » En 1774, il revenait encore à la charge. « Pourquoi M. Capperonnier ne répond-il pas à ma question? Y a-t-il un écrivain, imprimé ou manuscrit, qui marque l'année précise de la naissance de César Borgia? Voilà la question. »

La réponse était facile; manuscrit ou imprimé, personne alors ne connaissait le document que l'abbé demandait. En effet, ce n'est qu'en 1872 que L.-N. Cittadella, bibliothécaire de la commune de Ferrare, après avoir compulsé tous les papiers d'état des archives locales, tenta le premier essai de généalogie des Borgia. Ce premier effort n'aboutit pas encore à une connaissance exacte des dates; et celles que Cittadella a données ont trompé nombre d'écrivains; mais au printemps de la même année 1872, l'auteur de l'*Histoire de Rome au moyen âge* ayant rencontré inopinément dans *l'Archivio notarile* du Capitole les protocoles de Camillo di Beneimbene, notaire de confiance du pape Alexandre VI, il lui fut donné d'y lire les actes de mariage de ses enfans et les nombreux contrats relatifs à Lucrèce et à ses frères; c'est de ces diverses pièces qu'on put enfin déduire avec sécurité les dates authentiques.

Si Galiani mourut sans avoir la date de la naissance de ce « gaillard-là, » ce ne fut point faute cependant d'avoir fait des démar-

ches dans toutes les directions. Le 20 octobre 1787, un écrivain du temps, Cesaretti, auteur de l'*Histoire de la principauté de Piombino*, écrit à l'abbé dans les termes suivans : « J'ai sur le cœur cette épée de César Borgia ; vous feriez cependant une chose digne d'éloges si vous vouliez dicter à quelqu'un le résultat de vos curieuses découvertes sur l'histoire de ce personnage si peu connu, et votre interprétation des emblèmes de l'épée, *qui sont tout aussi dignes d'exciter l'intérêt des érudits que le plus beau bas-relief grec ou romain.* Si, une fois cela fait, vous avez la complaisance de me faire tenir ce travail à Padoue, vous me ferez un précieux cadeau. » Deux mois après avoir reçu la lettre de Cesaretti, Galiani mourut à Naples, à l'âge de cinquante-huit ans, sans avoir mis à exécution son projet d'écrire la monographie de son arme. On trouva chez lui dix caisses pleines de manuscrits, vingt-deux volumes de lettres mises en ordre et un grand nombre d'autres non classées. Un dossier spécial portant l'inscription : *Épée de César*, devait, selon la volonté du défunt, être remis par ses exécuteurs testamentaires au futur possesseur de l'arme, désigné dans son testament même par un codicille écrit de sa propre main, la veille de son décès : « Mes exécuteurs testamentaires savent que j'ai promis de céder pour le prix de trois cents ducats napolitains à Mgr Gaetani d'Aragon, qui est à Rome, ma célèbre épée du Valentinois, avec les mémoires que j'ai recueillis sur ce précieux objet. Je les prie donc de l'offrir au prélat pour le prix indiqué. Mais s'il ne désirait plus l'acquérir, je veux qu'on offre respecteusement en mon nom la susdite épée à Sa Majesté Impériale l'impératrice de toutes les Russies, comme souvenir de ma reconnaissance pour tous ses bienfaits. »

La grande Catherine figure parmi les correspondans de Galiani ; elle faisait grand cas des lumières de l'abbé, tenta plusieurs fois de l'attirer à sa cour et finit par lui assigner une pension. Dès que la souveraine eut connaissance du codicille qui la concernait, elle s'enflamma à l'idée de posséder l'épée du terrible fils d'Alexandre VI et fit de pressantes démarches par la voie de son ambassadeur auprès du roi de Naples. La teneur du testament était formelle ; le prélat auquel on donnait le droit de préemption en acceptait les termes ; les volontés de Galiani reçurent leur pleine exécution. A la fin de l'année 1787, après des débats irritans, soulevés par la famille de l'abbé, qui attaqua le testament, le duc de Sermoneta reçut l'épée et le mémoire à l'appui.

Désormais aux mains des Gaetani, ce trophée symbolisait pour eux la lutte entreprise contre la famille, sa revanche et le triomphe définitif du droit. Ils résolurent de le placer avec une inscription dans le château-fort de Sermoneta, que les Borgia leur avaient enlevé en s'appropriant jusqu'au titre au-

quel donnait droit l'apanage. Ces intentions sont consignées dans une lettre conservée dans les archives privées de la famille, lettre écrite en 1788 par un Gaetani à l'historien Cancellieri ; à l'heure présente, elles font encore tout le prix du monument aux yeux de ceux qui ont voulu l'acquérir. On en eut une preuve singulière, il y a plus de vingt ans, dans une de ces fêtes où les Italiens associent volontiers à leurs divertissemens les grands souvenirs de leur passé brillant et tourmenté. Dans un *ricevimento* au palais Gaetani, un jour où on donnait aux invités le spectacle de « tableaux vivans, » on vit apparaître, sous les traits de la propre fille du duc de Sermoneta, l'allégorie de *la Justice* tenant en mains la balance et le glaive. Dans cette assemblée d'élite où figuraient des Colonna, des descendans des Orsini et des Vitelleschi, courut un long frémissement quand on apprit que le glaive porté par la fille de Gaetani (aujourd'hui l'une des femmes les plus distinguées de l'aristocratie romaine) n'était autre que le propre glaive de Borgia. Cet « écho mondain » a été enregistré par M. Ademollo dans *la Fanfulla* de Rome. « A la suite de cette fête, ajoute l'honorable écrivain, l'épée du fils du pape Alexandre VI fut plus célèbre en Italie que si on l'eût publiquement exposée dans un musée. »

Nous n'essaierons point d'interpréter les emblèmes et de commenter les inscriptions gravés sur la lame de l'épée de César : M. E. Alvisi, l'écrivain consciencieux auquel on doit une étude sur Borgia, duc des Romagnes, en a tenu compte ; et F. Gregorovius, qui a su tirer un si grand parti des riches archives des Gaetani, a consacré dans les termes suivans l'importance historique du monument : « César était entré avec répugnance dans les ordres sacrés,.. le duc de Sermoneta possède une épée ornée de compositions pleines d'allusions au César antique, qui font comprendre quelles idées bouillonnaient dans le cerveau du cardinal. » Il nous suffira de constater que, voué à l'église, cardinal de Valence, chargé, le 10 août 1497, de représenter le saint-siège au couronnement du roi de Naples, Frédéric d'Aragon, le fils d'Alexandre VI, au lieu de s'inspirer des idées pacifiques exprimées dans la bulle pontificale : « Vous apparaîtrez dans le royaume napolitain, déchiré par la furie de la guerre, comme un ange de paix, » demande à l'artiste chargé de graver l'épée d'apparat qu'on portera devant lui comme l'emblème du pouvoir temporel, d'évoquer les hauts faits du César romain, de faire allusion à sa royauté future, d'exprimer tous ses ambitieux désirs ; et se place enfin sous l'invocation du conquérant, en écrivant au-dessous de son propre nom, de son titre et de son écusson : CVM NUMINE CÆSARIS OMEN-ALEA JACTA EST.

II.

Si l'historien de Rome au moyen âge fait du fils d'Alexandre « le héros du crime et le type du démon incarné, » il reconnaît aussi que ce « fils d'un pontife infâme aspira à de grandes choses, à rien moins qu'à ceindre le diadème de roi d'Italie. Peut-être même, ajoute Gregorovius, méprisa-t-il assez les hommes pour s'imaginer qu'il aurait pu parvenir au pontificat, ayant été évêque et cardinal (1). » Non, malgré la rigueur des temps, malgré la démoralisation du sacré collège, où on achetait les votes par contrat enregistré (quitte à ne plus tenir ses engagemens une fois élu, comme Alexandre en usa vis-à-vis des cardinaux Orsini et Savelli), César savait que, fils d'un pape, il ne ceindrait jamais la tiare ; et ce qui fait le prix du monument que nous considérons ici, c'est que justement, au moment où il exprimait ainsi ses ambitieux désirs, les vœux du fils d'Alexandre étaient frappés de stérilité. Entre le pouvoir et lui se dressaient deux obstacles qui, pour tout autre, eussent été infranchissables : la carrière ecclésiastique et l'existence de son frère aîné. Giovanni, duc de Gandia, plein de vie, plein de courage, séculier, brillant capitaine, déjà gonfalonier de l'église, et demain duc de Bénévent, le primait de par son droit de naissance, et parce qu'il partageait avec lui l'extraordinaire affection qu'Alexandre VI portait à tout ce qui était la chair de sa chair. Eût-il été délié de ses vœux, le cardinal de Valence n'eût donc encore été que le second; aussi, renoncer à la pourpre et supprimer son frère : tel est le premier acte de César, tel est le début de sa sanglante carrière.

C'est le 10 août 1496, au moment où Alexandre VI a conçu le projet d'en finir avec les barons romains qui tiennent son pouvoir en échec, et de partager leurs biens entre ses propres enfans, qu'ayant eu besoin d'un bras souple à ses volontés pour la conduite de la campagne à entreprendre, le pontife a spécialement rappelé de Valence son fils aîné, qui y avait été élevé, et l'a reçu en grande pompe aux portes de Rome. Après l'avoir comblé de dignités, Alexandre lui donne le commandement général des troupes du saint-siège, c'est-à-dire la place que César ambitionne. Dans toutes les cérémonies publiques, au lendemain de chaque victoire, à la célébration de chaque triomphe remporté sur les barons, Borgia n'est déjà plus que le second. Il représente le pouvoir spirituel et l'église, quand son frère aîné tient l'épée du saint-siège, et, grâce à l'épée, ne connaîtra plus de bornes à sa fortune. L'élévation de

(1) F. Gregorovius, *Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, vol. VIII, p. 36.

Gandia au titre de duc de Bénévent avec droit d'hérédité (qui lu crée des droits éventuels au trône de Naples) vient mettre le comble à la jalousie de César. Depuis longtemps, il étudie le milieu où il évolue; il pèse les circonstances, calcule les chances de la politique et attend l'heure propice. Les succès de Gandia le déterminent; il sortira avec effraction de l'impasse où il est enfermé, et, brisant le cercle ecclésiastique pour ceindre l'épée, deviendra capitaine; capitaine, il sera duc; duc, il sera roi,.. ou il succombera : *Aut Cæsar, aut nihil.* Son frère s'est mis entre lui et le trône; il tuera son frère. Le plan un fois conçu, le drame va courir au dénoûment avec une effroyable rapidité. Le 10 août 1496, Giovanni est arrivé à Rome; en octobre, il est fait capitaine général; à la fin de la campagne, le 7 juin 1497, il reçoit l'investiture du duché de Bénévent, prix de ses services et fruit du contrat par lequel Alexandre donne au nouveau roi de Naples l'investiture du saint-siège. Le 9 du même mois, César est désigné comme légat au couronnement du souverain. Il va partir, mais, six jours après la promulgation de la bulle, au moment où Gandia, lui aussi, va quitter Rome pour suivre son frère et prendre possession de son nouveau duché, son corps sanglant, roulé par les flots du Tibre, encore paré de ses bijoux, enveloppé dans son manteau et percé de neuf blessures, est ramené sur la rive du fleuve par des bateliers.

La nouvelle du meurtre parvient au Vatican; Alexandre VI, attéré, s'enferme dans ses appartemens et ne veut voir personne; ce pontife puissant, jovial, toujours en santé robuste, sanglote comme une femme; à travers la porte close, les camériers entendent ses gémissemens mêlés d'imprécations. Dès le premier moment, il a lancé ses émissaires; il lui faut le meurtrier, il cherche déjà pour lui des supplices. Rome tout entière est émue, et les partis se renvoient les accusations; mais tout bas, dans la foule, on murmure le nom de César (1). A la faveur de la nuit, une main inconnue trace sur la porte de la bibliothèque Vaticane une imprécation poétique, allusion transparente à l'écusson des Borgia :

(1) L'assassinat de Gandia est l'objet, de la part de Burkardt, le maître des cérémonies d'Alexandre VI, dans son *Diarium*, du récit le plus minutieux. Les notes que M. Thuasne a ajoutées à l'édition complète, en langue latine, corroborent encore ce récit par des rapprochemens. En somme, la plupart des ambassadeurs ont désigné César pour le meurtrier, et maintenant que nous sommes en possession d'une leçon du *Diarium* aussi authentique qu'elle peut l'être, nous pouvons avec plus de certitude donner pour second mobile à l'assassinat de Gandia par son frère la jalousie qu'il avait conçue contre son rival. Gandia aurait été comme lui l'amant de dona Sancia, mariée à Gioffre, troisième fils d'Alexandre (*quam et ipse cognoscebat carnaliter*, dit Burkardt). — Machiavel, lui, cite Lucrèce comme objet de la jalousie de César; mais l'idée d'ambition domine tout, et les ambassadeurs, celui de Ferrare surtout, Pigna, ne s'y sont point trompés.

Merge, Tiber, vitulos animosas ultor in undas,
Bos cadat inferno victima magna Jovi (1).

La nuit aussi, en secret, dans les chancelleries bien closes, les envoyés des puissances, ceux de Venise, de Naples, de Ferrare, de Milan, de la Savoie et de Florence, écrivent en toutes lettres le nom qu'on n'ose point prononcer.

Cependant, que fait César? Il allait partir; c'est même à la suite du repas d'adieu donné par la Vannozza, sa mère, à tous ses enfans, que le duc de Gandia, seul, la nuit, dans les ruelles de Rome, a été assailli, entraîné, puis garrotté et mis à mort. César attend, enfermé dans son palais de Borgo San Angelo; il joue aux dés avec ses familiers, propose des énigmes aux poètes et prépare pour le couronnement les habits somptueux et les riches livrées qu'il veut marquer au sceau de son élégance. Plusieurs fois, il tente de voir le pontife; celui-ci persiste dans sa réclusion; sa douleur est immense; depuis le mercredi 14 jusqu'au samedi suivant, il a refusé de prendre toute nourriture et ne cède qu'avec peine aux supplications du cardinal de Ségovie. On dirait une revanche de la nature qui veut montrer l'homme sous le monstre. Anéanti, Alexandre s'est présenté au consistoire, s'accusant publiquement d'avoir été un objet de scandale; et il vient de demander pardon à Dieu et aux hommes en promettant de réformer les mœurs du Vatican. Dans cette assemblée solennelle, ses déclarations sont étranges et les manifestations de sa douleur prennent une forme hyperbolique. « Si nous avions sept trônes, dit-il aux cardinaux qui l'entourent, nous les donnerions pour la vie du duc. » Pendant cinq semaines entières, du 14 juin au 22 juillet, il refuse de voir son fils; et pourtant, c'est le moment où un père, frappé dans ses affections, épanche sa douleur dans le sein de ceux qui lui restent. Enfin, comme Naples attend le légat, celui-ci part le 22, et, à moins que le cardinal de Valence ne soit venu la nuit, en secret, recevoir ses dernières instructions, Burkardt, qui ne quitte pas le saint-père depuis le meurtre de Gandia, ne peut attester une seule fois la présence de César au Vatican. Le 10 août, celui qui sera le dernier roi de la dynastie d'Aragon reçoit la couronne des mains de Borgia, et, le 6 septembre, le légat rentre à Rome en grande pompe : spectacle plein d'angoisse pour ceux qui savent le mot de la sanglante énigme, et pour

(1) Le distique de Sannazar, « le Virgile chrétien, » est aussi à citer :

In Alexandrum VI Pont. max.

Piscatorem hominum ne te non, Sexte, putemus;
Piscatoris natum retibus ecce tuum.

tous ces ambassadeurs qui ont dénoncé à leurs souverains le nom du meurtrier ; on va voir, au milieu des pompes de l'église, s'avancer Caïn, revêtu de la pourpre. Le cardinal légat arrive au pied du trône, il s'incline ; son père, encore plein du souvenir de Gandia, ouvre silencieusement les bras et le baise au front sans mot dire (1).

Après avoir tout lu, tout compulsé, on ne peut pas encore, à l'appui des dépêches parties alors de Rome, et comme justification des échos de l'indignation publique, produire un document décisif, irréfutable, qui nous montre la main de César dans le meurtre de son frère. Pourtant, alors que la plupart des procès de l'histoire peuvent être revisés, celui-ci ne le sera pas. C'est qu'à partir du moment où Gandia a disparu, l'ambitieux César, poursuivant le but qu'il s'est fixé, va accomplir, avec une logique irréprochable, les actes qui lui permettront de l'atteindre et tirer les conséquences de son crime. Il va renoncer à la pourpre, ramasser le gonfalon tombé des mains de son frère, se substituer à lui dans ses dignités et ses commandemens et tenir à sa place l'épée de l'église ; par l'épée, il arrivera à la couronne. *Is fecit cui prodest.*

Mais le père, le pontife, a donc pardonné?.. Alexandre a fait mieux encore, il a profité de la situation nouvelle que le meurtre a créée. Après une enquête aussi habile qu'elle a été longue et consciencieuse (car il est expert aux menées ténébreuses), le pontife a découvert avec horreur le nom du meurtrier. Dans Rome, on sait qu'il tremble devant ce fils qui ne recule pas devant le meurtre d'un frère ; mais il y a un résultat pratique à tirer de l'énergie épouvantable et de l'ambition démesurée de César, et l'appétit de la puissance, la force de la nature, le désir effréné de jouir, d'enrichir ses enfans et de faire d'eux des princes et des rois, reprennent vite en lui le dessus, et étouffent le souvenir de Gandia. Désormais, Alexandre sera le complice de son fils et servira ses projets ; dès les premiers jours de 1498, il introduit au consistoire la demande du cardinal de Valence, qui aspire à redevenir séculier, « n'ayant embrassé la carrière ecclésiastique que contraint et forcé. » Sûr des votes du collège, le pape n'attend point sa décision et le résultat de l'enquête : tout viendra à son heure. César libre, il lui faut une alliance politique avantageuse ; il la prépare d'avance. Par Gandia, duc de Bénévent, le saint-siège avait des droits au trône de Naples ; Alexandre songe à unir son fils à Charlotte d'Aragon, la propre fille du roi qu'il vient de couronner et qu'il s'apprête à trahir. Mais Frédéric déclare qu'il ne veut pas donner sa fille « à

(1) Burkardt, qui a introduit le cardinal, mentionne le baiser donné au fils par le père; il marque la froideur de l'accueil par ces mots : *Non dixit verbum papæ Valentinus nec papa sibi, sed eo deosculato descendit de solio.*

un prêtre bâtard de prêtre, » c'est assez d'un prince de sa maison uni à une Borgia, à Lucrèce, divorcée dans des conditions scandaleuses ; il refuse énergiquement toute nouvelle alliance.

Le roi de France qui a conçu le projet de la conquête du Napolitain, va combler les vœux du saint-siège. En effet, Louis XII s'avance en solliciteur ; il demande la dispense qui lui est nécessaire pour répudier Jeanne de France et épouser la reine Anne, veuve de son prédécesseur ; elle lui apporte en dot et sa beauté et son duché de Bretagne. Le Vatican lui fera payer cher cette faveur. César « follement attaché à son titre de Valence, » doit y renoncer en abandonnant la carrière ecclésiastique ; par une combinaison étrange, à la fois le fait du hasard et celle de son idée fixe, il peut aspirer à l'investiture de la comté de Valence en Dauphiné, érigée pour lui en duché. Le cardinal espagnol deviendra duc français avec le même titre. On stipule en même temps pour lui une alliance royale faite sous les auspices de Louis XII. C'est le prologue de l'entrée de Borgia à Chinon, porteur de la dispense pontificale, si joliment racontée par Brantôme, d'après un témoin oculaire, et c'est aussi le prélude d'un traité d'alliance offensif et défensif entre le saint-siège et la couronne de France. Tandis que le pontife favorisera l'invasion du Milanais et la reprise du Napolitain, Louis XII, par réciproque, aidera Alexandre à conquérir les Romagnes et à reconstituer le domaine temporel. On dirait que César sent que sa vie sera courte et que ses destinées seront rapides, car toute cette intrigue se noue et se dénoue pendant le temps qui s'écoule entre les premiers jours de 1498 et le 14 août, date de la décision du consistoire. Tout est préparé à l'avance ; Villeneuve, l'envoyé du roi de France, porteur des patentes ducales pour César, débarque à Ostie le matin même du jour où celui-ci, dans une humble attitude, avec une déférence marquée pour ses pairs, se présente au sacré collège pour la deuxième fois, demandant qu'on le relève de ses vœux.

Mais l'Espagne a pénétré cette intrigue ; dans César laïque, devenu l'allié du roi de France, elle voit à la fois un danger pour Naples et pour Castille. Garcilaso, l'ambassadeur, proteste ; il va rallier sans doute quelques partisans au roi catholique ; Alexandre VI se lève et invoque un argument vainqueur. Il est de notoriété que la vie privée du cardinal de Valence est un sujet de scandale ; la sécularisation s'impose donc « pour le salut de cette âme. » D'ailleurs, on distribuera aux personnages agréables à la couronne d'Espagne les bénéfices actuellement vacans, et ceux auxquels doit renoncer le cardinal de Valence, bénéfices qui, à eux seuls, montent à 35,000 florins d'or. L'argument est sans réplique. Villeneuve franchit les portes de la ville, il remet les patentes royales ; au printemps suivant, César épousera une des filles d'honneur de la reine de France, Charlotte

d'Albret, sœur du roi de Navarre. Le fils d'Alexandre, dans son écusson, accouplera les lis de France au bœuf des Borgia, et, dans son costume *more gallico* mêlera le velours cramoisi à la soie jaune, nos couleurs royales; enfin, il signera : César Borgia de France. Le cardinal de Valence, rentré dans le siècle, a fait place au Valentinois.

III.

C'est le jour où César, l'assassin de Gandia, a couronné son crime par la renonciation à la pourpre, qu'il a passé le Rubicon. A partir de ce moment, ses destinées tragiques s'enchaînent avec une logique implacable. Il avait rêvé toutes les gloires, conçu toutes les espérances; après avoir touché un instant le but, il subira toutes les déceptions, même dans la postérité. Alors que Machiavel voit en lui un homme de génie, à l'heure qu'il est, quelques historiens modernes, et le premier de tous parmi ceux qui ont essayé de pénétrer son caractère pour porter un jugement définitif, le regardent comme un aventurier. « Aux jours de décadence de la république romaine, dit Gregorovius, César aurait pu s'élever au rang d'un homme éminent dans l'histoire. Dans l'âge qui le vit naître, sa terrible ambition ne l'amena cependant pas à rayonner au-delà du cercle des états de l'église : s'il avait été doué d'une grande âme, il eût pu sortir de ces étroites limites; mais il lui manquait la puissance créatrice qui est le partage de la grandeur morale. Il resta donc attaché au pontificat de son propre père. Il naît et meurt avec lui, c'est un fruit démesuré du népotisme. Le développement de sa puissance fut rapide et véhément, comme celui d'une plante vénéneuse; il n'embrasse qu'une période de trois années seulement. » Le portrait est juste par bien des côtés; on sent, dans ces lignes, la protestation d'un historien qui a assis sa conviction sur une étude approfondie et ne veut point être la dupe de l'imagination. Quoi qu'on fasse cependant, et sans jamais oublier les voies horribles par lesquelles il a passé, il est évident qu'à peine à l'âge viril, César a conçu un rêve grandiose, et, pour le réaliser, sous le soldat de proie et le bandit de haut vol, il y avait un politique avisé, servi par une énergie extraordinaire. Ce qu'on n'a pas assez dit, et ce dont il ne faut plus douter après avoir dépouillé les témoignages contemporains laissés à Pesaro, à Forli, à Imola, à Cesena, à Faenza, partout en enfin où il a régné pendant trois années, c'est qu'il y avait aussi en lui un administrateur habile, qui fut même un maître regretté : de sorte qu'à côté d'actes frénétiques, de meurtres avérés, d'un mépris constant des lois humaines et divines, il y a aussi quelques bienfaits. Ainsi s'expliquent, le jour de sa chute,

au milieu des imprécations publiques, ces regrets et ces éloges, qui ont leur prix, — car ils ne viennent pas tous de ses cliens et de ses amis, mais aussi de ses plus cruels ennemis.

Ce qui ressort de nos investigations dans les dépôts d'archives des villes des Romagnes, de la lecture de la correspondance administrative de César, et même de la tradition locale, vivante encore aujourd'hui pour les hommes d'étude, c'est que son mode de gouvernement convenait aux populations des Romagnes. Un écrivain de Pesaro, Carlo Cinelli, conclut ainsi : « Cette région était peut-être celle où César devait être le plus craint et le mieux aimé. Ses façons de faire, son système de gouvernement franc, net, rapide, cruel au besoin, correspondait peut-être au caractère net et hardi de ces énergiques populations des Romagnes. Et là certainement, plus que partout ailleurs, il mit de l'ardeur à réorganiser l'administration des pays conquis, à y établir un gouvernement solide, ferme, une justice d'une exécution rapide et parfois terrible. » Machiavel conclut de même : « Quels que fussent les moyens employés, il avait réussi à pacifier et à unir ce pays avec plus de sécurité qu'il ne l'avait été jusque-là. » Depuis Sinigaglia jusqu'aux portes de Bologne, partout où il entre en vainqueur, son premier soin est d'organiser « bonne et prompte justice. » Nombre de lettres autographes réclament pour ses sujets *la rapidité dans les décisions judiciaires*. Il frappe en haut et en bas, il donne satisfaction au peuple, qui ne connaît plus l'arbitraire. Sous un tyran nouveau, c'était bien, comme César lui-même se plaisait à le répéter, « l'extinction de la tyrannie (1). »

Cependant, si on lui laisse les traits qu'il a dans l'histoire, il est impossible de réhabiliter César Borgia. Il y a du monstre en lui ; à côté des Sforza, des Malatesta et des Médicis, avec quelques-unes de leurs vertus politiques et de leurs visées hautes, il offre quelque chose de plus décidé dans le crime, il y apporte une résolution plus froide et une impassibilité supérieure. Sa personne aussi parle plus à l'imagination ; elle est unique et rare ; l'historien allemand a raison de le comparer à une plante vénéneuse ; plus subtil est le poison qu'elle distille, plus éclatante est la couleur de son feuillage. En face de son élégance, un peu prétentieuse et bizarre, on pense aux bijoux de la renaissance, qui renferment dans une perle « la cantarella » qui tue sans laisser de trace. Précieux, raffiné, plein de contrastes, il y a dans le fils d'Alexandre quelques-uns des

(1) « In primis quod ipse illustrissimus Princeps et Dominus noster dignetur populum ipsum et civitatem Imolæ cum toto ejus districtu et comitatu, cum justicia et misericordia agere et gubernare ac regi et gubernari facere et committere, et eumdem populum et comitatum in pace conservare et a bello et guerra ipsum tueri, defendere manu tenere. » (11 mars 1500. Archives de la ville d'Imola. — Sottomissioni.)

traits des derniers Valois; l'homme de guerre, dur, impitoyable, rude au combat, étudie la coupe et la couleur de ses habits, dessine ses épées et discute la monture de ses colliers. Les courtisans de France, le voyant déployer à Chinon ce luxe outré et prétentieux, ont dit de lui : « Il a vaine gloire et bombance sotte. » Comme Henri III, il se couvre de satin et porte des perles jusque sur sa chaussure; encore d'église, il se plaît à revêtir des costumes étranges; un jour, on le voit en cavalier espagnol; une autre fois, il se montre sous l'habit des gentilshommes français, et quand son père va en grande pompe visiter Santa Maria della Pace, à côté de Zizim, le prince oriental, hôte du Vatican, César, cardinal, paraît sous le caftan turc, coiffé du turban des infidèles. Cependant son attitude favorite, c'est la méditation; son penchant, c'est le silence; il parle peu et par sentence, il a le geste rare et semble toujours absorbé, roulant constamment dans sa main une boule d'or qui contient des parfums énervans et qu'il ne quitte pas plus que son poignard. On le voit refuser des mois entiers l'audience aux ambassadeurs, qui se morfondent, et quand il les admet, il les reçoit couché. Son père lui reproche souvent sa manie de faire de la nuit le jour. Collenucio, envoyé auprès de lui par le duc de Ferrare, raconte qu'il veillait toutes les nuits jusqu'à quatre heures, *cosa rarissima ed' eccezionale*. Il lui arrivait souvent d'envoyer un de ses capitaines porter ses excuses ou rendre une réponse aux premières heures du jour car, à peine levé, il expédiait les affaires et, infatigable au travail, mettait ses secrétaires sur les dents. Chez lui, ce goût de la réclusion tient à un calcul et vient d'un trait de son caractère; chaque fois qu'il paraît, il veut frapper la foule et ne peut supporter d'être le second nulle part. Tout jeune, on l'a vu prendre le pas sur Gonzalve de Cordoue et susciter les plaintes de l'Espagne. A Rome, pendant le jubilé de 1500, où chaque jour tous les princes et les ambassadeurs assistent en pompe aux cérémonies, il ne paraît pas, au grand scandale du pontife. La foule le cherche dans les cortèges, elle l'attend, et il reste enfermé; couché sur son lit, élégamment vêtu, suivant pendant des heures les coups de dés de ses capitaines, il se plaît à ces jeux de la fortune ; on dirait qu'il cherche à deviner la loi qui préside à ses caprices. Mais, tout d'un coup, quand le jubilé va finir, au jour désigné pour la visite du pape aux quatre basiliques, Borgia paraît, entouré de tous ses gentilshommes en vestes de brocart, velours et or, précédé de cent estafiers aux couleurs de France, rudes prétoriens portant sur la poitrine, en grandes lettres brodées en argent, le nom de CÉSAR.

La foule n'a plus d'yeux que pour lui; elle aime la beauté, la jeunesse et la force, et oublie le reste. D'ailleurs, même pour les humbles, il y a une attraction et un mystère irritant dans ce contraste

de la beauté du corps et de la laideur morale, car la réputation de César n'est plus à faire. Les femmes l'admirent, elles aiment à dompter les fauves, et il exerce sur elles une action extraordinaire. On dit de lui ce que Gaspard de Vérone a dit de son père : « Dès qu'une belle femme s'offre à ses regards, il sent un désir d'aimer qui est incroyable, et il l'attire à lui avec plus de force que l'aimant attire le fer. » C'est un don de famille; Lucrèce aussi avait le charme. Elle avait séduit nos rudes soldats de Fornoue et, tâche moins facile, désarmé Isabelle d'Este, sa belle-sœur, qui la jalousait et qui s'était promis de la perdre. Que César fût bien de sa personne, élégant, d'un séduisant aspect, on n'en saurait douter en face des témoignages de la plupart des envoyés des puissances auprès du Vatican. Mais là encore, par une fatalité qui s'attache au nom des Borgia et par le fait de la réaction qui s'est produite à leur mort ou des haines qu'ils inspiraient de leur vivant, il est impossible de donner la preuve de la beauté physique du fils d'Alexandre par l'existence d'un portrait authentique. On arrivera peut-être un jour à prouver que la fameuse représentation de la galerie Borghèse, un des portraits les plus *psychiques* qui soient au monde, est vraiment l'image de César; mais un point reste irréfutable : l'œuvre est postérieure à l'existence du modèle de près de trente années. Il ne faudrait donc voir là qu'une interprétation ou une « restitution » d'après des documens aujourd'hui perdus. Forli, Imola, Bergame, Como, Milan, et la galerie Hope en Angleterre, opposent à la séduisante image du palais Borghèse d'autres peintures (contemporaines ou à peu près), toiles, miniatures ou panneaux, qui n'offrent nul point de contact décisif avec elle. De sorte qu'en face des œuvres des artistes du temps, on éprouve le même embarras qu'en lisant les témoignages contradictoires des historiens et ceux des contemporains de César.

Au physique aussi bien qu'au moral, il semblait difficile de calomnier le fils d'Alexandre; Paul Jove y a réussi : en trois lignes il a donné des armes à tous les biographes des XVIIe et XVIIIe siècles. « Son visage, dit l'auteur des *Bibliographies des hommes illustres*, était défiguré par des rougeurs et des pustules; ses yeux, très enfoncés, au regard cruel et venimeux, semblaient jeter des flammes. » L'assertion est étrange en face des témoignages contraires; mais comme elle vient d'un historien contemporain, d'un évêque qui a pratiqué le Vatican et, sinon connu César, au moins vécu dans ses alentours, il faut tenter de l'expliquer, tout en montrant que, de sa part, elle est doublement contradictoire. Paul Jove, dans les premières années du XVIIe siècle, avait formé dans sa belle maison de Côme, où elle n'est pas encore entièrement dispersée, une collection célèbre dans toute l'Italie, sous le nom de « Museo Joviano. » Au milieu de marbres antiques, de fragmens d'architecture, de manuscrits, de

livres précieux, d'œuvres d'art de toute nature, on voyait, réunis dans son cabinet de travail, une suite de portraits des hommes illustres de son temps, panneaux peints, originaux des illustrations qui ornent les diverses éditions des *Elogia virorum illustrium*. Le musée de Florence possède des copies de ces portraits, commandées par un Médicis et exécutées par Cristofano Papi dit l'*Altissimo*. Dans cette série, que Paul Jove avait sous les yeux au moment même où il écrivait, César est représenté sous les traits d'un beau jeune homme à la barbe blonde, aux longs cheveux flottans, coiffé du *beretto* de capitaine-général, portant le bâton de commandant. Et Paul Jove, dont tous les iconographes savent les scrupules en matière de représentation (puisqu'il est allé jusqu'à laisser en blanc, dans ses beaux livres, la place réservée aux personnages pour lesquels il ne pouvait pas recourir à un document authentique), n'hésite pas à reproduire ce même portrait de César en tête du chapitre qui lui est consacré, léguant ainsi à la postérité la seule image qui puisse servir à contrôler l'exactitude de toutes celles qui ont la prétention de représenter le terrible fils de Borgia. En effet, comment ne pas accorder confiance à cette représentation? Le portrait a été fait par ordre d'un connaisseur, d'un amateur qualifié, intéressé, par ses études et le but qu'il poursuivait, à posséder une image exacte; de plus, Paul Jove a vécu du temps de César, il a même pu le connaître et, en tout cas, il a eu de nombreuses occasions, soit par lui-même, soit par ses amis, de contrôler la ressemblance. La contradiction, on le voit, est flagrante; mais Paul Jove, au dire de Tiraboschi, avait deux plumes : l'une d'or pour ses amis et ceux qui payaient, et une de fer pour ceux qu'il n'aimait pas, et de plus, « l'évêque de Nocera était très crédule et insérait dans ses histoires les contes qu'on lui faisait. »

La vérité est que le monstre était beau autant qu'agile et fort; mais que sa physionomie, à partir de l'âge de vingt-cinq ans, fut flétrie par la débauche. Le premier qui l'a vu et décrit pour la postérité, c'est l'ambassadeur de Ferrare, Giovanni Boccacio, évêque de Modène. Le 13 mars 1493, il visite César à son arrivée de Pise, au sortir de l'université; le fils d'Alexandre est alors dans sa dix-septième année et déjà cardinal. « L'autre jour, écrit l'ambassadeur à son maître Hercule d'Este, je fus trouver César chez lui dans le Transtévère, il allait partir pour la chasse et avait revêtu un costume tout à fait mondain; vêtu de soie, l'arme au côté; à peine, sur sa tête, un petit rond rappelait-il le simple tonsuré. Nous cheminâmes ensemble à cheval... C'est un personnage d'un grand esprit, très supérieur, et d'un caractère exquis, ses façons sont celles d'un fils de potentat; il a l'humeur particulièrement sereine et pleine de gaîté, il respire la joie (*e tutto festa*). Il est d'une grande

modestie, son attitude est noble, et son aspect est beaucoup plus séduisant que celui de son frère le duc de Gandia. » Il est évident que le mot *modestie* a dû changer de sens, car il revient constamment dans les portraits de Lucrèce et de César.

Boccacio vient de le peindre à dix-sept ans; Capello, le Vénitien, le voit le 28 septembre 1500, à l'âge de vingt-quatre ans (il lui en donne même vingt-sept, ce qui prouve bien que ceux qui étaient le plus intéressés à connaître l'âge de César ne l'ont pas su). « Il a vingt-sept ans, dit l'ambassadeur, il est très beau de figure, grand et bien fait. » Il est *realissimo*, dit l'un; *biondo e bello*, dit l'autre; très beau de corps, grand, bien fait, plus bel encore que le roi Ferdinand de Naples.., dit un troisième. Et, en effet, le roi Ferdinand et Alphonse, duc de Bisceglie, le deuxième mari de Lucrèce Borgia (celui-là même qui devait tomber sous le poignard de César), passaient pour les deux plus beaux princes du royaume. On pourrait multiplier les citations, mais c'est les résumer toutes, que de rapporter le passage du portrait qu'a tracé de César l'historien de *la Ville de Rome au moyen âge*. « La nature lui avait prodigué ses dons les plus heureux; comme Tibère dans l'antiquité, il était le plus bel homme de son temps; robuste de corps, il avait la force d'un athlète, et ne se laissait jamais entraîner par l'ivresse des sens, toujours au service d'une intelligence froide et aiguisée. Sur les femmes il exerçait une attraction magique... » La force physique de César était bien à la hauteur de sa beauté corporelle; quand on cite les récits des témoins oculaires, on a même peine à ne pas croire à quelque exagération. Il avait organisé à Rome des combats de taureaux selon la mode d'Aragon, et fermant la place de Saint-Pierre avec des barrières, pour en faire un cirque, on le vit un jour, lutteur sans rival, tuer cinq taureaux sauvages et foudroyer le dernier d'un coup d'espadon, aux cris d'une foule en délire (1). Les documens empruntés aux archives des villes de Romagnes sont d'accord, sur ce point, avec les témoignages vénitiens et ceux des panégyristes romains. Un de ses capitaines, Justolo, raconte qu'il brisait en deux un fer à cheval, courbait facilement une pique de fer et rompait un câble. Parfois, déjà duc des Romagnes, il sortait du palais, accompagné d'un de ses familiers, et, se mêlant aux paysans, sous des habits d'emprunt, engageait avec eux des luttes corps à corps. Un manuscrit de la bibliothèque de Cesena, où sont réunies toutes les poésies latines de Francesco Uberti, familier de

(1) « Le fils du pape, à cheval, dans un cirque qu'on avait formé tout près de l'escalier de Saint-Pierre, décochait des javelots aux taureaux; et, semblable à Pépin, d'un bras d'Hercule tranchait d'un seul coup la tête de l'animal. Rome, pleine d'admiration, portait aux étoiles sa force brutale. » (Paolo Capello, dépêche du 28 septembre 1500.)

César Borgia, contient même une épigramme : *Ad victorem rusticum*, adressée à un brave villageois qui, ne devinant pas le seigneur sous l'habit populaire, avait vaincu et roulé sans vergogne un compagnon du duc. Mais la preuve la plus décisive de l'extraordinaire énergie de son tempérament et de sa force de résistance, César la donna le jour où il triompha du mal qui emporta son père, à la suite d'un souper dans la vigne du cardinal de Corneto (1). Cette force physique et cette mâle énergie que César oppose à la maladie lorsqu'elle le terrasse, il l'opposera au destin qui le frappe. Après lui avoir refusé tout idéal politique et toute conception, c'est au moins une injustice à l'égard du sanglant aventurier, de lui contester la force morale au moment où la fortune se tourne contre lui. Capitaine de l'église, il ne vaut évidemment que par l'appui du saint-

(1) Le récit, répété par tous les historiens, qui attribue la mort du pape Alexandre VI et la maladie de César Borgia à un empoisonnement résultant d'une erreur commise par l'échanson, qui aurait confondu les vases et versé au pape la boisson que celui-ci réservait à son hôte le jour du repas chez le cardinal de Corneto, a pour origine une lettre écrite de Ségovie par Pier Martire da Anghiera, le 10 novembre 1503, c'est-à-dire trois mois après l'événement. Ce qui fit surtout croire à un empoisonnement, c'est l'aspect que présentait le cadavre exposé dans Saint-Pierre pour le baisement du pied : la face était noire et le corps démesurément enflé. Le peuple, en sortant de Saint-Pierre, répandit le bruit d'un empoisonnement : la simultanéité de la maladie de César (qui avait évidemment la même origine que celle de son père) donna encore créance à la même opinion; c'est ainsi que s'établit la tradition. Mais les faits sont les faits : le repas chez le cardinal de Corneto eut lieu le 5 août; le pape et César tombèrent malades le 10; le 13, on annonça dans Rome la gravité de leur état à tous deux; le 15, le mal augmenta, et Alexandre ne mourut que le 18, *c'est-à-dire treize jours après le repas chez Corneto.* Naturellement, le *Diarium* de Burkardt ne parle que de la fièvre : « Le 12, après vêpres, entre vingt et une et vingt-deux heures, le pape a été atteint de la fièvre, qui ne l'a pas quitté. » Giustiniani, l'envoyé vénitien, et Costabili, l'envoyé de Ferrare, l'ont vu le 14 sur son lit; et, jour par jour, ont informé leur gouvernement sans une seule fois manifester de soupçons Le pape leur a même parlé de sa dyssenterie et a fait allusion aux nombreux malades et aux cas de mort qu'on signalait dans la ville. On était en août, la chaleur à Rome était excessive; une fièvre pestilentielle régnait; le cardinal Borgia de Montréal, archevêque de Ferrare, avait été enlevé par l'épidémie cinq jours avant le souper chez le cardinal. En somme, c'est Guicciardini qui a fait le sort de la légende de l'empoisonnement en lui donnant ses grandes entrées dans l'histoire; mais M. Thuasne, qui vient de publier une édition de Burkardt avec notes et commentaires, ne trouve pas trace d'une telle assertion et reste indécis. Comme il faut toujours chercher une raison aux meurtres commis par les Borgia, raisons presque toujours simples, vraies et évidentes (car ils tuaient ou par colère ou par calcul), on ne comprend pas bien pourquoi Alexandre VI aurait attenté aux jours du cardinal de Corneto, et, surtout, se serait précisément rendu chez lui à cette intention. Corneto n'est pas un ennemi direct, pas plus qu'aucun de ses convives. Cette erreur d'un échanson qui confond les vases contenant le poison, rapprochée de la circonstance des treize jours qui s'écoulent entre le souper et la mort d'Alexandre, donne au fait de l'empoisonnement un air de fable. L'assertion, il faut le reconnaître, a trouvé crédit chez les historiens, grâce à l'horrible réputation du pontife et de son fils César. Tout le XVIIe et le XVIIIe siècles l'ont acceptée comme un fait sans peser les circonstances.

siège et l'alliance de la France qui en est la conséquence; si cet appui lui manque, sa puissance s'écroule et nous n'avons plus devant nous qu'un audacieux condottière : mais il y a encore une logique dans cette vie aventureuse; tout y est conséquent; le crime, le triomphe et la chute. Dès le premier jour, César entame la lutte avec la destinée qui l'a enfermé dans une impasse, et il en sort, annonçant à l'avance les coups qu'il va porter. Encore attaché à l'église, à peine à l'âge viril, nous venons de le voir affirmer ses ambitions et ses désirs, et, au moment de s'élancer, fixer les yeux sur la plus haute cime. Il parcourt une rapide carrière; comme tous les audacieux, il a ses jours de fortune, et il oppose aux rigueurs du sort une résistance opiniâtre et ne s'avoue jamais vaincu. Cette ténacité qui jamais ne se lasse, fait de lui une personnalité, mais comme il n'a réalisé qu'en partie les vastes desseins qu'il avait conçus, la figure historique reste ébauchée et comme foudroyée sur sa base.

IV.

L'auteur de *Rome au moyen âge*, tout en admettant que César avait conçu la pensée de reconstituer à son profit le royaume de l'Italie centrale, conteste que Machiavel ait le droit de dire qu'il y avait en lui quelque grandeur; et il ajoute : « Ce n'est pas la dernière idole que l'histoire aura encensée. » Le point de vue auquel se place Machiavel n'est cependant contestable qu'en ce qui touche la pensée secrète que César avait eue de s'isoler du saint-siège, une fois sa force constituée, et d'opérer pour son propre compte en Italie. Il est probable, en effet, que le meurtrier de Gandia, capitaine de l'église, puis prince français, enfin duc des Romagnes, bientôt maître de Pérouse, de Pise, convoitant Bologne, et osant même menacer la Toscane, était ce qu'on appelle « un tempérament; » il n'a jamais eu sans doute d'autre idée politique que le désir de régner et d'assouvir son ambition, comme Alexandre VI, de son côté, ne songeait qu'à enrichir ses fils, et ne se souciait de la puissance de l'église qu'en tant qu'elle augmentait la sienne. C'est même là, malgré des dons réels à côté de vices odieux, ce qui fait la faiblesse du pontife et du souverain. Mais les faits qu'accomplissaient le père et le fils n'en concouraient pas moins à l'unité de l'Italie; César agissait même contre Alexandre et détournait déjà le courant à son profit, puisqu'à la mort du pontife, tous ses capitaines refusèrent de remettre les forteresses des Romagnes aux mains de Jules II. Qu'importait dès lors au secrétaire de la république florentine quel était le bras qui frappait les tyrans, et le but personnel de celui qui organisait sagement ses conquêtes dans le plus vaste rayon possible du

territoire italien? Une heure viendrait où la besogne faite par ce bandit couronné, les tyrannies locales abattues, l'idée d'unité acceptée, un prince plus digne lui succéderait, commandant à une milice forte, permanente et ralliée à un seul chef. C'était là le rêve de Machiavel, quoi qu'on en dise, et quoiqu'on s'apprête, en Allemagne, à lui contester cette grande pensée. Une fois l'idée conçue, le secrétaire florentin n'était pas homme à marchander les moyens d'exécution : c'est la seule explication à donner du livre *du Prince* et du jugement porté par Machiavel sur la personnalité d'un homme aussi odieux que César. En histoire, d'ailleurs, les faits dominent les intentions ; la plupart des actions héroïques dont on recueille encore aujourd'hui les bienfaits, ou dont on subit le châtiment, ont dû être accomplies sans longue préméditation et ne sont souvent que le résultat d'un besoin d'agir inhérent aux hommes fortement trempés. Qui nous dit que le fait de la descente de Charles VIII en Italie ne fut pas la suite de cet instinct, de ce besoin de voir et d'entreprendre? Ici, Alexandre VI, dans une vue d'ambition personnelle, abat les barons romains ; bientôt, par le bras de César, il va supprimer les anciens vicaires de l'église, et, du même coup, mettre fin au despotisme. Que fait-il autre chose en réalité que de préparer l'œuvre qu'accomplira bientôt Jules II, c'est-à-dire la reconstitution du domaine temporel de l'église, la fondation d'une institution qui durera depuis 1510 jusqu'à 1860, conservant pendant plus de trois siècles la même forme de gouvernement, modifiée uniquement par les mœurs et les usages du temps? Pie III, qui succède à Alexandre VI, ne s'y trompe pas, et Jules II lui-même, dès les premiers temps de son pontificat, se fait l'allié et le protecteur de César : « *Filius dilectissimus*, » ainsi le désigne-t-il dans ses premières bulles. Mais le jour où le grand pontife qui voulait uniquement fonder le pouvoir de l'église et étendre son domaine comprend bien la pensée personnelle de Borgia et pénètre son dessein de régner seul et de se substituer partout au saint-siège, il se décide à en finir, même par la trahison, avec celui qui n'est plus à ses yeux qu'un perturbateur de la paix publique et un ambitieux redoutable. C'est la raison d'état qui a tué César, et le parjure du roi catholique, qui l'a livré, a trouvé là son excuse.

On pourrait d'ailleurs prouver que le Valentinois avait un plan nettement conçu et qu'il l'a formulé à plusieurs reprises. Francesco Maria, duc d'Urbin, disait tenir d'un de ses secrétaires qui avait été l'un des familiers de César, que ce dernier répétait volontiers qu'il se ferait « roi d'Italie. » Il y a deux témoins de cette préméditation : l'évêque Soderini, d'abord, l'envoyé de la république de Florence, et Machiavel lui-même, qui dénoncera un jour à la seigneurie les projets du fils d'Alexandre sur la Toscane. Soderini, lui, fut trompé et séduit par le charmeur. Les Florentins, à la suite de la révolte d'A-

rezzo, menacés d'un assaut par les capitaines de César, qui semblaient alors agir en dehors de lui, avaient envoyé l'évêque en ambassadeur au duc des Romagnes, au moment où celui-ci ajoutait chaque jour une nouvelle conquête à celle de la veille. Il venait d'entrer en vainqueur à Urbino et avait reçu Soderini, le 25 juin 1502, dans le beau palais construit par Frédéric de Montefeltre. « Ce seigneur est splendide et magnifique, dit l'évêque dans sa dépêche, et les armes à la main il est si courageux, que les plus grandes entreprises lui semblent faibles. Pour recueillir gloire et profit, il n'y a péril ni fatigue qui le rebute. Il se fait bien voir du soldat, il a accaparé les meilleurs hommes d'Italie et arrive ainsi à être redoutable et victorieux. Ajoutez à cela que la fortune lui est constamment favorable. » Le 9 juillet, Soderini essaie d'obtenir une promesse de neutralité, sinon un gage d'alliance. « Il ne pense en aucune façon à nous enlever quoi que ce soit, écrit encore l'évêque, et ne veut rien de personne; son but n'est pas d'opprimer, *mais bien d'en finir avec les tyrans*. D'ailleurs, ajoute-t-il encore, il met en avant tant de raisons qu'il faudrait beaucoup de temps pour lui répondre, car il a de l'esprit et de l'éloquence à revendre. »

Machiavel, lui, remplit trois missions successives auprès de César, et c'est vraiment un des spectacles les plus attachans de l'histoire que cette rencontre de deux tels acteurs sur la même scène. Le secrétaire de la république n'avait pas eu de relations directes avec Borgia avant la deuxième campagne des Romagnes; mais il suivait de loin sa marche, car ses ambassades en Italie et en France, lors de la campagne de Charles VIII, l'avaient mis à même d'apprécier la politique et la conduite du Vatican. Il avait souvent trouvé le Valentinois sur son chemin et, l'ayant deviné, il l'observait en artiste. Machiavel, en réalité, a toujours poussé la république et le roi de France à ménager Borgia; c'est lorsqu'il comprit que celui-ci menaçait Florence, que le secrétaire changea de tactique. Mais, même alors, il proposa à la république de faire d'un tel capitaine un allié plutôt qu'un ennemi, et il agit en conséquence. En octobre 1500, il le vit à Urbino pour la première fois, suivit de près ses armées, observa leur discipline, constata par lui-même l'action que le chef exerçait sur ceux qu'il commandait, et, avec sa perspicacité profonde, envisagea le fait important qui résulterait fatalement de ses actes militaires. Quant aux scrupules du jeune capitaine, il sut immédiatement à quoi s'en tenir, car il entendit César, faisant allusion à l'horrible carnage qu'avaient fait ses soldats lors du sac de Pergola et de Fossombrone, qui s'étaient soulevés, dire avec un horrible sang-froid : « Cette année, les constellations sont mauvaises pour ceux qui se révoltent. » Le secré-

taire florentin n'avait plus à douter que Borgia ne fût fidèle à l'avenir aux principes de ce « prince » idéal, dont il devait tracer le portrait : « Il ne devrait se laisser arrêter par aucune considération de justice et d'injustice, d'humanité, de cruauté, de honte et de gloire. » Ajoutez à cela que César était jeune, hardi, audacieux, et que Machiavel a dit encore : « Mieux vaut être impétueux que circonspect, parce que la fortune est femme et que, pour la subjuguer, il faut la violenter, car elle se laisse vaincre plutôt par ceux qui la violent que par ceux qui agissent avec circonspection, et toujours en sa qualité de femme, elle est l'amie de la jeunesse, parce que les jeunes gens ont moins de prudence que de décision et qu'ils commandent avec plus d'audace (1). » Dès lors, Machiavel suivit César dans la mêlée avec un intérêt croissant, et il a noté au jour le jour le degré d'énergie qu'il lui vit déployer au moment de la mort subite d'Alexandre VI et de la ruine de ses projets.

L'acteur et le drame étaient dignes du spectateur; par une dernière campagne dans les Romagnes, César voulait compléter la soumission des petits états dont l'ensemble devait former sa couronne. Il avait pris Cesena pour capitale provisoire et fait alliance avec les Bentivoglio, qui lui avaient cédé Castel Bolognese. Fidèle à son système de duplicité, il allait lever le masque et menacer Bologne, décidé à en faire la capitale définitive de ses états. C'est au moment même où il allait partir que son père et lui, ayant accepté à souper chez le cardinal de Corneto, tombèrent foudroyés par la maladie. César resta seul, entouré d'ennemis, menacé de toute part. Il n'était cependant pas pris à l'improviste; comme un joueur habile, en face de l'échiquier, a médité à l'avance la riposte aux coups qu'on lui peut porter, le Valentinois avait prévu tous les événemens que pouvait entraîner la mort de son père et trouvé le moyen de parer à tout. Il avait oublié un point, cependant, c'est que le même coup qui frapperait Alexandre le frapperait aussi (2). Peu importe! Grelottant la fièvre, on vient de rapporter César au Vatican; la maladie le terrasse, il commandera à la nature, et tandis que son père expire à ses côtés, pour conjurer la mort, il subit les plus cruelles épreuves et se soumet à un régime effroyable. Il échappe, en effet, mais il est défiguré et chancelant, son corps est secoué par

(1) *Le Prince*, chap. XXV, conclusion. Voir à ce sujet Antonio Medin, *Il Duca Valentino nella mente di Niccolo Machiavelli*. Florence, 1883.

(2) Machiavel a recueilli l'aveu de la bouche même de César : *Aveva pensato a tutto quello che potesse nascere morendo il padre, e a tutto aveva trovato rimedio, eccetto che non penso mai, in su la sua morte, di stare ancor lui per morire.* — (*Le Prince*, chap. VII.)

de violens soubresauts; à ses côtés, Bonafede, l'évêque de Chiusi, vigoureux comme un soldat, l'encourage à l'action. Son armée, encore intacte, solide et fidèle, peut tenir la ville de Rome en échec; il appelle Michel Corella, son capitaine, son bravo, son âme damnée, le Michelotto des chroniques : l'argent est le nerf de la guerre, il lui ordonne d'abord de saisir le trésor du Vatican. Michelotto obéit, s'introduit chez le cardinal trésorier et, mettant le poignard sur la poitrine de Casanova, se fait livrer les clés et s'empare de cent mille ducats, selon Burkardt, de trois cent mille au dire de Sanudo. Cependant, dans Rome, les ennemis des Borgia se sont ralliés; les Orsini se lèvent; Fabio, l'un deux, vient de rencontrer sur sa route un des parens du Valentinois, le seul Borgia qu'on pouvait atteindre; il l'a tué, s'est lavé les mains et le visage dans son sang, déclarant à tous que tel est le sort qu'il réserve au fils d'Alexandre. Le sacré-collége comprend le danger; quelques heures encore, Rome, en proie aux factions, sera saccagée.

César a 9,000 hommes d'armes disciplinés qui obéissent à un signe; lui seul peut empêcher une collision; il faut donc traiter avec lui, assurer la réunion du conclave, faire un souverain pontife et sauver la ville éternelle. Le plan sourit au capitaine et le rôle qu'il y doit jouer lui convient; il dispose de huit voix au sacré-collége : il peut faire un pape de son choix, et, fort de ce nouvel appui, achever l'œuvre de son ambition. César accepte donc les ouvertures de la curie; il se déclare prêt à traiter, pourvu que les ambassadeurs des puissances garantissent l'engagement. Les envoyés se rendent auprès de lui; l'Italie, l'Europe tout entière est représentée autour de ce lit où César, défaillant, oppose à la douleur son énergie indomptable. Il assurera la liberté du conclave en se retirant avant trois jours avec ses troupes en dehors des portes; en échange, on le confirmera dans son titre de capitaine général des troupes de l'église et de duc des Romagnes; et, pour atteindre les Orsini qui le menacent, on publiera à son de trompe, dans toute la cité, l'édit qui punit de mort toute insulte faite aux Borgia et à ceux de leur parti. Le 2 septembre, le capitaine sort de la cité, couché sur une litière de drap noir, portée sur les épaules de ses hallebardiers et escortée par sa cavalerie. Sa famille le suit, sa mère, la Vanozza, est au milieu des rangs avec Joffre, le prince de Squillace, son frère; autour de la litière, pour lui faire honneur, chevauchent les ambassadeurs d'Espagne, de France, et le représentant de l'empereur. Rome vient d'échapper à un immense danger : si César n'eût été qu'un aventurier vulgaire, il n'aurait pas résisté à l'envie de régner une heure sur la ville éternelle, qui n'avait plus de pontife, et de s'asseoir à la fois sur le trône de César et sur le trône de Saint-Pierre. Qui peut dire que Borgia, dans le

délire de la fièvre qui l'agitait, n'a pas roulé dans son cerveau cette pensée terrible? Cependant il part; il va jusqu'à Népi sur les épaules de ses archers, de là, il intrigue avec le collège; mais ses menées seront vaines; la France, l'empire et l'Espagne ont leur candidat. Les Espagnols, qui ont assez de force pour s'opposer à l'élection d'un ennemi, n'en ont pas assez pour faire un pontife. Borgia a compris la situation; il s'entend avec l'évêque de Chiusi, qui va devenir l'âme de l'intrigue et susciter une candidature de transition : celle de Piccolomini. Le vieillard a un pied dans la tombe, mais il ceindra la tiare parce qu'il s'engage à confirmer le Valentinois dans ses charges et dignités. Le conclave, ouvert le 16 septembre, est clos le 22; dès le lendemain de son élection, Pie III donne des gages. Bonafede reçoit sa récompense et est nommé gouverneur de Rome; le 23, l'ambassadeur de Venise, venu à l'audience, s'entend reprocher par le pontife l'attitude de la république à l'égard des Romagnes qu'elle convoite; et quand le cardinal Della Rovère, de son côté, tente de faire rendre Sinigaglia à son neveu, ou quand Riario demande la réintégration des Sforza à Imola et à Forli, où César règne, le nouveau pontife défend énergiquement les droits du Valentinois. Il envoie même un légat à Pérouse pour dissiper la ligue qui se forme entre les ennemis du duc et expédie des commissaires dans les Romagnes pour prescrire à tous l'obéissance. Rien n'est perdu pour César, puisque Pie III est son allié; il va employer la ruse, et, par l'organe des cardinaux espagnols, demander le droit de rentrer dans Rome. Pour arriver à leur but, ceux-ci le représentent comme misérable, ruiné par la maladie et près de sa fin; et, en effet, la fièvre le mine. L'ambassadeur de Ferrare (car Este aussi le trahit : qu'est-ce que Lucrèce Borgia sans l'appui d'Alexandre?) proteste auprès du pontife contre l'idée du retour de César. Le vieillard qui porte la tiare est attendri : « Je n'aurais jamais cru, dit-il à l'ambassadeur, que j'en arriverais à sentir de la commisération pour un tel homme, et cependant ma pitié est profonde. Les cardinaux espagnols intercèdent pour lui : ils me disent qu'il n'a plus de chances de recouvrer la santé et qu'il désire venir mourir à Rome. Je lui accorde l'autorisation qu'il demande. » César rentre, en effet, le 3 octobre avec 150 chevaux et 500 fantassins; il avait dû envoyer une partie de ses troupes à Louis XII avec La Mirandole et Trivulzio, et, au cours des événemens, son armée commençait à se débander. Les cardinaux Sforza, Rohan, San-Severino et d'Albret rentraient avec lui; il fut habiter le palais de Saint-Clément, encore malade, livide, obligé de se faire porter sur les épaules de ses gardes.

Après vingt-neuf jours d'absence employés à intriguer et à envoyer ses fidèles réconforter ses capitaines qui tiennent les villes

des Romagnes ou punir les rebelles, le voilà de nouveau sur la scène ; il renaît à l'espérance. Giustiniani, l'ambassadeur de Venise, qui l'observe attentivement, — car la république convoite Rimini et les Salines, — vient lui rendre hommage et écrit au sénat : « Le duc n'est pas aussi mal qu'on le croit; il parle avec arrogance et dit que bientôt il rentrera en possession de tous ses états. » César, en effet, croyait avoir vaincu la destinée et paré le coup ; les nouvelles des Romagnes étaient bonnes ; les villes restaient paisibles et celles qui se levaient étaient domptées ; Cesena, sa capitale, lui envoyait même des ambassadeurs qu'il recevait en roi, les renvoyant chargés de présens. En somme, on lui revenait de toute part; c'est à ce point que son cruel ennemi, Julio Orsini, fit un accord avec lui, et que Pie III, remettant les choses juste au point où elles étaient au moment de la mort d'Alexandre, lui accordait de partir pour sa quatrième campagne. Le pontife expédia même un bref aux Florentins pour leur demander passage pour l'armée de César, « qu'il aimait tendrement, paternellement, dit le bref, à cause de ses qualités rares et supérieures. » Au fond, malgré les apparences, sauf le pape et ses peuples des Romagnes, tout le monde le trahissait; on s'était réjoui de sa chute et on craignait sa résurrection. Les Florentins répondaient en amis, mais sous main ils ordonnaient à Machiavel de se rendre à Rome avant le départ du duc et de l'arrêter à tout prix. Les barons romains avaient bien signé un accord avec lui, mais ils étaient décidés à ne pas l'observer ; quant aux Vénitiens, s'ils avaient cessé leurs tentatives sur Rimini et Cesena : c'est qu'ils avaient compris que les peuples des Romagnes ne voulaient pas de leur joug. En attendant, embusqués à Ravenne, ils encourageaient deux des ennemis de César, Bartolomeo Alviano et Baglioni de Pérouse, et ceux-ci, d'accord avec l'ambassadeur d'Espagne et les Orsini, formaient une armée solide pour l'attaquer, le bloquer dans Rome et s'emparer de sa personne. Dix jours après sa rentrée dans la ville, ses ennemis signaient le traité offensif et défensif, où il était nettement stipulé qu'on poursuivrait le duc des Romagnes « jusqu'à la mort. » L'Espagne était entrée dans la ligue ; Gonzalve de Cordoue, qui la représentait à Naples, promulgua un édit défendant aux capitaines de Castille de servir sous la bannière de César, et leur enjoignit de se rallier à lui pour arrêter Louis XII dans sa marche sur Naples. C'était un coup porté aux bandes du Valentinois ; Ugo de Moncade, avec la fleur de ses braves, allait l'abandonner. Borgia fut beau joueur : il souhaita la victoire aux transfuges qui allaient rejoindre son ennemi et combattre pour le roi. Cependant, le traité fait entre l'Espagne, Alviano, Baglioni et Orsini s'exécutait; chaque jour, par bandes détachées, des hommes d'armes entraient dans Rome; autour du palais de Saint-Clément, où logeait

le Valentinois, s'élevaient déjà des rumeurs; on s'apprêtait à l'attaquer jusque dans le Vatican. Toutes les portes de Rome étaient gardées à l'extérieur, il ne pouvait plus s'échapper; s'il essayait de fuir du côté de la mer, par Ostie, Mottino, l'ancien capitaine des galères d'Alexandre VI, se chargeait de le livrer à la ligue. Douze jours à peine s'étaient écoulés depuis le moment où César était rentré à Rome plein d'espérance; comprenant l'imminence du danger, il tenta d'en sortir par la porte Viridaria, dont il avait soudoyé les gardes, et il s'avançait déjà quand deux de ses compagnies tournèrent bride et le trahirent. Les Espagnols partis, ses troupes s'égrenaient; il ne lui restait plus que 70 chevau-légers, et Orsini, bien accompagné, coupait la route. Il fallut rentrer à toute bride et s'enfermer dans le Vatican; on allait l'y assiéger. L'Alviano, capitaine de la ligue, le cherchait, criant : « Mort ou vif! » Fabio Orsini et Renzo de Ceri s'étaient chargés de donner l'assaut au « Borgo, » que César avait fortifié. On le prit ainsi entre deux feux; en incendiant la porte Torrione, il était facile de pénétrer dans le Vatican. Le Valentinois était à deux doigts de sa perte; les cardinaux Borgia, de Salerne, d'Arborea et de Sorrente, le firent alors passer par le souterrain qui, de Saint-Pierre, conduit dans le môle d'Adrien; ses deux fils naturels et les petits ducs de Nepi et de Sermoneta le suivirent. Cette fois, César était traqué comme une bête fauve; on mit son palais du Borgo à sac et on détruisit tout ce qu'il possédait, sauf les objets précieux ramassés à la hâte et envoyés à Ferrare sous le couvert du cardinal d'Este. Les Orsini, voyant que Pie III le protégeait encore et le cachait à leurs coups, changèrent de tactique, et, renonçant à employer la force, intentèrent à leur ennemi une action judiciaire comme spoliateur des biens des barons, demandant qu'il fût gardé à vue dans le château Saint-Ange jusqu'à ce que l'arrêt fût rendu. L'appui du pontife, joint aux démarches des cardinaux espagnols, pouvait encore le sauver; il aurait fui la nuit, déguisé en moine, afin de rejoindre Micheletto à Rocca Soriana, et, une fois là, rappelant Baldassare da Spicione et Taddeo della Volpe, ses capitaines, il se serait jeté dans les Romagnes. Tel était son plan; mais, nouveau coup du sort, le 18 octobre, cinq jours après qu'il était entré dans le môle d'Adrien, Pie III mourait subitement après vingt-sept jours de pontificat.

On peut croire que César est terrassé; mais Machiavel, qui a quitté Florence en toute hâte pour venir à Rome, le voit, le 26 octobre, dans sa prison, et écrit le jour même aux dix de Florence : « Le duc est enfermé dans le château; il espère plus que jamais faire de grandes choses, en supposant qu'il fasse un pape à son gré et au gré de ses amis. » En effet, c'était une nouvelle partie à jouer;

le conclave allait encore se réunir, il fallait tenter de nouveau la fortune et déployer toutes ses ressources pour assurer l'élection du cardinal de Rohan, le candidat français. Aragon, qui veillait, fit échouer ces prétentions; il fallut se rejeter sur Della Rovère; sans doute, ce cardinal avait été l'ennemi des Borgia, mais depuis il semblait s'être rallié; et, du moins, il avait la réputation de garder la foi jurée. César, en échange de certaines garanties, lui donna les voix dont il disposait, et Della Rovère fut élu le 1er novembre sous le nom de Jules II. L'appui que César venait de prêter au nouveau pontife était une faute dont il allait bientôt se repentir; néanmoins, il envoya un de ses gentilshommes auprès de lui, et ses félicitations furent les bienvenues. Bientôt même, César s'enhardit jusqu'à porter ses hommages au Vatican et franchit les portes du château Saint-Ange, entouré d'un état-major de quarante gentilshommes et capitaines. Pendant dix jours, on le vit parmi les familiers du pape, qui semblait l'écouter avec satisfaction. Un soir, il reçut une mauvaise nouvelle; ses villes des Romagnes étaient réoccupées une à une par les anciens seigneurs; de tout son nouveau duché, Forli, Imola, et les forteresses où il avait jeté d'audacieux compagnons, lui restaient seules fidèles. Il osa demander un laisser-passer pour aller châtier les rebelles; Jules II, influencé par les ennemis de César, et pénétrant peut-être déjà son dessein de garder les territoires en dehors de toute suzeraineté du saint-siège, se retourna soudain contre lui. Il dissimula cependant, accueillit favorablement sa demande et alla même jusqu'à lui assurer un libre passage chez les Florentins. Sous main, il le jouait : et faisant allusion au traité régulier qu'il avait signé avec lui pour obtenir les voix des cardinaux espagnols, on l'entendit dire à Machiavel et à Giustiniani, l'ambassadeur de la sérénissime république : « Le duc n'aura pas un créneau de mes forteresses. Je ne suis obligé envers lui qu'à la vie sauve et à la libre jouissance de ses biens, mais en le favorisant auprès des Florentins, j'agis de façon à conserver la Romagne à l'église. » Jules II, en réalité, voulait encore se servir du capitaine, quitte à le jouer plus tard. Cependant, le laisser-passer n'arrivait pas; et on devine sans peine que Machiavel se chargeait d'en retarder la délivrance. César alla droit au secrétaire florentin et joua franc jeu; il se déclara résolu à passer par Ostie, à aborder à Livourne ou à Gênes avec cinq galères de la flotte pontificale : « Si je n'ai pas le libre passage, dit-il à l'envoyé, je signe un traité avec les Vénitiens et même avec le diable : je ramasse tout mon argent, j'assemble tous mes amis, je joue mes dernières ressources, et, une fois à Pise, j'emploie tout ce qui me reste de forces à faire du mal aux Florentins. » Machiavel essaya de le tromper encore; il savait

que tout le monde était contre lui et le temps était son allié. Dès que César sut que les galères étaient prêtes, il sortit de Rome, afin de s'embarquer; mais le pape, mettant les jours à profit, avait organisé contre lui la défense des Romagnes, expédié par toutes les villes des brefs par lesquels il déclarait qu'il ne reconnaissait pas l'autorité du duc comme suzerain de l'église, et exhortait les peuples à secouer ce joug et à rentrer sous la bannière du saint-siège, qui, sous son règne, ne les abandonnerait plus. Le 21, on apprit au Vatican que les Vénitiens, profitant de l'occasion, attaquaient Faenza; Jules II, qui redoutait Venise plus encore que César, fit partir Soderini et le cardinal Ramolino pour retenir Borgia à Ostie et lui arracher l'ordre de livrer les forteresses, promettant de lui donner en échange les moyens de réoccuper tout le territoire, pourvu qu'il se considérât comme le mandataire du saint-siège. César refusa; Jules II ordonna alors au capitaine des galères de le retenir prisonnier. Pendant ce temps-là, on faisait couper les jarrets des chevaux de son escadron et pour achever cette ruine et trancher dans le vif, un bref, rendu public, instituait Giovanni Sacchi, évêque de Raguse, gouverneur des Romagnes et de Bologne à la place du Valentinois, enjoignant en outre à toutes les anciennes seigneuries d'arborer le drapeau pontifical. La rupture était complète; devant des décisions aussi fermes, César résistait cependant encore, parce que, malgré l'attitude énergique du pape, les nouvelles qui lui parvenaient des Romagnes étaient rassurantes; Imola, sans doute, venait de se révolter contre son autorité, mais presque partout les forteresses tenaient énergiquement, et Ottaviano Sforza, ayant tenté de rentrer, avait été jeté du haut des murailles avec un poignard dans le cœur.

C'est cette fidélité de ses chefs qui causa le perte de César. Jules II le fit prendre à Ostie, au moment où il allait monter sur ses galères; il ordonna de la ramener au Vatican, où cette fois il eut pour prison les appartemens du trésorier, Francesco Alidosio. Le cardinal de Rohan vint le voir et lui témoigna de l'intérêt. Jules II, à la fois ferme et souple, essaya, par des promesses et par son accent simple et cordial, de lui arracher les clefs des forteresses. Il résistait encore, mais chaque jour amenait un nouveau désastre; Michelotto, son bravo, Carlo Baglioni et Taddeo Della Volpe, ses capitaines fidèles, pris entre les Florentins, Venise, et les alliés du saint-siège, furent faits prisonniers. Ce fut un coup terrible. César eut un moment de faiblesse et proposa une transaction: il donnerait l'ordre à ses officiers d'ouvrir les portes des forteresses de Forli et d'Imola, mais, en échange, il se retirerait de Rome avec ce qui lui restait de troupes. Cette fois, à côté de la signature du pape, il exigea celle

du cardinal de Rohan. Jules II le prit de haut et refusa. Borgia en appela alors à Hercule d'Este, qui l'abandonna. Heure par heure, la situation empirait. Le pontife organisait son armée pour résister aux Vénitiens et venait d'appeler Guidobaldo, duc d'Urbin, pour remplacer César, comme capitaine général des troupes du saint-siège. Quoique Borgia eût enlevé au duc d'Urbin son duché et fait transporter à Cesena toutes les richesses amoncelées par Frédéric de Montefeltre dans le beau palais de la ville, il osa demander une entrevue au nouveau capitaine; et c'est à Guidobaldo lui-même qu'il remit les lettres par lesquelles il autorisait ses propres officiers à l'abandonner dans cette cruelle épreuve. Comme témoignage de sa sincérité, Pier d'Oviedo, gentilhomme du Valentinois, servirait d'otage, tandis que Carlo da Moncalieri représenterait le saint-siège. Oviedo partit pour Cesena; il entra seul dans la forteresse, muni des lettres de César, et les autres envoyés du Vatican restèrent au pied du rempart. Pier Remirès, qui commandait, lut les pouvoirs, mais à peine en eut-il compris la teneur, il ordonna de poignarder le gentilhomme qui avait osé se charger d'un tel message. Pour comble à un tel forfait, il fit pendre le cadavre et cria du haut du rempart: « Je ne rendrai la forteresse que quand le duc sera libre. c'est ainsi que je punis les traîtres. » A cette nouvelle, Jules II ne put se contenir, mais comme le traité passé avec César au moment du conclave l'enchaînait, il se résolut à accélérer l'action judiciaire intentée par les Orsini, afin de pouvoir légalement ruiner le Valentinois, le perdre et, s'il était condamné, l'exécuter. La mère de César, la Vanozza, était restée dans Rome avec les deux enfans naturels de son fils; elle s'enfuit à Naples pour supplier le marquis de Mantoue, Gonzague, qui était leur parrain. César résistait toujours; au milieu du mois de décembre, Machiavel, qui ne le perdait pas de vue, fut le visiter encore une fois. Il le trouva armé de patience, comme un homme qui a envisagé la mort. Il habitait toujours les appartemens du trésorier et conservait son élégance et son faste habituels; ses secrétaires et ses gentilshommes lui étaient restés fidèles; Giovanni Vera entre autres, son ancien précepteur de Pise, qui avait pour lui une vive affection, ne le quittait pas. Machiavel le vit, couché sur son lit et regardant jouer aux échecs; de temps en temps, on annonçait quelque cardinal espagnol qui bravait le saint-siège pour venir le saluer; le Valentinois se levait, parlait parfois avec une rage froide et concentrée, et raillait ces puissans qui avaient peur d'un homme enchaîné, malade, qui grelottait la fièvre « et dont personne, disait-il, n'aurait garanti la vie pour une heure. » Cependant, dans une dépêche postérieure, le secrétaire florentin, qui l'a revu, ne peut s'empêcher de reconnaître que

César, peu à peu, « branle au manche (1). » Encore quelques jours et, gardé à vue dans le Vatican, le prisonnier aurait certainement disparu, mais un événement inattendu, en rendant un peu de force au parti des cardinaux espagnols, sauva encore le prisonnier. Gonzalve de Cordoue, le 31 décembre, était vainqueur des Français au Garigliano, et cette victoire assurait le pouvoir d'Aragon sur le royaume de Naples. C'était un redoublement d'influence au collège en faveur des Espagnols, qui devaient tout aux Borgia. Don Diego de Mendoza, ambassadeur des rois catholiques, profita habilement de ce retour de fortune et se joignit aux cardinaux, proposant sa médiation sur cette base : César rendrait les forteresses et, s'embarquant à Ostie, partirait pour la France, où il retrouverait ses parens, les d'Albret et ses protecteurs de la cour. Soit ruse de la part du duc des Romagnes, soit impuissance réelle de César sur ses capitaines, ceux-ci, cette fois encore, ne voulurent pas obéir aux ordres de leur chef. Cependant, le 14 février, Jules II rendit la liberté à son prisonnier ; il se montra même plein de courtoisie à son égard et renouvela ses promesses. Mottino, le capitaine des galères d'Ostia, reçut la mission de l'accompagner jusque dans un port français, et le cardinal Santa Croce, qui s'était porté garant, quitta Rome avec lui, chargé de s'assurer de son départ. Le 26 février, le capitaine allait lever l'ancre quand on apprit à Ostie que les places fortes étaient aux pontificaux ; le cardinal Santa-Croce, en face de cette satisfaction donnée au saint-siège, mit en liberté son otage, se bornant seulement à lui faire signer un engagement de ne jamais prendre les armes contre le pontife. Cette fois encore, le Valentinois semblait avoir vaincu la destinée.

V.

Au moment de quitter le sol de l'Italie, Borgia, libre désormais, sentit qu'il renonçait à toute espérance de domination ; quelque temps auparavant, il avait eu la précaution d'envoyer les cardinaux Ramolino et Borgia à Gonzalve de Cordoue afin de lui demander un sauf-conduit au nom du roi catholique ; il l'avait obtenu. Fort de la foi jurée, au lieu de faire voile pour la France, il monta à cheval avec deux de ses compagnons et se dirigea sur Naples, où l'attendaient tous ceux qui ne désespéraient pas encore de sa fortune. Le 28 avril (1504), il se présenta à Gonzalve, entouré d'un certain nombre de gentilshommes qu'il avait ralliés. L'illustre capitaine le

(1) Autre dépêche aux Dix : « *Poco a poco sdrucciola nell' avello.* Il s'achemine à sa fin. »

reçut en soldat; il devint pendant quelque temps son familier, vécut librement dans la ville, déployant un certain train et montrant une parfaite aisance. Il venait souvent au Castello-Nuovo s'asseoir à la table du vainqueur du Garigliano, exposant chaque fois ses plans, ses idées militaires, pesant les chances de réussite qu'offrait la politique du moment. Gonzalve fut séduit; il lui conseilla de rallier ses capitaines, l'autorisa à organiser des milices et convint même de fournir les galères pour inquiéter les Florentins et aller au secours de Pise. César formerait des escadrons, préparerait son artillerie et rallierait ses compagnons d'armes. Le capitaine se sentait dans son élément, Pise venait de lui envoyer un ambassadeur, il renaissait à l'espérance. Appuyé sur l'Espagne, il allait faire encore de grandes choses et se venger des Florentins. Le 25 mai, tout semblait résolu, les milices étaient prêtes, les rendez-vous donnés aux divers officiers, César allait partir; on avait même, dans la journée, chargé les derniers canons à bord des galères : il vint le soir à Castel-Nuovo prendre congé de Gonzalve; celui-ci l'embrassa et lui souhaita bonne chance; mais, au moment où il allait franchir la poterne, Nugnio Campeo, le commandant du fort, lui demanda son épée : « Au nom du roi de Castille! »

C'était l'œuvre de Jules II; en face des nouvelles manœuvres du Valentinois, il avait envoyé un ambassadeur en Espagne pour se plaindre de l'attitude du royaume à son égard, dénoncer les préparatifs de Gonzalve et la protection accordée au fils de Borgia; sans doute il avait garanti la vie de César, mais, de son côté, le Valentinois n'exécutait point ses engagemens, et les forteresses tenaient toujours. Le pontife dénonçait donc ces nouvelles intrigues: de Naples, César devait aller à Pise avec les galères d'Espagne; et, par la Garfagnagna, il entrerait dans les Romagnes et mettrait le feu à l'Italie. D'ailleurs, il fallait s'attendre à le voir bientôt trahir l'Espagne comme il avait trahi le saint-siège : le roi catholique prévenu, c'était à lui d'aviser. La réponse aux doléances de Jules II ne s'était point fait attendre; pourtant, Gonzalve, au nom du roi d'Espagne, avait signé un sauf-conduit que César avait fait passer à son fidèle capitaine Baldassare da Scipione; Prosper Colonna s'empara de ce dernier et annula le gage. Ce n'était pas assez; il s'agissait désormais d'obtenir du prisonnier la reddition définitive des forteresses. Trois longs mois s'écoulèrent en entrevues, en ruses, en menaces et en intrigues, avant qu'on pût arracher au Valentinois l'ordre formel de livrer les places; il ne céda qu'en échange d'une nouvelle promesse de liberté; et c'est alors que, donnant à Gonzalve de Mirafonte, qui avait juré de mourir dans la Rocca de Forli, l'ordre impérieux d'en ouvrir les portes, il ajouta : « Décidément la for-

tune est déchaînée avec trop de violence contre moi. » Dix jours après, on apprit à Naples que les capitaines des Romagnes étaient sortis des forts, à cheval, bannière au vent, suivis de leurs officiers, au cri de : « Duca!.. Duca!.. »

Le soir du même jour, au moment où César se croyait libre puisqu'il avait accompli sa promesse, on s'empara de sa personne, et, porté de force à bord d'une galère, quelques heures après il faisait voile pour l'Espagne, accompagné d'un seul écuyer, et gardé à vue par son ennemi le plus cruel, Prospero Colonna, chargé d'escorter le prisonnier, que les galères du roi de France auraient pu tenter d'enlever.

Laudabilis perfidia, dit l'historien de Thou ; ce ne fut pas l'avis de Louis XII, qui comptait encore sur César pour agir en Lombardie. « La parole du roi d'Espagne vaut la foi carthaginoise, » dit le souverain en apprenant l'enlèvement du Valentinois. « Le monde applaudit, écrit Gregorovius, mais la mémoire de Gonzalve a gardé cette tache. Lui aussi sentit le remords, car il fut trahi par un roi. » On dit que le grand capitaine, près de sa fin, s'accusa publiquement d'avoir manqué deux fois à sa parole, envers le roi Ferdinand et envers le Valentinois. Edoardo Alvisi, l'historien de la conquête des Romagnes, raconte que Baldassare da Scipione, le capitaine entre les mains duquel on avait annulé le sauf-conduit, fit publier un défi dans toute la chrétienté « à quiconque de la nation espagnole oserait dire : Le duc Valentino n'a pas été livré malgré le sauf-conduit du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, au mépris de la foi jurée et à la honte de leur couronne royale. »

César était monté sur la galère le 20 août; le même jour, pour preuve de l'entente entre Jules II et les rois catholiques, partait de Rome, à l'adresse du sénat de Venise, la dépêche suivante, signée de Giustiniani, ambassadeur de la Sérénissime auprès du saint-siège : « *Ultimo*, Sa Sainteté m'a dit, ce que j'avais d'ailleurs recueilli d'autre part : que le Valentinois vient d'être envoyé en Espagne, bien gardé, accompagné d'un seul page. Le pape ajoute qu'il a eu en mains des lettres personnelles du roi d'Espagne au sujet de cette résolution, lettres contenant l'ordre de l'envoyer strictement gardé. »

César ne devait jamais revoir l'Italie; il n'avait pas atteint sa vingt-huitième année, et sa carrière politique et militaire avait duré quatre ans à peine. A son arrivée en Espagne, on l'enferma à Chinchilla, dans le royaume de Valence ; le lieu paraissant peu sûr, il eut pour nouvelle prison le chateau-fort de la Mota, à Medina del Campo. Pendant ce temps, à Rome, les Orsini poursuivaient la cause judiciaire qu'ils lui avaient intentée afin d'obtenir un arrêt. « Les

lettres d'Espagne, dit l'ambassadeur de Venise au sénat (13 octobre 1504) racontent avec quelle rigueur on tient enfermé le Valentinois. Ici on instruit son procès pour le meurtre du duc de Gandia et celui de son beau-frère, avec la pensée de lui infliger la mort. » Jamais le silence ne se fit entièrement sur le prisonnier; on le regrettait dans les Romagnes, où, à chaque instant, on s'attendait à le voir reparaître. Jules II déployait une extrême rigueur; il tentait de terrifier ses partisans et de décourager ses anciens sujets. A Pesaro, Giovanni Sforza, l'ancien mari de Lucrèce, avait repris possession de sa seigneurie et se vengeait de tous ceux qui s'étaient ralliés au Valentinois. Michelotto, le capitaine des gardes, était gardé à vue dans les prisons du Vatican. Le pontife voulait se servir de lui pour perdre César aux yeux de ses propres partisans, et faire trahir le secret de ses crimes par celui qui en avait été le complice et l'exécuteur. Soudain, le 13 janvier 1505, du nord au sud de l'Italie, on parla de la mise en liberté du prisonnier. Le bruit partait de Rome où les cardinaux espagnols entretenaient l'agitation au profit du fils d'Alexandre. « Ici, écrit Giustiniani au sénat de Venise, on dit publiquement que le roi d'Espagne a libéré le Valentinois; il lui a envoyé une escorte honorable en lui faisant dire qu'il ne se bornera pas à le tirer de prison, mais qu'il prétend se servir de son bras pour les affaires d'Italie. Tous ceux qui lui sont restés attachés sont pleins d'allégresse. » A la même date, l'envoyé florentin donnait la même nouvelle aux « dix de la Balia; » mais, le 11 février suivant, le Vénitien démentait sa dépêche précédente : « Le dit Valentinois est tenu plus étroitement que jamais, car on a découvert qu'il avait tenté de fuir. Ses partisans ici sont outrés. » Il y avait cependant quelque chose de vrai dans la rumeur qui avait failli soulever les Romagnes et terrifié le Vatican. Dans les premiers mois de l'année 1506, Ferdinand le Catholique avait effectivement jeté les yeux sur César pour lui confier des troupes et l'envoyer en Italie afin de s'emparer de Gonzalve de Cordoue, qu'il regardait désormais comme un traître. Quelle revanche pour César! Le roi d'Espagne demanda même alors à son gendre, le régent Philippe le Beau, de lui envoyer le prisonnier; celui-ci n'obéit point. Philippe, fils de l'empereur Maximilien, avait des prétentions personnelles à la couronne de Castille, et lui aussi comptait sur l'épée du Valentinois. De sorte que cet homme désarmé, battu par le sort, derrière les murs d'un cachot, était encore regardé comme une force par les deux partis qui allaient se disputer l'héritage d'Isabelle la Catholique. L'année 1506 fut une année troublée pour l'Espagne; parmi les princes feudataires de la couronne, les uns tenaient pour Philippe, les autres pour Ferdinand; César, en habile conspirateur,

profita de ces dissentimens pour nouer des relations et mettre son beau-frère le roi de Navarre dans ses intérêts. Le 25 octobre 1506, ayant jeté une corde sur un gouffre qu'on croyait infranchissable, il s'évadait de la Mota (1) « par grand miracle, » trouvait des chevaux et des cavaliers navarrais prêts à l'escorter, et, sans débrider, se réfugiait sur les terres du comte de Benavente. En réalité, le chevalier de Ségovie, Gabriel de Japia, lieutenant de l'adelantado de Grenade, don Diégo de Cardenas, qui était chargé de le garder, avait fermé les yeux sur sa fuite; il allait d'ailleurs subir un procès et payer chèrement sa complicité. Du mois d'octobre au mois de décembre, le fugitif vécut sous la protection des Benavente, attendant l'heure où les partisans de l'empereur Maximilien (qui, à la mort de Philippe le Beau, survenue subitement, avait hérité des prétentions de son fils à la couronne d'Espagne) lui donneraient les moyens d'agir. Rien ne se décidait; César tour à tour eut recours à Louis XII, à sa sœur Lucrèce, à Gonzague et à l'empereur; abandonné de tous, mais soutenu par les nouvelles qui lui parvenaient des Romagnes, il résolut de se retirer à Pampelune auprès de son beau-frère de Navarre.

Le 3 décembre 1506, César arrivait à Pampelune; le 7, il expédiait son secrétaire Federigo au marquis de Gonzague avec mission de lui dire de vive voix les péripéties de sa fuite, ainsi que ses projets et ses espérances : « Votre Excellence saura qu'après tant de revers, il a plu à notre Seigneur Dieu de me rendre libre et de me laisser m'évader de ma prison dans les circonstances que vous dira Federigo, mon secrétaire, porteur de la présente. Plaise à Dieu, dans sa clémence infinie, que ce soit pour son plus glorieux service ! Pour le moment, je me trouve à Pampelune, auprès de Leurs Majetés le roi et la reine de Navarre. J'y suis arrivé le 3 décembre. » De Bologne, où la nouvelle de sa fuite parvint à Gonzague, elle se répandit bientôt dans toute l'Italie, et chacun se dit que le Valentinois allait de nouveau jeter son épée dans la balance. L'effervescence fut telle dans les Romagnes, que Jules II fut contraint de prendre des me-

(1) Comme Brantôme, en son temps, visitait le donjon, le gardien, en lui montrant l'étroite lucarne par laquelle César avait dû passer pour s'enfuir, lui dit : *Por aqui César Borja se salvo, por gran milagro.* On a à ce sujet une dépêche de Hiéronimo Vianello, l'ambassadeur de Venise en Espagne, datée de Burgos, 1er novembre 1506, et une autre du 17 du même mois. On n'a jamais donné de détails sur cette fuite; au dire de Vianello, l'entente avec le roi de Navarre était complète, et César avait mis des gardiens dans le complot. L'un d'eux lui montra la route et passa le premier : la corde était trop courte, le pauvre diable, en se laissant tomber, se démit un membre et resta sur place. César, passant à son tour, eut plus de bonheur, il sauta sur le cheval préparé et gagna le large. Le gardien blessé fut ramassé sur place, interrogé et écartelé.

sures et de renforcer toutes les garnisons. Mais l'alerte fut courte; le 12 mars 1507, comme il conduisait les troupes de Navarre devant le château-fort de Viana, où il voulait contraindre à s'enfermer le comte de Lerins, Loys de Beamonte, sujet rebelle à son roi, César, qui se croyait suivi de son escorte, emporté par son courage, tomba dans une embuscade, percé de vingt-deux blessures.

Les Navarrais le dépouillèrent et le laissèrent nu sur le champ de bataille, au lieu appelé Mendavia. A la vue de la riche armure que les siens lui rapportaient, le comte de Lerins comprit que le mort était un capitaine de marque, et comme on venait d'amener un écuyer du parti ennemi qu'on avait trouvé, éploré, errant sur le champ de bataille, il lui montra les dépouilles en lui demandant à qui elles appartenaient. Le matin même, celui qu'on interrogeait, avait revêtu de ces mêmes armes son illustre maître et seigneur, César Borgia de France, duc des Romagnes. Beamonte, qui savait de quelle fureur César était animé contre les Espagnols depuis que Gonzalve l'avait trahi, aurait voulu le prendre vivant pour le livrer au roi catholique; il réprimanda vivement don Pedro de Allo et Garcés de Agreda, qui se vantaient d'avoir porté les premiers coups au vaillant capitaine. Mais il fallait partir, car Jean de Navarre approchait; Beamonte s'enfuit, laissant en liberté le pauvre écuyer Grasica, qui revint sur ses pas, explora tout le ravin près de Mendavia et découvrit bientôt le corps de César, entièrement nu, et qu'un soldat avait recouvert d'une pierre. L'écuyer se lamentait près du cadavre quand il entendit le pas de l'escorte de Jean de Navarre. Le roi mit pied à terre et, reconnaissant son beau-frère, s'agenouilla devant lui; on jeta un manteau sur le mort, et il fut porté à l'église la plus proche, dans la paroisse qui donnait alors son nom au château-fort de Viana, à Santa Maria de Viana, où on ensevelit les restes du Valentinois à droite du maître-autel. Plus tard, on grava sur la pierre cette pompeuse épitaphe :

« Ci-gît, sous ce peu de terre, celui qui portait la terreur dans le monde et faisait à son gré la paix ou la guerre. — Passant qui cours le monde à la recherche des merveilles, si tu comprends ce qui est digne d'étonnement, tu n'as pas besoin d'aller plus loin; arrête-toi. »

Un mois après avoir rendu les derniers honneurs à son maître, le fidèle Grasica arrivait à Ferrare, chargé d'annoncer à Lucrèce Borgia la mort de son frère. La duchesse, malade et enceinte, ne vit point l'envoyé; ceux qui l'entouraient lui cachèrent la mauvaise nouvelle; on se borna à lui dire que César avait été blessé dans une rencontre. Lucrèce donna les signes d'une vive douleur, et, en

apprenant le trépas, elle se retira dans un couvent, où elle resta deux jours en prière. Alphonse d'Este était absent; ce fut le cardinal d'Este qui accueillit le messager et entendit le récit des derniers instans du Valentinois. Il appela Magnanini, le secrétaire privé, afin qu'il assistât à l'entretien et pût notifier l'événement au duc de Ferrare, qui tenait alors la campagne. Ce document, signé : « Hieronimus Magnaninus, » est daté de Ferrare, 12 avril 1507 ; on le conserve aux archives d'état de Modène. Il est conforme, dans ses lignes générales, au passage des *Chroniques de Navarre* d'Esteban de Garibay, qui écrivait au moment où quelques-uns de ceux qui avaient vu tomber César vivaient encore (1).

VI.

Dans la vie tumultueuse de César, si adonné aux femmes, il en manquera toujours une, la sienne propre, la duchesse de Valentinois, Charlotte d'Albret, sœur du roi Jean de Navarre, celle qu'il aurait dû aimer. Mais, là encore, il est impitoyable et conséquent avec son ambition : il avait reçu des mains du roi de France, le 12 mai 1499, à Chinon, « la plus belle fille de France; » il lui donna son nom, lui laissa un enfant de sa race, et, presque au sortir de l'autel, l'abandonna pour courir à ses dramatiques destinées; il ne la revit jamais. Louis XII, pour servir ses projets contre l'Italie et s'assurer l'alliance du Vatican, l'avait choisie, à l'âge de dix-sept ans, parmi les filles d'honneur d'Anne de Bretagne. Une lettre de France, apportée par un courrier spécial au pape Alexandre VI, le 23 mai, lettre dont le maître des cérémonies Burkhardt semble avoir eu la confidence, racontait sans pudeur au pontife le secret de la première nuit de ces noces en faisant l'éloge des charmes de l'épousée. D'autre part, en lisant dans les Mémoires de Robert de La Mark, seigneur de Fleurange, les indiscrétions des dames d'honneur de la duchesse, on se rappelle involontairement que la scène du mariage se passait au pays de Rabelais. Quoi qu'il en soit, la mariée était illustre, elle était belle, vertueuse; elle fut le modèle des épouses. Les noces consommées, César était parti pour la Lombardie, laissant sa femme enceinte : elle se retira à Issoudun, où, en 1504, elle apprit l'exil du Valentinois. Zurita affirme qu'en 1507 la duchesse avait rejoint César en Navarre et se trouvait avec sa

(1) « Compendio historical de las cronicas y universal Historia de todos los regnos de España donde se describen las vidas de los reyes de Navarra y la succesion de los obispos de la santa Yglesia de Pamplona. » (Édition de Amberès, 1571. Esteban de Garibay.)

fille chez son père, au moment de sa mort ; mais M. Bonnaffé (1) a trouvé la preuve du contraire dans les archives de La Trémoille. C'est à La Motte-Feuilly, en Berry, entre La Châtre et Château-Meillant, dans le petit fief qu'elle venait d'acheter, que Charlotte reçut la triste nouvelle. Vouée depuis longtemps déjà aux pratiques pieuses, elle prit le deuil, pour ne plus le quitter, et se consacra à sa fille Louise, née aux premiers jours de 1500, et à ses relations de profonde amitié avec Jeanne de France, femme divorcée de Louis XII, devenue duchesse de Berry, qui résidait à Bourges, où elle avait fondé le couvent de l'Annonciade. Veuve à vingt-cinq ans d'un mari qu'elle n'avait vu qu'une heure, la duchesse de Valentinois mourut, le 11 mars 1514, à l'âge de trente-deux ans. Par son testament, elle instituait sa fille Loyse « sa seule et universelle héritière » et ordonnait qu'on la remît aux mains de Louise de Savoie, Madame d'Angoulême, mère du roi François Ier. Trois années après, le 17 avril 1517, la fille de César Borgia épousait Louis II de la Trémoille, vicomte de Thouars et prince de Talmont, qui devait tomber sur le champ de bataille de Pavie. Elle se remaria, à l'âge de trente ans, à Philippe de Bourbon-Busset, fils aîné de Pierre de Bourbon.

César avait laissé en Italie deux enfans naturels dont on n'a jamais nommé la mère ; Lucrèce les recueillit à Ferrare : l'aîné, Girolamo, n'a pas laissé de trace ; l'autre, Lucrezia, prit l'habit et mourut, en 1573, abbesse de San Bernardino.

Les trois dernières années de la vie de César, qui remplissent une page chez ses historiens les plus consciencieux, pourraient fournir un volume sous le titre : *César Borgia en Espagne* ; ce travail aurait l'intérêt de compléter le portrait resté inachevé. On montrerait les dernières convulsions du Valentinois, sa résistance persistante aux coups du sort, son énergie insurmontable, et ses manœuvres, jusqu'ici restées ignorées, derrière les murs du château-fort de Medina del Campo. Les documens existent : les pièces du procès fait par le roi catholique à son geôlier, Gabriel de Japia ; les interrogatoires des complices de sa fuite, le rapport sur son itinéraire de La Mota jusqu'à Santander ; la mission de son major-dome Requesens auprès de Louis XII, les lettres échangées entre le Valentinois et le roi Jean de Navarre ; enfin, le récit circonstancié de sa mort, et même le procès-verbal de l'exhumation de ses restes dans l'église de Viana, tout est encore inédit dans les dépôts d'archives de l'Espagne et de l'ancienne petite cour de Navarre. On prouverait ainsi que ces trois années, qui n'ont pas eu d'historien

(1) *Inventaire de la duchesse de Valentinois.* (Paris, Quantin, 1878.)

parce qu'on croyait qu'elles n'avaient pas d'histoire, furent tumultueuses encore et dignes du nom terrible de Borgia. Ce n'est pas aller trop loin que de dire, dès aujourd'hui, qu'on trouvera la main de César dans la vaste intrigue, ourdie par l'Allemagne, qui devait aboutir à donner à l'empire la souveraineté de Léon et de Castille.

C'est bien à Viana et non à Pampelune, ainsi qu'on l'a cru jusqu'ici, que sont encore aujourd'hui les restes de César; mais, depuis des siècles, ils n'occupent plus leur place dans l'église de Santa Maria, et le Valentinois n'a plus de tombeau. Par une fatalité singulière, un des successeurs de César à l'évêché de Pampelune, jugeant que c'était un opprobre pour le saint lieu de garder ses dépouilles, les fit enfouir sous le pavé de la rue, en face de la porte principale de Santa Maria. Il y a quelques années, on conservait encore dans la petite ville la targe du capitaine, ramassée sur le champ de bataille de Mendavia, et suspendue au-dessus de la sépulture. Elle portait la devise du Valentinois : *Aut Cæsar, aut nihil.*

L'effet produit par la nouvelle de la mort du fils d'Alexandre dans toute l'Italie fut hors de proportion avec l'événement : tous les intérêts coalisés lui étaient désormais contraires. César n'était plus à craindre, mais il mourait si jeune, que ses anciens sujets ne voulaient pas croire à son trépas; son nom devint légendaire, et sous le chaume, dans les Romagnes, on l'attendit longtemps : quand le peuple souffrait, il invoquait l'idée de son retour. Dans la même région, Sigismond Malatesta, tyran plus volontaire encore et souillé d'autant de crimes, avait été aussi regretté. C'est que tous deux savaient que la rigueur contre les grands et la douceur à l'égard des humbles est un lien entre les peuples et le souverain. En perdant César, on sentait que quelque chose de grand dans le crime et de puissant de par la force de la nature et l'intensité de la volonté, avait cessé d'exister, et on lui appliqua la devise des monts Acrocérauniens :

Feriunt summos fulmina montes...

Tandis que Sannazar le Napolitain décochait un dernier trait au cadavre de l'ennemi d'Aragon, le Bolonais Hiéronymus Cassius, envoyé trois fois auprès du Valentinois comme ambassadeur, comparait sa chute au coucher de l'astre roi :

Cesar Borgia che era della gente,
Per armi e per virtù tenuto un sole;
Mancar dovendo, andò dove andar sole
Phebo, verso la sera, al occidente.

CHARLES YRIARTE.

UN RÉCENT HISTORIEN

DE

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

On ne saurait, sans imprudence, vouloir dès aujourd'hui porter un jugement décisif sur le grand ouvrage où M. Taine aura mis bientôt douze ou quinze ans de sa laborieuse existence. En effet, nous ne connaissons pas la conclusion de ces *Origines de la France contemporaine*, et nous l'oserions d'autant moins présumer, que peut-être M. Taine lui-même ignore-t-il encore ce qu'elle sera. Quand il faisait paraître son *Ancien Régime*, il ne se doutait pas qu'il dût être un jour si sévère à la révolution, puisque enfin, dans le dernier volume de sa *Révolution*, s'il n'a pas fait précisément l'apologie de l'ancien régime, il ne s'en faut de guère. Mais qui répondra bien, puisque sa *Révolution* a finalement déçu tant de lecteurs de son *Ancien Régime*, que son *Empire* ne prépare pas quelque déception du même genre à la plupart de ceux qui lui savent jusqu'ici tant de gré d'avoir écrit cette *Révolution?* — Ce n'est pas une logique ordinaire que celle de M. Taine, et, plus hardie que conséquente, elle s'est toujours réservé jusqu'au bout le secret de ses conclusions.

En attendant de le connaître, et à quelque résultat que doive aboutir M. Taine, les trois volumes qu'il nous a donnés sur la *Révolution* n'en forment pas moins, et à eux seuls, un tout. Sous la condition donc de n'y rien chercher d'ultérieur, si je puis ainsi dire, à la révolution même, il est sans doute permis de les étudier. C'est ce que je me propose de faire, en examinant pour cela, successive-

ment, la méthode de M. Taine, ce qu'il nous apprend de nouveau sur la révolution, et enfin ce qui manque à sa conception totale de ce grand événement.

I.

Quand je dis que j'examinerai la méthode de M. Taine, je veux bien dire sa méthode, et non pas son système, que l'on a trop souvent confondu avec elle. M. Taine a un système, ou une philosophie, dont il a cherché tour à tour la démonstration dans l'histoire de la littérature, dans l'histoire de l'art, et peut-être encore aujourd'hui dans l'histoire de la révolution. Mais il a aussi une méthode, une manière à lui de procéder dans l'enquête et dans la preuve, dans la recherche et dans la démonstration ; et cette méthode n'est pas si bien liée, si cohérente ou si intime à cette philosophie qu'on ne l'en puisse aisément, et même avantageusement détacher. Supposé que l'homme soit ou ne soit pas libre, capable ou non de résister aux « grandes pressions environnantes, » maître de ses actes et de ses pensées ou dupe des circonstances et victime de la fatalité, on ne voit pas du moins que la question importe à celle de savoir où est le vrai texte de Shakspeare ; quelle est la part de Jules Romain dans les fresques de la Farnésine ; et ce que valent enfin, pour l'histoire de la révolution, les *Mémoires* de Malouet ou les *Correspondances* de Mallet du Pan. Dans une histoire de la révolution, comme aussi bien dans toute autre histoire, la première question de méthode est de savoir ce qu'y vaut la critique des textes, et, quelque philosophie que l'historien puisse professer d'ailleurs, c'est toujours la même question. Que valent les textes de M. Taine, et que vaut, dans sa *Révolution*, la critique des textes?

Rendons justice tout d'abord à l'étendue, la rigueur et la minutieuse précision de l'enquête. A l'exception de Tocqueville, et, dans ces dernières années, de Mortimer-Ternaux et de M. de Sybel, c'était *a priori*, si je puis ainsi dire, que la plupart de nos historiens avaient écrit l'histoire de la révolution. En fait de documens, les plus scrupuleux s'étaient d'ailleurs contentés de ce que le hasard avait placé sous leur main : Louis Blanc, par exemple, étant à Londres, de la collection des *Papiers de Puisaye*, et Quinet, des *Mémoires* du conventionnel Baudot. L'enquête n'étant pas faite, il fallait donc la faire, si l'on voulait une fois sortir de la légende. Ç'a été le premier souci de M. Taine ; c'est l'explication de la sage lenteur avec laquelle il avance, et c'est le mérite éminent de sa *Révolution*. En quelques mots, et sans plus attendre, indiquons-en ici les résultats les plus généraux. Grâce à l'étendue de l'en-

quête, la province, à peu près pour la première fois, et par conséquent la France, toute la France, est entrée dans une histoire qui n'avait guère été jusqu'alors que celle de nos assemblées révolutionnaires et de la populace parisienne. Grâce à la minutie de l'enquête, pour la première fois, sous le patriote idéal et abstrait de nos histoires classiques, nous avons pu discerner, selon la formule chère à M. Taine, « l'homme vivant, agissant, avec sa voix et sa physionomie, avec ses gestes et ses habits, distinct et complet, comme celui que nous venions de quitter dans la rue; » — je dirais volontiers, et avec plus de vérité peut-être : comme un personnage des romans de Stendhal, de Balzac ou de Flaubert, qui sont trois maîtres dont M. Taine a subi fortement l'influence. Et grâce à la rigueur enfin de cette enquête, pour la première fois, M. Taine a saisi et montré le lien qui rattache les sanglantes horreurs de 1793 aux belles espérances de 1789, comme la suite à son commencement, la conséquence à son principe, et l'effet à sa cause prochaine. Là d'abord et surtout est l'originalité, la durable nouveauté du livre de M. Taine, ce qui distingue sa *Révolution* de toutes les autres histoires de la révolution. Nombre de documens, que la paresse des uns avait négligé de consulter, ou que l'esprit de parti des autres avait jugé bon d'ignorer, y sont mis en lumière pour la première fois, et comme à la disposition de ceux-là même qui voudront au besoin s'en servir pour les retourner contre M. Taine.

Est-ce à dire que l'enquête ait toujours été conduite avec toute la prudence et toute l'impartialité que nous eussions voulues? Les notes sont nombreuses dans ces trois volumes, plus nombreuses que ne le demanderaient la plupart des lecteurs, et surtout les exigences de la composition historique; mais sont elles toujours aussi probantes, c'est-à-dire, toujours puisées à des sources aussi sûres, et aussi pures, que le croit M. Taine? Et je ne veux point parler ici de quelques « autorités » que M. Taine eût mieux fait de ne pas invoquer ou de ne consulter qu'avec plus de réserve : Casanova, Georges Duval, Montjoie, Soulavie, Beugnot même, et surtout ce Mallet du Pan, dont il abuse. Mais je pose la question comme il l'a posée lui-même, ou plutôt comme il l'a décidée sans l'avoir assez discutée : sur le degré de confiance que nous devons accorder en histoire, d'une manière générale, aux témoins oculaires ou soi-disant tels.

Comment d'abord M. Taine ne s'est-il pas aperçu que la légende révolutionnaire qu'il combat, et dont nous plaçons avec lui l'origine entre 1825 et 1830, s'y est formée, non pas « après la retraite ou la mort des témoins oculaires, » ainsi qu'il le dit quelque part,

mais, au contraire, sur la foi de ces témoins eux-mêmes? C'est uniquement d'après eux, les survivans du drame révolutionnaire, comtes d'empire ou pairs de la restauration, que les Mignet et les Thiers ont composé leurs histoires, en y donnant comme eux la nécessité du salut public pour excuse aux crimes de la révolution. Et si ceux mêmes qui veulent retenir au moins l'esprit de ces livres fameux, n'en sauraient cependant accepter ou défendre l'exactitude, c'est parce que les auteurs en ont trop fidèlement suivi d'avance le conseil de M. Taine, qui est d'en croire les témoins oculaires. Leurs histoires seraient plus dignes de confiance s'ils en avaient moins mis dans la parole des témoins oculaires. Ai-je donc besoin d'insister et d'entreprendre ici la longue énumération des causes de toute sorte qui doivent inviter l'historien à se défier des témoins oculaires? Mais je me contenterai d'une observation bien banale : c'est que les témoins oculaires ont eux-mêmes été mêlés à ce qu'ils racontent, ou ils ne l'ont pas été. S'ils ne l'ont pas été, les dessous des choses leur échappent, si perspicaces qu'ils puissent être, la réalité même du fait, et la substance de l'événement. Mais, dans le cas contraire, et en admettant qu'ils aient compris le drame dont ils prenaient leur part, où ils jouaient un rôle, il leur importe trop à tous que l'événement dont ils témoignent se soit passé d'une certaine manière, et non d'une certaine autre. Qui en croira Pétion sur la journée du 20 juin? Rœderer sur celle du 10 août? Robespierre sur le 31 mai? Tallien sur le 9 thermidor? Et, s'ils écrivent leurs *Mémoires* dans l'âge où la mémoire commence à nous manquer, les en croirons-nous davantage? Mais si nous n'en croyons pas les vainqueurs, quelles raisons aurons-nous d'en croire les vaincus? La parole en est dure à dire, et cependant je ne puis l'éviter : c'est d'abord et surtout des vaincus que M. Taine, dans sa *Révolution*, ne s'est pas assez défié.

Si ces documens, suspects ou douteux, forment la chaîne de son récit, d'autres en sont la trame, « dépositions judiciaires, dépêches confidentielles, rapports secrets, correspondances des intendans ou des commandans militaires, » documens précieux, assurément, mais qui n'ont pas pourtant toute la valeur que leur attribue M. Taine, et dont, en conséquence, il ne s'est pas non plus assez défié. En temps de crise, en effet, et particulièrement dans l'histoire de la révolution, ce que représentent ces correspondances et ces dépositions, c'est avant tout, et au fond, la protestation des anciens pouvoirs contre le pouvoir nouveau qui les tue. Ni le commandant militaire qui sent sa troupe lui échapper des mains, Bezenval, par exemple, ou Bouillé; ni le fonctionnaire qui voit la foule se soulever contre le gouvernement dont il est la créature, ne sont évidemment

de bons garans ou de sûrs témoins des sentimens qui animent leurs soldats ou leurs administrés, et encore moins des juges impartiaux. Eux comme les autres, ils ont trop d'intérêt que toute la violence soit de l'autre côté, et la loi, le droit, et l'équité du leur. Je crains que M. Taine l'ait souvent oublié. Mais ce qu'il a encore plus souvent oublié, c'est la nature toute spéciale, et en tout temps, de cette sorte de documens. Si, voulant aujourd'hui tracer un tableau de la situation morale de la France contemporaine, je l'allais composer uniquement d'extraits choisis de la correspondance de nos parquets de province, ou encore des archives de la préfecture de police, sous quel régime, ou, pour mieux dire, dans quelle caverne vivrions-nous donc? Mais, procureurs de la république ou juges d'instruction, ce n'est point pour mettre l'honnêteté dans son lustre qu'il existe des magistrats; et les agens de la sûreté ont une autre mission que de signaler dans leurs rapports les grands exemples de vertu. Cependant, M. Taine a l'air de ne pas le savoir. Dans ces « rapports secrets » et dans ces « dépêches confidentielles » — dont on pourrait presque dire, en raison de leur origine, que le contenu nous est donné d'avance, — il ne puise pas seulement sans scrupule, mais avec sécurité. Ce ne lui sont pas des moyens d'information, ce lui sont des moyens de contrôle. Et du moment que ceux qui les ont rédigés ne visaient pas à « l'éloquence » ou à « l'effet littéraire, » il décide qu'on trouvera chez eux toute la vérité; comme si « l'éloquence » ou la « littérature » étaient seules capables d'altérer la sincérité du témoignage des hommes. Bizarre dédain, pour le dire en passant, de la « littérature » ou de « l'éloquence » sous la plume d'un écrivain qu'elles ont seules fait tout ce qu'il est!

Quel usage cependant M. Taine a-t-il fait de ses textes? C'est la seconde question de méthode que soulève sa *Révolution :* si l'historien n'a pas succombé sous le poids de ses documens, et s'il a constamment dominé sa matière. Je n'oserais en répondre. Avec tout ce qu'il y faudrait signaler de lacunes, ou à cause de ces lacunes peut-être, et du parti-pris dont elles procédaient, *l'Ancien Régime* était un beau livre, le plus beau qu'ait écrit M. Taine, et sans excepter son *Histoire de la littérature anglaise.* L'ordonnance en était simple, les détails n'en effaçaient pas les grandes lignes, et, de page en page, d'un mouvement facile et sûr, on y suivait le progrès de l'histoire et le dessein de l'historien. Je n'en puis dire autant de sa *Révolution;* et si je ne serais pas embarrassé d'y citer de belles pages ou des chapitres entiers qui nous assurent assez que le talent de M. Taine n'a rien perdu de son ancienne vigueur, je me déclare incapable de décider pourquoi tel chapitre ou telle page y

figurent dans le premier volume plutôt que dans le second, plutôt que dans le troisième, ou réciproquement. Mais j'y vois trop bien, au contraire, ces deux marques certaines d'une composition imparfaite : répétitions et contradictions.

Considérez, par exemple, le premier livre du premier volume, celui que M. Taine a intitulé : *l'Anarchie spontanée*. Manifestement hésitant sur le point de savoir s'il écrit lui-même une « Histoire » ou une « Philosophie » de la révolution, M. Taine s'efforce d'y faire marcher du même pas le récit des événemens et la réduction des effets à leurs causes. Mais les événemens, vus dans ce détail, ont entre eux trop de ressemblance, et les causes qu'y assigne l'historien ont entre elles trop d'analogie. Il en résulte une accumulation de textes, une abondance de citations qui rompent la continuité du récit en lassant la patience du lecteur, et d'autant qu'en vain essaie-t-on de l'y voir, on n'y peut discerner aucune gradation des effets ou aucun progrès de la démonstration. Si, cependant, vous cherchez à quoi tend tout ce formidable appareil, il s'agit d'établir que, « si mauvais que soit un gouvernement, il y a quelque chose de pire, qui est la suppression du gouvernement. » Nous en croyons volontiers M. Taine, et nous lui en voulons de nous l'avoir si longuement démontré. Prenons un autre exemple. C'est dans le troisième volume de sa *Révolution* que M. Taine nous trace le *Programme jacobin*, en lui donnant une consistance et surtout une précision qu'il n'a certainement jamais eue. Je prie maintenant le lecteur de vouloir bien se reporter au deuxième volume pour y relire le chapitre que M. Taine a intitulé : *Physiologie du jacobin*. Est-ce la conclusion du second que nous avons cousue aux prémisses du premier ou la conclusion du premier aux prémisses du second? Mais c'était cependant toujours le même chapitre. Je crains que la raison n'en soit pas difficile à dire. Si M. Taine, comme nous l'allons voir, avait écrit son premier volume sans bien savoir comment conclurait le second; au contraire, il a pris ses notes en même temps pour le second et pour le troisième ; ou encore, et plus exactement, ayant commencé d'amasser des matériaux pour un second volume, il en a tant trouvé qu'il n'a pu les y faire tenir, et il a écrit le troisième pour les utiliser.

Après les répétitions, je serais trop long si je voulais insister sur les contradictions, mais il faut bien dire quelques mots de celles qui trahissent une erreur de méthode ou un vice de composition. Ne paraîtra-t-il pas évident, par exemple, que si M. Taine, avant d'écrire son *Ancien Régime*, eût eu quelque idée plus précise du gouvernement révolutionnaire, il nous eût peint sans doute l'ancien régime sous les mêmes traits, mais il eût modéré la furie de sa brosse?

Car, après nous en avoir donné le tableau que l'on sait, nous ne sommes pas médiocrement étonnés d'apprendre, dans son quatrième volume, que si les choses allaient mal sous l'ancien régime, c'était bien pis sous la Convention; qu'au prix de quelques réparations on eût rendu facilement habitable l'incommode et ruineux édifice dont M. Taine lui-même avait si bien montré le vice intérieur; et qu'enfin, « sauf deux ou trois mille frelons dorés qui picoraient le miel public à Versailles, » les cinq ou six cent mille privilégiés de France, grands et petits, continuant de rendre les services inhérens à leurs privilèges, en étaient, par conséquent, les possesseurs naturels, légitimes et incommutables. Des deux tableaux, quel est le bon? et qui devons-nous croire, l'historien de *l'Ancien Régime*, ou celui du *Gouvernement révolutionnaire?* La même question se pose entre l'historien du *Gouvernement révolutionnaire* et celui de *la Conquête jacobine*. Lesquels sont les vrais Girondins? Sont-ce les « énergumènes » et les « cuistres; » les « bavards outrecuidans » et les « niais emphatiques » de *la Conquête jacobine?* ou si ce sont, au contraire, les hommes dont on vante dans *le Gouvernement révolutionnaire*, la « culture » et la « politesse, » pour finir par saluer en eux « l'élite et la force » ou « la sève et la fleur » du parti républicain? Évidemment, encore ici, quand il maltraitait si fort les Girondins, M. Taine ne connaissait pas assez ses Montagnards; quand il voyait dans Roland l'incarnation du « cuistre, » il n'avait pas assez pratiqué Robespierre; et quand il prenait Vergniaud pour un « énergumène, » il lui manquait d'avoir étudié d'assez près Legendre ou Tallien. Mais nous, quelle confiance les contradictions ou les oscillations de M. Taine nous donneront-elles dans sa méthode? Nous continuerons d'admirer le puissant écrivain et, si ce n'est déjà fait, nous commencerons à nous défier de l'historien.

C'est ici que se pose la troisième question : dans quel esprit M. Taine a-t-il mené cette vaste enquête, et que penserons-nous de son impartialité? « J'ai écrit comme si j'avais eu pour sujet les révolutions de Florence ou d'Athènes, » nous disait-il naguère dans une de ses *Préfaces;* et c'est une preuve de plus, après tant d'autres, que nous nous trompons merveilleusement sur nous-mêmes. Le fait est que M. Taine a écrit comme si la révolution française avait déchaîné dans l'univers la sottise et le crime pour la première fois. Il est donc sincère, il est donc désintéressé, — ceux-là seuls ont pu affecter d'en douter qui travestissent l'histoire au profit de leurs mesquines ambitions politiques, — il n'est pas équitable, et il n'est pas impartial. Même si sa partialité n'était pas une conséquence de l'abus qu'il a fait de certains documens, elle en serait encore une de la qualité de son vocabulaire et du ton de son invective. Voilà

longtemps, en effet, qu'il ne s'était vu dans un livre d'histoire pareil débordement de gros mots. Et quand M. Taine persiste à croire qu'il écrit « pour les amateurs de zoologie morale ou les naturalistes de l'esprit, » il oublie qu'en histoire naturelle on n'injurie plus les sujets qu'on anatomise.

Je le sais bien : la nature du talent de M. Taine explique, et ne justifie pas, mais atténue du moins l'excès de sa partialité. Le talent de M. Taine est à la fois ingénu et violent; l'ingénuité en fait le fond, la violence en est la qualité maîtresse : M. Taine a donc des impressions très intenses, et sa manière de les rendre en exagère encore l'intensité. Quelque sujet qu'il traite, M. Taine le découvre, et, l'ayant découvert, il prétend l'épuiser. On lui a dit ou il a lu que Sieyès, par exemple, était un grand homme; il y veut voir, il y regarde; et, trouvant que le grand homme est moins grand qu'il ne l'avait cru, il ne se contente pas de l'insinuer, ou de le dire en propres termes; il en fait un niais solennel. Est-ce pour cela peut-être que M. Taine se défie tant, — chez les autres au moins, — de la recherche de l'effet littéraire? Car il ne saurait, quant à lui, sans cesser d'être lui, s'y prendre d'autre sorte, mais, à cette recherche, il sait bien ou il sent ce qu'il a sacrifié. Ce sera donc, si l'on veut, l'explication ou l'atténuation de sa partialité, mais la partialité n'en demeure pas moins réelle; ou plutôt, l'explication nous apprend ce qu'il faut appeler en histoire du nom fâcheux de partialité. C'est être partial que d'enfler la voix pour se mieux faire entendre; et, de peur de n'être pas compris, c'est être partial que de mettre *imbécile* où *médiocre* pouvait suffire; *énergumène* où c'était assez que d'*exalté*; *bête féroce*, *tigre* et *chacal*, *sanglier dans sa bauge* et *porc dans son bourbier*, où *criminel* enfin disait tout ce qu'il y avait à dire. Mais c'est l'être bien plus encore, dans un sujet comme l'histoire de la révolution, que de ne pas compter avec l'opinion de ceux qui nous ont précédés, et l'opinion moyenne qui s'est lentement dégagée de leurs contrariétés ou de leurs contradictions mêmes. Si les hommes, en effet, tous ensemble contre un seul d'entre eux, peuvent bien se tromper sur la nature des espaces interstellaires ou sur le rôle des microbes dans les fermentations, ils se trompent aussi, sans doute, mais ils se trompent moins sur leurs intérêts permanens, et la manière dont les a servis une grande révolution. Bien loin donc que ce soit faire un pas dans la voie de la justice et dans la connaissance de la vérité vraie que de passer outre à cette opinion moyenne pour s'en aller reprendre l'histoire jusque dans ses fondemens, comme si personne avant nous n'y avait rien vu, rien compris; au contraire, en même temps qu'à la singularité, c'est courir à l'erreur et manquer inévitablement à l'impartialité. C'est

ce que M. Taine a fait dans sa *Révolution*, et c'est pourquoi, comme nous le verrons, il y manque tant d'autres choses. Son livre est de « bonne foi, » mais d'autant plus partial, qu'assuré de sa « bonne foi, » M. Taine est lui-même partial avec moins de scrupules; et c'est surtout un livre incomplet.

Éclairés sur la méthode et sur les procédés de l'historien, nous pouvons maintenant essayer de mettre en lumière ce qu'il n'a pas laissé d'apporter de très neuf à l'histoire de la révolution. Quoi que nous ayons pu dire de sa partialité, de ses contradictions et de ses répétitions, c'est M. Taine qui parle, un des maîtres de la pensée contemporaine ; — et qui parle pour dire surtout ce que l'on n'avait pas dit avant lui. Tout de même, quoi que nous ayons dit de ses documens, de l'exclusif et abusif emploi qu'il en a fait, ce sont des documens ; — et que les historiens de la révolution française avaient assurément trop négligé de consulter. Les historiens de la révolution, à l'égard des documens dont se sert M. Taine, et dont ils ne pouvaient pas tout à fait ne pas soupçonner l'existence, en ont usé comme en use M. Taine à l'égard de leurs opinions, qu'il connaît, puisqu'il les combat, mais en affectant de ne les pas connaître. Nous nous préoccuperons surtout, en examinant ici les idées de M. Taine sur la révolution, de mesurer pour ainsi dire l'écart qui les sépare de l'opinion moyenne ; et, quand cet écart nous paraîtra très grand, avant de nous ranger à celle de M. Taine, nous discuterons les raisons de l'opinion moyenne, puisqu'il a cru, pour lui, pouvoir s'en dispenser.

II.

Tout le monde sait que les historiens de la révolution française, d'une manière générale, en ont plutôt traité comme d'une révolution politique, au sens étroit du mot, que comme d'une révolution sociale. Si même l'on disait que la plupart d'entre eux semblent avoir eu pour objet principal d'établir non-seulement une distinction, mais une opposition formelle entre les principes de la révolution et les aspirations du socialisme démocratique, on exagérerait à peine, et, si l'on se trompait, ce ne serait après tout que pour avoir voulu trop abonder dans leur sens. C'est en effet là le secret de ce qu'ils ont tous ou presque tous tenté d'efforts pour rompre l'enchaînement logique et diviser la solidarité morale de l'histoire de la révolution. Jusqu'au triomphe donc du parti montagnard, selon les uns, jusqu'à l'avènement du régime de la terreur, selon les autres, et enfin, selon les plus avancés, jusqu'à la conspiration de Gracchus Ba-

beuf; — ou bien encore : tant que la révolution est demeurée aux mains des Sieyès et des Mirabeau, selon les premiers; aux mains des Roland ou des Danton, selon les seconds; et enfin, selon les troisièmes, aux mains des Saint-Just et des Robespierre; — on en peut bien, et même, par pudeur, on en doit déplorer les excès, mais non pas discuter, et encore moins attaquer ou condamner les principes. A un moment donné de l'histoire de la révolution, un homme ou un parti ont seuls fait tout le mal, et par conséquent doivent seuls en répondre, mais non pas la révolution. Lisez Thiers et Mignet, lisez Lamartine et Michelet, lisez Louis Blanc et Quinet : aux yeux de ceux qui voudraient qu'elle n'eût pas dépassé le monarchisme du vertueux Bailly ou le républicanisme de l'intègre Roland, Danton et Camille Desmoulins ne sont point les fils légitimes de la révolution, comme pour ceux qui souhaiteraient qu'elle eût arrêté sa course au terme marqué par Camille Desmoulins et Danton, Robespierre et Saint-Just en sont les plus cruels ennemis. Une légende s'est ainsi formée, — dont je n'ai point d'ailleurs à décrire ici les transformations successives ou à examiner de plus près les différentes versions, — mais dont voici le trait essentiel et la conclusion dernière : la révolution n'est pas responsable des crimes de ses enfans perdus; nous avons le droit d'y choisir, ou, comme on dit vulgairement, d'en prendre et d'en laisser, au gré de nos opinions; et ce que l'on croit enfin pouvoir signaler de condamnable en elle, ou ne l'est pas, en bonne justice, ou ne l'est, si l'on y veut absolument condamner quelque chose, que comme déviation de son principe même.

C'est contre cette légende que s'est d'abord et particulièrement acharné M. Taine, et je ne crains pas de dire qu'au regard de l'impartiale histoire, il l'a mise en morceaux. Si les mots, en effet, ont un sens précis, la terreur a daté dans l'histoire de la révolution du jour où la toute-puissance a passé aux mains de la multitude, et ce jour, c'est le lendemain même, — ou de combien s'en faut-il ? — de la réunion des états-généraux. On peut discuter le jugement que M. Taine a porté sur l'Assemblée Constituante et son œuvre, on peut même soutenir contre lui, de quelque superbe mépris qu'il en ait accablé l'un après l'autre tous les membres, que rarement ou jamais assemblée si nombreuse ne réunit autant de lumières et de talens; mais il faut bien convenir avec lui que jamais non plus assemblée ne délibéra de plus graves intérêts plus tumultuairement, ni surtout avec moins de liberté réelle, sous une plus humiliante pression et plus docilement subie. On nous les représente comme un sénat de rois, investis de la confiance de vingt-cinq millions d'hommes, disposant souverainement de la destinée d'un grand

peuple, et ne rencontrant enfin de limites à leur pouvoir comme ne donnant de bornes à ses effets que dans le sentiment d'incorruptible justice dont ils sont animés. La réalité nous les montre sous un autre aspect et dans une autre attitude. Les députés du côté droit sont obligés de venir en armes aux séances ; quand ils essuient les grossières injures des tribunes, c'est eux que le président de la majorité s'empresse de rappeler à l'ordre ; et, s'ils ont mal voté, la foule qui les attend au dehors les assaille à coups de pierres, les poursuit à coups de bâton, brise et force au besoin jusqu'aux portes de leur demeure. Cependant la majorité, moitié peur et moitié fanatisme, légifère au gré des galeries ; c'est la multitude qui donne ou qui ôte la parole, qui fait avancer à l'ordre « sa petite mère Mirabeau, » après avoir fait taire Cazalès ou Maury ; et quelle que soit la nature des délibérations, comme aussi quelle que soit l'opinion intime des députés, il n'en sort finalement jamais que ce que le peuple a décidé par avance qu'il en sortirait. « C'est sous les batteries de la capitale que se fait la Constitution ; » le mot est de Camille Desmoulins, l'enfant terrible de la révolution, ainsi que l'appelle justement M. Taine. Le pouvoir, tombé des mains du prince, n'est point passé, comme on l'enseigne, aux mains de l'assemblée, mais à celles de la multitude et de ses représentans naturels : journalistes, clubistes, orateurs de carrefour ou encore leurs femmes, plus violentes qu'eux-mêmes. Et la révolution, commençée au nom de ce que les principes ont de plus abstrait et de plus idéal, s'opère par le moyen de ce que la force a de plus grossier, de plus brutal et de plus tyrannique.

Les historiens, en général, ont-ils connu ces faits ou tant d'autres semblables ? Il est du moins certain qu'ils les ont passés sous silence, et que, s'il en est quelques-uns dont ils n'aient pas pu affecter l'ignorance, ils ont tout fait pour les pallier et en dissimuler la vraie nature. Ce n'est donc pas un médiocre service qu'aura rendu M. Taine en les remettant en lumière, et l'on peut dire que les historiens de l'avenir, s'ils les veulent contester, seront du moins obligés d'en parler longuement ; — ce qui, de tout temps, mais surtout de nos jours, est la seule manière dont l'esprit de parti se résigne à convenir d'une vérité qui lui déplaît. J'en dirais autant de ces violences de toute sorte, *jacqueries* véritables, plus atroces que les anciennes de tout ce que l'on se flattait que la douceur des mœurs avait fait de progrès depuis quatre ou cinq siècles, et qui, dans la France entière, donnent, dès les derniers mois de 1788, le signal de la révolution, si déjà les juges les plus malveillans de l'œuvre de M. Taine n'avaient été réduits à reconnaître, en même temps que l'authenticité, la généralité du fait ; et puis, si je ne croyais infi-

niment plus utile ici d'insister sur le principe et l'âme cachée de ces violences mêmes.

Les contemporains ne s'y trompaient point. « La révolution s'annonce, écrivait-on dès avant la réunion des états-généraux, comme une espèce de guerre déclarée aux propriétaires et à la propriété. » C'était bien ainsi que l'entendaient les journalistes et les brochuriers. « Puisque la bête est dans le piège, qu'on l'assomme,.. écrivait encore Camille Desmoulins en 1789,.. jamais plus riche proie n'aura été offerte aux vainqueurs. Quarante mille palais, hôtels et châteaux, les deux cinquièmes des biens de la France seront le prix de la valeur. » — Dois-je avouer en passant que j'aimerais assez que l'on ne consacrât point par des plaques de marbre la maison « où a demeuré » l'échappé de collège qui trahissait dans ces mémorables paroles toute la cupidité de son envieuse nature, et que l'on ne donnât point son portrait en « bons points » aux enfans de nos écoles primaires? — Si c'était un appel, on sait qu'il y fut répondu. Et, en effet, comme Sieyès dans une autre brochure, Camille Desmoulins avait trouvé là l'une des formules de la révolution. L'Assemblée Constituante au surplus n'était-elle pas obligée de le reconnaître elle-même quand, dès le 3 août, elle avouait « que nulle propriété, quelle qu'en fût l'espèce » n'avait été respectée ou épargnée, dans ce premier déchaînement de la convoitise populaire? Cependant, cette convoitise, bien loin de rien faire pour la modérer ou la réprimer, la Constituante l'encouragea plutôt; et les assemblées qui suivirent, non contentes de l'encourager, la réveillèrent quand parfois elle parut s'endormir. C'est ce que déclarent assez nettement la mise en vente des biens du clergé, plus nettement encore les décrets de spoliation qui frappèrent successivement les biens des émigrés, et c'est ici ce qu'il faut bien comprendre si l'on veut comprendre la révolution.

Ni dans l'un ni dans l'autre cas, en effet, il ne s'agissait, comme on l'a dit, de « consolider » la révolution, en lui donnant pour complices, et conséquemment pour défenseurs, les acquéreurs à venir des biens nationaux; mais il s'agissait proprement de la « faire, » et cette expropriation de toute une classe de l'ancienne France au profit de la France nouvelle était en réalité la révolution tout entière. « Quels que soient les grands noms dont la révolution se décore, liberté, égalité, fraternité, dit excellemment M. Taine, elle est par essence une translation de propriété; » et il ajoute avec raison: « En cela consiste son support intime, sa force permanente, *son moteur premier*, et *son sens historique*. » Sous les déguisemens dont l'esprit de parti, la légende, — et aussi ce qu'un pareil aveu ne laisse pas d'avoir d'humiliant pour toute une aristocratie bourgeoise

issue de la révolution, — l'ont tour à tour affublée, M. Taine a reconnu le sens historique de la révolution, et déterminé, si je puis ainsi dire, la nature vraie de l'événement dont les apparences politiques ne sont en quelque façon que le décor ou le mensonge. « La révolution est manquée, » écrivait Gouverneur Morris au mois de janvier 1790; mais il se trompait étrangement, et elle ne faisait que de commencer. Car, si quelques têtes politiques de la Constituante avaient bien pu rêver de liberté comme à l'anglaise, de division des pouvoirs et de monarchie parlementaire, les masses, à qui rien n'est peut-être plus indifférent au monde que la forme du gouvernement, ne rêvaient, elles, que d'égalité, ou mieux encore de nivellement. Or le nivellement, en tout temps et partout, en France aussi bien qu'en Chine, et dans l'Inde comme à Rome, n'a jamais été ni ne peut être autrement conçu par les masses que sous l'espèce d'une répartition nouvelle de la richesse, c'est-à-dire de la propriété. La loi agraire est le but et le principe agissant de toutes les révolutions sociales.

De cette idée M. Taine a-t-il tiré tout ce qu'elle enferme de conséquences? La question est de celles que l'on discutera plus utilement plus tard, quand on connaîtra les conclusions définitives de l'œuvre. Ce que du moins on aurait dès à présent voulu, c'est que l'historien nous expliquât un peu plus amplement les causes formatrices et les origines prochaines de ce caractère que nous regardons avec lui comme le caractère essentiel de la révolution. Car de n'y voir qu'une rupture « de la poche au fiel, » comme il dit quelque part, et le déchaînement des plus basses passions, cela peut bien suffire aux maladroits imitateurs de M. Taine, qui sont déjà légion, mais non pas à M. Taine, je pense, et encore moins à l'histoire. Les hommes sont toujours les hommes, nous le savons, et même nous croyons qu'ils le seront toujours. Si cependant la révolution française a vraiment affecté des caractères particuliers, il y faut des raisons particulières comme eux, et j'en vois au moins deux ou trois ici que je ne conçois guère que M. Taine ne nous ait pas données.

Pendant tout le XVIIIe siècle, sur la foi de quelques publicistes, les privilégiés avaient cru, ou, dans l'exercice de leurs droits, s'étaient conduits comme s'ils croyaient que leurs privilèges tiraient leur origine et leur titre non pas d'aucune obligation de faire et d'aucun service public ou rendu ou à rendre, mais d'une conquête analogue à celle de l'Angleterre par ses envahisseurs Normands, de l'empire grec par les Turcs, ou du Mexique par les hardis et avides compagnons de Cortez. Ils se représentaient donc la nation française comme composée de deux races, la victorieuse et la vaincue, la

noble et la servile, la supérieure et l'inférieure. Au sommet, quelques milliers de privilégiés, représentation légitime ou descendance ininterrompue des anciens conquérans du sol; au-dessous d'eux la foule obscure; et rien de commun entre ces deux peuples que la reconnaissance dont le second demeurait tenu envers le premier pour ne l'avoir pas jadis entièrement extirpé de la terre même des Gaules. Éparse un peu partout dans les écrits du fameux comte de Boulainvilliers, c'est la thèse que Saint-Simon soutient dans ses *Mémoires*, et je ne la crois pas étrangère à certaines utopies politiques de l'auteur du *Télémaque* et des *Tables de Chaulnes*. Que l'on eût, d'autre part, essayé de la faire passer du domaine de la théorie dans celui de la réalité, c'est ce que prouve assez la manière dont les paroles que voici la réfutent : « Pourquoi le tiers ne renverrait-il pas dans les forêts de la Franconie toutes ces familles qui se vantent d'être issues de la race des conquérans?.. En vérité, si l'on tient à vouloir distinguer naissance et naissance, ne pourrait-on pas révéler à nos pauvres concitoyens que celle que l'on tire des Gaulois et des Romains vaut autant que celle qui viendrait des Sicambres? Oui, dira-t-on, mais la conquête a dérangé tous les rapports, et la noblesse a passé du côté des conquérans! Eh bien! il faut la faire repasser de l'autre côté, le tiers deviendra noble en devenant conquérant à son tour. » Et qui tient ce langage? en quel temps? à quelle occasion? Est-ce un obscur érudit, dans quelque mémoire académique ou dans quelque dissertation de province, pour éclaircir un point de la loi des Ripuaires? Non pas; mais c'est Sieyès, dans sa fameuse brochure : *Qu'est-ce que le tiers-état?* et, par conséquent, à la veille même de la révolution. Il n'est pas superflu d'ajouter que, bien des années plus tard, le *libéral* M. de Montlosier lui-même n'hésitait pas à reprendre la thèse de Saint-Simon et de Boulainvilliers ; et, contre tel hobereau, dont les ancêtres, comme ceux de M. Jourdain, avaient peut-être vendu du drap à la porte Saint-Innocent, mais qui n'en revendiquait pas moins, au nom de la conquête franque, ses privilèges d'ancien régime, il fallait qu'Augustin Thierry, relevant l'attaque, reprît et commentât encore les fières paroles de Sieyès.

Qu'est-ce à dire? et quelles conséquences veux-je tirer de là? Celle-ci, tout d'abord, que, si M. Taine a raison de voir au fond de la révolution « l'expropriation de toute une classe au nom de la conquête, » cette classe ne laisse pas d'être elle-même responsable en quelque mesure de la manière dont s'opéra l'expropriation. Quelle transaction équitable, mais surtout pacifique, pouvait-il bien y avoir entre une majorité de « vaincus » et une minorité de « vain-

queurs, » qui s'étaient mis d'eux-mêmes, pour être vraiment vaincus, dans l'absolue nécessité d'être conquis à leur tour? Quand on ne reconnaît de droit que celui du plus fort, ne s'enlève-t-on pas le droit de protester contre l'emploi de la force? Ayant proclamé la guerre, n'est-il pas juste, et selon la nature, qu'on en souffre les lois? et si, dans ce désordre, il est humain de plaindre les quelques victimes plus pures que tout parti qui tombe entraîne toujours avec soi dans sa ruine, traiterons-nous pour cela les vainqueurs en brigands? C'est pourtant ce que M. Taine, quoique déterministe, fataliste, et naturaliste, a fait constamment dans sa *Révolution*, comme s'il ignorait, en vérité, que les révolutions, selon le mot célèbre, ne se font point à l'eau de rose, et que c'est même pour cette raison qu'on ne saurait trop éviter d'y pousser. « Supposez une bête de somme, nous dit-il quelque part, à qui tout d'un coup une lueur de raison montrerait l'espèce des chevaux en face de l'espèce des hommes, et imaginez, si vous pouvez, les pensées nouvelles qui lui viendraient à l'endroit des postillons et conducteurs qui la brident et qui la fouettent. » Mais, si la comparaison est permise, qu'aurait à faire l'espèce des postillons qu'à succomber du moins mal qu'il lui serait possible? et si l'on repousse la comparaison, c'est-à-dire, si l'espèce des postillons n'en fait qu'une avec celle des chevaux, qui tranchera le débat, sinon encore et toujours la force?

Un plus récent auteur, M. Aimé Chérest, dans un livre un peu pénible à lire, mais d'ailleurs très remarquable (1), a très bien fait ressortir une autre cause encore qui explique ce caractère social et en quelque sorte agraire de la révolution française. On s'en va répétant, d'une manière générale, qu'à la veille de la révolution, les privilégiés de toute origine étaient disposés à faire de tous leurs privilèges le plus complet et le plus généreux abandon. Quand ce que nous venons de dire ne suffirait pas à faire au moins soupçonner le contraire, le livre de M. Chérest le prouverait surabondamment. Qui ne connaît l'édit fameux de 1781 sur l'état des officiers? celui qui, s'il eût été en vigueur sous Louis XV, eût empêché Chevert d'être lieutenant général et, sous Louis XIV, Fabert ou Catinat de devenir maréchaux de France? Même esprit dans l'église : au XVIIIe siècle, ni Bossuet, le fils du conseiller de Dijon, ni Massillon, le fils du notaire d'Hyères, ni Fléchier, le fils du modeste épicier de Pernes, n'eussent pu devenir évêques. Et les *Cahiers* enfin nous sont garans que jusque dans ce que l'on appelait « la moyenne » et « la grande » robe, l'accès, si facile autrefois à tous, n'en appartenait

(1) *La Chute de l'Ancien régime*, par M. Aimé Chérest, 2 vol. in-8°. Paris, 1884; Hachette.

plus qu'aux seules familles dites parlementaires. Mais en ce qui touche particulièrement la propriété du sol, bien loin que les privilégiés eussent manifesté l'intention d'abdiquer un seul de leurs privilèges, on les voit dans toute la France, à la veille de la révolution, qui les revendiquent avec une âpreté nouvelle. Ils vérifient leurs titres, ils renouvellent leurs terriers, ils exhument des créances « auxquelles leurs prédécesseurs avaient eu la sagesse de renoncer, » ils en imaginent de nouvelles; et, comme si ce qui survit du régime féodal n'était pas de soi assez odieux, ils semblent chercher les moyens de le rendre si lourd qu'aucune patience d'homme n'en puisse plus supporter le poids. Je renvoie pour les preuves au livre de M. Chérest; mais croirons-nous que ce ne soit pas là une plus naturelle et plus juste explication de l'acharnement du paysan contre les terriers seigneuriaux que celle que M. Taine en trouve dans leur instinct de brutes exaspérées par la souffrance ou allumées par la convoitise? Mais « ces brutes » savent très bien ce qu'elles font quand elles lacèrent ou qu'elles brûlent ces parchemins fraîchement renouvelés qui contiennent les titres de leur servitude ; et la colère qui les transporte est celle que depuis dix ans on s'est fait comme un jeu maladroit ou cruel d'exciter, d'attiser et de provoquer à l'explosion finale.

Car, en réalité, je ne sais si quelques grands seigneurs, hommes de cour, élevés pour ainsi dire au-dessus de leur caste par la grandeur de leur fortune, ou l'illustration de leur race, ou leur valeur personnelle, eussent fait volontiers abandon de quelques-uns de leurs privilèges. Mais ce que l'histoire des années qui précédèrent immédiatement la révolution et ce que les vœux des *Cahiers* nous apprennent, c'est qu'en tout cas ils ne formaient dans la noblesse qu'une très petite minorité, pour ne pas dire autant d'exceptions individuelles qu'il y en a de noms que l'on cite. Tous les autres, en effet, prétendent bien ne rien céder de leurs privilèges ou de leurs « droits; » demandent formellement « qu'il soit stipulé que l'ordre de la noblesse ne pourra cesser d'exister en la même manière qu'il a toujours existé; » et, en fait de « réformes, » n'en veulent consentir qu'une seule : l'égalité devant l'impôt. Encore entendent-ils que cette concession leur vaudra non-seulement quittance, mais confirmation de toutes les autres inégalités qu'ils représentent, et, en particulier, de toutes celles qui peuvent rappeler et perpétuer dans la France du XVIIIe siècle le souvenir du régime féodal. Beaucoup moins généreux qu'on ne l'a cru sur tant d'autres points, ils sont intraitables sur le maintien du régime féodal. Or, et malheureusement pour eux, c'est le régime féodal avant tout et par-dessus tout qu'il s'agit d'abolir. Toute révolution qui n'eût pas aboli le ré-

gime féodal eût manqué son vrai but, n'eût été qu'une émeute, qu'une insurrection, ne serait pas la révolution. C'est ce qui explique à la fois le caractère de ces *jacqueries* que l'on dirait que M. Taine se complaît à décrire, et l'impuissance de la Constituante ou de la Convention à les réprimer : en effet, ces jacques opèrent au nom du principe même de la révolution, et la révolution n'eût pu les désavouer qu'en se reniant elle-même.

Il y a là, d'ailleurs, bien des questions que l'on attendait que M. Taine examinât de plus près. Par exemple, dans la France de 1789, était-il possible de toucher au régime féodal sans ébranler dans sa structure la société tout entière? et, si les privilégiés avaient cessé de rendre les services dont ils étaient jadis étroitement tenus, pouvait-on les dépouiller de leurs anciens privilèges sans les dépouiller en même temps de leur condition ou plutôt de leur être social? M. Taine le croit, ou du moins il paraît le croire; il ne le prouve pas. En effet, il faudrait pour cela qu'il eût étudié plus à fond, mieux défini, mieux caractérisé la nature du régime féodal. Je sais bien que rien n'est moins facile, ni surtout plus compliqué, mais enfin, pourquoi, dans le temps de sa splendeur même, le régime féodal n'a-t-il jamais pu réussir à se faire accepter des peuples? Si, comme tous les autres régimes, comme le despotisme et la théocratie, à son heure, il a rendu des services, d'où vient que l'on ait constamment refusé de les lui compter? Qu'a-t-il en lui, dans son essence, qui répugne si fort, à quels instincts si profonds de la nature humaine? C'est ce que M. Taine eût dû nous dire. On peut encore lui demander où et quand, chez quel peuple et en quel temps, les révolutions agraires, celles dont on peut dire « que le support intime » et le « sens historique » est d'être une « translation de la propriété » d'une classe à une autre, se sont opérées pacifiquement, sans convulsions douloureuses et déchiremens assez violens pour compromettre l'œuvre même de la civilisation? Est-ce à Rome? est-ce à la Chine? Il cite l'exemple de l'Angleterre et celui de la Russie, mais, sans compter qu'en Russie comme en Angleterre, le pouvoir a pris l'initiative d'une réforme qu'il repoussait en France, il existe toujours une aristocratie territoriale en Angleterre, il n'en a jamais existé en Russie, et ce que la révolution française visait surtout dans le régime féodal, c'était l'aristocratie. D'autres nous ont donné la psychologie des révolutions politiques, et d'autres la psychologie des révolutions religieuses; il appartenait à M. Taine de nous donner la psychologie des révolutions sociales. S'il l'eût voulu, qui l'eût pu mieux que lui? puisque personne mieux que lui n'a démêlé ce caractère de la révolution française, d'être avant tout, — et surtout avant d'être une révolution politique, — une

révolution sociale, ni personne mieux montré comment sur la question sociale, et non pas sur aucune question de l'ordre politique, s'est opérée dès le début cette séparation de la France en deux camps, ou plutôt en deux Frances : l'ancienne et la nouvelle.

III.

Ce que M. Taine n'a ni moins clairement vu, ni moins clairement montré, dans son second volume : *la Conquête jacobine*, c'est comment, par quels moyens, et pourquoi le pouvoir a passé de l'une à l'autre de ces deux Frances. Des trois volumes de *la Révolution*, peut-être n'est-ce pas celui-ci qui contient le plus de morceaux d'éclat, ni les plus brillans, mais peut-être est-ce le plus solide, et celui dont la portée s'étend le plus loin au-delà de son contenu même. Je veux dire qu'il semble bien qu'en nous retraçant l'histoire de la conquête jacobine, M. Taine ait en même temps formulé quelques-une des lois qui gouvernent, et, selon toute apparence, gouverneront longtemps encore le développement de nos démocraties modernes.

Si nous en voulions croire les historiens de la révolution, il n'y aurait rien eu que de fortuit et de contingent dans les circonstances qui portèrent au pouvoir le parti jacobin. Supposé que les girondins, par exemple, n'eussent pas commis cette imprudence ou ce crime de déchaîner sur l'Europe une guerre que l'on estime qu'ils lui pouvaient épargner, la plupart enseignent donc que le terrorisme en perdait non-seulement ce qu'ils lui trouvent d'excuses dans la nécessité du salut public, mais encore jusqu'à sa raison d'être. Et la légende (car c'en est une) est si solidement établie, que M. Taine, qui l'attaque, ne peut toutefois s'empêcher d'en retenir quelque chose, précisément quand il renouvelle contre les girondins ce même banal et injuste reproche. Mais, et sans considérer s'il dépendait d'aucune puissance humaine de prévenir, de retarder ou d'amortir seulement ce choc de la révolution et de l'ancienne Europe, il faut dire, pour être vrai, que la révolution devait nécessairement aboutir à s'incarner dans les jacobins comme étant la plus ressemblante, la plus complète, et la plus inévitable expression d'elle-même.

On entend bien ici que, pas plus que M. Taine, entre tous ceux qu'enveloppe cette appellation commune, nous ne croyons devoir distinguer les girondins d'avec les montagnards ou les thermidoriens. Du jour de leurs débuts à la législative, en 1791, jusqu'à celui de leur chute, au 31 mai 1793, on ne saurait en effet citer une loi de violence ou de meurtre dont les girondins n'aient été les complices, quand encore ils n'en ont pas été les premiers instiga-

teurs. Est-il besoin d'en apporter les preuves? Les girondins ont fait le 10 août, et, s'ils n'ont pas mis la main aux massacres de septembre, ils ont fait presque pis en y osant publiquement applaudir comme à une manifestation de la juste vengeance du peuple. C'est eux qui ont provoqué la mise en jugement de Louis XVI ; — les chefs à la tribune : Brissot, Pétion, Barbaroux ; les comparses dans la presse : Louvet, Carra, Gorsas, — et tous ou presque tous, dans ce procès inique, ils ont voté la mort, et contre le sursis. Pas un, d'ailleurs, n'a élevé la voix contre l'institution du tribunal révolutionnaire ; et comment l'eussent-ils pu, s'ils avaient eux-mêmes désigné pour le supplice toutes ces catégories de « suspects » et « d'otages » où la révolution allait recruter ses victimes? C'est un mot de Brissot que la « délation est le *palladium* de la liberté ; » c'en est un d'Isnard, « que contre l'ennemi de la république il ne faut pas de preuves ; » et, pour achever de les montrer tels qu'ils furent, comment Vergniaud, s'il eût pu parler, eût-il essayé de sauver sa tête, sinon, — nous le savons par ses notes, parvenues jusqu'à nous — en revendiquant pour lui l'initiative des plus odieuses résolutions dont on fasse peser habituellement le crime sur le seul parti montagnard?

J'ai cru longtemps, sur la foi de leurs apologistes, qu'entre girondins et montagnards il devait y avoir une division de principes, mais, en y regardant de plus près, je conviens aujourd'hui qu'entre les uns et les autres il n'y a effectivement que des nuances d'application et des distinctions de personnes. Et c'est beaucoup sans doute, s'il s'agit de porter sur les hommes un jugement définitif, un de ces jugemens où l'histoire compense volontiers l'excès du fanatisme par la sincérité des convictions, trop volontiers peut-être ; mais ce n'est rien ou moins que rien, quand il est question de mesurer la portée des doctrines ou d'apprécier, comme c'est ici le cas, la valeur morale et la nature propre des faits. Les girondins sont donc des jacobins au même titre que les montagnards. Ni leur idéal de gouvernement, ni leurs moyens de politique, ni leur conception de l'objet et du but de la révolution n'ont différé sensiblement de la conception, ou des moyens, ou de l'idéal du parti montagnard. Et tous ensemble, montagnards et girondins, comme un peu plus tard terroristes et thermidoriens, — qui ne sont d'ailleurs, eux aussi, que les mêmes hommes sous des noms et en des temps différens, — c'est de la même manière, par les mêmes manœuvres, et grâce enfin à la complicité des mêmes circonstances qu'ils ont conquis la France. Si nous sommes encore capables de profiter de ce que l'on appelait jadis les « leçons de l'histoire, » M. Taine ne nous aura rien appris de plus instructif : comment, sous le régime apparent des majorités, et plus tyranniquement peut-être que

sous celui d'un homme ou même d'une classe, c'est, en réalité, la minorité qui gouverne.

En effet, quel que soit, à un jour et dans des circonstances données, le souffle d'enthousiasme qui soulève, au-dessus de ses préoccupations et d'elle-même, une population de vingt-quatre millions d'âmes; le poids des intérêts matériels, dont elle ne peut jamais, et quand elle le voudrait, se décharger longtemps, l'a ramenée bientôt au ras de terre. Il faut vivre, vivre soi-même, assez souvent en faire vivre d'autres; et si l'homme ne vit pas uniquement de pain, encore bien moins saurait-il vivre uniquement de politique. On prend aujourd'hui la Bastille, mais il faut dès demain retourner au comptoir ou à la boutique; et, de piller les châteaux, cela ne dispense pas de récolter son foin ou de battre son blé. Puisqu'une révolution ne saurait exempter l'homme de la nécessité de manger et de boire, il suffit donc qu'elle dure pour désintéresser fatalement d'elle-même une moitié de ceux qui l'ont faite. A cette première masse d'indifférens, de jour en jour plus épaisse, ajoutez en second lieu tous ceux qui, dans une ancienne civilisation, préfèrent aux querelles des clubs ou aux agitations de la place publique les plaisirs que la politique menace de leur enlever. Ils sont nombreux, plus nombreux qu'on ne le croit, et, par leur nombre seul, d'un exemple aisément contagieux. Que girondins et montagnards s'accordent donc entre eux ou se proscrivent, ils ne s'en soucient guère, pourvu que les promenades, les restaurans, les cafés, les théâtres leur restent. « Qu'on leur laisse leurs anciens plaisirs, écrit un agent de police, — à la date mémorable du 1er juin 1793, entre la séance du 31 mai, par conséquent, et celle du 2 juin; — qu'on leur laisse leurs anciens plaisirs, on ne saura pas même qu'ils existent, et la plus grande question qu'ils pourront agiter dans les jours où ils raisonnent sera celle-ci : S'amuse-t-on autant sous le gouvernement républicain que sous l'ancien régime? » Enfin, si quelques autres, moins occupés de leurs plaisirs, ou moins esclaves du labeur quotidien, ont voulu d'abord se mêler des affaires publiques, ils ont fait l'expérience du danger qu'il y avait à s'en mêler autrement que pour soutenir, aider, et servir la faction. Depuis trois ans tantôt que les partis se détruisent l'un l'autre sans que pour cela, d'ailleurs, la révolution interrompe ou seulement ralentisse son cours, ils ont pu se convaincre de l'inutilité de la résistance et de la vanité de l'effort. Si les lois mêmes, comme disaient les anciens, sont impuissantes à se faire écouter parmi le tumulte des armes, comment le bon sens, la modération, la raison se feraient-elles entendre dans cette mêlée des instincts et des appétits déchaînés?

Ainsi se trouvent éliminés du gouvernement de ses propres

affaires la moitié, les deux tiers, les trois quarts, en un mot la presque totalité d'un grand peuple. Dans les assemblées primaires qui nomment la Convention, sur sept millions d'électeurs il en manque six millions trois cent mille ; et huit cent mille jacobins deviennent les maîtres de la France. Dès lors, il ne leur reste plus qu'à s'affermir dans leur conquête. Et, comme en raison même des causes qui, de l'enthousiasme des premiers jours, ont fait passer la masse à l'inertie de l'indifférence, ils ne peuvent se recruter que parmi les déclassés ou parmi les fanatiques, tous les moyens leur sont bons, même les pires, surtout les pires.

Tout d'abord, par l'intimidation, et au besoin par la violence, ils s'épurent eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils achèvent de décourager ceux des leurs, s'il s'en trouvait quelques-uns encore, qui tenteraient de plaider la cause de la justice ou de l'humanité. « Le peuple souverain ne peut admettre au nombre de ses membres que des citoyens purs et sur lesquels on ne puisse jeter aucun soupçon. » En conséquence de quoi, l'accusation de fédéralisme coûte leur tête aux girondins, et Danton est guillotiné pour avoir un jour encouru le soupçon de modérantisme. Puis ils remplissent les places, toutes les places, depuis celle de membre du comité de salut public ou de sûreté générale jusqu'à celle de tambour de la garde nationale ou de greffier des justices de paix, toutes les fonctions, tous les emplois, civils et militaires, judiciaires et administratifs. De quelle manière, c'est ce que l'on peut voir en considérant de quels hommes ils font leurs généraux d'armée : Rossignol ou Ronsin ; et de quels hommes leurs ministres : Pache, ministre de la guerre, qui s'honore de descendre dîner avec et chez son concierge, ou Buchot, ministre des affaires étrangères, qui sollicitera de son propre successeur, à défaut d'un emploi de commis, une place de garçon de bureau. En même temps, la société mère, sur toute la surface du territoire français, de Dunkerque à Bayonne, et de Besançon à Bordeaux, étend, prolonge, resserre le réseau de ses ramifications. C'est par centaines, dans chaque département, que l'on compte les clubs qui reçoivent des jacobins de Paris le mot d'ordre et l'impulsion. Ils se chargent de dépister ce qu'il se dissimule encore d'aristocrates honteux sous allure de sans-culottisme ; ce sont eux qui surveillent les nouveaux fonctionnaires, certifient leur civisme, dénoncent leur tiédeur ; et, s'il arrive parfois qu'ils ne soient pas ou qu'ils craignent de n'être pas les plus forts, ce sont eux qui se font envoyer de Paris un « représentant en mission, » Collot d'Herbois, Tallien, Carrier, Fouché, Lebon, Meignet, Fréron. Grâce à ces procédés, qu'ils se soient emparés du pouvoir, pour quiconque y voudra réfléchir, ce ne sera pas l'étonnant, mais plutôt et au contraire, l'ayant une fois conquis, ce sera

qu'ils l'aient perdu si vite. Car non-seulement ils agissaient dans le sens de la révolution, dont chacune de leurs violences consolidait l'un des principes, mais on peut dire qu'ils introduisaient la révolution elle-même dans les mœurs publiques de la France, ou mieux encore, si l'on veut nous passer l'expression, qu'ils l'inoculaient aux veines du Français moderne. En faut-il, au surplus, une preuve évidente? Essayez donc d'obtenir de l'un de nos démocrates actuels, s'il est sincère et conséquent avec son dogme, une condamnation formelle de Danton ou de Robespierre!

Ce n'est pas le lieu d'insister et d'examiner à ce propos ce que M. Taine, sinon sans le savoir, du moins sans l'avoir ce qui s'appelle voulu, nous a révélé là de rapports entre l'ancien jacobinisme et la démocratie moderne. Mais, où nous voudrions appuyer avec lui, c'est seulement sur une dernière cause qui, comme elle fait présentement la force du parti démocratique, a fait dans l'histoire de la révolution l'ascendant du parti jacobin. On s'imagine avoir beaucoup fait contre les jacobins, — et peut-être est-ce une illusion dont M. Taine lui-même ne se défend pas assez, — quand on a donné d'éclatans témoignages de leur pauvreté d'intelligence ou de leur étroitesse d'esprit. On oublie seulement que ces témoignages ne prouveraient quelque chose que si l'empire de ce monde appartenait à l'intelligence; et quoi que l'on puisse dire, si ce n'est pas à la volonté seule, c'est à la volonté d'abord et surtout qu'il est départi. Le parti jacobin, seul entre tous les partis de la révolution, a su ce qu'il voulait, et encore mieux ce qu'il ne voulait pas. Grande force! de toutes les forces qui gouvernent la politique, la plus grande et la plus efficace, d'autant plus efficace qu'elle vaut par elle-même, et que bien loin d'être gênée dans son action par le manque de culture ou la médiocrité naturelle de l'intelligence, elle en est au contraire aidée. Ce fut le cas des jacobins, et parmi les jacobins des plus redoutables d'entre eux, le cas de Robespierre, par exemple, et celui de Saint-Just. Plus intelligens, ni Saint-Just ni Robespierre n'eussent été ce qu'ils furent, ni ne représenteraient dans l'histoire de la révolution ce qu'ils y représentent.

Disons-le clairement : on ne sait pas assez ce que peut en politique, — et aussi ailleurs, — l'étroitesse d'esprit. N'être capable en effet que d'une ou deux idées, incapable surtout de comprendre ou de soupçonner ce que peuvent contenir de vérité les idées contradictoires; ne pas admettre, non pas même un instant, que personne, autrement qu'à mauvaise, traîtreuse et punissable intention, puisse ne pas penser comme nous; ne concevoir enfin de vertu chez les individus, de patriotisme dans les classes, d'avenir pour les nations qu'autant qu'ils se conforment, toutes et tous, à

l'inflexible définition que nous avons cru devoir nous faire du progrès, du patriotisme et de la vertu; peut-être n'y a-t-il pas au monde un plus puissant mobile d'action, mais certainement on n'en trouverait pas un qui favorisât davantage, et surtout dans les temps de troubles, la fortune d'un homme politique. Le pouvoir et l'autorité sont à ceux qui n'hésitent pas, et ceux qui n'hésitent jamais, ce sont ceux qui ne comprennent pas. Ayant cette étroitesse d'esprit, de par la nature même du recrutement du parti, les jacobins devaient avoir et eurent effectivement cette puissance.

Les idées philosophiques de M. Taine, sa doctrine déterministe, l'ont-elles empêché de faire assez ressortir cette souveraine influence du « vouloir » dans notre histoire de la révolution? Je ne sais; mais s'il a négligé de remonter au principe, il a supérieurement démontré les conséquences. Aucune considération de légalité, de justice, ou d'humanité même n'est capable d'arrêter ou seulement de faire hésiter le parti jacobin; et la rapidité de ses décisions lui assure nécessairement la victoire sur tous ceux que de telles considérations peuvent encore arrêter, ou qui, si même ils ne s'y arrêtent pas, ont cependant besoin d'un peu de temps pour triompher de ce qu'elles soulèvent en eux de scrupules ou d'hésitations. Voilà le secret de son ascendant. L'un après l'autre, et l'un par-dessus l'autre, c'est vraiment de leurs qualités que ses adversaires tombent victimes; ceux-ci sont trop sensibles, et ceux-là sont trop intelligens; de cette vaste destruction à laquelle d'ailleurs ils concourent il y en a qui voudraient cependant réserver et sauver quelque chose, comme il y en a qui comprennent qu'avant de reconstruire de la base au sommet l'édifice social, il faudrait s'assurer d'un abri provisoire. Mais le parti jacobin, fondé sur son dogme, va toujours en avant, ne regarde jamais en arrière, et vers la réalisation prochaine de ce dogme tendant toutes ses forces avec toutes ses espérances, il a touché de si près son but, que pour s'en écarter d'autant, après un siècle passé bientôt, il ne faudrait pas moins qu'une révolution presque aussi violente elle-même que celle dont il est l'incarnation dans l'histoire.

Quel était donc ce dogme et quel était ce but? C'est à cette question que répond le troisième volume de *la Révolution* de M. Taine, celui qu'il a intitulé : *le Gouvernement révolutionnaire*. S'il contient bien des répétitions, il faut avouer qu'il contient d'autre part quelques-unes des parties tout à fait supérieures de l'œuvre. On nous permettra toutefois, avant de nous retrouver d'accord avec lui sur ces parties mêmes, et en raison de leur importance, d'essayer de préciser d'abord ce qu'il nous semble au moins difficile d'en accepter.

IV.

Selon M. Taine, qui n'a fait là que reprendre, en le renforçant, un argument cher à Joseph de Maistre et à son école, l'une des grandes erreurs de la révolution, l'erreur capitale peut-être, serait d'avoir prétendu légiférer pour « un homme abstrait, » pure entité métaphysique, « formé par le retranchement de toutes les différences qui séparent un homme d'un autre, un Français d'un Papou, un Anglais d'un Breton contemporain de César. » Sur les conséquences de cette première erreur, innombrables, énormes, infinies, l'historien ne tarit pas; à vingt reprises et en cent manières différentes, quand on croit les avoir épuisées, il y revient encore, toujours plus âpre et plus éloquent; et il a raison, puisque si le reproche est fondé, nous ne saurions disculper, en effet, la Convention ni la Constituante elle-même, la Constituante surtout, de l'avoir encouru. Mais de savoir s'il est fondé, c'est une première question; et si M. Taine a sa façon de la trancher, il y en a d'autres. Je n'ignore ni ne méconnais aucun des argumens qu'il peut faire valoir à l'appui de la sienne. Oui; nous connaissons, pour les avoir rencontrés, pour les coudoyer tous les jours, des Français, des Anglais, des Allemands, organismes complexes, produits actuels d'une lente élaboration de l'histoire, nous ne connaissons point « l'homme, » l'homme naturel de Jean-Jacques et de Diderot, l'homme abstrait de nos déclarations des droits, et, s'il a jamais existé, ce n'est que dans l'imagination de nos philosophes du XVIIIe siècle. Oui encore; les diverses races d'hommes qui se sont partagé le monde ne diffèrent pas plus entre elles par les linéamens du visage ou la couleur de la peau que par leurs aptitudes originelles d'esprit; et si les peuples sont quelque chose de plus qu'une expression géographique, l'histoire, entre deux nations jadis issues d'une même origine, s'est chargée de mettre la diversité que n'avait point instituée la nature. Un philosophe dirait que c'est en s'opposant que les nations se posent; qu'elles ne prennent conscience de ce qui les constitue qu'en la prenant en même temps ou d'abord de ce qui les différencie; et que ce Français, cet Anglais, cet Allemand ne se connaissent eux-mêmes qu'autant qu'ils savent chacun se distinguer l'un de l'autre. Et oui, enfin; s'il est un homme, un Français du XVIIIe siècle est un Français d'abord, et ensuite un Français du XVIIIe siècle, en qui le passé de sa race a comme imprimé des traces si particulières, qu'entre un Anglais et lui, quoique l'Anglais aussi soit un homme, à peine peut-on dire, selon le mot fameux, qu'il y ait plus de ressemblance qu'entre le Chien, constellation céleste, et

le chien, animal aboyant. Tout cela est vrai, on l'a dit, on le redira, on fera bien de le redire, parce que cela est utile à dire, étant bon à savoir, mais, cependant, et quand on l'a dit, que pense-t-on avoir prouvé?

Si ces différences, d'abord, sont si profondes, comment et pourquoi donc M. Taine, quand il essaie de préciser le reproche, n'en veut-il de rien tant à nos assemblées révolutionnaires que de n'avoir pas constamment imité les exemples politiques de l'Angleterre ou de l'Amérique? Il ne va pas jusqu'à dire, il est vrai, que les hommes de 1789 eussent dû confier aux mains d'Edmond Burke ou de William Pitt l'avenir de la révolution française, mais il insinue de toutes les manières que si quelques conseils les eussent pu guider dans la vraie voie, c'était ceux de Jefferson et de Gouverneur Morris, ou d'André Dumont et de Mallet du Pan. Je ne voudrais pas insister; mais il faudrait cependant s'entendre, et l'alternative est inévitable. Ou les exemples de l'Angleterre n'étaient pas bons, étaient même dangereux et funestes à suivre pour des Français du XVIIIe siècle, et M. Taine doit louer la Constituante de ne les avoir pas suivis; ou ils l'étaient, et en ce cas, il convient lui-même que les constitutions politiques n'ont rien d'aussi particulier qu'il voulait bien le dire, d'aussi spécial, et d'aussi national aux peuples qu'elles régissent. C'est ce que j'ose croire. Quoi qu'en dise M. Taine, et quoi qu'en ait dit Joseph de Maistre, on ne peut légiférer, on n'a jamais légiféré que pour cet homme abstrait dont ils se raillent. La raison n'en est-elle pas claire? Il n'y aurait pas de corps de nations dans l'histoire, si jamais les hommes avaient autrement conçu la nature des gouvernemens; et le jour où triompherait cet excès d'individualisme, il n'existerait plus dans le monde que des poussières de peuples. M. Taine reprochait tout à l'heure à nos assemblées de n'être pas tombées dans l'erreur qu'il commet perpétuellement lui-même; on peut dire qu'il tombe maintenant dans l'erreur qu'il a tant reprochée au philosophe leur inspirateur. A une grande nation de vingt-cinq millions d'hommes le rêveur de Genève proposait d'appliquer les lois et les usages de sa petite république, et son contradicteur nous propose de légiférer pour trente-six millions d'âmes comme à peine le pourrait-on faire pour la république du Val d'Andorre ou la principauté de Monaco.

Car enfin, où commencera, selon M. Taine, où finira cet homme « concret, » ce Français, cet Allemand, cet Anglais que le législateur doit avoir uniquement en vue? Chacun de nous vivra-t-il sous son statut personnel? et ne pourra-t-il être obligé par aucune autre loi que celle que l'on aura faite à son usage particulier? La France est grande, l'Allemagne aussi. Si des lois qui conviendraient, par

exemple, aux Italiens, ne conviennent pas aux Provençaux, ou si celles encore qui seraient bonnes pour les Bas-Bretons ne le sont pas pour les Anglais, les lois que l'on fera pour les Bas-Bretons conviendront-elles aux Provençaux? Qui des deux en effet diffère le plus de l'autre? L'habitant de Marseille d'avec celui de Gênes? Le natif de Saint-Malo d'avec celui de Southampton? Ou le Marseillais et le Malouin entre eux? Les philosophes du XVIIIe siècle, et les Constituans leurs disciples ont peut-être abusé de ce qu'il y a de ressemblances entre les hommes, sous quelque latitude et à quelque moment de l'histoire qu'ils soient nés; mais, à notre tour, n'exagérons pas ce qu'il peut y avoir de différences entre des hommes qui, malgré tout, comme Anglais et Français, sont de la même race, ont vécu de la même civilisation, et ne se distinguent pas plus de peuple à peuple que de province à province, ou de comté à comté. Pour différens qu'ils soient, la différence ne les empêche pas d'être capables des mêmes lois ou des mêmes institutions. Car le point par lequel ils se ressemblent le plus, c'est encore leur façon de concevoir la vie, les raisons de vivre, les moyens de s'en assurer l'usage et la possession, qui est précisément ce que les lois sont chargées de fixer. A qui M. Taine fera-t-il croire que si l'on proclamait aujourd'hui l'*habeas corpus* à Pékin ou à Constantinople, la plupart des Turcs ou des Chinois s'en plaignissent comme d'une fâcheuse atteinte à leurs traditions nationales? Et je suis persuadé que sous toutes les latitudes, à l'heure même qu'il est, bien des peuples, — les Irlandais par exemple, — s'accommoderaient assez des *principes de 1789*. En seraient-ils plus heureux? C'est une autre question. Mais cela suffit pour prouver qu'en légiférant pour leur homme « abstrait, » ni la Constituante, ni la Convention n'ont commis une si grossière erreur. Il y a de l'homme dans tous les hommes; et le reste, en se superposant à cette humanité, ne l'anéantit pas. Nous le croyons avec tous les hommes, nous le croyons avec les « philosophes, » nous le croyons avec nos assemblées révolutionnaires, et nous le croyons enfin avec M. Taine lui-même, qui ne limite jamais aux seuls Français du XVIIIe siècle la portée des « lois psychologiques » dont il cherche la preuve dans l'histoire de la révolution française.

C'est d'une autre manière que l'on s'est trompé, beaucoup plus grave, que M. Taine a très clairement vue, dont il a suivi toutes les conséquences, mais que je ne m'explique pas qu'il ait voulu lier à la conception de cet homme abstrait des philosophes, car elle n'en dépend ni de près ni de loin, et pas plus en logique qu'en fait. L'erreur est d'avoir cru, selon la formule des encyclopédistes, et posé en principe, que cet homme universel était né na-

turellement bon; par suite, selon les utopistes de la Constituante, qu'il suffisait de le rendre à sa condition primitive pour le rendre au bonheur en même temps qu'à la vertu; et par suite enfin, selon les jacobins sincères, — il y en a eu, — que tous les moyens étaient bons, quels qu'ils fussent, qui tendaient à ce but suprême. L'homme est bon, naturellement et foncièrement bon, et pour le restituer à son heureuse nature, il suffit d'écarter ou de briser, s'ils résistent, les obstacles qui jusqu'ici l'ont empêché de se développer. Courbé sous le joug séculaire des préjugés, de la superstition et de la tyrannie, « déformé par un régime immémorial de contrainte et de fraude, » corrompu par l'infâme artifice des magistrats, des prêtres et des rois, délivrons-le donc de leurs mains criminelles, et nous l'allons voir aussitôt se retrouver lui-même, prendre « les mœurs douces, énergiques, sensibles » qui sont naturellement les siennes, et retourner enfin à l'âge d'or des poètes en retournant à ses origines. Tel est bien le sens de la philosophie de Diderot et de Jean-Jacques, du *Supplément au voyage de Bougainville* et du *Discours sur les origines de l'inégalité*; tel est le sens de ces déclarations des droits qui forment, comme l'on sait, le préambule obligatoire de toutes nos constitutions révolutionnaires; tel est aussi celui de ces déclamations contre le vice et la perversité dont la tribune de la Convention a particulièrement et si souvent retenti. Ce principe lui seul nous rend compte à la fois de la grandeur des espérances, de la philanthropie des paroles, et de l'atrocité des actes. Il nous explique aussi la nature des résultats. Si nous ne partageons pas en effet toutes les doctrines de M. Taine, et si nous ne croyons pas avec lui que l'objet unique du gouvernement soit de maintenir l'ordre par la force dans un troupeau de « gorilles lubriques et féroces; » nous accordons cependant qu'il est de l'essence de la loi d'être restrictive, et qu'ainsi la loi n'est pas loi quand elle prend son point de départ dans la funeste idée de la bonté native de l'homme. Or, à l'exception, bien entendu, de celles qui sont dirigées contre les adversaires ou contradicteurs effectifs et agissans de la révolution, c'est là le caractère de toutes les lois de la révolution : elles supposent la bonté de l'homme et l'invitent à la vertu par le pire développement de ses pires appétits. Mais en quoi cette idée résulte-t-elle de la conception philosophique d'un homme universel? Si nous retranchons, comme dit M. Taine, toutes les différences qui séparent un Papou d'un Français, quelle nécessité logique nous oblige de ne retrancher que les vices? L'universalité des crimes est-elle moins évidente que celle des vertus? Qui a dit qu'un Anglais moderne et qu'un Breton contemporain de César ne se ressembleraient uniquement que dans

la bonté? Et quelles raisons enfin nous interdisent de concevoir cet homme universel aussi naturellement et foncièrement mauvais qu'il a plu à quelques-uns de se le forger bon, vertueux, et raisonnable?

N'est-ce pas ainsi d'ailleurs, en France même, et quoi que M. Taine en dise, que l'ont conçu nos philosophes et nos politiques du XVIIe siècle? Qui croit alors à la bonté native de l'homme? Est-ce La Rochefoucauld? dont les *Maximes* font entrer le vice dans la composition de tout ce que les hommes ont appelé du nom de vertu? Est-ce Pascal? dont les *Pensées* n'assignent d'origine à la justice même que la coutume établie et consacrée par la force? Est-ce Bossuet? qui dans son *Traité de la concupiscence* a si fortement dit qu'aussitôt que la raison commençait à poindre, tous les vices en même temps se déclaraient, et que quand son exercice commençait à devenir plus parfait, c'était alors que commencent aussi les plus grands dérèglemens de la sensualité? Mais si ce n'est ni Bossuet, ni Pascal, ni La Rochefoucauld, si ce n'est pas davantage l'auteur du *Léviathan* ou celui du *Traité théologico-politique*, aucun de ceux qui, dans l'Europe du XVIIe siècle, ont exercé tour à tour ou simultanément le gouvernement des esprits, pas plus Hobbes que Pascal, et pas plus Spinoza que Bossuet, — comment M. Taine peut-il bien imputer à leur philosophie, sous le nom de « raison oratoire et classique, » une part de responsabilité dans la formation des doctrines qui, comme celle de Diderot et de Jean-Jacques, en sont la contradiction même? Comment? Je le sais bien; parce qu'il a fait une fois son siège, voilà plus de vingt ans, et que ni dans son *Ancien régime* ni dans sa *Révolution*, il n'a voulu le refaire. Ce serait donc à nous d'y procéder; mais, comme nous l'avons dit, nous voulons nous en tenir à sa seule *Révolution*, et des deux erreurs de doctrine qu'il reproche à nos assemblées révolutionnaires, il nous suffit d'avoir montré que la première n'en est pas une, et que la seconde, ni en bonne logique, ni surtout dans la réalité de l'histoire, ne dépend de la première.

Sous cette double restriction, nous ne saurions trop louer maintenant, entre plusieurs autres, les deux chapitres de ce troisième volume où M. Taine a reconstitué le Programme jacobin. Ce qu'il a surtout admirablement fait voir, c'est ce que ce programme avait de plus rétrograde encore que d'abstrait ou d'impraticable. Sans doute, on avait bien des fois avant lui remarqué cette espèce d'obsession de l'antique, ces ressouvenirs et ces imitations de Rome et de la Grèce, qui d'ailleurs s'étalent assez publiquement dans les discours, les actes, les institutions de la révolution. Mais, où l'on n'avait vu que de pédantesques réminiscences,

l'ornement, pour ainsi dire, et le décor classique de la révolution, M. Taine a montré qu'il y avait bien autre chose, et au fond l'intention plus ou moins délibérée, mais réelle, de ramener la France aux institutions politiques de Rome et de Lacédémone. Les jacobins ont réussi pour avoir incarné l'esprit de la révolution; et la révolution a échoué pour avoir voulu imposer à une société moderne les formes étroites qui ne pouvaient convenir qu'aux petites communautés antiques. Il convient d'insister ici sur cette idée, qui est originale, qui est juste, qui est féconde.

Dans un livre curieux, qu'il faut lire en même temps que celui de M. Taine, un économiste distingué, M. G. de Molinari, ne craignait pas, tout récemment, de s'expliquer en ces termes : « En supposant que la révolution française eût fait le tour du monde, le résultat eût été une rétrogression universelle, et peut-être, malgré les progrès de l'industrie, une immobilisation chinoise, sinon un retour à la barbarie. » C'était assurément beaucoup dire, et, en admettant que l'expression de l'écrivain ne dépassât point sa pensée, nous avons quelque peine à l'en croire. Il est plus près de la vérité quand il croit pouvoir avancer, d'une part, que « la révolution a diminué la somme des libertés dont jouissaient les Français en même temps qu'elle a doublé le poids du gouvernement de la France, » et, d'autre part, quand il en voit la cause dans ce fait que le jacobinisme « s'est proposé d'adapter à une nation moderne, au début de l'évolution de la grande industrie, les institutions des petites communautés du premier âge de l'humanité. » C'est ici l'influence trop oubliée du *Discours sur l'origine de l'inégalité* sur les principes de la révolution française. M. Taine est remonté moins haut, et s'est contenté de nous montrer en action les conséquences du *Contrat social*, dont les deux principales sont : la confusion du bien public avec l'aliénation totale du citoyen à la communauté; et cette autre confusion, moins grave en apparence, mais non pas moins détestable au fond, du devoir civique avec la vertu même, c'est-à-dire de la politique avec la morale. Qui ne reconnaît là l'idéal même des cités antiques et des civilisations commençantes?

Lisez maintenant les discours de Robespierre et de Saint-Just sur *le Gouvernement révolutionnaire* ou sur *le Rapport des idées morales et religieuses avec les principes républicains*. Cette absorption ou, mieux encore, cet anéantissement de l'individu dans l'état, et cette unification de tous à l'image d'un type défini, voilà bien, eux aussi, leur idéal social, et voilà bien, par la menace, par la spoliation, par la guillotine, ce qu'ils travaillent à réaliser. « Nous ferons plutôt un cimetière de la France, disent-ils, que de ne pas la régénérer à notre manière, » et ils sont sincères, et à peine se sen-

tent-ils odieux ou criminels. En effet, à leurs yeux, sans parler du reste, l'individu n'a droit à l'existence même que du fait d'une tolérance consentie par la communauté tout entière ; et c'est l'état seul qui donne au citoyen la permission de vivre, permission précaire et toujours révocable, au nom de l'intérêt et du salut publics. Ainsi l'entendait-on à Rome, ainsi l'entendait-on à Sparte. « Non-seulement en Grèce et à Rome, mais en Égypte, en Chine, dans l'Inde, en Perse, en Judée, au Mexique, au Pérou, dans toutes les civilisations de première pousse, le principe des sociétés humaines est celui des sociétés animales; l'individu appartient à sa communauté, comme l'abeille à sa ruche, comme la fourmi à sa fourmilière; il n'est qu'un organe dans l'organisme... Sous diverses formes, et avec des applications diverses, c'est le socialisme autoritaire qui prévaut. » Enivrés de leur dogme, les jacobins, par un prodigieux effort d'abstraction, supprimaient du passé de l'humanité vingt-cinq ou trente siècles d'histoire, et, remontant le cours des âges, ils prétendaient rétablir dans le monde une conception de l'état que l'état lui-même, dans son propre intérêt et dans celui de la civilisation générale, avait compris depuis si longtemps qu'il fallait abandonner.

Comme toutefois ce que cette conception a en soi de rétrograde ne saurait uniquement résulter de ce que les jacobins la renouvelaient des Romains et des Grecs; et comme d'ailleurs le progrès n'est pas si continu dans l'histoire de l'humanité qu'il ne puisse y avoir avantage, parfois, à remettre en honneur de vieilles institutions, M. Taine a cru devoir établir son jugement par raison démonstrative. C'est ce qu'il a fait dans un remarquable chapitre de philosophie politique dont nous oserions dire que peut-être est-il le plus vigoureusement pensé de sa *Révolution*. Entre autres qualités, ce n'en est pas la moindre, ni surtout la moins originale, que de ne s'appuyer à aucun principe, religieux, métaphysique ou moral, qui dépasse la sphère de la pure expérience historique. Rien ici qui se présente ou qu'on nous veuille faire accepter comme conséquence d'une foi religieuse ou d'une conviction philosophique, aucun postulat qu'il nous faille accorder, aucun *a priori* dont on nous demande enfin de faire crédit à l'historien; mais l'histoire, l'histoire seule, rien que l'histoire, et, en face d'elle, l'homme moderne, tel que chacun de nous n'a qu'à s'interroger pour le retrouver et le reconnaître en soi.

Depuis que les états modernes se sont élevés sur les ruines et les débris des cités antiques, deux mots nouveaux, et deux idées nouvelles, dont il est douteux que le Romain ou le Grec aient eu le vague pressentiment, se sont introduits dans le monde : les mots

et les idées de conscience et d'honneur. « La première de ces idées est d'origine chrétienne; la seconde, d'origine féodale, et les deux, ajoutées bout à bout, mesurent la distance énorme qui sépare une âme antique d'une âme moderne. » Rien ne peut nous priver des droits que la conscience nous confère, comme rien ne peut nous exempter des devoirs que l'honneur nous impose; et, dans ces droits d'abord, dans ces devoirs ensuite, la toute-puissance théorique de l'état rencontre des barrières qu'il ne peut franchir sans manquer à sa mission, qui est précisément de nous assurer à chacun la liberté de faire valoir nos droits et la facilité d'accomplir nos devoirs. L'empire de la loi finit où celui de la conscience commence, — le mot est de Napoléon, qui ne l'a pas toujours mis en pratique, — et l'honneur nous fait un devoir de ne pas permettre qu'on empiète sur notre conscience. Je voudrais pouvoir ici reproduire, sans en retrancher un seul mot, les belles et fortes pages où M. Taine a marqué les origines et mesuré la portée de ces deux idées maîtresses de la morale moderne. Quelque opinion particulière, hérétique ou orthodoxe, que l'on puisse professer sur le christianisme, quoi que l'on pense intérieurement de son dogme et du gouvernement de l'église, quel que soit enfin le sort ou le rôle que l'on croie que lui réserve l'avenir, dix-huit siècles de christianisme ont implanté profondément dans l'homme cette idée qu'il n'y a pas de droit contre le droit que nous avons de conformer nos actes aux commandemens de notre conscience. Et pareillement, quelque théorie que l'on enseigne sur le régime féodal, son établissement par la violence et son maintien par la force, quelque contentement, d'ailleurs, que nous puissions ressentir à nous voir délivrés de son poids, ou si résolus enfin que nous soyons à tout subir plutôt que de le voir renaître, il n'est pas moins certain qu'il a ancré dans le cœur de l'homme cette autre idée, que nous nous devons quelque chose à nous-mêmes qu'aucun pouvoir humain ne peut nous empêcher de nous rendre.

Honneur et conscience, maintenant, sont-ce là, pour parler le langage du positivisme, deux « acquisitions » dont le monde moderne ait le droit de se féliciter? En supposant que peut-être un sentiment excessif de l'honneur ou une idée exagérée des droits de la conscience puissent engendrer des effets fâcheux, que sont-ils à côté de ce que la conscience et l'honneur nous inspirent de généreux et de noble? Et, s'il en est ainsi, tout système politique n'est-il pas rétrograde, qui se proposera, je ne dis pas d'abolir en nous le sentiment de l'honneur et d'y étouffer la voix de la conscience, mais d'en inquiéter ou d'en effaroucher seulement les ombrageuses délicatesses et les légitimes susceptibilités? Porter atteinte aux droits de la con-

science ou exiger de l'homme moderne quelque chose qui soit contre l'honneur, n'est-ce pas l'obliger à retourner en arrière? Et, dans l'un comme dans l'autre cas, n'est-ce pas avoir compromis ce qu'il y a de plus difficile à réaliser et à consolider dans l'histoire : le progrès moral de l'humanité? C'est ce qu'auraient fait les jacobins s'ils avaient triomphé définitivement. Déjà, dans la fureur de leur propagande antireligieuse, les philosophes n'avaient pas senti qu'en allant attaquer le christianisme jusque dans son principe, ils s'attaquaient à la conscience même, et compromettaient avec elle tout ce qu'elle avait introduit de respectable dans le monde. Et les jacobins, dans l'ardeur de leurs haines féodales, extirpant du corps social, si je puis ainsi dire, l'organe même avec l'abcès, n'ont pas compris qu'ils risquaient de détruire cet antique sentiment de l'honneur. — A moins peut-être, dira-t-on, qu'ils ne l'aient si bien compris que ce serait là leur véritable crime? — Ils n'étaient pas assez intelligens.

V.

Entre beaucoup d'autres points, nous avons essayé d'indiquer dans *la Révolution* de M. Taine les deux ou trois plus importans, ceux autour desquels il sera facile de grouper tous les autres, ceux qui marquent surtout, dans ces trois gros volumes, la suite, la liaison, l'enchaînement logique des idées, et ceux enfin qui déterminent la conception totale que M. Taine se fait de la révolution. Entre les deux premiers la liaison est continue, parfaite, impossible à briser : la Révolution, étant sociale et presque agraire dans son fonds et dans son origine, devait nécessairement aboutir à s'incarner dans les jacobins. Mais peut-être était-il moins nécessaire que le programme jacobin fût ce qu'il est dans l'histoire : impraticable, rétrograde et surtout tyrannique; et la liaison de ces deux points n'est pas aussi parfaite que celle des premiers. Sans nous engager dans cette discussion, dont aussi bien l'intérêt n'apparaîtra que plus tard, quand M. Taine aura terminé son œuvre, et prenant telle quelle sa conception de la révolution, il ne nous reste plus qu'à dire ce qu'il y manque.

Passons outre à quelques lacunes, ou du moins, en les signalant, n'en exagérons pas l'importance. Par exemple, on reproche à M. Taine, sinon d'avoir précisément brouillé les dates dans son livre, du moins de ne pas s'être assez sévèrement astreint à toute la rigueur de la chronologie. Et il est certain que qui voudra connaître le jugement de M. Taine sur une journée fameuse ou une scène capitale de la révolution, sera forcé de faire, à travers ces

trois gros volumes, une recherche dont l'effort ne sera pas toujours suivi de succès. On lui reproche encore d'avoir outre mesure développé certaines parties de son sujet, tandis qu'au contraire il en écourtait, pour ne pas dire qu'il en étranglait trop arbitrairement quelques autres. C'est ainsi, notamment, qu'en regard de ce que les assemblées révolutionnaires ont sans doute commis d'erreurs, de fautes politiques et de crimes, M. Taine a négligé de rappeler ce que, d'autre part, elles ont réalisé de réformes utiles, rendu de grands services, ou accompli d'œuvres qui durent encore. Est-il bien sûr, pour ne parler que d'elle, d'avoir porté sur la Constituante un jugement équitable? Et, si comme il en convient lui-même quelque part, elle n'a pas laissé de « semer de bons germes, » l'impartialité n'exigeait-elle pas qu'il en fît une plus exacte, plus ample et plus reconnaissante énumération?

Comme on avait trouvé que dans son premier volume l'historien passait trop rapidement sur la Constituante, on s'est communément accordé pour penser que, dans le troisième, il avait trop lestement expédié le gouvernement du Directoire. Mais peut-être ici se trompe-t-on. Bien qu'en effet le Directoire n'ait pas rempli moins de cinq années de l'histoire de la révolution, il s'en faut de beaucoup que son importance réelle se proportionne à sa durée. C'est de 1789 à 1795, de la convocation des états généraux à la séparation de la Convention, que la révolution s'est faite, entièrement faite; et de 1795 à 1800, c'est-à-dire de la séparation de la Convention à l'avènement du Consulat, rien au dedans ne s'est produit qui veuille être examiné de si près. La conspiration de Gracchus Babeuf elle-même, ou le coup d'état du 18 fructidor, n'eussent offert à M. Taine l'occasion de rien dire qu'il n'eût dit à l'occasion de coups d'état plus fameux ou de conspirations plus vastes et plus heureuses. Le Directoire, dans l'histoire intérieure de la révolution française, n'a joué d'autre rôle, si je puis ainsi dire, que celui de trait d'union entre la Convention expirante et le Consulat naissant, son légitime héritier. Tout au plus peut-on dire qu'insignifiant au point de vue de l'histoire intérieure de la révolution, le Directoire n'a pas moins son importance dans l'histoire générale. Le traité de Bâle, effectivement, et le traité de Campo-Formio sont des dates, ou, comme on disait jadis, des époques dans l'histoire de l'Europe; et quelque jour il se pourrait que l'expédition d'Égypte en dût marquer une dans l'histoire du monde. J'espère bien que, dans le dernier volume de ses *Origines*, M. Taine s'expliquera sur l'expédition d'Egypte comme sur la campagne d'Italie, quand ce ne serait que pour y chercher quelques traits de la psychologie de l'homme extraordinaire dont elles sont les coups d'essai dans l'histoire; mais, en

attendant, il ne nous a point assez parlé des guerres de la révolution. Précisons seulement la nature et la vraie portée de l'omission, sur lesquelles il semble que l'on se soit généralement mépris.

Si nous nous bornions, en effet, à constater que M. Taine a peu parlé des guerres de la révolution, il pourrait nous répondre qu'il le sait bien, qu'il l'a fait avec intention, qu'il n'a prétendu écrire que « l'histoire des pouvoirs publics, » laissant « l'histoire de la guerre » à d'autres, comme il leur a laissé « l'histoire des finances. » Et pourquoi n'ajouterait-il pas que l'une des légendes qu'il essaie de combattre étant celle qui veut que le terrorisme ait sauvé la France, il lui suffisait de montrer que, bien loin d'avoir apporté ce que l'on croit de force aux armées de la frontière, les représentans en mission n'y ont généralement agi que comme un ferment de désordre et d'indiscipline? Or c'est ce qu'il a fait dans un chapitre particulier de son quatrième volume. Le dirai-je en passant? La démonstration serait moins éloquente que j'aimerais encore y croire. Car enfin, cette légende soi-disant héroïque n'a-t-elle pas quelque chose de trop humiliant pour l'honneur national? Faudra-t-il que nos pères à tous n'aient eu de courage et de patriotisme que sous la menace de la guillotine? Ou, si l'on aime mieux cette autre manière de dire la même chose, faudra-t-il que la bravoure dont ils donnèrent tant de preuves n'ait été en eux qu'un effet de la peur? et leur jetterons-nous longtemps encore cette injure pour l'unique satisfaction de diviniser les Saint-Just ou les Jean-Bon Saint-André? Plût aux dieux seulement et à la fortune de la France, qu'en ce temps-là, comme du nôtre, des hommes dans toute la force de la jeunesse ou dans toute la vigueur de l'âge eussent pris le fusil sur l'épaule au lieu de jouer dans la salle du Manège ou dans nos grandes villes de province leur tragi-comédie sanglante! Mais ils se réservaient d'ordinaire à de plus paisibles et de plus nobles emplois : ceux d'administrateurs des droits réunis, par exemple, ou de sous-préfets de l'empire, et, le cas échéant, d'espion de police, comme Barère.

En revanche, ce que l'on peut justement reprocher à M. Taine, c'est de n'avoir pas tenu compte, — lui qui par cette seule influence du « milieu » nous a jadis expliqué tant de choses, — du « milieu » moral que la guerre étrangère a constitué aux hommes de la révolution. Or, le Manifeste de Brunswick ne justifie certes pas le 10 août, mais peut-être, et en partie au moins l'excuse-t-il ; de même qu'assurément la prise de Longwy ne légitime pas les massacres de septembre, mais enfin peut servir à les expliquer. Pareillement, nous accordons à M. Taine que la terreur fut la cause ou l'une des causes de l'émigration ; mais peut-il méconnaître à son tour que l'émigration

soit la cause ou l'une des causes aussi de ce que j'appellerai la systématisation légale de la terreur? On dirait vraiment à le lire, que l'Europe est demeurée spectatrice impassible ou indifférente du drame révolutionnaire, et que les hommes de la révolution, uniquement occupés de leur idéal politique, en ont mené l'expérience à loisir. Cependant, quelque opinion que l'on se fasse de l'attitude des puissances en présence de la révolution française, et quand bien même on croirait, avec certains historiens, que l'Europe, jusqu'aux environs de 1795, distraite par d'autres soins, n'aurait donné qu'une attention médiocre aux affaires de France, il n'en serait pas moins vrai que, dès le début de la guerre, c'est-à-dire dès les premiers mois de 1792, la révolution s'est sentie menacée dans son principe et la France dans son existence même.

Là-dessus, ce grand homme de province, le Genevois Mallet du Pan, — que nous dispenserions si volontiers de s'être mêlé de nos affaires, — et bien d'autres depuis, ont pu se moquer plus ou moins agréablement des déclamations contre Pitt et Cobourg dont retentissait la tribune de la Convention. Mais, en vérité, M. Taine lui-même estime-t-il que Pitt et Cobourg fussent des partisans si déclarés ou des amis si chauds de la France et de la révolution? Leur main, celle de leurs agens, était-elle donc absente, et innocente, des intrigues dont nos orateurs les accusaient si véhémentement? Et les jacobins enfin étaient-ils si ridicules quand ils voyaient une « conspiration » dans cette coalition de l'Europe entière contre eux et contre nous? La nature même de leurs déclamations eût dû avertir ici leur historien. Disons-le comme nous le pensons, c'est-à-dire tout naïvement; tout jacobins qu'ils étaient, ils ne voyaient pas si mal quand ils accusaient la coalition de la dépréciation même de leurs assignats, puisque enfin ses ministres en faisaient fabriquer de faux. Et s'ils se trompaient quand ils donnaient à leurs accusations la forme et le corps étrange qu'ils leur donnaient, ils ne se trompaient sans doute pas quand ils voyaient un rapport étroit entre leurs maux intérieurs et les nécessités de la guerre étrangère. Ajoutons maintenant que lorsqu'on lutte pour l'existence, et quand il s'agit littéralement d'être ou de ne pas être, la lutte ne saurait avoir les mêmes caractères que lorsqu'elle s'engage pour l'acquisition d'une province ou quand elle se poursuit au nom de l'hégémonie politique. Lorsqu'un peuple, — par sa faute, celle de ses gouvernans ou le hasard des circonstances, il n'importe, — se voit une fois comme isolé du reste du monde, et, par toutes ses frontières, refoulé sur lui-même, il n'est pas étonnant, il est même assez humain qu'il se porte aux dernières extrémités de la colère ou qu'il retourne sa rage et son désespoir

contre soi. Et, pour en revenir aux formules de M. Taine, quand la pression du « milieu extérieur » est énorme, comment se pourrait-il qu'elle n'agît pas sur le « milieu intérieur, » avec une force énorme?

Au moins si, dans l'analyse qu'il a faite de ce « milieu intérieur, » M. Taine n'avait oublié que ce seul élément! Mais je crains qu'il n'en ait oublié bien d'autres encore, et dont l'importance me paraît considérable. On a dit quelquefois de l'auteur des *Origines de la France contemporaine*, et on l'avait déjà dit de l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise*, qu'il semblait né parmi nous pour y renouveler les doctrines de Hobbes sur la férocité naturelle de l'homme; et, en effet, dans sa théorie du gendarme, telle qu'il l'a si souvent exposée, comme dans l'ensemble au surplus de ses croyances politiques, il y a certainement quelque chose de cela. Mais il y a cependant quelque chose d'autre et de plus. Tandis qu'Hobbes ne croit qu'à la férocité naturelle de l'homme et qu'il redoute surtout l'usage que notre intelligence nous permet d'en faire pour nuire, cette férocité n'est en nous, selon M. Taine, que le signe et la survivance de notre animalité primitive. Nous sommes naturellement des brutes, et nous aurons beau faire, nous serons toujours des brutes. Ce n'est pas tout. Car, si nous n'étions que des brutes, les choses pourraient s'arranger, comme on voit qu'elles s'arrangent dans les sociétés animales; mais nous sommes encore des fous. Bien loin que le bon sens, le sens commun, ainsi qu'on l'a cru longtemps, soit la chose du monde la plus répandue parmi les hommes, c'en est la plus rare au contraire, et il y a plus d'hommes de génie, qui sont des monstres en leur genre, qu'il n'y a d'esprits droits et sensés. Le motif d'ailleurs en est facile à dire, et l'on se tromperait fort de ne voir là qu'une boutade. En effet, l'exercice de notre raison dépend uniquement du bon ou du mauvais état de notre machine, laquelle est formée de tant de pièces, toutes si délicates, et soutenant entre elles des rapports si compliqués, que c'est miracle que parfois elle fonctionne comme la physiologie nous enseigne qu'elle devrait faire. Non-seulement donc nous sommes des fous, mais nous ne délirons pas tous ni constamment de la même folie, et pour en changer le cours ou la nature, il suffit ordinairement d'une digestion laborieuse ou d'un rhume de cerveau. Dans ces conditions, si c'est une étrange illusion à l'homme que de se croire libre, quelle illusion bien plus étrange encore que de se croire raisonnable! Et comment veut-on que M. Taine, qui est un philosophe, ne professe pas le plus amer mépris pour cette « raison » qui fut effectivement la déesse, ou plutôt l'idole de la révolution, comme elle l'avait été du XVIIIe siècle?

Nous n'avons pas à discuter ici la question philosophique, d'abord parce qu'il y faudrait trop de place, et puis, parce que la solution, dans l'espèce, nous en est parfaitement indifférente. Il en est en effet de la raison comme de la liberté. Soyons raisonnables, ne le soyons pas, il n'importe, si nous croyons l'être ; mais du moment que nous croyons l'être, la raison a sa part, sa part considérable, et sa part légitime dans le gouvernement des affaires de ce monde. La science enseigne aussi que la couleur, le rouge ou le bleu, n'est pas dans les choses, mais dans notre œil, et nous n'y faisons pas difficulté. Si cependant, au lieu d'être dans notre œil, la couleur était effectivement dans les choses, en quoi l'art de peindre en serait-il changé? Tout de même, sommes-nous libres? c'est une question ; et sommes-nous raisonnables? c'en est une autre. Mais toute société parmi les hommes n'en continue pas moins de reposer sur l'hypothèse de la raison et de la liberté comme sur son unique fondement. Pas de loi qui n'implique, dans l'entière étendue que donne au mot le langage courant, la liberté de l'agent dont elle règle les actes, et pas de discipline qui ne réclame l'assentiment de celui qu'elle prétend gouverner. Quel est le contrat dont la liberté ne soit présupposée l'essence, à ce point que, dans toutes les législations, le manque des conditions extérieures de la liberté chez l'une des parties suffit à vicier le contrat? Mais quelle est la pénalité qui ne se fonde sur la reconnaissance ou l'aveu de la faute par la raison de celui qu'elle frappe, à tel point qu'où manquent les apparences de la raison, la faute est censée manquer? Illusion ou vérité, chimère ou réalité, quoi qu'en puissent penser les métaphysiciens, la raison est donc un élément du gouvernement des choses humaines, et il faut la compter comme telle. C'est justement ce que M. Taine ne saurait pardonner à nos révolutionnaires. Ils ont cru que la raison devait avoir part au gouvernement des peuples et ils ont prétendu faire entrer, jusque dans les lois positives, le plus qu'ils pourraient d'idéal rationnel. Mais, pour les motifs que nous venons de dire, et indépendamment de toute philosophie, le droit incontestable qu'ils avaient de l'essayer et de le croire, voilà l'un des élémens que M. Taine a omis dans son analyse de l'esprit révolutionnaire.

Et qu'a-t-il fait encore de cet « honneur » et de cette « conscience » que lui-même tout à l'heure, et à bon droit, nous vantait si haut? Veut-il nous faire croire qu'honneur et conscience, dix ans durant, aient passé tout entiers du côté des ennemis de la révolution? qu'ils se soient incarnés uniquement dans la personne d'un M. de Rivarol, par exemple, ou d'un comte d'Entraigues? et qu'au contraire, dans l'âme d'un Lafayette ou d'un Bailly, d'un Lanjuinais ou d'un Vergniaud même, j'oserai dire jusque dans celle enfin

d'un Saint-Just ou d'un Robespierre, il n'en soit rien demeuré? Ces « droits de l'homme, » que la Constituante voulut inscrire au frontispice de la constitution de la France, la proclamation n'en aurait-elle procédé que d'un esprit d'envie, de haine et de discorde? et aucun souci des droits de la « conscience, » aucun sentiment de « l'honneur, » aucune noblesse ou générosité d'âme enfin, ne s'y seraient-ils mêlés? Ou bien encore, dans cette propagande armée qu'elle allait bientôt entreprendre, la révolution n'était-elle animée que d'une fureur sectaire? et quelque réelle préoccupation de la dignité de l'homme, ou quelque louable indignation des maux qu'engendre la servilité ne s'y alliaient-ils pas? Que l'on se soit trompé, que l'on ait abusé des plus beaux noms qui soient parmi les hommes, qu'on les ait fait servir à des œuvres de sang, nous le croyons, nous le redisons avec M. Taine. En sont-ils moins beaux cependant? en sont-ils moins vrais? ou ne sont-ils qu'un déguisement trompeur de ce qu'il y aurait de plus vil et de plus bas dans la nature humaine? et de tant d'hommes qui les ont crus, quand on a retranché les « coquins, » ne reste-t-il que les « niais? » C'est l'opinion de M. Taine. Il est permis d'en avoir une autre. On ne prendrait pas ainsi la multitude par l'appât de la liberté si M. Taine avait raison. Et quand on admettrait qu'il eût raison au fond, il aurait encore tort dans la forme, pour n'avoir compté nulle part dans son analyse, avec ce que ces mots exercent et exerceront toujours sur les esprits des hommes, de naturel, de victorieux, d'irrésistible prestige.

Parcelles plus subtiles, mais non pas moins réelles de l'esprit révolutionnaire, ce sont ces élémens que j'ai cherchés, sans les y trouver, dans l'ouvrage de M. Taine. Ai-je mal cherché peut-être? Mais à tout le moins y sont-ils si bien dissimulés que je n'ai su les y apercevoir, et, craignant que le lecteur ne les y aperçoive pas davantage, c'est comme si je disais qu'il ne manque rien tant à cette philosophie de la révolution qu'une analyse complète et vraiment impartiale des causes qui ont opéré la révolution. L'historien en a mis quelques-unes en lumière, les plus profondes en un certain sens, et c'est ce qui fait la valeur de son livre ; il en a trop laissé dans l'ombre, de trop considérables, et sans avoir assez prouvé qu'il eût le droit de les y laisser. Regrettable lacune, sans doute, regrettable déjà s'il ne s'agissait que de l'histoire de la révolution, plus regrettable encore s'il est question, comme ici, de démêler et de signaler dans l'histoire de la révolution quelques-unes des origines de la France contemporaine. Faut-il d'ailleurs le dire? Cette analyse elle-même serait plus complète que cependant il y manquerait quelque chose encore; et M. Taine y aurait tout mis qu'il

n'y aurait pas moins omis ce qui fait dans l'histoire le caractère unique de la révolution.

« Un cahier de remarques, c'est lui-même qui l'a dit, jadis, et bien dit, n'est pas une psychologie; » et dans toute combinaison il y a quelque chose de moins et de plus à la fois que la somme des propriétés des élémens qui la constituent, et, en tout cas, quelque chose d'autre. Or c'est ce que M. Taine a surtout oublié dans cette philosophie de la révolution, aussi bien dans les portraits qu'ils nous a peints des hommes que dans les tableaux qu'il nous a tracés des événemens, mais nulle part davantage que dans la conception totale qu'il s'est formée de l'événement. Dans les portraits fameux déjà qu'il nous a faits des hommes de la révolution, de Danton, par exemple, ou de Robespierre, il a tout mis et rien n'y manque, sauf un trait, mais le principal ou même celui qui nous importe seul, celui qui nous expliquerait pourquoi, dans l'histoire de la révolution, il ne s'est rencontré qu'un seul Danton et qu'un seul Robespierre. De même, dans la mémorable description qu'il nous a donnée de la prise de la Bastille, — caricature de l'événement comme d'autres récits en sont la transfiguration, — il a tout dit et même ce qu'il était inutile d'en dire, à l'exception de ce qui fit déjà pour les contemporains et qui fait dans l'histoire le sens et l'importance mystique de ce premier triomphe de la révolution. Et de même, enfin, dans sa conception totale de la révolution, il a vu bien des choses, nous l'avons dit et nous le redisons volontiers, que personne avant lui n'avait vues si clairement et si profondément, mais il n'a pas vu ce que tant d'autres pourtant ont si bien compris et si bien rendu, ce que je ne craindrai pas d'appeler, d'après Michelet et Carlyle, ou d'après le sage Tocqueville, le caractère apocalyptique de la révolution. Non-seulement *Révolution*, a dit quelque part M. Taine, en jouant sur les mots, mais *Dissolution;* et nous dirons à notre tour, en prenant la même liberté, non-seulement *Révolution*, mais vraiment *Révélation*.

On peut regretter assurément qu'elle ait affecté ce caractère, mais on ne peut pas dire qu'elle ne l'ait pas eu, comme on peut bien croire qu'elle eût été mieux avisée de s'en tenir à quelques réformes urgentes, mais on ne peut pas faire qu'elle s'y soit tenue. Dépassant, dès son origine, les calculs de ceux qui l'avaient préparée, les bornes du siècle où elle venait de naître, et les frontières du pays qu'elle allait si profondément remuer, la révolution française a procédé dans son cours à la façon des révolutions religieuses, ou plutôt « elle est devenue elle-même une sorte de religion nouvelle, religion imparfaite, il est vrai, sans Dieu, sans culte et sans autre vie, mais qui, néanmoins, comme l'islamisme, a inondé toute la terre de ses sol-

dats, de ses apôtres et de ses martyrs. » C'est Tocqueville qui parle ainsi, que l'on ne soupçonnera peut-être ni d'avoir manqué de perspicacité, ni d'avoir secrètement penché vers la démagogie. Et je ne saurais mieux faire, pour avoir achevé de montrer ce qui manque au livre de M. Taine, que de continuer et achever la comparaison. M. Taine a traité l'histoire de la révolution comme si, traitant celle de la réforme, il n'eût voulu voir d'autres causes à cette autre révolution que la cupidité de quelques principicules allemands ou la brutale impatience d'Henri VIII, roi d'Angleterre, à répudier Catherine d'Aragon. Mais c'est à lui que je l'oserai demander : une telle histoire de la réforme, penserait-il qu'elle fût complète? qu'elle fût équitable? qu'elle fût philosophique?

Nous avons librement discuté le livre de M. Taine, d'autant plus librement que nous professons une admiration plus vive pour le grand talent de l'écrivain, un respect plus profond pour la sincérité, j'ai dit pour l'ingénuité de l'historien et du philosophe. Que les idées neuves et hardies se pressent dans ces trois volumes, nous nous sommes efforcé de le montrer ; mais peut-être n'avons-nous pas assez dit combien les belles pages y abondent. Il y en a sans doute quelques-unes d'étranges, et, avec les gros mots, un étalage inutile d'érudition historique nous gâte parfois les plus belles. Croit-on, d'ailleurs, nous avoir expliqué Danton pour l'avoir comparé à Mandrin ou Cartouche? et si je ne connais pas Saint-Just, me le fait-on mieux connaître en le comparant au calife Hakem? Où prend-on le calife Hakem? et suis-je, en conscience, obligé d'avoir des renseignemens si précis sur Mandrin? Je n'aime pas beaucoup non plus ces comparaisons ingénieuses, mais hasardeuses, que M. Taine emprunte à la mécanique, à la physiologie, à l'histoire naturelle et qui me font toujours craindre, si par hasard elles étaient inexactes, pour les lois psychologiques, intellectuelles ou morales que M. Taine croit avoir démontrées à leur aide. Mais quand à ces observations j'en pourrais ajouter cent autres, il ne serait pas moins vrai que, si M. Taine a quelquefois mieux composé, jamais du moins il n'a fait preuve de plus d'aisance dans la force ou de plus de justesse dans l'éclat que dans ces trois volumes. C'est ce qui les distingue dès à présent de nos autres histoires de la révolution, sans même en excepter les plus justement renommées; c'est ce qui les soutiendra dans l'avenir contre les histoires plus vraies, qu'il viendra bien un temps d'écrire; et c'est en terminant ce qu'il eût été bien injuste de ne pas dire plus clairement que nous ne l'avions dit.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

UNE

EXCURSION AUX ILES BALÉARES

Les voyageurs de tempérament entreprennent de longues courses, vont explorer les pays lointains et font au besoin le tour du monde. Leur passion est plus forte que les obstacles qu'ils rencontrent et les dangers qui les menacent : ils obéissent à une vocation impérieuse. Le simple touriste, moins ambitieux, trouve à se satisfaire sans courir les aventures, en voyageant « aux rives prochaines. » Un peu de curiosité, l'esprit d'observation aidant, lui procure des plaisirs qui ne coûtent guère que la peine d'ouvrir les yeux et les oreilles. Tout est nouveau à qui se déplace pour se distraire, et tout devient intéressant si le déplacement a pour but l'instruction. L'étude hors de chez soi est pleine de charme, et rien n'est plus salutaire que ce travail sans fatigue, qui repose l'esprit et le détend. On se contenterait de l'imprévu, et l'on rencontre mieux encore. L'inconnu est à nos portes, tout près de nous, au-delà de la frontière, où l'on arrive en quelques heures. Voulez-vous en faire l'expérience, prenez un ou deux mois de vacances et allez parcourir les pays de langue catalane, en commençant par le continent. Pour visiter les îles voisines, n'attendez pas l'hiver, car la mer des Baléares n'est pas toujours clémente. La fin du printemps et le commencement de l'automne sont excellens pour naviguer dans ces parages. C'est alors que la nature est en fête dans cet archipel fortuné, où la saison rigoureuse est adoucie par la beauté du climat, et la chaleur intense tempérée par la brise marine. A moins de pousser jusqu'aux Canaries, les tempéramens délicats ne sauraient trouver dans le bassin de la Méditerranée une station plus propice à l'hivernage. George Sand, qui savait à quoi s'en tenir, n'hésitait pas à mettre l'île de Majorque bien au-dessus de la Suisse, et pour la salubrité et pour la beauté du paysage.

I. — LE LITTORAL.

Pour entrer de plain-pied dans la Catalogne, le plus court est de prendre le chemin de fer du Midi, soit à Cette, soit à Bordeaux. Quel que soit le point de départ, on n'arrive à la frontière qu'après avoir traversé la Catalogne française, dont la capitale est Perpignan. Tout le département des Pyrénées-Orientales est de langue catalane : le catalan est toujours populaire dans cette région extrême de la France, malgré la proscription officielle qui le frappa tout à la fin du XVIIe siècle. Dès le XIIe, le Roussillon et la Cerdagne relevaient de la couronne d'Aragon ; au XIIIe, ils faisaient partie du royaume de Majorque ; la France ne les posséda définitivement qu'après le traité des Pyrénées. La plupart des habitans sont d'origine catalane, comme on le voit par les noms de famille. L'idiome natif se trouve notamment altéré, et par l'influence permanente de la langue officielle, et par le contact des patois voisins. A vrai dire, ce catalan hybride n'est plus qu'un patois, un dialecte dégénéré, et il n'y a point d'autre trait d'union entre les deux frontières. Au-delà, c'est un changement brusque et pour ainsi dire sans transition.

Le voyageur philosophe n'a qu'à faire provision de patience, s'il veut voyager avec fruit. Ce n'est pas en Espagne qu'il faut aller quand on est pressé d'arriver. Les chemins de fer y sont d'une lenteur désespérante pour quiconque est économe de temps. La plus grande vitesse ne dépasse point 35 kilomètres à l'heure. Il est donc permis de dormir à son aise, si l'on voyage la nuit ; et en voyageant le jour, il est aisé de voir le paysage tout à loisir. A cette lenteur, la curiosité trouve son compte. Ce n'est point avec l'*express* ou le rapide qu'il est possible de contenter les yeux. Il est vrai qu'un train qui ne brûle point la voie ferrée peut être plus facilement arrêté par une bande de brigands ; mais, en prévision de pareille éventualité, le gouvernement espagnol fait escorter les convois par un piquet de gendarmes. La gendarmerie ou la garde civile, qu'il ne faudrait pas confondre avec la garde nationale, a toute sorte d'utiles emplois : elle protège les voyageurs et les marchandises, elle arrête le choléra à la frontière. Il est vraiment fâcheux que ces vaillans gardiens de la santé publique, qui reçoivent les épidémies à coups de carabine, soient semblables aux soldats qui, du temps de Malherbe, montaient la garde aux barrières du Louvre. Le fléau cosmopolite se moque indifféremment des gardes-côtes, des cordons sanitaires et des lazarets. Mais à quoi bon parler des quarantaines? Si ceux qui les prescrivent et les multiplient libéralement en avaient tâté, peut-être seraient-ils moins empressés d'infliger aux gens en voyage huit ou dix jours de prison préventive. C'est une pénalité

barbare et qui soumet à une rude épreuve les plus patiens caractères. Au sortir du lazaret de Port-Bou, vilaine auberge où la promiscuité forcée est le moindre inconvénient, la liberté paraît bien douce. On sort de cette geôle avec les dispositions d'un écolier en vacances.

Le paysage ressemble beaucoup à celui de Cerbère, qui est la dernière station de France et dont la gare domine quelques pauvres maisons, gauchement alignées au fond d'un étroit ravin. La mer est au bout de ce misérable hameau. Port-Bou a une autre mine et d'autres prétentions. Le village est devenu bourg, et le bourg deviendra une petite ville. La compagnie du chemin de fer a bâti, sur le haut du plateau, une église vraiment jolie et dont l'architecture hardie fait très bon effet : on dirait une petite cathédrale. Dans ces gorges profondes et sombres des Pyrénées-Orientales, l'horizon est borné de toutes parts, les vallées sont étroites, les collines pelées. Le souvenir de la quarantaine assombrit encore ces tristes lieux. Avec quel plaisir on les quitte pour respirer un air plus libre, sinon plus pur, et comme la scène change d'aspect au bout de quelques minutes! A droite, ce sont des plaines fertiles, des bois touffus, des prairies bien arrosées, quelques vieux ponts sur des rivières paresseuses, que les eaux de la montagne grossissent en temps d'orage et transforment en torrens. Çà et là, sur les hauteurs, les ruines d'un fort, une tour délabrée, rappellent les mœurs d'un autre âge. Le fond du tableau est magnifique : des rochers escarpés, dentelés, taillés à pic, rompant la ligne un peu monotone des monts couronnés de pins et de chênes verts. Dans la vallée et sur les coteaux, des oliviers robustes et la vigne chargée de fruits. Le sol est admirablement cultivé ; l'industrie de l'homme est tout à fait en rapport avec cette nature riante et féconde. Le ciel et le soleil sourient à cette terre si riche. La race qui la cultive est forte, laborieuse et tenace, vaillante et sobre. A gauche, tout semble avoir été disposé pour le plaisir des yeux. La voie ferrée longe la mer, souvent à une petite distance, et, si enchanteur que soit le paysage de l'autre côté, c'est la mer qui captive la curiosité du touriste. Il entend le murmure de ses mille voix, il aperçoit les petites vagues blanchissantes qui déferlent doucement sur la grève, et quand elle se dérobe à sa vue, il la retrouve, un moment après, toujours plus belle. Le contraste des couleurs est un vrai concert pour les yeux. La teinte grise des rochers, les tons rouges de la terre, les nuances variées de la végétation se fondent en un harmonieux ensemble, et le ciel, illuminé par le soleil d'août, fait encore ressortir le bleu profond de la mer aux reflets étincelans. La beauté divine de la Méditerranée justifie les épithètes de la poésie homérique. La chaleur est tempérée par la brise marine et l'air des montagnes. Le spectacle, qui est ravissant, abrège le trajet et dissipe les pensées tristes. Toutefois une pointe

de mélancolie se mêle à cet enchantement quand on songe à la sérénité de la nature impassible et aux vicissitudes des choses humaines.

La race qui habite ce sol fortuné ne le cède à aucune autre en fierté, en courage, en intelligence, en générosité, en bon renom. Son passé est glorieux, bien rempli par une activité prodigieuse, qui se dépensa en de nobles entreprises. L'histoire de ce peuple vaillant, héroïque, ami des arts et de la liberté, abonde en épisodes dignes du roman et de l'épopée. Que reste-t-il de tout cela? L'autonomie est perdue, la nationalité absorbée, la langue compromise. La principauté de Catalogne n'est plus qu'une province de l'Espagne. De ses comtes, de ses princes, de ses rois, de ses privilèges, de ses franchises municipales, elle ne garde qu'un vague et amer souvenir. Comme la civilisation jadis florissante du Midi, elle a été vaincue, après des luttes mémorables et une résistance héroïque. Voilà de quoi inspirer un grand poète ou un grand historien; voilà les sources vives de l'histoire et de la littérature nationales, de la poésie qui cherche la vérité dans la réalité. Tout le reste n'est que pauvreté et illusion d'esprit, préoccupation mesquine de gloriole littéraire.

La plupart des villes qui sont voisines du littoral ont un nom historique : Figuères, Girone, Peralade, moins célèbre par les invasions qu'elle a dû subir comme place frontière, que pour avoir vu naître le chroniqueur Ramon Muntaner, Catalan d'esprit, de cœur et de race, qu'un mauvais plaisant a voulu confisquer au profit de la Roumanie. Sur la côte même vivent encore les souvenirs des navigateurs grecs et carthaginois, à Roses, à Ampurias, à Barcelone. Tout a été dit sur cette dernière ville, l'une des plus belles du monde, des plus agréables, des plus originales, malgré le voisinage de la France et le caractère cosmospolite des grands ports de mer. Malgré sa longue histoire et sa vaste étendue, Marseille est avant tout l'entrepôt du commerce de l'Orient et de l'Occident. Cette grosse et puissante cité éblouit le voyageur plutôt par ses richesses et le mouvement incessant des affaires que par la poésie des souvenirs. Fière à bon droit de ses flottes marchandes, elle n'a point dans sa souveraineté la majesté de ces reines déchues de la mer occidentale, Venise, Pise, Gênes, Barcelone, qui furent tour à tour, en des temps plus prospères, les vraies capitales de la Méditerranée. Barcelone partageait avec Saragosse l'honneur de servir de résidence aux rois d'Aragon. De là son importance. La découverte du Nouveau-Monde lui suscita une rivale. Admirablement située, réunie à l'Océan par son large fleuve, Séville devint le principal comptoir du commerce avec l'Amérique et fut bientôt la merveille de l'Espagne. C'est de cette mémorable époque que date la décadence relative des capitales méditerranéennes. La grande navigation commença lorsqu'on sut par Christophe Colomb et les premiers conquérans ce qu'il y

avait par-delà l'Océan. Alors furent inaugurés les voyages au long cours, dont les Portugais donnèrent le premier exemple. C'est ainsi que, par un fatal concours de circonstances, Barcelone se trouva déchue et comme capitale d'un royaume et comme grand port de mer. Du premier rang elle passa au second, puis au troisième, Madrid étant devenue par un caprice ville royale et le centre de la monarchie.

L'enceinte de pierre, qui permit à Barcelone de soutenir des sièges célèbres dans l'histoire, a été démolie depuis quelques années, et la place ne manque plus désormais pour de nouveaux quartiers. La ville s'agrandit, s'embellit tous les jours, et la partie neuve, un peu banale, ne nuit pas à l'effet que produit la vieille cité, avec ses rues étroites, tortueuses, un peu sombres, et les nombreux monumens qui racontent ses grandeurs passées. La plus belle façade domine la mer. En montant du port vers les quais, on voit une série de beaux édifices, une place immense bordée de palais, avec une grande porte monumentale. En longeant les galeries de Xifré, où résident la plupart des agences maritimes, on arrive à une autre place ouverte, d'où la vue découvre cette merveilleuse promenade, bordée à droite par de solides et somptueuses demeures, parmi lesquelles se détache la royale habitation du capitaine-général de la province, et à gauche par un haut parapet qui longe la rade jusqu'au pied du fort de Monjuich, planté sur la falaise comme une sentinelle qui veille à la fois sur le port et sur la cité. Une forte garnison, avec une artillerie formidable, tient en respect cette population active, inquiète et turbulente, qui vit sous le canon et dont l'humeur révolutionnaire a bravé plus d'une fois la dernière raison des rois ou des régens. La mémoire du maréchal Espartero n'est pas, à beaucoup près, aussi chère aux Barcelonais que celle du général Prim, un vrai Catalan de Reus.

La « muraille de mer, » comme on dit là-bas de cette incomparable terrasse où poussent péniblement de gros palmiers disgracieux, forme un angle droit avec l'esplanade, laquelle se trouve sensiblement au-dessous; mais la pente est très douce. La *Rambla* de Barcelone consiste en une très longue avenue plantée d'arbres hauts et touffus, se déroulant entre deux contre-allées bordées de maisons, d'hôtels, de théâtres, de cafés, de boutiques et de magasins en tous genres. Les changeurs y sont en grand nombre. C'est sur cette avenue, dans la partie haute, que se tient tous les matins le marché aux fleurs. Chaque marchande dispose d'une table ovale en pierre polie, symétriquement placée entre deux arbres. Le coup d'œil est charmant. Tout au bout, du côté opposé à la mer, est une place immense, bordée de bâtimens tout neufs. C'est le quartier de l'Université. Les principales rues de la ville aboutissent à cette superbe promenade, très animée, très fréquentée à toute heure, et

principalement le matin et le soir. En été, quand la nuit tombe, la moitié de la population se presse sur l'esplanade, pendant que l'autre prend le frais sur les terrasses. Chaque maison a la sienne, disposée en échiquier pour la plus grande commodité des locataires; autant de carrés que d'appartemens. Si le diable boiteux avait emporté son jeune ami l'étudiant à Barcelone, il n'eût pas eu besoin d'enlever la toiture des maisons pour regarder dans l'intérieur. La soirée se prolonge jusqu'à deux ou trois heures après minuit, l'usage étant de souper en sortant du théâtre. Les gens du Midi, hormis les heures de la sieste, vivent le plus souvent hors de chez eux, dans les rues et sur les places publiques. Ils parlent très haut, gesticulent beaucoup, s'animent volontiers. Avec un peu de curiosité indiscrète, rien ne serait plus facile que de suivre ces conversations en plein air, où s'apprend la vraie langue du pays. Celle qu'on parle à Barcelone n'est point de premier choix. La prononciation, le vocabulaire et la syntaxe révèlent à l'observateur la ville cosmopolite où se rencontrent toutes les races du Midi. Le regrettable professeur Milá y Fontanals, qui était un puriste, a fait une étude spéciale sur le parler de Barcelone.

Parmi les causes diverses qui ont corrompu le dialecte catalan dans la capitale même de la Catalogne, il importe de signaler comme une des plus efficaces l'influence permanente de la colonie française, très nombreuse, très active, très répandue, en contact avec toutes les classes de la société, et formant une partie considérable de la population. Les Français, en général, n'ont pas reçu le don des langues; hors de chez eux, ils enseignent plus volontiers qu'ils n'apprennent. La plupart de ceux qui habitent Barcelone en usent assez librement avec l'espagnol et le catalan, continuant, sans penser à mal, l'œuvre malfaisante des traducteurs à la douzaine, ces corrupteurs du goût et de la langue. A ce point de vue, la province de Barcelone est inférieure aux deux provinces voisines de Gironé et de Tarragone, dont les capitales ne sont pas envahies par l'élément cosmopolite. A vrai dire, le catalan que parlent les populations du littoral est beaucoup plus mêlé que l'idiome en usage dans l'intérieur des terres, et particulièrement dans la région des montagnes, celle qui a le mieux conservé les vieilles coutumes et les anciennes traditions. S'il était au pouvoir d'une académie de régénérer la langue d'un peuple vieilli, les académiciens devraient se résigner à vivre parmi les montagnards pour apprendre d'eux le vocabulaire et la grammaire. Ce n'est point à Barcelone, où elle s'est déplorablement altérée, corrompue par le commerce incessant de tant d'étrangers de toute provenance, que la langue catalane, refaite, renouvelée, disciplinée par des auteurs et des grammairiens de profession, reprendra force et vigueur et retrouvera

l'éclat des anciens jours. Cet idiome artificiel et factice, soumis aux règles inflexibles d'un art savant, et auquel l'académie des belles-lettres et le consistoire de la gaie science de Barcelone proposent des prix, promettent des couronnes, cet idiome académique n'a rien à faire avec celui qui se conserve par tradition parmi les paysans de la plaine et de la montagne. Rude et forte, énergique et concise, brève jusqu'à la sécheresse, dure jusqu'à l'âpreté, la langue catalane est la moins harmonieuse des langues novo-latines, la moins propre à la musique et à la poésie. Ce n'est qu'en descendant vers les régions de l'Èbre qu'elle semble s'adoucir et s'humaniser un peu. Nulle part elle ne dépouille sa rudesse native, son caractère raboteux, et partout elle le cède au français en précision, à l'italien en mélodie, à l'espagnol en sonorité. Pour tout dire sans atténuation, le catalan a quelque chose de rustique et de grossier. Peut-être vaudrait-il mieux le laisser tel qu'il est que de s'exposer à le dénaturer en prétendant le polir.

Comme Barcelone concentre toute l'activité littéraire de la Catalogne, les boutiques des libraires donnent une très juste idée du mouvement des esprits. C'est aux livres qu'ils préfèrent qu'on reconnaît les peuples comme les individus. Malgré l'université, malgré les sociétés savantes et littéraires, malgré la renaissance inaugurée depuis quarante ans, malgré toutes les productions de la littérature locale et les feuilles de propagande avec ou sans images, ce n'est point l'élément catalan qui domine dans la librairie. La plupart des volumes et brochures exposés aux regards des passans proviennent de Madrid. Après l'espagnol vient le français : quelques romans, des livres de science facile ou vulgaire, des traités scientifiques, beaucoup d'ouvrages de seconde main : abrégés, manuels, résumés; de rares nouveautés, comme on dit dans le commerce, peu ou point de vers; c'est du Parnasse castillan que descendent les eaux dont s'abreuvent les amateurs de la poésie. Peu ou point d'anglais ; rien d'allemand ; presque rien d'italien ; de portugais, néant. La plupart des feuilles volantes : chansons, complaintes, caricatures ornées de légendes, arrivent par ballots de la capitale, de la cour (*la corte*), ainsi que les revues et les journaux. La menue monnaie de la littérature populaire n'a plus de cours, et la littérature populacière, si goûtée autrefois, tend visiblement à disparaître. L'élément exotique prévaut sur l'élément local.

Le peuple catalan paraît absolument indifférent aux efforts et aux tentatives des beaux esprits : il ne prend aucune part à l'œuvre laborieuse de la renaissance des lettres. Il lui faudrait, pour en goûter les fruits, une instruction et un esprit qu'il n'a point ; et les rénovateurs sont trop amoureux de l'art fin et délicat pour songer à faire l'éducation du peuple. Comme l'éloquence des prosateurs, la

lyre des poètes est sans écho. Le commerce, l'industrie, les affaires, l'atelier et la fabrique, le trafic en tous genres, voilà en quelques mots la vie ordinaire de cette opulente et populeuse cité. Sa prospérité croissante la console de sa grandeur passée, qu'attestent tant de monumens remarquables et tant de documens précieux. Le génie positif de la race a fini par l'emporter sur l'esprit d'aventure; le génie de l'indépendance a cédé au goût de la spéculation. Les grandes fortunes et les fortes maisons ne sont pas rares à Barcelone.

On ne peut quitter cette ville florissante sans un sentiment d'admiration et de respect en souvenir de tout ce qu'elle a fait ou tenté pour la liberté et pour la gloire. Quant à l'amertume qui s'y mêle, elle est tempérée par la réflexion banale et pourtant sage, que toutes choses en ce monde suivent fatalement leur cours. A mesure qu'on avance du midi vers l'orient, on est mieux disposé à comprendre la grave poésie du destin immuable.

Les environs de Barcelone ne sont pas laids, bien qu'on sente partout la préoccupation de l'utile. Tout rappelle le travail dans cette banlieue, admirablement encadrée entre les montagnes et la mer. Les faubourgs sont autant de petites villes propres et coquettes, reliées à la métropole par des tramways toujours pleins: Gracia, Sanz, Barcelonette, essaims détachés de la grande ruche. La beauté du paysage s'accroît encore en descendant vers le sud. Plus de variété, et non moins de pittoresque. Malgré la chaleur, qui est accablante dans l'après-midi, la curiosité l'emporte sur la fatigue. tant est ravissant le tableau qu'illumine le soleil d'août aux heures somnolentes de la sieste. Entre les montagnes lointaines et la plage sablonneuse au bord de laquelle se déroule la voie ferrée, s'étend, à perte de vue, la plaine fertile. Aux vignobles des coteaux succèdent les vignes mêlées d'arbres fruitiers, les vastes jardins potagers, les enclos des fermes, quelques parcs, de riches cultures, beaucoup de maisons de plaisance aux environs des petites villes et des gros bourgs penchés au flanc des collines. Peu d'habitations sur les hauteurs. La végétation ressemble peu à celle des pays du Nord. Le chêne domine sur les pentes, le pin maritime du côté de la mer. Les terres cultivées sont abondamment plantées d'oliviers d'une belle venue, de figuiers aux larges feuilles, de caroubiers au feuillage sombre, d'épaisses haies de cactus, d'aloës et de grands roseaux verts qui répandent la fraîcheur et l'ombre. Point de prairies; peu de pâturages; pas un pouce de terrain perdu. Rien ou presque rien n'est donné au luxe. L'agrément naît partout de cette intelligente culture, qui ne sacrifie qu'à l'utile. La nature a fait un cadre magnifique à ce riant tableau de l'industrie agricole. Ce jardin immense, où tout prospère, a pour clôture les montagnes bleues

qui courent parallèlement à la mer. Les cimes de cette longue chaîne se détachent sur un ciel pur, tantôt en lignes ondulées, tantôt en vives arêtes. L'espace s'ouvre parfois entre deux masses de rochers aigus, qui forment un abîme, et de profonds ravins, creusés par les torrens, sillonnent les pentes raides. Rien de plus varié que ces puissans contreforts, qui ressemblent à autant de forteresses inexpugnables. La merveille de cet horizon féerique, c'est le Montserrat, bien nommé à cause de sa configuration, montagne étrange de forme et d'aspect. A première vue, il apparaît comme un paquet colossal d'aiguilles gigantesques, puis comme un immense château-fort aux créneaux sans nombre ; enfin, comme une prodigieuse cathédrale aux mille flèches, bâtie par quelque génie infernal. Ce chef-d'œuvre de la terre en travail a les proportions et l'unité d'un édifice régulier : l'architecture inimitable de ce monument sans pareil ravit l'imagination la plus froide et captive irrésistiblement les regards. C'est la montagne sainte de la Catalogne, un des plus riches sanctuaires du monde, un des pèlerinages les plus fréquentés de l'Espagne, une pépinière de légendes populaires et de miraculeux récits. Isolé dans la plaine, sans tenir à rien, le Montserrat semble surgir du sol par enchantement, défiant les géans de la sierra; il offre aux yeux un spectacle unique au monde. Aucun paysage n'a un pareil décor.

Les yeux éblouis de ce panorama grandiose se reposent avec plaisir sur les cultures de la plaine et sur la mer impassible et brillante que sillonnent quelques voiles latines. Leur apparition annonce la proximité d'un port. Encore quelques minutes, et la locomotive, jouant sa fanfare d'arrivée, traîne le convoi en gare de Tarragone. Rien de plus gai que cette descente rapide le long de la plage sinueuse. On passe littéralement au pied des rochers qui portent la ville, toujours fière et orgueilleuse de sa situation et de la grandeur d'autrefois. C'est une de ces antiques cités que les souvenirs du passé écrasent. Il en est peu qui aient un renom aussi glorieux et qui soient tombées d'aussi haut. Capitale de l'Espagne sous les Romains, rivale de Carthagène et de Carthage, reine de la Méditerranée occidentale, elle n'est plus qu'une ombre, un amas de ruines. Sa gloire évanouie a fait place au plus vulgaire des trafics. C'est là que les gros vins de Catalogne sont mélangés, selon la formule, avec les alcools allemands et expédiés en France. Des vignes superbes, du raisin délicieux, et un vin épais, foncé en couleur, grossier, désagréable à la vue et au goût. Il en est ainsi dans toute la région du littoral, des Pyrénées jusqu'au-delà d'Alicante. Les fléaux qui ont détruit, ou peu s'en faut, les vignobles français, ont enrichi les vignerons et les fabricans espagnols. Combien de temps durera cette

prospérité? C'est au phylloxera de répondre. Déjà la contagion commence ses ravages et se charge de la revanche.

Tarragone, ville de fabriques, se console comme elle peut des sévérités de la fortune. Elle a une autre spécialité beaucoup plus ancienne, qui consiste à fournir de prêtres une bonne moitié de l'Espagne. Capitale ecclésiastique, elle n'a pas cessé de disputer à Tolède la dignité primatiale. Son grand séminaire est, au vrai sens du mot, la plus féconde pépinière du sacerdoce espagnol. Aussi est-elle partagée en deux zones bien distinctes : en bas, le commerce et les marchands ; en haut, l'église et le clergé. Le spirituel et le temporel ont chacun leur région ou leur quartier. La ville basse s'étend autour du port et des chemins de fer; elle monte par une large rue assez pénible à gravir, à l'esplanade, vaste plate-forme toute neuve, plantée de jeunes arbres et incomplètement bordée de maisons. C'est le rendez-vous ordinaire des promeneurs, l'orchestre de la musique militaire. De larges trottoirs laissent beaucoup d'espace libre aux habitués des cafés et des restaurans. D'un côté, la vue s'étend au loin sur la mer, de l'autre sur la campagne voisine et les montagnes en amphithéâtre. Quand les travaux seront terminés, cette espèce de grand boulevard intérieur fera beaucoup valoir une ville qui a besoin d'être embellie. Au-delà de cette première enceinte commence la ville haute. C'est, à proprement parler, une montagne couverte de maisons pour la plupart vieilles et laides, disgracieuses, misérables. Quelques riches demeures, plus vastes que somptueuses, se détachent sur ces pauvres masures. Les rues tournent et montent, sales, étroites, mal pavées. Aucune animation, point de vie, un jour faux ; à peine quelques cris d'enfans déguenillés qui jouent dans la poussière et rompent le silence de ce sombre labyrinthe. Çà et là, entre deux murs rapprochés, des passages étroits et découverts descendent vers la ville basse par des degrés informes et vermoulus. Il faudrait être archéologue ou tout au moins antiquaire pour se plaire dans ces tristes ruelles où l'antiquité et le moyen âge se confondent, où chaque pierre porte témoignage du glorieux passé. Un air de pauvreté sordide enveloppe tant de richesses archéologiques, et le palais même d'Auguste, notablement diminué et réduit par un incendie, ressemble à une prison. Ce qui étonne le regard, ce sont ces prodigieuses substructions de blocs énormes sans ciment, sur lesquelles les Romains ont bâti pour des siècles. On croirait que les cyclopes ont passé par là.

A force de tourner, de monter, on arrive à bord du plateau qui couronne l'acropole. Un large escalier de pierre donne accès à la place qui s'étend devant le parvis de la cathédrale. La façade, d'une belle simplicité, n'est pas le moindre ornement d'un édifice de proportions admirables dans son imposante grandeur. Aucune restau-

ration de mauvais goût ne gâte la beauté sévère de cette vaste citadelle ecclésiastique qui domine de très haut toute la ville et le pays environnant. Un ample chemin de ronde, qui l'isole des quartiers voisins, permet d'en faire le tour. D'un côté est l'archevêché, immense et vulgaire caserne; de l'autre, une longue rangée de maisons non dépourvues de caractère; au fond, le grand séminaire que l'on rebâtit et dont l'architecture ne promet pas un chef-d'œuvre. Il faudrait un autre cadre pour un pareil monument. A l'intérieur, rien de mesquin; tout est en rapport avec la charpente de ce colosse de pierre. Les deux nefs latérales sont flanquées de hautes et profondes chapelles, éclairées par un dôme, fermées par d'énormes grilles de fer forgé, émaillées d'écussons rouge et or surmontant des sarcophages couverts d'inscriptions gothiques; des pierres tumulaires forment le pavé de ces petites églises. Le chœur, orné de boiseries antiques et richement sculptées, est au milieu de la grande nef, à égale distance de la porte d'entrée et du maître-autel. Autour de cette enceinte, des chapelles surbaissées, à plein cintre, recevant un jour équivoque, sont remplies de dorures et de vieilles sculptures sur bois. La plus remarquable est celle où l'on voit le Christ au tombeau. Le corps est couché dans une large caisse vitrée; derrière, le long du mur, cinq femmes en costume de deuil, dans l'attitude de la douleur; au pied et au chevet du lit funéraire, deux hommes à l'air grave complètent le chœur de ce drame muet. Une lampe aux lueurs incertaines éclaire faiblement cette scène où revit la foi éteinte du moyen âge. A l'entrée du chœur, à gauche, un monument superbe commande l'attention. C'est le tombeau restauré de Jacques Ier d'Aragon. Une souscription populaire des deux provinces de Barcelone et de Tarragone a payé les frais de cette belle restauration, qui remonte à 1856. Le corps du roi conquérant reposait sous les voûtes du monastère de Poblet, avant l'année 1835, où furent supprimés les ordres religieux. L'inscription du sarcophage, bien différente de celle du socle, est d'une touchante simplicité : on y voit les dates de la naissance et de la mort d'un prince qui fut un héros et un sage.

La renaissance a laissé aussi sa trace dans cette antique métropole, qui compte parmi ses plus illustres archevêques l'immortel Antonio Agustin, profond théologien, savant jurisconsulte, prélat modèle, épigraphiste, numismate, archéologue, érudit de premier ordre. Son tombeau est le plus bel ornement d'une grande chapelle monumentale, surmontée d'un dôme hardi. L'intérieur de la coupole est décoré de très bonnes peintures à fresque. Une large pierre de marbre noir, surmontée de l'écusson archiépiscopal, dit en termes sobres et simples quel fut l'homme qui gît là après une vie bien remplie. Cet inscription est un modèle achevé du style lapidaire. La

chapelle de la Vierge communique de plain-pied avec le cloître, aussi vaste, sinon plus beau que celui de la cathédrale inachevée de Barcelone. Tout autour du jardin, planté d'orangers, de myrtes et de lauriers-roses, le sol des galeries est littéralement pavé de pierres tombales, ornées du *T* majuscule en forme de marteau. Là dorment de l'éternel sommeil des chanoines, des prébendés, des bénéficiaires de la cathédrale, et, parmi eux, l'homme le plus grand de son temps, un capitaine de cuirassiers à cheval, un géant dont la taille mesurait plus de 12 palmes. Il paraît que ce colosse avait aussi en partage la grandeur d'âme, s'il faut en croire une épitaphe à peine lisible, qui atteste que les graveurs sur marbre de Tarragone respectaient médiocrement en ce temps-là l'orthographe castillane (février 1641). Le cloître est situé entre l'église métropolitaine, à gauche, et la somptueuse chapelle de la Vierge, à l'entrée de laquelle, à droite, se trouve la sépulture de Vicente Falconer, natif de Barcelone, docteur en médecine et en philosophie, mort à l'âge de soixante-quinze ans, le 11 juillet 1693. Il fut très célèbre de son vivant.

La cathédrale de Tarragone est un des plus rares échantillons de la belle architecture romane. Quand on l'a vue, il faut se hâter de partir, non sans avoir fait le tour de l'antique cité en montant du port vers la citadelle, le long de ces hautes murailles, désormais inutiles, et en descendant ensuite vers la ville basse par une avenue de beaux platanes. C'est dans ces bas quartiers qu'habitent les forgerons et les tonneliers. A mi-côte, un cirque tout neuf atteste le goût de la population pour la tauromachie, cette maladie endémique de l'Espagne. La jetée qui longe le port offre aux promeneurs qui la fréquentent le spectacle curieux d'une ville suspendue aux flancs d'une montagne dont le pied plonge dans la mer. Cette promenade est vraiment jolie au coucher du soleil.

De Tarragone à Valence, la route n'est pas belle et la distance paraît longue, grâce à la lenteur insupportable du chemin de fer. Les montagnes sont pelées, rocheuses, dentelées ; le sol rougeâtre et dénudé est raviné par des torrens qui balaient la terre végétale. La vigne est maigre et clairsemée ; le pâle feuillage des oliviers donne au paysage une teinte grise. Partout la sécheresse ; sous les ponts serpente nonchalamment un maigre filet d'eau sur un lit de sable et de cailloux. L'Èbre, que l'on passe au-dessous de Tortose, est le seul fleuve de la région qui coule à pleins bords. Des rochers nus se dessinent fièrement sur le ciel d'un bleu profond ; pas un nuage ; un soleil de plomb et comme un avant-goût du désert. Çà et là, sur un pic aigu, se dresse une de ces tours mauresques qui dominent la plaine et la mer. Le long de la plage, des groupes de pins-parasols, dont la silhouette élégante et les vertes aiguilles animent le paysage, et, de

loin en loin, quelques dattiers sveltes et droits comme des colonnes, livrent à la brise leur tête couronnée de palmes. Des maisons basses et blanches, avec leurs porches et leurs terrasses, servent d'abri aux baigneurs; entourées d'un jardinet fleuri, ombragées d'un bouquet d'arbres, elles reposent et réjouissent la vue.

Les villes qui bordent cette partie du littoral ont des noms célèbres dans l'histoire de Rome et de Carthage. Leur aspect est archaïque et oriental. Le souvenir des Arabes est partout dans cette région qu'ils ont embellie, enrichie par leurs savantes cultures. On songe au mythique jardin des Hespérides en traversant l'immense plaine où des milliers d'orangers poussent en plein champ, abreuvés nuit et jour par mille canaux qui sillonnent cette terre grasse, d'un rouge sombre et toujours altérée. Ces arbres délicats restent petits; si on les laissait grandir, étant plus exposés au vent, ils produiraient moins de fruits. Le voyageur, un peu désappointé, se résigne à contempler cette vaste pépinière, un peu monotone, au lieu de la forêt enchantée de ses rêves. L'utile ne va pas toujours avec le beau.

Valence est assise comme une reine au milieu de cette végétation orientale. Peu de villes font autant d'honneur à leur réputation. La cité du Cid et de Jacques le Conquérant est digne de ces héros. Les cinq ponts de pierre ornés de statues qui mènent des portes au-delà du Guadalaviar lui font une ceinture superbe. Quand on a passé ce fleuve, dont le large lit est presque à sec, et dont la renommée est grande chez les poètes, on se trouve sur le boulevard extérieur, qui longe la plus merveilleuse des promenades, un véritable Éden où abondent l'ombre, les fleurs, la verdure et l'eau courante. La *glorieta*, qui est dans l'intérieur de la ville, ne le cède point à l'*alameda*. Quoique la comparaison soit usée, c'est une délicieuse oasis dans ce pays brûlé par le soleil. A l'autre extrémité de la ville, un vaste jardin public, tout en longueur, offre aux promeneurs des allées ombreuses, et une jolie petite rivière aux nombreux méandres. En parcourant ces parcs bien arrosés et fleuris, on pourrait se croire dans une brillante exposition d'horticulture en plein air.

Valence est la ville des jardins. La plupart de ses places publiques sont fleuries, ombragées, rafraîchies par des fontaines au murmure enchanteur, largement garnies de bancs et de sièges commodes, fréquentées matin et soir, particulièrement aux heures lourdes de la sieste. Les rues sont gaies, propres, bien pavées de larges dalles, bordées de maisons à la façade riante et de nombreux palais aristocratiques dont le portail est surmonté de vieux écussons. Ces demeures seigneuriales se mêlent démocratiquement aux maisons bourgeoises, sauf dans la rue des Nobles (*calle de los Caballeros*), où l'on ne voit que des palais anciens et modernes. Les monumens sont dignes d'une grande capitale, la plupart d'une teinte rouge

clair qui plaît à l'œil. La Bourse (*Lonja*), où se fait encore le commerce de la soie, est la perle de ces chefs-d'œuvre de l'architecture du moyen âge. La cathédrale est un vaste et riche musée où l'architecture, la sculpture et la peinture rivalisent. Point de chapelle qui ne renferme quelques tombeaux suspendus le long du mur, surmontés de la statue couchée, du buste et des armes du mort. Ces monumens funèbres tiennent généralement peu de place. Le pavé des chapelles et des nefs forme une véritable mosaïque de pierres tumulaires, couvertes d'inscriptions archaïques à moitié effacées. Les autres églises ne le cèdent à la métropole que par l'étendue. Le dévot de l'art trouve à admirer jusque dans les plus petites. Rien de surprenant : l'école des beaux-arts de Valence est célèbre depuis plus de quatre siècles.

Si la métaphore n'était un peu bien usée, on dirait que Valence est le séjour des muses. Aucune ville d'Espagne n'a mieux servi les études libérales ; aucune n'a mieux compris cette religion de l'art dont les dogmes sont éternels ; aucune n'est restée plus fidèle au culte des sciences et des lettres. L'université de Valence, plus heureuse que ses deux grandes rivales, Salamanque et Alcala de Hénarès, est encore vivante, toujours prospère, sinon aussi glorieuse que par le passé. Sa gloire consiste maintenant à glorifier les hommes de mérite qui l'ont illustrée. La grande salle des actes, garnie de bancs en amphithéâtre, est littéralement tapissée de portraits presque tous remarquables. La variété des costumes et des physionomies n'est pas le moindre attrait de cette belle galerie composée de professeurs de toutes les facultés, de religieux de tous les ordres, de docteurs séculiers et clercs, de prélats, de princes de l'église. Il n'y a pas une seule médiocrité parmi ces illustrations locales, proposées comme exemples aux étudians. Au centre de la cour d'honneur, entre la bibliothèque et les collections de ce musée d'hommes illustres, se dresse la statue en marbre blanc du plus illustre de tous, Jean-Louis Vivès, philosophe, érudit, humaniste, pédagogue hors de pair, qui partagea avec Erasme et Budé le triumvirat du savoir dans le siècle de l'érudition, et brilla parmi les plus doctes par la profondeur des connaissances et la solidité du jugement. Il n'est pas de plus brillante étoile dans l'immortelle pléiade de ces savans hors ligne dont le chef fut Antonio de Lebrixa, et le dernier représentant, Francisco Sanchez de las Brozas, qui mourut entre les griffes de l'inquisition, et qu'un professeur de Berlin a pris à tort pour un jésuite. L'école médicale de Valence a été pendant trois siècles la première de l'Espagne, et l'école poétique a fourni des modèles à la littérature espagnole : c'est à Valence que fut publiée la première édition de *la Diane amoureuse* du Portugais Jorge de Montemayor; c'est un professeur de grec de

l'université Valentine, Gaspar Gil Polo, qui donna une digne suite à ce roman pastoral, mêlé de vers et de prose, et qui chanta les gloires poétiques de la ville que baigne le Turia ; c'est lui qui acclimata en Espagne le genre littéraire que Sannazar, lui-même d'origine espagnole, avait créé en Italie. Dès la fin du xve siècle, la poésie castillane avait détrôné la poésie catalane, illustrée par Ausias March, Jaume Roix, Gaçull, Fenollar et tant d'autres dont les noms sont bien connus.

Reconquise par deux fois sur les Maures, d'abord par le Cid, ensuite par Jacques Ier d'Aragon, Valence se détacha insensiblement de la Catalogne et opta pour la Castille. Le dialecte valencien, d'une harmonie si douce, tient infiniment plus du castillan que du catalan. A l'entendre parler, on dirait des Castillans s'essayant à prononcer la rude langue de la Catalogne. Ce joli dialecte n'est depuis longtemps qu'un patois assez agréable, mais peu propre à servir d'organe à la prose et à la poésie. Il se meurt, littérairement parlant, et nul ne songe à le rajeunir, à le renouveler. Il n'est pas même bien sûr que les vieux poètes valenciens soient bien entendus de leurs compatriotes contemporains, s'il faut en juger par la dernière édition des vers d'Ausias March, publiée à Barcelone en 1884, sous les auspices de la société littéraire *Lo Rat penat* (la Chauve-souris), par un de ses membres. L'impression pourrait passer à la rigueur; mais le texte est extrêmement incorrect ; il aurait besoin d'un bon commentaire. Il y a là un grave symptôme de décadence ou d'incurie. Chez les libraires, pas un seul ouvrage du cru qui mérite l'attention.

A Barcelone du moins, il est possible de suivre le mouvement de la renaissance catalane rien qu'en parcourant le catalogue spécial de l'éditeur Verdaguer. Ici, rien de pareil. Pas un dictionnaire, pas une grammaire ; aucun ouvrage qui rappelle la gloire passée, sauf une plaquette ridicule d'un savant du xviie siècle, où il est prouvé que le dialecte de Valence, en tant qu'il émane directement du latin, est bien supérieur au castillan, né de la corruption du latin. Voilà les pauvretés qu'on imprime dans une ville dont les presses rivalisaient autrefois avec celles de Madrid, et qui a vu naître les plus célèbres bibliographes de l'Espagne, après l'incomparable Nicolas Antonio, à savoir : Rodriguez, Ximeno, Fuster, pour ne rien dire de deux autres Valenciens qui ont bien mérité des lettres espagnoles par leurs doctes travaux de bibliographie et d'histoire littéraire, Mayans y Siscar et Perez Bayer.

Si Valence a oublié, ou peu s'en faut, le catalan, elle n'oublie point ce qu'elle doit à la Catalogne. Un piédestal magnifique attend la statue colossale de Jacques le Conquérant, ce grand roi qui, après avoir joint à la couronne d'Aragon les îles Baléares et le royaume de Valence, conquit encore le royaume de Murcie pour le compte

du roi de Castille. Vincent Ferrier, l'apôtre populaire, le missionnaire intrépide, est dignement honoré dans sa patrie. Peut-être serait-il temps que son frère, Boniface Ferrier, général des chartreux, reçût aussi les honneurs qui sont dus au premier traducteur catalan de la Bible. Il n'est jamais trop tard pour rendre justice au mérite.

II. — LES ILES.

Valence serait l'égale de Barcelone et de Carthagène si elle avait un port de mer. En attendant qu'on le lui donne, elle doit se contenter de celui du Grao, gracieuse petite ville qui est comme un de ses faubourgs. C'est de là que part le bateau à vapeur chargé du service des postes, et qui partait d'Alicante avant le choléra. A cause de l'épidémie, ce courrier maritime est tenu en observation à une assez grande distance du port, et soumis à la même surveillance dans la baie de Palma. Quarantaine à l'aller et au retour, au point de départ et au point d'arrivée. Pour le même motif, il ne peut toucher à Iviça. Défense absolue de débarquer aucun passager. Il reste à l'ancre pendant trois heures, le temps d'échanger les correspondances et de recevoir à bord quelques prévenus, escortés de gendarmes.

L'étranger qui arrive aux Baléares par le midi, pourrait se faire la plus triste idée des mœurs des insulaires, s'il s'en rapportait purement et simplement à ce qu'il voit et entend dire des habitans de ce premier groupe. Formentera et Iviça, séparées par un étroit canal, représentent les Pityuses, que les géographes anciens distinguaient expressément des Gymnuses ou Baléares proprement dites. Ce n'est pas que la terre et le climat diffèrent beaucoup, la latitude étant à peu près la même, comme les propriétés du sol, la faune et la flore. Ce qui diffère profondément, ce sont les mœurs, les traditions, les usages et les coutumes. Sauf une petite ville du même nom (*Ebussus* dans l'antiquité), Iviça ne compte que des villages formés de maisons éparses à proximité d'une église dont ces hameaux prennent le nom. Toutes les habitations se trouvent isolées et à une assez grande distance les unes des autres. Les habitans, peu sociables, sont soupçonneux, défians, un peu sauvages et parfois cruels. On ne compte plus les percepteurs, receveurs, inspecteurs et autres représentans du fisc qu'ils ont torturés, empalés, fait périr dans les supplices. Ils ne sont pas plus humains entre eux. Jamais ils ne s'aventurent un peu loin sans leur couteau de chasse et leur carabine. Au salut qu'on leur adresse dans les chemins ou à travers champs, le soleil couché, ils répondent par des coups de feu. On dirait que, parqués sous la tente, en camp volant, ils ont conservé les habitudes du désert. Ce n'est pas seulement en « fai-

sant parler » la poudre à tout propos, particulièrement dans leurs jeux et leurs fêtes, qu'ils rappellent les Bédouins et autres tribus nomades de l'Afrique. Ils en ont les traits, le teint, les formes, l'agilité, et en partie le costume. Beaucoup portent autour de la tête le madras ou le foulard étroitement serré, enroulé, se terminant en cône tronqué; coiffure des pays chauds, non sans ressemblance avec le turban. La plupart sont chaussés d'espadrilles, vêtus d'une espèce de veste très courte, ceints d'une large bande d'étoffe de laine qui fait plusieurs fois le tour de la taille, emprisonnés comme en une gaine, dans un pantalon collant qui descend à peine jusqu'à la cheville; costume de montagnard ou de contrebandier, excellent pour la chasse et pour la course. Les duels au couteau et à la carabine sont très fréquens. Ils ont une formule pour se défier au combat : « Nous allons voir lequel des deux a sucé le meilleur lait, » mêlant à leur férocité le plus innocent des souvenirs. Les déclarations d'amour se font à coups de fusil, et c'est en armes que les prétendans vont faire la cour à leur fiancée. Ils sont souvent huit ou dix, et chacun attend son tour. Passer de quelques minutes le temps convenu, c'est s'exposer à recevoir quatre balles de ceux qui s'impatientent à la porte. Quand elle a été suffisamment courtisée, la jeune fille fait son choix, et le jour des noces, au sortir de l'église, les prétendans éconduits lui font hommage de plusieurs salves. La *vendetta* est de tradition à Iviça. L'habitude de se venger, de se rendre justice à soi-même n'annonce pas une civilisation très humaine : on sait que cette coutume barbare persiste encore dans d'autres îles de la Méditerranée ; mais dans aucune il ne se commet autant de crimes. La vie y est estimée peu de chose, à voir les attentats dont elle est l'objet. Ceux qui veulent tout expliquer prétendent que la population d'Iviça se compose de deux couches bien distinctes. A les en croire, les premiers colons étaient des repris de justice, des bandits hors la loi. Pour améliorer cette population sinistre, on envoya plus tard du continent des cultivateurs et des ouvriers chargés de faire souche d'honnêtes gens. Ce qu'il est permis de supposer, à défaut d'autres preuves, c'est qu'après la conquête tous les Africains ne furent pas expulsés et que leurs descendans sont encore aujourd'hui en majorité, surtout à la campagne. Dans la ville même, les deux classes se sont maintenues, et il n'y a point eu de fusion. Il y a des quartiers particulièrement malpropres et mal famés.

Le dialecte des habitans de ce premier groupe est dur et sec. Les sons dominans sont l'*u* latin (ou) et l'*e* muet. Ce parler peu harmonieux ressemble aussi peu que possible à celui des Valenciens, remarquable par la plénitude des voyelles sonores et l'adoucissement des consonnes dures. Ce qu'il y a de commun entre les habitans d'Iviça et les Valenciens de la banlieue, c'est la coutume orientale

de s'asseoir sur les talons, les jambes repliées et croisées, les genoux écartés. Il y a aussi plus d'une analogie entre les mœurs des uns et des autres. Les bords de l'île sont escarpés, presque partout taillés à pic; une seule ouverture du côté du midi, là où sont le port et la ville. Une ceinture de collines boisées entoure la plaine, où poussent toutes les semences, où croissent tous les arbres à fruits. On cultive de préférence l'amandier; cette culture est la principale richesse du pays. On exporte aussi beaucoup de sel. La marine se réduit à de nombreux bateaux de pêche et à quelques barques de cabotage. Il faut se hâter d'aller voir cette île à moitié sauvage avant que la civilisation l'ait transformée. Elle compte à peu près 24,000 habitans, et Formentera un peu plus de 1,600.

Ce qu'il y a de plus agréable dans ces petits voyages, c'est qu'ils se font, en été, à la tombée ou au commencement du jour. On jouit ainsi du spectacle toujours nouveau du coucher et du lever du soleil, sans perdre la terre de vue, et de la fraîcheur de ces nuits calmes et sereines où le ciel se reflète dans la mer. La pleine lune rend la scène féerique. Aux premières lueurs de l'aube, tout se transforme, et l'œil ravi suit les côtes abruptes d'Iviça et les riantes vallées de Formentera. En quelques heures de traversée, on arrive à Majorque, au moment où la chaleur n'est plus tempérée par la brise matinale. La plus grande des Baléares est aussi la plus belle, la plus riche, la plus peuplée. La baie de Palma est merveilleusement disposée pour le plaisir des yeux. Elle a la forme d'un fer à cheval. Au fond, faisant face à l'entrée, bien au centre, la vieille ville sortant de ses murailles. Au-dessous, le port, dont la jetée s'avance fort loin dans la mer. Deux édifices dominent tous les autres, l'église des Saintes-Croix et la haute cathédrale, parallèle au quai qui lui sert de base. A côté, l'évêché, qu'on appelle le palais (*lo palau*), et entre les deux, au second plan, la merveilleuse façade de l'église des franciscains. A droite et à gauche de la ville s'étendent deux faubourgs aux maisons blanches, celui de Sainte-Catherine (6,000 âmes), entre la Bourse, digne d'être vue, même après celle de Valence, et les nombreuses habitations de plaisance groupées au-dessous du gracieux château de Bellver et au pied du fort Saint-Charles, tout près de l'ancien port, tout petit, mais sûr, nommé Porto-Pi. En face, de l'autre côté, le faubourg du Molinar, qui emprunte son nom d'une double rangée de moulins à six ailes, dont la tour massive repose sur une large terrasse, sous laquelle est l'habitation du meunier. Ces moulins debout sur la rive produisent un effet très original. Un hémicycle de montagnes rocheuses, aux pentes boisées, encadre ce ravissant tableau, et se termine à droite par le mont de Randa, célèbre par son antique ermitage et le long séjour qu'y fit Ramon Lull. Ce double amphithéâtre présente un

merveilleux coup d'œil. Ici non plus, l'œuvre de l'homme n'a point gâté celle de la nature.

Palma est la digne capitale d'une île enchantée, que l'on pourrait définir une vallée riante et fertile entourée de montagnes, une terre de promission sous un ciel clément, abritée contre les vents du nord et du midi, propice à toutes les cultures. Aux endroits où la chaîne protectrice s'interrompt, la mer s'introduit doucement et forme les baies de Palma, de Pollensa, d'Alcudia, également vastes, également belles. La nature libérale a prodigué ses trésors et sur les côtes et dans l'intérieur des terres. On pourrait croire qu'elle a travaillé avec art à l'embellissement de ce pays fortuné. Tous les arbres fruitiers y prospèrent; l'huile et le vin y abondent. La terre grasse nourrit des troupeaux magnifiques. Une eau délicieuse coule de mille sources et arrose les plantations. La sécheresse est inconnue sous ce bienheureux climat, où le citronnier et l'oranger croissent en plein champ et forment de véritables forêts. Il y a des centaines d'oliviers qui datent de plusieurs siècles. Les amandiers qui couvrent la plaine sont en fleur à la fin de décembre. Point de journée sans soleil; le plus souvent un ciel pur et brillant. Le paysage est doré et réchauffé par la lumière du jour. Les nuits d'hiver sont douces et lumineuses. Les hautes cimes ont beau se couvrir de neige; les vallées ne connaissent que la température du printemps.

Le voyageur qui foule ce sol privilégié marche d'enchantement en enchantement; avec un peu d'imagination et de bonne volonté, il pourrait se croire transporté dans une de ces contrées fabuleuses de l'âge d'or chanté par les poètes. C'est au voisinage de la mer surtout que les beautés naturelles ont un merveilleux éclat. Les grottes d'Arta font l'admiration du géologue et l'enchantement de l'artiste. On dirait un palais souterrain des *Mille et une nuits*, et combien supérieur au fameux labyrinthe. Les côtes du sud, travaillées par la mer, offrent à la vue des grottes à plusieurs étages, comme les loges d'un théâtre, hantées par des troupes innombrables de ramiers. En voyant ces merveilles de la nature, on se rappelle la caverne de Philoctète décrite par Sophocle. De quelque côté que vous portiez vos pas, quelque surprise vous attend. La chartreuse de Valldemosa, qui est elle-même un superbe monument de l'architecture du xve siècle, est entourée d'un paysage qui n'a point son pareil au monde. Il semble que, dans cette solitude enchantée, les idées de pénitence devaient faire place aux rêves enchantés d'une éternité bienheureuse. La simple vue de ces lieux fortunés transporte l'imagination bien au-delà des plus belles descriptions poétiques du Paradis, de l'Eden ou des champs Élysées. La plume magique qui a écrit *Spiridion* dans une des cours verdoyantes de la Chartreuse n'a pu rendre les beautés de ce délicieux vallon. Le

riche domaine de Miramar, qui s'étend entre la vallée de Musa et le port de Soller, à plus de 300 mètres au-dessus de la mer, ne se peut comparer qu'à ces jardins suspendus de l'Orient décrits par les anciens voyageurs. Un archiduc d'Autriche, possesseur de ce territoire unique, a établi là sa demeure de plaisance, dans un palais rustique pieusement bâti sur les ruines du couvent fondé pour l'enseignement des langues orientales à l'instigation de Ramon Lull, à la mémoire duquel l'altesse sérénissime a élevé deux monumens somptueux : une chapelle consacrée au culte catholique et un pavillon qui renferme la statue en marbre blanc du docteur illuminé, du bienheureux martyr qui songeait à fonder la paix perpétuelle parmi les hommes, plus de quatre siècles avant le bon abbé de Saint-Pierre. Ce prince généreux, qui poursuit la publication d'un grand ouvrage monumental consacré aux Baléares (il a paru quatre volumes formant cinq tomes in-folio), se prépare, dit-on, à donner la première édition complète des œuvres authentiques de Ramon Lull, lequel, comme on le sait par son propre témoignage, n'écrivit jamais en latin. Il ne savait que le catalan et l'arabe. Et c'est lui-même qui enseignait cette langue aux moines novices de l'observance de Saint-François d'Assise. La légende ajoute qu'un nègre d'Afrique, assis à côté du maître, l'avertissait après chaque leçon des fautes commises. Un peintre de Palma a consacré cette légende dans un tableau plein de mérite. Quel exemple pour les hommes qui enseignent!

Si Ramon Lull trouvait enfin un éditeur dans son pays natal, les érudits de Majorque auraient de l'occupation pour longtemps, une si vaste entreprise ne pouvant réussir que par le concours d'un certain nombre de lettrés; car il s'agirait d'imprimer une vingtaine de volumes. On ne saurait inaugurer plus heureusement cette bibliothèque des auteurs catalans que nous promettent depuis tant d'années les littérateurs et académiciens de Barcelone, et sans laquelle il ne sera jamais possible d'écrire une bonne histoire de la langue et de la littérature catalanes. Quel service rendu aux lettres! Et quelle bonne fortune pour les hommes d'études et de talent qui cherchent encore leur voie! Au lieu de perdre leur temps à faire écho aux poètes des jeux floraux, au lieu de se disperser en articles et en brochures d'un intérêt purement local, comme ils seraient heureux de trouver un emploi à leurs forces en consacrant leur activité à une œuvre essentiellement utile et patriotique! Le jour où l'archiduc voudra commencer ce monument durable, il trouvera des compatriotes de Ramon Lull prêts à le seconder dans une œuvre de réparation et de justice.

On travaille à Majorque, où les sciences, les beaux-arts et les belles-lettres furent toujours en honneur; mais on travaille mollement, lentement, paresseusement, comme dans une province recu-

lée, loin du mouvement, sans cette émulation salutaire qui stimule et féconde les talens. Les uns, en petit nombre, s'associent d'intention aux essais de renaissance littéraire dont Barcelone est le centre; les autres, et, c'est la majorité, songent à Madrid, trop heureux quand des publications en espagnol leur ouvrent l'académie de l'histoire ou celle de la langue! L'amour des palmes académiques ou du laurier, non moins cher aux poètes qu'aux écrivains, pousse vers l'éloquence ceux qui ont la plume facile, et quelque grand ouvrage, solennel et pesant, est le fruit ordinaire de cette ambition classique. C'est ainsi que le savant et laborieux archiviste de Palma vient d'écrire en deux volumes de grosseur raisonnable une suite au *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, dans un esprit ultramontain. Combien mieux eût valu une histoire générale des îles Baléares, puisée aux sources! Voilà du moins un sujet digne de tenter l'homme qui tient sous clé, dans un dépôt d'une richesse inouïe, tout le passé de ces îles en somme assez peu connues. D'autres littérateurs de Majorque, il est vrai, n'oublient, quand ils écrivent, ni leur langue maternelle ni leur pays natal. Parmi ceux qui ont rendu et qui promettent de rendre service à la littérature catalane, il faut citer en première ligne Mariano Aguiló, Francisco Barceló, Alvaro Campaner, Geronimo Rosselló, érudit et poète de mérite; et il n'est que juste d'honorer ici la mémoire de feu J.-Joseph Amengual, auteur d'une grammaire estimable et d'un grand dictionnaire du dialecte de Majorque, grosse et utile compilation, unique dans son genre, et qui vaudrait beaucoup mieux si le consciencieux compilateur s'était servi de sa propre langue pour expliquer les mots, au lieu de l'espagnol et du latin. C'est un travail empirique, d'après l'ancienne méthode; il n'y a pas trace de ce qu'on appelle la philologie comparée, science commode qui substitue doctement l'algèbre à la grammaire et au vocabulaire, et qui commence à s'introduire en Espagne. Avant de se mettre à piller Diez, il faudrait imiter ce savant homme, qui commença ses travaux par l'étude patiente des textes. Or les textes abondent dans les archives civiles et ecclésiastiques de Palma, et beaucoup remontent au temps de la conquête. Peu de villes en Europe ont conservé autant de monumens et de documens du moyen âge; et il n'y en a pas beaucoup qui offrent autant de ressources aux hommes studieux. Outre la bibliothèque municipale et celle de l'évêché, il ne manque point de collections particulières très riches, entre autres celle du comte de Monténégro, héritier des trésors bibliographiques et archéologiques du cardinal Despuig. Le musée de Raxà, somptueuse maison de campagne à deux lieues de Palma, est riche en toute sorte d'objets curieux: inscriptions grecques et latines, bronzes, statues, bustes, bas-reliefs, parmi lesquels deux notamment

rappellent le culte de la Diane sanglante. La plupart de ces antiques proviennent des fouilles qui furent faites à la fin du siècle dernier, aux frais du prélat, sur le territoire d'Aricia, où la déesse avait un temple et un bois sacré. Les plus savans archéologues trouveraient à s'instruire en visitant ce beau musée de Raxà, où tous les étrangers vont en pèlerinage. Ce palais des arts, rempli de curiosités rares et précieuses, est adossé à la montagne. Du haut des jardins disposés en terrases, la vue s'étend sur la plaine fertile, plantée d'oliviers et d'amandiers ; l'horizon est borné par deux gros villages à moitié cachés entre les collines, la ville haute et la mer. Admirable belvédère! L'ascension est pénible, mais le panorama est d'une beauté ravissante. Pour les autres propriétés dignes d'être vues, pour les collections de livres et de monnaies, bref pour tout ce qu'il y a de curieux à Palma et aux environs, le voyageur peut prendre pour guide le livre utile de feu J.-M. Bover, laborieux savant qui a tant fait pour glorifier son île natale, qu'on peut lui pardonner en retour les imperfections qui déparent ses ouvrages. Ce qu'il ne faut pas oublier de visiter, c'est le cloître de l'ancien couvent de Saint-François, qui menace ruine, et l'église de ce couvent, une des plus belles de l'ordre, et où se trouve le monument inachevé et magnifique du bienheureux Ramon Lull. Au-dessous du chœur, dans la belle rotonde qui est derrière le maître-autel, un vaste retable où sont représentés tous les princes et princesses de la maison d'Aragon appartenant à l'ordre des franciscains, est surmonté de cette inscription en grosses lettres majuscules :

ARMA BALEARICA, NON FUNDA, SED ARBALISTA FIDEI.

Hélas ! la fronde n'est pas moins démodée que cette arbalète de la foi qui jadis faisait merveille. Avant le fameux décret du 12 août 1835, Majorque comptait trente congrégations, dont quatorze à Palma. Aujourd'hui, il n'y a pas un moine dans toute l'île, et les communautés de religieuses se trouvent réduites à un petit nombre. Le couvent des dominicains, le plus ancien de tous (1230) a été détruit de fond en comble en 1837, et sur le vaste emplacement qu'il occupait s'élève maintenant un cercle moderne (*el circo Balear*) dont les grandes salles et les salons dorés sont le refuge des oisifs. La tradition prétend que ce sont les descendans d'Israël qui ont démoli la maison des frères prêcheurs, en haine de l'inquisition, usant de représailles contre un ordre qui les avait persécutés avec acharnement. Quoi qu'il en soit, la suppression des moines inquisiteurs n'a point supprimé l'esprit de défiance et d'intolérance qui était l'esprit même du saint-office. Le vieux préjugé contre les juifs tient toujours bon. Il suffit d'être d'origine israélite pour se trouver im-

pitoyablement exclu de la société. La conversion, qui date de quatre siècles, n'y fait rien. Les blancs de l'Amérique du Nord ne sont pas plus tendres pour les hommes de couleur que les nobles et les bourgeois de Palma, les gros ventres (*butifarres*), pour ceux qu'ils appellent des mangeurs de lard (*chuetas*). Tant il est vrai que les mœurs ont plus de force que les lois. Les millions des *convers* n'ont pu désarmer les vieux chrétiens, et l'on cite encore le trait de ce jeune homme du peuple qui refusa d'épouser une jeune fille juive, malgré la promesse formelle de recevoir en dot son pesant d'or. On pourrait croire que la foi n'est pas toujours accompagnée de la charité. Encore si cette maladie était intermittente, comme la peur du choléra ! Cet exemple semble prouver que la tolérance ne peut s'enraciner qu'avec la liberté des cultes. Malheureusement l'Espagne, qui a produit un si grand nombre d'hérétiques, — l'histoire des hétérodoxes espagnols a fourni à un jeune auteur orthodoxe la matière de trois énormes volumes, — l'Espagne n'admet point la conscience libre. Trop heureux les juifs de Majorque de n'être plus parqués comme autrefois dans le vieux quartier de Sainte-Eulalie, où l'on tendait de grosses chaînes de fer après le couvre-feu !

Le dialecte de Majorque est plus sonore qu'harmonieux. Les voyelles claires dominent, savoir l'*a*, l'*o* et l'*è* ouverts. Il faut absolument ouvrir la bouche toute grande pour imiter la prononciation des indigènes. Il en résulte quelque chose d'emphatique et de vulgaire qui donne l'idée d'une langue de Béotiens. Seulement, comme ce n'est point l'esprit de la Béotie qui règne aux Baléares, ce patois est très propre à la parodie, à la farce, à la grosse satire, à un sermon, à un plaidoyer burlesques. En un mot, c'est le langage adéquat de la plaisanterie triviale, des contes gras. Aussi n'est-ce pas ce dialecte un peu plat qu'emploient les artistes en vers, les poètes raffinés qui reçoivent le mot d'ordre de Barcelone. Ils l'abandonnent aux improvisateurs illettrés qui cultivent la poésie vulgaire, sans art ni règle, interprètes naturels de la muse populaire. Ces pauvres rimeurs de carrefour ou de village ressemblent aux campagnards attardés qui ont conservé l'ancien costume, demi-chrétien, demi-mauresque : veste courte et ouverte, pantalon à la turque, longues guêtres, souliers à grandes boucles, chapeau à larges ailes comme ceux des paysans bas-bretons. Ce costume suranné est-il d'origine africaine ou celtique? C'est là une question que les académies n'ont pas encore mise au concours ; et c'est vraiment dommage, car il y a bien des antiquités aux Baléares que les uns attribuent aux Celtes et les autres aux Phéniciens d'Asie ou d'Afrique. L'Orient a laissé son ineffaçable empreinte sur ce groupe d'îles, dont le nom même, malgré d'ingénieuses étymologies, devenues classiques, est d'origine sémitique, probablement phéni-

cienne. L'antique coiffure des femmes, encore en usage parmi le peuple des villes et de la campagne, a été empruntée des juifs ou des Arabes. Nombre de monumens mégalithiques dont on s'obstine à faire honneur aux Celtes portent le cachet de l'Asie. La population de la plus grande des Baléares approche de 300,000 habitans, dont 60,000 environ sont groupés dans la capitale (*La Ciotat*) et ses faubourgs.

Minorque est à quelques lieues de Majorque : il faut dix heures pour aller de Palma à Mahon ; il en faut six seulement si l'on s'embarque à Alcudia, sur le courrier de Barcelone. Le trajet serait de moitié plus court en allant directement à Ciudadela, qui est l'ancienne capitale de Minorque. Cette agréable petite ville, qui a presque doublé d'étendue depuis que ses vieilles fortifications ont été démolies, est le siège d'un évêché, d'un grand séminaire, et la résidence de la noblesse. Son port minuscule, admirablement abrité, est une véritable miniature. Si petit qu'il soit, il a le très grand avantage d'être à proximité de Majorque et du continent. Il ne faut pas plus de dix heures pour se rendre de Ciudadela à Barcelone, tandis qu'il en faut seize ou dix-huit pour se rendre de Barcelone à Mahon. Ces deux villes rivales sont les plus anciennes de l'île ; l'une et l'autre d'origine carthaginoise, comme l'attestent les noms antiques de Jamno et Mago. Quel que soit le chemin que l'on suive pour passer de Majorque à Minorque, on ne perd jamais la terre de vue, le bras de mer qui sépare les deux îles n'ayant que quelques milles de largeur ; la traversée n'est pas toujours facile, les eaux de ce canal s'agitant au moindre vent. On connaît bien près de la moitié des côtes, quand on découvre l'îlot de l'Air qui a un beau phare et quelques habitations. Il se trouve sur la droite, presque en face du port Mahon, dans lequel on entre, en tournant à gauche, par un goulet assez étroit et quelque peu dangereux à cause de roches plates à fleur d'eau qui semblent en défendre l'entrée. Tout a été dit sur cet incomparable abri que la nature a merveilleusement disposé pour la sécurité des navigateurs. A droite, en entrant, la vue découvre au loin les fortifications du vaste plateau de la Mola, lesquelles remplaceront difficilement le vieux fort de Saint-Philippe, célèbre dans l'histoire et qui n'est plus qu'un souvenir. En avançant, on trouve du même côté l'immense lazaret, l'île de la Quarantaine, l'arsenal et cet hôpital isolé au milieu du port et qui fut si utile aux Français lors de la conquête de l'Algérie. La campagne montueuse, couverte de jolies maisons de plaisance, prolonge le cadre. Sur la gauche sont les faubourgs, aujourd'hui déserts, qui doublaient autrefois la population de Mahon, au temps d'une prospérité qu'on n'espère plus revoir. La ville,

vraiment jolie, coquette, haut perchée, s'élève sur une massive assise de rochers, au pied desquels s'étendent les larges quais bordés de magasins, aujourd'hui vides. Au fond du tableau est la charmante promenade construite par le comte de Cifuentès, ancien gouverneur de l'île, et au-dessus de cette esplanade serpente le chemin qui descend de la ville pour traverser le pays dans toute sa longueur, de l'ouest à l'est. Cette route royale date de la domination anglaise, qui a laissé des souvenirs ineffaçables. Au tournant de la promenade, s'ouvre le champ de courses, longeant aussi la mer et faisant face au quai. Des rochers à pic, couronnés de jardins, forment comme un immense balcon au-dessus de la côte. Peu d'endroits sont aussi pittoresques. Ici non plus l'art n'a point gâté la nature. Les délicieux vergers qu'on rencontre ensuite témoignent du goût des habitans pour la culture des arbres fruitiers et des plantes potagères. Leurs talens en ce genre sont particulièrement appréciés en Algérie, où plusieurs milliers d'insulaires de Minorque sont devenus colons, jardiniers, maraîchers. Presque tous sont laborieux et probes. L'île compte près de 36,000 habitans. La terre est bonne, mais elle exige beaucoup de soins; très féconde lorsque le ciel l'arrose, exposée à la sécheresse faute de montagnes qui la défendent contre les vents du nord et du midi. Toutes les productions du sol sont d'une saveur exquise, particulièrement les fruits et les légumes. Ce goût de terroir vient sans doute de la nature volcanique de l'île et des émanations salines de la mer. Presque point de sources vives, une seule rivière au fond d'une vallée délicieuse, mais petite; en revanche, beaucoup de torrens formés par les pluies d'orage; beaucoup de puits pour l'arrosage, presque tous à sec quand l'eau du ciel manque: l'eau potable est précieusement conservée dans des citernes. Le paysage est original, accidenté, un peu sombre, à cause des murs en pierres sèches qui servent d'enclos aux pâturages où les troupeaux paissent en sûreté, sans aucune surveillance; et à cause des végétaux qni poussent en tous lieux, tels que le lentisque, l'olivier sauvage, les ronces qui bordent les chemins et quantité de plantes vireuses de la famille des solanées, qui démentent la fausse réputation que les anciens ont faite aux îles Baléares. Non-seulement la flore offre des espèces vénéneuses, mais les insectes venimeux n'y sont pas rares, tels que le scorpion et plusieurs variétés d'arachnéides, dont une spécialement est funeste aux moissonneurs. La piqûre de cet imperceptible animalcule peut être mortelle. Les espèces médicinales parmi les plantes ont une grande vertu. Les arbres poussent vigoureusement partout où ils sont à l'abri du vent. Parmi les essences utiles dominent les principales variétés du pin et du chêne. Les oliviers sont

très beaux, mais le fruit est médiocre. La plupart des fruits viennent dans les vignes et dans les jardins. Les orangers et les citronniers prospèrent dans les vallons pourvu qu'on les arrose libéralement. L'herbe croît à vue d'œil, à la moindre pluie; mais les fourrages manquent souvent par suite de la sécheresse. L'introduction de la luzerne et du trèfle, qui a doublé l'avoir des fermiers, a presque détruit le miel exquis dont on exportait jadis de grandes quantités, notamment en Angleterre. Le vin est d'excellente qualité, mais il ne supporte point le voyage. Le cheval est un animal de luxe, c'est le bœuf qui laboure ou le mulet, très apprécié comme bête de somme. L'âne sert de monture au riche et partage les fatigues du pauvre. L'usage des charrettes, des chars à bancs, des tartanes et des voitures de toute espèce, à peu près inconnu il y a trente ans, est devenu général. L'exemple de l'Algérie a produit ce progrès, qui a eu pour effet d'améliorer les voies de communication et les grandes routes. Celle qui relie les deux points extrêmes de l'île traverse les cinq communes principales, qui sont, en allant de l'ouest à l'est : Ciudadela, Ferrerias, Mercadal, Alayor, Mahon.

La plus riche de ces communes, celle du centre, est aussi la plus insalubre, à cause de la configuration du sol et du mauvais régime des eaux. Le bourg est dans une vallée encaissée, marécageuse, au pied de la plus haute montagne de l'île, le mont Toro, ainsi nommé d'une légende en l'honneur d'une vierge presque noire, qui ne rappelle guère celle du cantique : *Nigra sum, sed formosa.* Son image est encore vénérée dans l'église de l'ancien couvent des religieux augustins, dont la haute terrasse sert aujourd'hui de sémaphore. C'est le point culminant d'un massif central. Tout près se dressait autrefois un formidable château-fort, dit de Sainte-Agathe, dont il ne reste que des ruines, et qui servit aux Maures de dernier refuge lors de la conquête définitive, vers la fin du XIIIe siècle. Les fièvres intermittentes, qu'on appelle paludéennes, sont endémiques dans cette région pittoresque, qui devient moins malsaine par le percement de nouvelles routes. L'eau des citernes est à peine potable, et l'eau de puits ne vaut rien. Ferrerias est le tout petit chef-lieu d'une petite commune, dont l'institution récente atteste la profonde vitalité de l'esprit municipal chez la race catalane. Il y a là une jolie église et une école primaire qui mérite d'être vue. L'instruction pénètre dans les moindres recoins d'un pays où l'on comptait, il n'y a pas quarante ans, les adultes qui savaient lire et écrire. — Alayor est une bonne petite ville, haut perchée sur un plateau très-élevé, qui lui a valu une réputation bien méritée de salubrité. Les étrangers l'ont souvent comparée à Montpellier pour son bon air, et à la Hollande

pour sa propreté. En effet, comme en Hollande, la propreté y est minutieuse. C'est par là surtout que Minorque l'emporte de beaucoup sur les autres Baléares, trop voisines de l'Espagne et de l'Afrique; mais l'hygiène n'y est guère mieux entendue. Dans ces parages, la santé n'est rien auprès du salut. C'est par là généralement que les pays réputés primitifs le cèdent à ceux qui, se trouvant sur le chemin de la civilisation, ont largement bénéficié de ses avantages. — Ciudadela est remarquable par ses jolies promenades et par ses belles maisons dont quelques-unes sont des palais somptueux appartenant à l'ancienne noblesse, éclipsée aujourd'hui par l'aristocratie des écus. Des demeures princières ont été bâties ces dernières années par de simples bourgeois qui ont fait fortune en Amérique et surnommés à cause de cela « les Américains. » C'est ainsi que la propriété, qui a établi l'inégalité entre les hommes, sert à rétablir l'égalité. Parmi les curiosités de cette ville, où fleurit un nombreux clergé, il faut signaler le cloître des Vieux-Augustins et les magnifiques orangers qu'on y voit, grands comme des chênes. Ces beaux arbres sont la parure d'un très beau jardin. Jamais le froid ne pénètre dans cet enclos formé par deux étages de galeries. L'évêché est une habitation ample et commode où l'évêque actuel a réuni avec goût une collection choisie de dessins, de tableaux et de livres. Il y manque une statue de la tolérance.

Mahon, dont le nom est plus célèbre, se pourrait comparer à une capitale déchue. L'herbe pousse dans beaucoup de ses larges rues et dans ses faubourgs déserts. Il n'est plus le temps où les Anglais, les Français, les Catalans firent tour à tour sa prospérité. Son port immense est vide, à moins que quelque épidémie n'oblige les navires à faire quarantaine et à subir les rigueurs du lazaret. C'est le seul de l'Espagne qui mérite ce nom, les autres n'étant que temporaires, provisoires, improvisés pour les besoins du service de santé. Encore est-il inachevé et peu commode, pour ne rien dire de plus, car le lazaret de Mahon a été l'objet de bien des commentaires, lors de la quasi-épidémie de choléra qui a fait place, en Espagne, aux inondations et aux tremblemens de terre. La peur du choléra a inspiré des mesures vexatoires qui semblent prouver que les principes du droit international ne sont pas toujours mieux observés que les prescriptions de la charité fraternelle. L'hospitalité que les peuples se doivent entre eux ne paraît pas compatible avec ces précautions excessives qui assimilent les suspects, c'est-à-dire les quarantenaires, à des prisonniers de guerre.

Les Mahonais sont justement fiers de leur port sans pareil, de leur cimetière qui ressemble beaucoup à ces champs de repos que les Italiens appellent *camposanto*, et du grand orgue de la paroisse

Sainte-Marie, monument d'une architecture gracieuse et sévère, instrument d'une grande puissance, aux sons purs et argentins. La maîtrise n'est point au-dessous d'un tel orchestre. Les musiciens ne sont pas rares dans ce pays; l'un des plus célèbres, don Benito Andreu, compositeur estimé, a reçu les honneurs d'une inscription commémorative placée au-dessous de l'orgue, à côté des pierres tumulaires des deux anciens gouverneurs français de Minorque. Ce qui mérite encore d'être vu, c'est la bibliothèque de la ville, installée, un peu à l'étroit, dans l'ancien réfectoire des franciscains. Parmi les 15,000 volumes qui forment la collection et dont la plupart proviennent des six anciens couvens de l'île, fermés depuis près de cinquante ans, il en est beaucoup de précieux à cause de leur rareté, de la beauté et de la date de l'impression. Les incunables surtout sont dignes de l'admiration du plus délicat bibliophile. Le bibliothécaire, qui est un homme instruit, plein de zèle et de goût, s'entend particulièrement à la restauration des vieux livres. Son exemple n'a pas été perdu et la bibliothèque a des habitués fidèles et des lecteurs assidus, particularité notable dans une sous-préfecture éloignée des grands centres. Il est vrai que bon nombre de familles bourgeoises ont conservé les traditions du XVIIIe siècle et se souviennent encore des bienfaits de la domination anglaise et française, de cette dernière surtout, qui était plus douce et plus populaire à cause de la communauté de croyances. Le plus beau village de l'île est Saint-Louis, bâti par les Français, avec une belle église au fronton de laquelle est inscrite cette dédicace :

DIVO LVDOVICO SACRVM DEDICAVERE GALLI.

C'est une large route royale bordée de maisons propres et gaies. Beaucoup de Mahonais possèdent l'anglais et le français, et, au rebours de leurs voisins de Palma, subissent intellectuellement l'influence de la France plus volontiers que celle de l'Espagne.

L'activité littéraire se réduit à peu de chose. Il y a trois journaux qui s'occupent encore plus de politique et de controverse que des intérêts du pays. La polémique absorbe l'attention et la curiosité générale. Quoique le dialecte de Minorque soit de beaucoup le plus doux, le plus flexible, le plus propre, par conséquent, à l'expression de la pensée, il est de plus en plus délaissé. On le parle toujours, mais quiconque sait écrire écrit en espagnol. C'est en espagnol que sont imprimés les livres les plus usuels, les plus élémentaires, y compris les ouvrages de piété et le catéchisme. La langue officielle ayant tout envahi, la littérature indigène se restreint à mesure que se répand l'instruction. L'instituteur primaire n'a plus à craindre

la concurrence de l'école latine des couvens ou la prédication populaire des ordres mendians qui parlaient la langue du peuple. Quelques faibles échos ont vainement essayé de répondre au concert des modernes troubadours catalans. A cette heure, la muse de Minorque n'est représentée que par des improvisateurs, la plupart illettrés, qui cultivent la chanson, le couplet, la complainte. Ces petites compositions ne manquent ni d'esprit ni de verve; on les appelle *gloses*, mais ceux qui les font (*glosadors*) manquent trop souvent de goût et d'orthographe, quand ils savent écrire. Il est vrai que l'orthographe catalane est diabolique. Rien qu'à Mahon, il y a trois systèmes en présence. Même anarchie à Majorque. L'académie des belles-lettres de Barcelone aura beau édicter des lois, elle ne rétablira point l'unité. Les uns prétendent suivre la tradition, bien que cette tradition soit un mythe ; les autres veulent que l'écriture soit conforme à la prononciation, sans réfléchir que cette conformité produirait autant d'orthographes qu'il existe de variétés dialectales. Ce qu'il y aurait de mieux à faire dans ce désordre, ce serait de compiler avec un soin extrême, sans rien oublier, un vocabulaire complet du catalan, embrassant tous les dialectes, remontant à la provenance, et, s'il était possible, à l'origine de tous les mots, un très grand nombre étant d'emprunt. Il n'y a probablement pas d'autre moyen d'établir une orthographe sensée et uniforme, et de préparer ainsi une sérieuse histoire de la langue et de la littérature catalanes. Voilà qui devrait préoccuper les grammairiens de Mahon. Quand ils auront fait pour leur dialecte ce que le laborieux Amengual a fait pour le sien, il ne restera plus qu'à compiler le vocabulaire du dialecte d'Iviça ; et alors seulement il sera temps de refondre, en le complétant, le dictionnaire d'une des plus riches langues novo-latines. Il est évident qu'un pareil travail veut qu'il soit tenu compte de la tradition, c'est-à-dire du passé. Rien de plus facile, du moins en ce qui concerne Majorque et Minorque, ces deux îles possédant une riche collection de documens authentiques, qui permettent de suivre l'évolution du langage depuis la conquête jusqu'à nos jours, durant un espace de plus de six siècles. Si les lettrés des Baléares, qui sont bons patriotes, voulaient prendre l'initiative de ce grand inventaire, ils rendraient un service essentiel aux savans voués à l'étude des langues romanes. Il n'y a point de temps à perdre, car les îles Baléares, après avoir été le dernier asile de l'idiome catalan, seront finalement envahies et dominées par la langue espagnole. L'issue est fatale, et beaucoup de symptômes autorisent ce pronostic.

J.-M. Guardia.

REVUE DRAMATIQUE

Odéon : *Venceslas, l'École des vieillards.* — Comédie-Française : *Don Juan d'Autriche.*

Rotrou et Casimir Delavigne, ces deux noms rapprochés étonnent. Dieu sait que je suis innocent de toute intention de parallèle ! Mais, dans cette demi-saison où les directeurs de théâtre n'espèrent que des recettes médiocres, ces deux revenans ont paru. Ne peut-il pas arriver, si l'on feuillette un album historique de l'armée française, qu'on s'écrie : « Voici Bassompierre ! » et aussitôt après : « Voici un officier de la garde nationale ! » Il ne s'agit pour cela que de passer un certain nombre de pages. Rassembler *Venceslas* et *Don Juan d'Autriche,* c'est prendre, en quelque manière, l'art dramatique français par les deux bouts. Et pourquoi pas ? Nous sommes trop accoutumés peut-être à ne regarder que l'entre-deux; nous ne connaissons plus l'inventaire de nos richesses nationales; parmi les joyaux de notre couronne, il nous suffit à l'ordinaire de regarder quelques bijoux parfaits, œuvres de lapidaires et d'orfèvres qui nous paraissent divins. Les pierres en sont toutes pures, la taille et la monture assez belles pour mériter d'être nommées classiques ; est-ce une raison pour que de vieux brillans travaillés et sertis avec un goût moins sûr n'aient pas encore leur prix? Quelle solidité visible ! quelle limpidité ! quel éclat !.. C'est pour Rotrou, au moins, que je file cette métaphore : les vers de *Venceslas,* voilà mes vieux brillans. Mais, à l'autre extrémité de la vitrine, dont le milieu est occupé par les chefs-d'œuvre que l'on sait, pourquoi ne pas souffrir, accommodée avec soin à la mode de 1835, une parure d'améthyste ? Ce sera *Don Juan d'Autriche.*

Venceslas à l'Odéon ! De bonne foi, cette annonce, à la dernière page d'un journal parisien ou sur une colonne des boulevards, n'a rien qui séduise l'oisif en quête d'un divertissement. Un tel voyage vers un tel but,

c'est un pèlerinage qui ne convient qu'à des critiques, à des professeurs, à quelques maniaques de littérature... *Venceslas?*.. Ah! oui! *Venceslas* et *Saint Genest*, deux tragédies ou plutôt deux titres entrevus naguère au collège, dans le crépuscule qui précède Corneille et Racine, comme *Rhadamiste et Zénobie* et *Mérope* dans le crépuscule qui les suit. On a lu quelques vers extraits de ces ouvrages, en petit texte, au bas des pages d'un livre de classe. Depuis, si l'on s'en est souvenu, c'est au foyer de la Comédie-Française, en remarquant le buste de l'auteur pour sa fière mine de joli capitaine, ses moustaches et sa royale. Qui l'aurait cru que ce cavalier de physionomie si vive fût le précurseur du vieux Corneille? Oui, le précurseur, quoique né trois ans après lui, à ce que disent les savans; Corneille débutant put avoir l'ambition de l'égaler. D'ailleurs même ses pièces écrites, s'il faut en croire les spécialistes, après le *Cid, Cinna, Horace* et *Polyeucte*, même celles-là, autant qu'on s'en rappelle des citations et qu'on peut s'en faire une idée, paraissent antérieures d'un demi-siècle à ces chefs-d'œuvre. Il semblerait que le clair soleil du XVIIe siècle ne se fût pas levé pour Rotrou et qu'il eût tâtonné encore dans les ténèbres d'une demi-barbarie. Un burgrave, voilà ce qu'il est dans la lignée des tragiques; cinq grands actes d'un tel homme, c'est de quoi faire reculer tout bachelier qui ne se donne pas des airs de docteur. Et *Venceslas* encore! O le titre rébarbatif! Présenté par Rotrou, un héros grec ou romain, pour nous autres gens de race latine, eût déjà été d'un abord assez rude; faut-il affronter cet ours? Et dans l'Odéon, cette caverne!.. Rotrou, *Venceslas*, Odéon, trois noms à renverser quiconque ne se pique pas d'être un explorateur.

Voilà dans quels sentimens, l'autre soir, en nous voyant partir pour cette épreuve, étaient restés nos amis et nos proches. Et même parmi nous, spectateurs réunis par le devoir, par la curiosité ou par quelque hasard, combien étaient d'une humeur à peu près pareille! C'est que *Venceslas*, représenté pour la première fois en 1647, applaudi souvent au cours du XVIIe siècle et du XVIIIe, et derechef sous le premier empire, n'a pas été joué depuis, sinon à l'Odéon en 1842, à l'Odéon en 1867, et dans les matinées de M. Ballande. Son compagnon *Saint Genest*, qui date de 1646, n'a reparu sur la scène qu'en 1845 et en 1874. *Cosroès*, le troisième ouvrage tragique de Rotrou qui soit regrettable, est ignoré au théâtre depuis 1704. Aucun régisseur ne connaît *les Sosies*, cette comédie qui se ferait agréer encore après *Amphitryon;* ni cette autre, *la Sœur*, dont Molière a sauvé du moins quelques bribes en les transportant aux *Fourberies de Scapin*, à *l'Avare*, au *Bourgeois gentilhomme;* ni *Laure persécutée*, cette tragi-comédie qu'on serait tenté d'attribuer à un aïeul de Marivaux; ni cette autre, si plaisante et mélancolique, *Don Bernard de Cabrère*, — ni le reste! Nous honorons comme un ancêtre l'auteur de *Venceslas*, et nous savons que cette tragédie est son

chef-d'œuvre ; soit ! On raconte que, récemment, le plus âgé des membres de l'Institut, M. Chevreul, ayant fait la connaissance de M. Labiche, de l'Académie française, lui dit par courtoisie : « Ah ! monsieur, j'adore le théâtre ;.. malheureusement, je n'y suis plus allé depuis la mort de Talma. » Notre dévotion à Rotrou est aussi patiente et modeste que le goût de M. Chevreul pour le théâtre ; et si, d'aventure, il « adore » *Venceslas*, le vénérable chimiste n'a rien perdu, au moins sur ce chapitre, à ne plus fréquenter les salles de spectacle ; c'est justement depuis Talma, qui faisait Ladislas, Monvel faisant le vieux roi, c'est depuis Talma qu'on n'a risqué de ce chef-d'œuvre qu'une reprise notable : M. Maubant succédait à Monvel et M. Dupont-Vernon à Talma ; ce n'est qu'après dix-huit années qu'on renouvelle cet essai.

Cependant, à peine le rideau levé sur l'entretien de Venceslas et de Ladislas, nous sommes surpris et pris par le ton de ce style : par la propriété des mots, par la fermeté de la phrase, par la netteté du vers, par l'ampleur du discours. Nous nous regardons comme des promeneurs qui, au fond d'une tranchée où ils cherchaient quelques débris, aperçoivent un admirable groupe antique. Bientôt la force des caractères, aussi bien que celle du langage, se fait sentir. Quel est ce Venceslas ? Quel ce Ladislas ? Dans quelle Pologne vivent-ils ? Peu importe : dans une Pologne rêvée par le poète assurément, et que les historiens négligent ; mais ce n'est point cette province trop fréquentée de l'empire de la convention où trop de mannequins ont déclamé des tirades soufflées par un bel esprit ; c'est un pays idéal qu'habitent de véritables héros, c'est-à-dire des caractères d'hommes, et des caractères animés de passions. Voici bien un vieillard, un père et un roi : ayant beaucoup vécu et beaucoup régné, il connaît le cœur humain et le juge sans colère ni faiblesse ; il connaît l'art de gouverner et ses difficultés, — si bien qu'il les décrit deux cent vingt-trois ans avant M. Sardou, comme fera, dans le premier acte de *Rabagas*, le prince de Monaco ; — il est averti des désordres de son fils aîné, de ses violences privées, de ses impatiences presque séditieuses, de sa haine contre le ministre et même contre un frère ; il s'en afflige, il le réprimande, il le conseille avec vigueur et mansuétude. Cette majesté familière, cette émotion gravement contenue nous donnent l'illusion de la vie, d'une vie naturellement héroïque, et nous voilà touchés. Mais combien plus impérieusement Ladislas nous emporte ! Il ne souffre pas, celui-là, que personne lui soit indifférent ; il n'est pas atteint, comme tant de jeunes princes de théâtre, d'une élégante chlorose ; un sang merveilleusement riche bouillonne en lui et le colore. Il a hâte d'être roi ; hâte aussi de posséder la femme qu'il aime, et qu'il ne permet pas qu'un autre convoite. Vainement il se fatigue à la chasse, à la guerre, où il s'est déjà fait un nom redoutable, et dans des débauches où le bruit public assure qu'il n'épargne pas plus que la vertu des femmes la vie des

hommes. Il ne faut pas moins que l'exercice du pouvoir pour satisfaire son énergie, et la faveur du peuple, malgré le scandale de ses mœurs, paraît l'y convier. Il est de ces princes héritiers qui sont, aussi bien que les enfans terribles, les enfans gâtés des nations; plus méchant que mauvais, il plaît ou plutôt il ravit; il a le charme des libertins et le prestige des victorieux. Qu'on lui permette un noble emploi de ses passions, qu'on les détourne vers de royales besognes, il ne restera qu'à l'applaudir. Comme il séduit les Polonais, il séduit le public : il est si vif et si neuf pour un prince de théâtre! Survient « l'infant » Alexandre, plus jeune, plus pur, mais aussi impétueux ; il aime secrètement la même femme que Ladislas, il en est aimé. Ce matin, pour la défense du ministre qui couvre cet amour, il a mis l'épée à la main contre son frère; volontiers il la tirerait encore. Et voici que, devant nous, Venceslas leur commande de s'embrasser; le vieux dompteur rapproche les têtes de ces lions ennemis et les contraint de se baiser; ils se baisent en grondant, et leur frisson se communique à la salle. Vive Rotrou! Ses personnages sont des hommes en qui palpite encore le fauve, et non exténués jusqu'à n'être que des fantômes. Une odeur de tragique s'exhale de son œuvre : quoi de plus rare, hélas! dans la tragédie?

Le second acte et le troisième font des impressions moins fortes; les caractères nouveaux qui s'y développent appartiennent à la compagnie ordinaire du tripot de Melpomène. L'infante Théodore est une émule de l'infante du *Cid;* Cassandre, « duchesse de Cunisberg, » aimée des deux frères, est peut-être de la famille de Chimène, mais issue d'une pauvre branche, d'une branche greffée où la sève n'abonde pas. Fédéric, « duc de Curlande » et ministre de Venceslas, est de ces généraux exemplaires et parfaitement honnêtes gens que les coulisses ont produits à peu de frais pendant un siècle et demi. D'ailleurs, la vertu de Cassandre et l'amour de Ladislas, qui se livrent un combat pendant ces deux actes, ont le tort de parler le jargon romanesque à la mode de Paris pour l'an 1647 : trop d' « yeux adorables » y font trop de « captifs » et trop de « misérables; » trop de « glaçons » et trop de « flammes » arment une « inhumaine » contre un soupirant. Il faut reconnaître pourtant, sous ces ornemens de la galanterie, une vraie passion : la jalousie de Ladislas, quoique travestie au goût du jour, se démène furieusement; il aime tout de bon et trouve, parmi ces fioritures qui sonnent faux, de justes paroles d'amour :

Que je la voie au moins, si je ne la possède!

De même, l'amitié d'Alexandre et de Fédéric, entre des tirades convenues, nous fait entendre une voix sincère :

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre.

D'ailleurs, l'action est bien menée; l'intrigue, un peu trop ingénieuse à notre gré, se noue solidement; nulle part, avant d'arriver là, le drame ne languit. Éveillée par le premier acte, l'attention du spectateur, sans recevoir encore toutes les récompenses dont elle a conçu l'espoir, est soutenue jusqu'au quatrième.

Ici, vraiment, cet espoir est passé. Rien de plus émouvant, que je sache, en aucune littérature, ni qui nous émeuve plus simplement que la rentrée de Ladislas au palais après cette nuit où, croyant tuer le duc, il a tué son frère, et que sa rencontre avec son père, et que sa surprise quand le duc paraît. C'est ici un grand dramaturge qui confronte ses personnages, un grand poète qui les fait parler. L'aurore qui se lève sur le château de Macbeth après l'assassinat de Duncan n'est pas plus solennelle ni plus touchante que celle-ci. — Déjà, murmure le compagnon de Ladislas,

déjà du jour la lumière naissante
Fait voir par son retour la lune pâlissante...

— et le meurtrier, blessé lui-même, encore frémissant de son crime, ajoute à demi-voix :

Et va produire aux yeux les crimes de la nuit!

Une porte s'ouvre. Qui vient là? C'est le père. Il échange avec son fils des questions sur la cause d'une promenade si matinale; il explique, pour sa part, dans une sorte de cantilène dont la mélancolie est merveilleuse, comment, à mesure qu'il approche de la mort, il prend sur ses nuits pour ajouter à ses jours :

Je me vois, Ladislas, au déclin de ma vie...

Ladislas, pour sa réponse, avoue franchement l'attentat qu'il a cru commettre :

Le duc est mort, seigneur, et j'en suis l'homicide.

Alors entre le duc; il est tranquille et présente, comme un message insignifiant, une demande d'audience de Cassandre. Le roi le considère avec étonnement et se retourne vers son fils. Dans quelle stupeur et dans quelle angoisse celui-ci ne regarde-t-il pas l'homme qu'il pensait mort :

M'as-tu trompé, ma main? Me trompez-vous, mes yeux?
Si le duc est vivant, quelle vie ai-je éteinte?

Depuis Œdipe, aucun héros de théâtre ne fut serré dans une plus cruelle passe; aucun n'exprima sa détresse avec moins de rhétorique, avec autant de naturelle poésie.

Comment Cassandre ensuite vient tenir son rôle de Chimène et réclamer justice; comment Ladislas se soumet d'avance au châtiment et comment Venceslas le promet, on pouvait le prévoir. Mais ce qu'on ne prévoyait guère, c'est par quels ressauts l'intérêt, qui menace de tomber, est relevé plus haut jusqu'à la fin; ni cette fin surtout, l'une des plus surprenantes, l'une des mieux justifiées pourtant et des plus véritablement sublimes qu'il soit donné de contempler à la scène. Ladislas est amené en présence du roi :

Venez-vous conserver ou venger votre race?
M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort ou ma grâce?
— Embrassez-moi, mon fils. — Seigneur, quelle bonté!..
— Armez-vous de vertu, vous en avez besoin...
— S'il est temps de partir. mon âme est toute prête.
— L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête.

Après cette incertitude où nous sommes restés, comme Ladislas lui-même, sur sa perte ou son salut, nous estimons qu'il est perdu, que la pièce va finir banalement par la punition du méchant, et que Venceslas se tiendra satisfait d'avoir joué les Brutus. En vain nous savons que, par un artifice, il est possible que le duc demande sa grâce: comment le roi l'accorderait-il? Il l'accorde pourtant, ou du moins il la procure par un moyen grandiose encore qu'il soit subtil. Absoudre le coupable, il ne le peut :

La justice est aux rois la reine des vertus,
Et me vouloir coupable est ne me vouloir plus.

Mais il abdique en sa faveur : qui donc jugerait un roi?

Soyez roi, Ladislas, et moi je serai père.

Que ce dénoûment nous étonne, nous chétifs, à qui l'idée de la royauté, de son élévation, de son privilège et de sa vertu propre n'est plus toute présente, il est possible ; mais notre étonnement est de l'admiration, comme devant un beau coup de foudre; plus fort sans doute que celui des contemporains de l'auteur, il est suivi peut-être, et presque aussitôt, de plus d'estime encore ; la réflexion ne fera ensuite qu'affermir cette estime.

En commençant de méditer sur cette dernière beauté de l'ouvrage et sur celles qui précèdent, nous acclamons Rotrou; nous rappelons ses interprètes: M. Paul Mounet, qui prête à Venceslas la majesté de sa voix et une diction qui s'améliore; M. Monvel, un débutant, le petit-fils du compagnon de Talma, chaleureux, distingué, destiné au succès dans des rôles où il faudra plus d'agrément que de force; un autre débutant, M. Segond, plus vigoureux, mais dont l'articulation doit être cor-

rigée; une troisième recrue, Mlle Méa, qui joint déjà l'expérience à quelque charme; enfin Mlle Barthélemy, qui semble avoir acquis de Mme Plessy l'art des nuances et à qui je souhaite seulement d'en effacer quelques-unes. Toute cette laborieuse troupe est à l'honneur : il n'avait pas paru qu'elle fût à la peine, tant l'assentiment du public, depuis la première scène jusqu'à la dernière, l'avait encouragée.

Tel est le procès-verbal exact de la découverte de *Venceslas* par une chambrée de Parisiens, le 29 août 1885. Le lendemain, je me suis donné le plaisir d'examiner « l'examen » de cette pièce par Marmontel. On sait qu'il l'avait « corrigée, » « rajeunie » pour plaire à Mme de Pompadour, en quoi, selon Voltaire, — qui eût volontiers corrigé de la sorte et rajeuni *Polyeucte*, — il avait « rendu un très grand service au théâtre. » — « En 1759, raconte-t-il lui-même, une personne, dont la mémoire doit être chère aux gens de lettres, vivement frappée des beautés du *Venceslas* et non moins vivement blessée des défauts qui la défigurent, souhaita que du moins ils fussent adoucis, et nous proposa de les retoucher. » Il convient lui-même que si, « au spectacle de la cour, » on le félicita de ces changemens, « au spectacle de Paris, le public, par un froid silence, » en parut « surpris ou fâché. » Mais ces « défauts, » qui, pour les délicats de ce temps, « défigurent » *Venceslas*, quels sont-ils? C'est justement la plupart des « beautés » qui aujourd'hui nous « frappent » le plus. C'est le caractère de Venceslas que Marmontel veut épurer, sous le prétexte qu'on doit « trembler et s'attendrir » pour lui et que, lorsqu'il est couronné, « tous les cœurs doivent applaudir. » C'est le dénoûment, qu'il modifie pour « donner à l'action plus de moralité : » il exige que Cassandre se frappe du poignard habituel aux héroïnes, qu'elle punisse Ladislas en l'affligeant, et qu'ainsi elle satisfasse doublement à l'usage. Enfin et surtout, c'est la propriété des mots et la simplicité du style, qui ne lui paraissent presque partout que familiarité, grossièreté, bassesse. « La noblesse de l'expression, » suivant lui, n'était pas connue des Espagnols au temps de Francisco de Rojas, de qui Rotrou a imité cet ouvrage; et l'art de ne choisir que des détails « nobles ou ennoblis, » aussi bien que celui de « voiler » les choses « aux yeux de l'imagination par une expression vague et légère,.. n'était pas connu avant Corneille et même n'était pas assez connu de lui. » Songez qu'en 1759, selon le témoignage de Marmontel, *le carnage* d'une bête, à la chasse, est une image « peu digne de la tragédie, » — et que *serfs de leurs sens* ne peut se souffrir, car l'adjectif « *serf* n'est plus du langage poétique; » — *lâcher* une parole, malgré l'autorité de Chimène, est une locution « commune; » — *manier* « n'est plus reçu que dans le style familier, » dont il faut se garder comme d'une vilenie; — *loyal* enfin est un mot « vieilli, » et « le style héroïque, qui l'a perdu, ne l'a point remplacé! »

Nous l'avons remplacé, ce beau mot *loyal*, et de la bonne manière : en le remettant à sa place. Et bien d'autres de même! Et si quelques-uns, d'ailleurs, que nous n'attendions pas dans une tragédie, mais qui disent honnêtement ce qu'ils veulent dire, surprennent notre oreille, la surprise nous est agréable et nous les saluons comme bienvenus. Çà et là, sans doute, un rien nous fait sourire : même pour notre goût, ceci est une marque de trivialité, cela de préciosité. C'est l'infante qui se plaint « d'un léger mal de cœur ; » c'est le prince qui se réjouit que sa mort « plaise aux plus beaux yeux du monde. » Nous mettons ce dernier trait sur le compte de la mode ; nous attribuons le premier à la naïveté du temps, comme à sa liberté telle tournure qui, vingt ans plus tard, eût offensé la syntaxe ; nous passons outre avec indulgence : Shakspeare, acclimaté chez nous depuis Marmontel, nous a fait pardonner bien d'autres vulgarités et d'autres pointes ! Quant à l'ordinaire familiarité de ce style, c'est elle qui en fait la force ; et justement, cette force, avec celle des caractères, — d'où suit celle de l'action, — est ce qui nous plaît dans *Venceslas :* elle nous ragaillardit et nous enchante. Pourquoi la Comédie-Française, après cette expérience, ne préparerait-elle pas, elle aussi, une reprise? M. Silvain jouerait excellemment le vieux roi, MM. Mounet-Sully et Duflos les deux frères. La rentrée de ce charmant, romanesque, héroïque Rotrou dans le concert de nos grands auteurs y mettrait un peu de variété. Ce n'est pas seulement par les taches ni par le fard qu'il rappelle Shakspeare, dont il fut, — aussi bien qu'un frère d'armes de Corneille, — un neveu français. Admettre au moins son chef-d'œuvre parmi les pièces que nos acteurs perpétuent, ce n'est que poser aux yeux du public un peu plus justement qu'on ne fait d'habitude les bornes de notre génie national.

Marmontel regrettait que le sujet de *Venceslas* ne fût pas « tombé entre les mains d'un Voltaire... » Tombé ! il disait bien. Est-ce pour exaucer Marmontel au-delà même de son vœu que la fortune mit le sujet de *Don Juan d'Autriche* entre les mains de Casimir Delavigne? Ici encore c'est un père, un souverain, qui intervient dans la rivalité amoureuse de ses fils ; mais ce père est Charles-Quint, mais ces fils sont Philippe II et le futur vainqueur des Turcs et des Maures, le héros promis aux Alpujaras, à Tunis, à Lépante. En vérité, j'aimerais mieux que ce Venceslas, qui pourrait être, aussi bien que roi de Pologne, duc de Terre-Neuve, à l'exemple d'un autre personnage de Rotrou, j'aimerais mieux que ce Ladislas et cet Alexandre fussent échus au chantre de *la Parisienne*, et que l'auteur de *Cosroès*, par compensation, eût obtenu cette illustre matière. Le capitaine qui, de son camp de Namur, atteint d'une fièvre pestilentielle et devant mourir dix jours après, écrivait à son royal frère : « N'oubliez pas, sire, que nous tous, tant que nous sommes ici, et pour qui il y va de la vie, dans ce terrible jeu, si nous la perdons

glorieusement pour Dieu et Votre Majesté, nous aurons conquis une destinée qui, sous un rapport du moins, sera digne d'envie, » — celui-là méritait d'être ressuscité sur la scène par le lieutenant civil de Dreux, qui, restant à son poste au milieu d'une épidémie de fièvre pourprée, fit, trois jours avant sa mort, la fameuse réponse : « Au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. »

Je m'aperçois que je vais le prendre mal, et je me rappelle à temps que Delavigne n'a pas prétendu, cette fois, faire une tragédie ni même un drame, mais seulement une comédie émouvante par endroits et romanesque autant qu'historique. Il a composé du moins un vaudeville pathétique, dont l'invention industrieuse et la conduite habile feraient honneur à un premier clerc de maître Scribe. Il a mis dans les trois cinquièmes de l'ouvrage beaucoup de bonne humeur et même d'esprit; s'il l'a distribué souvent, cet esprit, selon la formule du maître, pour complaire facilement et sûrement à des intelligences moyennes et à un goût médiocre, il serait injuste portant de ne pas le reconnaître et de lui faire constamment grise mine. D'ailleurs, puisque don Juan, à l'époque choisie ou plutôt imaginée par l'auteur, s'ignore lui-même et ne s'est encore prouvé par aucun acte, à la rigueur nous pouvons tolérer qu'on ne fasse de lui qu'un aimable et pétulant jeune premier, un don Juan-Déjazet. Mais quoi! ma bonne volonté renâcle devant ce Philippe II et ce Charles-Quint. J'ai beau me dire que le dramaturge, surtout dans une œuvre légère, ne fait pas métier d'historien; je suis tenté de lui demander, à ce compte, qu'il anime des ducs de Terre-Neuve et des amiraux qui font naufrage en Silésie, mais qu'il ne dérange pas de si grands morts pour sa parade. Affubler de pareils noms des fantoches, c'est vouloir exploiter la badauderie, la crédulité publique : je me dérobe à cet abus de confiance. Dès que ce Philippe II, dès que ce Charles-Quint surtout est en scène, mon plaisir est inquiété comme par une indécence et par une tentative d'escroquerie.

Pourquoi est-ce Philippe II? Parce qu'au milieu d'une méditation amoureuse, le personnage s'interrompt pour dicter un ordre concernant des hérétiques : « Tous au gibet! » Pourquoi Charles-Quint? Parce que, dans une cellule de monastère, ce vieillard dit à un novice : « Allez donner un coup d'œil à mes horloges; je crois que le numéro quatre est en retard. » Reconnaissables à ces grossières marques, le fils et le père agissent et s'expriment, l'un en personnage de mélodrame, l'autre en personnage de vaudeville. Tout l'artifice de ce troisième acte, où l'on voit Charles-Quint à Sainte-Périne plutôt qu'à Saint-Just, me paraît d'une mauvaise grâce presque insupportable : à grand'peine puis-je m'empêcher de grincer des dents, alors que j'entends ce politique,

transformé à dessein en moine presque imbécile pour que le réveil de sa malice soit tout à l'heure plus piquant, échanger avec un Éliacin-Gavroche, — un « moinillon, » comme il l'appelle, — d'agaçantes facéties.

Le pis est que le langage, courant et agile tant qu'il s'agit de babioles, s'empêtre et s'alourdit justement alors qu'il faut s'élever à des objets d'importance. Les répliques plaisantes et lestes ne manquent pas; mais Charles-Quint, faisant allusion au simulacre de ses funérailles, s'écrie : « C'est une idée que je veux exécuter en grand avant que la nature la prenne avec moi tout à fait au sérieux; » — Philippe II, à qui lui parle de sa fiancée, Élisabeth de Valois, répond aussitôt : « Ce mariage politique n'est que le veuvage avec plus de contrainte et d'entraves; » — l'héroïne, doña Florinde, à peine échappée aux bras du roi, qu'elle a fait reculer en lui déclarant qu'elle est juive, articule cette profession : « Mon mensonge fut de descendre par nécessité à feindre une croyance qui n'était que sur mes lèvres. »

Ce Charles-Quint, qui badine à son ordinaire, est représenté en perfection par M. Maubant : c'est assez dire pour qu'on le juge. M. Raphaël Duflos, pour le début duquel on a repris la pièce, peut vibrer à son aise; il peut faire retentir perpétuellement sa voix grave et continuer sans relâche cette diction tendue : personne n'a le droit de lui objecter que Philippe II, s'il put avoir à peu près cette figure, cette silhouette et cette façon de se camper, fut moins bruyant et moins ronflant : est-ce Philippe II, en effet, qu'il a charge de représenter? Mlle Tholer, munie du rôle de Florinde, n'espère sans doute qu'être plainte pour les efforts qu'elle y fait : toute la partie sérieuse de la pièce est la pire; aucun talent ne donnerait le change là-dessus. Les personnages frivoles sont mieux partagés : don Juan, qui l'est pour les trois quarts, appartient à M. Delaunay; l'excellent comédien en fait ce qu'on en peut faire : un Chérubin généreux et grandi. Mlle Müller est aimablement espiègle sous le froc du « moinillon » Peblo. M. Thiron, qui joue Quexada, est spirituellement débonnaire; il trouve le moyen même, dans un passage pathétique, d'être délicieux.

Ai-je dit qu'il était bon de conserver au théâtre un spécimen du talent de Casimir Delavigne? Eh oui! à titre de document pour l'histoire de l'art dramatique français, il convient de maintenir en exercice un ouvrage ou quelques-uns de cet honnête et ingénieux artisan. Toutefois, pour monument de son savoir-faire, je préfère à *Don Juan d'Autriche* et même à *Louis XI*, — repris, cette année encore, à l'Odéon, — *l'École des vieillards*, remontée aussi sur cette même scène. On travaille vite sur la rive gauche, et l'on n'y travaille déjà pas si mal : après *Venceslas*, n'avions-nous pas vu *le Jeu de l'amour et du hasard*? M. Amaury, en vérité, y tenait le rôle de Dorante comme je souhaiterais qu'il fût tenu à la Comédie-Française; Mlle Nancy Martel y montrait de

l'intelligence, Mlle Rachel Boyer de la bonne humeur, et M. Duard, un débutant, certaine fantaisie burlesque dont il trouvera de meilleures applications. Trois jours après, ce fut *l'École des vieillards :* moins heureux que les premiers spectateurs de cette pièce, nous n'avions dans les rôles de Danville et d'Hortense ni un Talma ni une Mars, mais seulement M. Albert Lambert père et Mlle Nancy Martel ; aidés de MM. Cornaglia et Paul Rameau, ils suffirent à leur tâche, et cette soirée fut agréable. C'est que Delavigne ici a choisi un sujet à son niveau ; dans la comédie de mœurs bourgeoises, il marche de plain-pied, allégrement.

J'entends bien que la chose est exécutée de façon anodine : le vieillard marié, quoique son rôle, dans une scène capitale, s'exalte jusqu'aux grands sentimens, — même jusqu'aux vers héroïques et de facture quasi cornélienne, — ce vieillard, dont l'imprudence doit nous être une école, en est quitte pour la peur ; il n'est mis en danger que pour rire, et l'on se contenterait d'être assuré d'un sort pareil au sien. Mais il se peut, en effet, que les Danvilles épousent des Hortenses, c'est-à-dire des femmes un peu futiles et tout à fait bonnes, qui s'effraient elles-mêmes des périls où leur vertu s'est une fois exposée. Le caractère existe assurément : l'auteur a licence de le choisir plutôt qu'un plus noir, s'il veut nous donner un avertissement plutôt qu'un sévère exemple. D'ailleurs, la versification, dans presque toute cette comédie, a plus d'agrément que de force ; elle convient à l'esprit selon lequel est traité le sujet ; elle est sèche, correcte, agile, propre aux digressions morales dans le goût de l'épître, aux petits traits qui sifflent doucement et piquent à fleur de peau. Si, parmi ces vers, il s'en trouve dont la langue et le tour sont parfaitement démodés, ce n'est pas un mal : ils s'accordent avec les costumes, ils achèvent de marquer la date de la pièce. Or, ce n'est pas ici un chef-d'œuvre qu'il s'agisse d'admirer en soi, mais un ouvrage distingué qu'il faut regarder surtout comme le représentant d'un genre et le témoignage d'une époque. Rotrou et *Venceslas* veulent être considérés de l'une et de l'autre façon ; pour Casimir Delavigne et *Don Juan d'Autriche,* même pour *l'École des vieillards,* la seconde suffit. A ces conditions, je suis fort aise que la pénurie de nouveautés et la saison aient permis ces reprises : même en tout temps et si les vaches grasses reparaissent, je consens qu'on n'oublie pas Delavigne et je supplie qu'on ne néglige plus Rotrou ; que MM. les directeurs ne nous fassent pas tort de ces parties extrêmes de notre patrimoine.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

C'est donc bien décidé, le *Journal officiel* a parlé et a définitivement fixé au 4 octobre le grand rendez-vous électoral. C'était la date extrême qu'on ne pouvait dépasser, et le décret qui a paru ces jours derniers, arrivant tout droit de Mont-sous-Vaudrey, où M. le président de la république se repose, n'a plus été qu'une formalité légale.

Les partis n'ont pas tant attendu pour se préparer à la lutte, pour entrer en campagne. Depuis quelques jours, depuis quelques semaines déjà, ils sont à l'œuvre et ils ont commencé leurs représentations en province comme à Paris. Partout ils font et ils refont leurs listes, où ils rassemblent des noms souvent assez étonnés de se trouver ensemble; ils publient manifestes sur manifestes. La droite a sa « déclaration, » qui est le mot d'ordre de toutes les oppositions conservatrices; les républicains de toutes nuances ont leurs programmes. Les uns et les autres ont leurs réunions souvent bruyantes où ils se prodiguent entre eux les récriminations, les invectives, sans compter les hâbleries qu'ils ne ménagent pas, qui sont une des formes de l'éloquence électorale, Les partis sont dans leur rôle de combattans, et le ministère lui-même a voulu se mettre en règle en prenant position, en tenant l'engagement qu'il a pris à son arrivée au pouvoir : d'assurer la sincérité des élections. M. le président du conseil, garde des sceaux, a le premier envoyé ses instructions aux chefs de la magistrature en leur faisant un devoir de l'impartialité. M. le ministre des finances a recommandé à ses innombrables agens de ne point abuser de leurs positions, de rester en dehors des mêlées passionnées des partis. M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, à son tour, par une circulaire aux

évêques, a cru devoir rappeler au clergé la nécessité de la réserve, et il a chargé aussi les préfets de rappeler aux instituteurs qu'ils n'étaient pas des agens électoraux. Bref, les drapeaux sont levés, les partis de toutes couleurs sont aux prises, et le gouvernement promet la liberté pour les opinions, l'impartialité entre les combattans. Le 4 octobre, tout sera décidé et, jusqu'ici, il faut l'avouer, le pays, qui est le souverain juge, attend cette date, laisse passer manifestes et discours, suit cette bataille électorale sans s'émouvoir, sans paraître sortir de son calme.

Qu'en sera-t-il en définitive de ce scrutin du 4 octobre? La question est d'autant plus sérieuse que les élections prochaines vont se faire dans des conditions particulièrement difficiles, qu'il ne s'agit pas seulement de l'application d'un nouveau système de vote, qu'il s'agit du procès de toute une politique, de toute une situation, que les partis régnans ne peuvent se défendre de la responsabilité d'une crise dont tout le monde a le sentiment. La question qui va s'agiter dans ces élections, autour de ces scrutins du 4 octobre, est réellement celle-ci : Veut-on la continuation ou même l'aggravation d'une politique qu'on peut juger maintenant à ses œuvres, qui depuis quelques années n'a fait sentir son règne que par le malaise moral répandu dans le pays, par l'ébranlement des institutions militaires, par les expéditions aventureuses, par l'abus des ressources publiques et les déficits dans les finances? Veut-on au contraire faire rentrer dans le gouvernement la raison prévoyante, l'équité libérale, la modération des conseils, l'esprit d'ordre et d'économie? Rien n'est plus aisé ou plus commode sans doute que d'échapper à cette alternative par des déclamations qui ne prouvent rien, de se prévaloir d'une paix intérieure qui n'est due qu'à la raison publique, de triompher en montrant sans cesse les divisions au camp des conservateurs. Au fond, ceux qui parlent ainsi sentent bien qu'il y a dans la grande masse nationale d'indéfinissables et inquiétans malaises, que si le pays ne voit pas clairement son chemin devant lui, s'il ne sait pas toujours pour qui voter, il commence du moins à se fatiguer singulièrement d'une politique qui lui a tout promis et ne lui a rien donné. Ils sentent que cette fatigue publique devenue évidente est le signe d'une situation nouvelle, qu'il y a là un danger pour eux : aussi s'efforcent-ils de rassurer l'opinion, de ne pas trop effaroucher la province. Ils mettent tout leur art à détourner l'attention du pays, à pallier leurs erreurs et leurs fautes par des confusions calculées, et une des plus singulières preuves de cette tactique, en usage depuis quelque temps dans certaines régions républicaines, c'est le soin qu'on met maintenant à se rattacher à M. Thiers, à se couvrir de son nom, de son autorité, de ce qu'il a fait pour la république. C'est assez nouveau au camp des vainqueurs de ces dernières années, et c'est peut-être significatif.

Oui, en vérité, il y a tout au plus quelques semaines, en plein sénat, un ancien ministre des finances, M. Tirard, appelait M. Thiers en témoignage au profit de l'opportunisme, et, par une confusion plus ou moins habile, il faisait honneur au gouvernement républicain d'avoir réparé les désastres de la patrie, d'avoir relevé la puissance financière et la dignité de la France. On a écrit des brochures pour mettre au compte de la république des républicains tout ce qui s'est fait d'utile et de salutaire dès 1871. Il n'y a que quelques jours, à Bordeaux, M. Jules Ferry lui-même invoquait, à l'appui de sa cause, « l'illustre M. Thiers, » son expérience, ses services, l'autorité de son nom et de son opinion devant l'Europe. De sorte qu'entre l'ancien président et les républicains qui ne sont arrivés au pouvoir que quelques années après, la solidarité serait complète et parfaite. La confusion peut être habile. Il y a seulement un malheur, c'est que tout cela n'est qu'une confusion, c'est que tout ce qu'a fait, tout ce qu'a pensé l'ancien président est d'avance la condamnation ou la contradiction de tout ce qu'ont fait ceux qui ont la prétention de le continuer en abusant de son nom.

Assurément M. Thiers a eu la rare fortune de réaliser pour le bien de la France les grandes choses qu'on lui attribue, auxquelles on se flatte aujourd'hui d'avoir coopéré. Il a eu le courage de signer une paix cruelle; il a su, dans une situation malheureuse, réparer d'incomparables désastres, reconquérir la paix intérieure sur l'insurrection du crime, rétablir le crédit et les finances, préparer la libération du territoire, relever la considération du pays devant le monde. Il a suffi à tout; mais comment a-t-il pu remplir cette mission réparatrice? Quelles ont été ses règles de conduite dans une œuvre aussi pénible, aussi laborieuse que nécessaire? Il a eu le mérite d'être l'homme d'état de cette situation, d'agir en chef de gouvernement toujours prêt à défendre les institutions permanentes du pays, d'avoir une politique aussi clairvoyante que résolue dans toutes les questions où les intérêts essentiels de la France étaient en jeu. M. Thiers n'était pas apparemment un clérical; il savait sans doute, lui aussi, maintenir les prérogatives de la société civile. Est-ce qu'il a jamais eu la pensée ou la faiblesse de se prêter à des guerres contre l'église, de laisser toucher au budget des cultes, à la situation du sacerdoce réglée par des actes presque séculaires, de chercher dans l'enseignement public un instrument de parti ou de secte? Son instinct de chef de gouvernement, d'homme éclairé, se révoltait contre cette politique. Il l'a dit bien des fois, il considérait comme indigne d'une vraie philosophie d'attrister une âme religieuse, d'inquiéter les consciences; il regardait comme indigne d'une politique sérieuse de laisser mettre en doute le concordat, et lui qui était pourtant un esprit libre, il se croyait obligé d'être plein de ménagemens pour les chefs d'un grand culte. M. Thiers, comme il le devait dans les conditions douloureuses où il prenait le pouvoir,

comme le lui aurait toujours inspiré son profond sentiment national, a eu à s'occuper de la réorganisation militaire de la France. Est-ce qu'il lui est venu à l'esprit de livrer l'armée aux réformateurs plus ou moins démocratiques? Pas un instant il n'aurait voulu manquer à ce qu'il considérait comme le premier des intérêts français, à l'intérêt militaire. Il livrait des batailles passionnées contre des conservateurs aussi bien que contre les républicains pour défendre l'armée dans sa constitution, dans sa puissance, dans ses traditions. Il admettait à peine une légère transaction, sans cacher qu'il faisait un sacrifice; et un des plus vifs chagrins de ses dernières années était lorsqu'il voyait reparaître ce service de trois ans qu'il avait si énergiquement combattu, qu'il était prêt à combattre encore. M. Thiers avait eu, avant tout, à réorganiser les finances, et il avait accompli cette surprenante restauration financière par l'habileté et le courage avec lesquels il avait accepté le plus lourd des fardeaux, par le soin qu'il mettait à introduire l'ordre et l'économie dans le budget, à relever le crédit, à ménager les ressources publiques. Sur tous les points principaux, les finances, l'intérêt militaire, la paix religieuse, M. Thiers était décidé d'avance, décidé jusqu'à donner sa démission si on voulait lui imposer des fantaisies de parti, et c'est ainsi qu'il réussissait à délivrer le territoire par la résurrection financière, à refaire une armée, à maintenir la paix, à relever la France dans l'estime du monde.

C'est là ce que M. Thiers a fait, non pas avec des divisions et des exclusions, mais en sachant se servir de tous les concours, en ménageant les opinions sincères, non pas avec des préjugés et des fanatismes de parti, mais avec la fermeté vive et éclairée d'un homme d'état à l'esprit tout français. Est-ce là ce que font ceux qui ont la prétention de l'enrôler aujourd'hui sous leur drapeau, de se servir de son nom pour couvrir sans distinction les « quinze années de république » dont ils tirent vanité? Ils font et ils ont fait tout le contraire. Ils ont enseveli l'ancien président, ils l'ont rangé parmi les reliques qu'on exhume de temps à autre dans les momens de détresse; ils se sont hâtés, dès qu'ils ont eu le pouvoir, de renier ses traditions, ses idées, ses conseils de telle façon que, si ce généreux et impétueux esprit était encore de ce monde, il serait certainement le premier à les désavouer et à les combattre.

Là où M. Thiers s'étudiait à réunir tous ceux qui pouvaient servir utilement le pays, à ménager les opinions, à faciliter l'accès de la république, ils ont porté l'esprit le plus étroit d'exclusion et de domination jalouse. Ils ont fermé et gardé les portes de l'église pour ne laisser entrer que les purs, les orthodoxes, comme M. Gambetta l'avouait un jour; ils ont exclu depuis longtemps tout ce qui est conservateur, cela va sans dire; ils excluent même les modérés de la république, ils leur accordent tout au plus le droit d'être des alliés résignés, perdus dans

leur cortège. Eux seuls, et c'est assez! Le fait est qu'ils s'entendent à exploiter au profit de leurs ambitions et même de leurs intérêts, le régime qu'ils se sont créé, qu'ils ont façonné à leur manière depuis leur avénement. — Là où M. Thiers, tout plein du sentiment de l'ancienne grandeur nationale, ému des catastrophes publiques, mettait sa généreuse passion à raffermir les institutions militaires, à défendre l'intégrité de l'armée, les conditions les plus essentielles du service de la France, les républicains ont mis leurs rêves et leurs calculs de parti; ils se sont fait un jeu de tout ébranler sous prétexte de créer une armée républicaine. Ils ont imaginé ou laissé mettre en discussion cette loi de recrutement qui serait la destruction de la puissance militaire et des forces intellectuelles de la France. Les ministres mêmes qui sentaient le danger de ce projet prétendu démocratique n'ont pas eu la hardiesse de le combattre, ils n'ont pas osé refuser de le porter au sénat, ils ont craint de se brouiller avec les radicaux! Là où l'ancien président mettait toute sa prévoyance à relever le crédit avec un art presque minutieux, à créer des ressources sans épuiser le pays, et réussissait à refaire une prospérité imprévue par l'ordre, on a jugé tout simple d'abuser de cette fortune renaissante; on n'a trouvé rien de mieux que de forcer tous les ressorts du crédit, de multiplier les dépenses, ordinaires et extraordinaires, d'enfler le budget jusqu'au-delà de 3 milliards. On n'a point hésité à gaspiller en quelques années l'héritage qu'on avait reçu dans l'espoir de se créer une fausse popularité. Là enfin où M. Thiers s'était toujours fait un devoir de maintenir la paix religieuse, on s'est empressé, dès qu'on l'a pu, de suivre les mots d'ordre de secte, d'ouvrir la guerre à propos de tout, à propos des écoles et des séminaristes, à propos du budget des cultes et du concordat. On a soulevé sans raison, sans nécessité, cette redoutable question de la séparation de l'église et de l'état qui est peut-être un péril, et dont M. le président du conseil a parlé d'une manière à vrai dire assez équivoque dans les explications qu'il a données ces jours derniers encore à ses électeurs parisiens. Que pense le gouvernement de la question? M. le président du conseil est au fond pour la séparation, on peut le présumer; il la craint aussi comme un danger pour la république. M. Henri Brisson, qui est un homme de tenue et de ressource, a l'avantage d'avoir une opinion comme théoricien et une opinion comme chef de ministère obligé à une certaine mesure. Il veut et il ne veut pas, il laisse aux passions le soin de décider en cela comme en bien d'autres choses.

Ainsi on a procédé depuis quelques années, et c'est avec cette politique, à la fois imprévoyante et agitatrice, qu'on est arrivé par le plus court chemin à une situation où l'on a réussi à mettre le déficit dans les finances, l'incohérence dans les affaires militaires, le doute et l'irritation dans les consciences, le malaise dans le pays. Oui vraiment, les

républicains d'aujourd'hui peuvent invoquer le nom et l'autorité de M. Thiers devant l'opinion; ils peuvent se représenter comme ses continuateurs dans les « quinze années de république » dont on parle assez souvent. C'est la continuation; — si ce n'est que c'est exactement le contraire, — et que tout ce qu'a fait ou essayé l'ancien président, ses successeurs républicains sont occupés à le défaire.

Eh bien! voilà pour le moment toute la question. Il y a en présence deux politiques : l'une, après avoir reçu la France blessée et meurtrie comme on l'a dit si souvent, lui avait rendu par un sage gouvernement la paix, la liberté de son territoire, la puissance financière, la confiance en elle-même, les sympathies du monde; l'autre, après avoir reçu une situation raffermie, pacifiée, presque prospère, a trouvé le moyen de dévorer en peu de temps ce qui lui avait été légué. Cette politique qui a régné et gouverné depuis quelques années, elle n'a point sans doute irréparablement perdu ce pays de France, qui se tirera de là comme de bien d'autres épreuves; elle a du moins notablement et gravement compromis tout ce qu'elle a touché, peut-être la république elle-même qu'elle prétendait servir. Elle a créé un état évident de crise qui se manifeste sous toutes les formes, et ce qu'il y a de plus dangereux ou de plus curieux, c'est que les républicains seuls, qui en ont la responsabilité, ne voient pas ou affectent de ne pas voir une situation qui est leur œuvre. Que leur parle-t-on de malaises publics, d'embarras financiers? Ce sont là tout au plus des inventions monarchiques! Les républicains n'y croient pas, ils ne croient qu'aux bienfaits qu'ils ont répandus sur la France. Ils ne s'entendent pas toujours, il est vrai, sur tous les points. M. Jules Ferry, dans ses pérégrinations, dans ses discours à Bordeaux et ailleurs, ne cesse de déclarer que l'expédition du Tonkin, — la plus grande expédition du siècle après celle du Mexique! — est définitivement terminée; M. Henri Brisson, pour sa part, ne laisse pas d'avoir des doutes sur le dénoûment d'une entreprise dont il n'aurait « qu'à récolter les fruits, » et il ne cache pas qu'on n'est peut-être pas près d'en finir avec les difficultés. Mais ministres d'hier et ministres d'aujourd'hui se retrouvent d'accord pour promener un regard satisfait sur l'œuvre qu'ils ont accomplie, sur ce qu'ils appellent la France républicaine. Ils ne voient partout que prospérités et un avenir indéfini de progrès, de réformes démocratiques. Ils sont pleins d'illusions et d'optimisme. Si, malgré tout, ils sentent une certaine résistance croissante dans le pays, ils ont toute sorte d'explications, excepté la seule explication juste et vraie qui devrait les éclairer. Ils ne comprennent pas que, si cette résistance existe, si même l'opposition n'a fait que grandir au lieu de diminuer depuis quelque temps, c'est tout simplement la conséquence de la politique qu'ils ont suivie, qu'ils prétendent suivre encore, qui

n'a eu d'autre résultat que de multiplier les mécontentemens en aggravant la situation du pays.

Ils sont étranges, ces républicains du jour. Ils croient pallier leurs fautes par des discours, des déclamations et des programmes. La réalité reste cependant ce qu'elle est, en dépit des équivoques et des optimismes de parti. La vérité est que les républicains, depuis qu'ils sont au pouvoir, ont abusé de tout sans rien fonder, qu'ils n'ont réussi, avec leurs prétentions, leurs chimères, leurs passions de secte et leurs imprévoyances, qu'à remettre tout en question, à provoquer dans la masse française un sentiment indéfinissable d'incertitude et de malaise. Aujourd'hui encore, à l'approche des élections, que trouvent-ils de mieux à nous promettre? Tout au plus la continuation ou l'aggravation de ce qu'ils ont fait jusqu'ici. Supposez maintenant, supposez un instant que le pays, livré à lui-même, avec ses instincts de modération, d'ordre et de travail, pût se prononcer nettement, distinctement, entre la politique qui l'a relevé il y a quinze ans et la politique qui le trouble et l'épuise depuis quelques années : qui peut douter du résultat? Il est certain que la France demanderait avant tout un gouvernement de bon sens et de prévoyance qui pût lui rendre la paix morale dans sa vie intérieure, l'ordre dans ses finances, la liberté de ses forces et de ses résolutions à l'extérieur.

Il n'y a qu'heur et malheur dans les affaires du monde. Le danger des troubles et des querelles entre nations peut se déplacer quelquefois, il ne disparaît pas pour longtemps, ou, s'il disparaît pour les uns, il renaît bientôt pour les autres, et l'Europe n'est jamais bien sûre de sa tranquillité ; elle ne sait pas si, en un instant, du soir au matin, elle ne va point passer des spectacles pacifiques d'une entrevue de Kremsier à des perspectives de guerre à propos d'une dispute à main armée sur une frontière afghane ou de la prise de possession de quelque îlot inconnu, dans les mers lointaines. Il y a quelques mois déjà, c'est entre l'Angleterre et la Russie qu'un conflit semblait près d'éclater pour l'occupation de Penjdeh par les troupes du tsar; les passions britanniques avaient pris feu, l'Angleterre était presque sous les armes. Un moment, il n'aurait fallu peut-être qu'un accident pour allumer une guerre qui n'aurait pas été sans danger pour l'Europe, et voilà maintenant l'incident terminé. Les susceptibilités anglaises se sont calmées, on s'est entendu sur Penjdeh et sur Zulficar; la querelle est provisoirement éteinte. Il y a quelques jours à peine, c'est entre Madrid et Berlin qu'un conflit nouveau a fait pour ainsi dire explosion à propos de l'invasion allemande aux Carolines ; et, pendant une semaine, ce conflit, aussi violent qu'imprévu, a eu assurément, de toute façon, le caractère le plus menaçant.

Comment cet étrange conflit a-t-il pu éclater et s'envenimer ainsi,

au point de conduire deux nations au seuil de la guerre ? Évidemment l'objet primitif de la querelle ne valait pas tout le bruit qu'on a fait, moins encore les dangers qu'on a bravés. L'Allemagne, dans ses fantaisies de conquêtes coloniales, a cru pouvoir étendre la main sur quelques îles de l'archipel des Carolines sous prétexte de protéger le commerce allemand ; l'Espagne, de son côté, se croit depuis longtemps des droits sur ces îles, qu'elle n'a d'ailleurs songé à occuper réellement que depuis peu, lorsqu'elle les a vues menacées. La plus simple négociation pouvait ou devait suffire à dénouer ce conflit de droits et de prétentions. Ce qui a tout compliqué et tout gâté comme il arrive souvent, c'est le procédé, c'est un certain air de bravade et de brutalité sommaire dans la manière dont les Allemands ont paru d'abord vouloir trancher la question. A la première nouvelle des ordres donnés à la marine allemande, l'orgueil espagnol a éclaté ; les manifestations ont commencé à Madrid comme dans les provinces contre ce qu'on a appelé ni plus ni moins un acte de piraterie. Le mouvement s'est étendu, et le gouvernement lui-même n'a pu faire autrement que de s'associer jusqu'à un certain point à l'émotion publique par ses protestations. Qu'est-ce donc lorsqu'on a su ce qui venait de se passer dans l'archipel des Carolines ? Pendant qu'un débat diplomatique était engagé entre Madrid et Berlin, en effet, une scène assez singulière s'était accomplie dans ces mers lointaines. La canonnière allemande l'*Iltis* était arrivée le soir du 24 août devant la petite île de Yap, où elle avait rencontré deux bâtimens espagnols envoyés de Manille. Le commandant du navire allemand, sans plus d'hésitation, avait débarqué avec quelques forces, avait arboré le pavillon impérial et pris possession de l'île de Yap. Les bâtimens espagnols, gagnés de vitesse ou ne se croyant pas en force pour résister, étaient restés les témoins inactifs de l'acte hardi du capitaine allemand et s'étaient bornés à protester. Voilà ce qu'on apprenait tout à coup à Madrid il y a peu de jours.

Alors la colère espagnole n'a plus connu de bornes, les manifestations sont devenues une agitation tumultueuse et violente. La foule, parcourant les rues, s'est portée à la légation allemande qu'elle a menacée d'un assaut, et le drapeau impérial a été lacéré, offensé par la multitude. Les partis politiques se sont réunis, ont délibéré et ont publié les déclarations les plus belliqueuses. Le roi Alphonse, qui était à la Granja et qui s'est hâté de revenir à Madrid, a été reçu, à sa rentrée, avec des acclamations, mais aussi avec des cris de haine contre les envahisseurs d'une possession nationale. De toutes parts a éclaté la passion de la guerre, d'une guerre immédiate contre l'Allemagne De Madrid le mouvement s'est étendu aux provinces, et on peut bien supposer que les partis hostiles au gouvernement se sont faits, jusqu'à un certain point, les complices d'une agitation dont ils espéraient pouvoir se servir ; de sorte qu'en quelques jours, en quelques heures, l'Es-

pagne s'est trouvée dans une situation assurément des plus graves. D'un côté, la plus dangereuse question de paix ou de guerre venait de s'élever, elle ne résultait pas certainement d'une contestation de droit qui n'était rien, elle naissait surtout de l'offense faite au drapeau allemand dans les rues de Madrid, du conflit de tous les sentimens d'orgueil et de dignité entre deux nations; d'un autre côté, le gouvernement s'est vu subitement dans la position la plus critique. S'il suivait le mouvement populaire, il risquait de se jeter et de jeter son pays dans une aventure où il n'y avait que des périls sans compensation; s'il résistait trop ouvertement à la passion qui grondait autour de lui, il s'exposait à provoquer une explosion d'irritation nationale qui pouvait atteindre la monarchie elle-même. Guerre ou révolution, c'était l'alternative.

Un instant on a pu croire que la situation était perdue. Si depuis quelques jours cette crise a subi un temps d'arrêt, c'est que l'Allemagne, par une modération et un calme qui ont été une habileté, a su éviter d'enflammer encore plus les passions nationales au-delà des Pyrénées et que le cabinet de Madrid, après avoir été un moment surpris et débordé, a retrouvé quelque autorité. On a pu s'arrêter sur la redoutable pente où l'Espagne était en train de se précipiter. C'est déjà beaucoup qu'on ait pu gagner du temps et reprendre assez de sang-froid à Madrid pour négocier. La question néanmoins, qu'on ne s'y trompe pas, reste entière avec ses difficultés, et elle est assez grave pour qu'on ne la complique pas de diversions de fantaisie, d'inventions ridicules en attribuant dans tout cela à la France un rôle qu'elle ne peut avoir. Non, la France n'est pour rien ni dans les manifestations contre l'Allemagne ni dans les agitations contre la monarchie du roi Alphonse, et si on ne croit pas à sa sincérité, qu'on la suppose du moins assez éclairée sur ses intérêts pour ne pas aller se jeter dans des querelles où il n'y aurait pour elle que des dangers.

Ces événemens d'Espagne ont été si soudains, si imprévus, si violens qu'ils ont un peu troublé les têtes; ils ont ravivé tout à coup le sentiment de l'incertitude de la paix, et comme si ce n'était pas assez de ce duel possible entre deux nations du continent, on s'est hâté aussitôt d'aller aux dernières extrémités, d'imaginer toute sorte de combinaisons, militaires, diplomatiques ou révolutionnaires, embrassant l'Europe et le monde. Peu s'en est fallu qu'on ne vît en un moment tout en combustion et qu'un îlot d'un archipel lointain n'ait paru être une de ces allumettes chimiques dont parlait autrefois lord Palmerston. Heureusement, toutes les allumettes ne mettent pas si vite le feu au monde.

L'Europe, s'il y a une Europe, n'est probablement pas disposée à se laisser entraîner dans des aventures pour une île hier encore inconnue. La France n'a que faire de se mêler d'une querelle où elle n'a jus-

qu'ici aucun intérêt direct et pressant. L'Italie n'en est pas sans doute à nouer les alliances dont on lui attribue bénévolement la pensée et à chercher un rôle qui ne pourrait être qu'onéreux et hasardeux. Que l'Italie s'intéresse, comme la France, comme tout le monde, à cette étrange crise hispano-allemande, qu'elle en suive les péripéties avec attention, avec la légitime préoccupation de ne pas se laisser surprendre par l'imprévu, c'est possible, c'est même vraisemblable; au-delà, elle n'a pas plus que notre pays à intervenir, et le chef du cabinet du roi Humbert n'est certainement pas homme à devancer les événemens par ses impatiences. Si le vieux Piémontais qui gouverne les affaires italiennes depuis assez longtemps et s'est fait une situation inamovible, si M. Depretis a un mérite, c'est d'être tout le contraire d'un esprit agité, d'avoir compris qu'un pays qui compte à peine vingt-cinq années d'existence nationale a plutôt à se fixer par une politique de bon sens et de prudence qu'à courir les aventures. L'Italie, quoi qu'en pensent les rêveurs perpétuels de grandes combinaisons, en est là aujourd'hui; elle en est à chercher, à prendre son équilibre de puissance régulière, après avoir eu pendant un demi-siècle ses phases dramatiques et souvent mystérieuses, ses crises, ses épreuves dont l'histoire se complète chaque jour par quelque révélation nouvelle.

Peu de nations ont certes une histoire aussi compliquée, et ce qui se passe, ce qui se fait à la pleine lumière, dans un pays comme l'Italie, n'est pas toujours ce qu'il y a de plus curieux. A côté des événemens qui s'accomplissent au grand jour, il y a toute une partie secrète qui ne se dévoile que par degrés, avec le temps; à côté des personnages publics qui ont la main à l'œuvre, politiques, soldats, princes ou diplomates, il y a les personnages occultes qui restent dans l'ombre. Il y a les hommes qui se font du mystère une puissance, et un des plus singuliers épisodes de cette partie secrète des révolutions italiennes est assurément celui que M. Auguste Boullier remet au jour en racontant dans un petit livre, — *un Roi et un Conspirateur*, — les négociations de Mazzini avec Victor-Emmanuel, les relations du révolutionnaire d'Italie avec M. de Bismarck. Il y a eu de notre temps, en Europe, quelques-uns de ces hommes qui, sans avoir jamais rien été, ont su se créer dans l'exil, où ils ont presque toujours vécu, une puissance mystérieuse, une sorte de gouvernement invisible. Ils ont passé leur vie à conspirer, à nouer des combinaisons, à préparer des insurrections, à discipliner les forces révolutionnaires dont ils se faisaient une armée, et même à traiter avec des cabinets qui les ont quelquefois écoutés. Mazzini a été un de ces hommes, peut-être le premier. Ce n'est pas qu'il fût un politique supérieur: c'était un mélange d'illuminé et de conspirateur. Toute sa politique se réduisait à un rêve de république de secte, et le système de gouvernement républicain qu'il a exposé un jour dans le secret de ses correspondances consistait

tout simplement à disperser les différens services publics dans toutes les villes d'Italie, — « l'instruction publique dans une ville, les travaux publics dans une autre ville, les arsenaux de l'armée dans une troisième, etc. » — Ce n'était qu'un utopiste ; mais Mazzini avait, avec de la finesse et de la ruse, la foi du fanatique, l'obstination du sectaire, l'activité de l'homme né pour conspirer. Il avait aussi l'art d'imposer son influence, de se créer des séides, de faire croire à son pouvoir, et c'est ainsi qu'il était arrivé à avoir sa diplomatie révolutionnaire, à traiter de puissance à puissance avec les gouvernemens, avec Victor-Emmanuel, qu'il caressait et menaçait tour à tour. Victor-Emmanuel se prêtait à ces négociations avec un homme dont il espérait se servir ; il l'éconduisait le plus souvent sans le décourager, en lui dérobant son armée. Le plus fin n'était pas visiblement le conspirateur.

Ce qu'il y a de caractéristique dans cette diplomatie secrète, c'est la haine invétérée de la France, et ce sentiment éclate surtout dans les relations du conspirateur italien avec M. de Bismarck, qui ne dédaignait pas d'avoir, lui aussi, sa négociation presque régulière au lendemain de 1866, à la veille de 1870. Entre le révolutionnaire italien et le chancelier allemand la haine de la France est le lien. Il y a en vérité une façon de note diplomatique où M. de Bismarck s'efforce de démontrer à son interlocuteur clandestin comment l'Allemagne et l'Italie sont des alliées naturelles, comment la France est la grande ennemie qui veut régner sur le Rhin et sur la Méditerranée, qui « menace à tout moment de s'emparer de Tunis. » Et Mazzini ne demande pas mieux que de se faire le complice du chancelier de Berlin, de fomenter une révolution contre la monarchie de Savoie au cas où l'Italie serait notre alliée contre la Prusse. Si la France avait pu s'y méprendre, elle saurait, par ces documens de politique secrète, à quoi s'en tenir sur les sentimens de ces sectaires. Après cela il ne faut rien exagérer sans doute. Que cet agitateur, qui a passé sa vie à se démener dans l'ombre, ait cru servir son pays à sa manière et qu'il ait eu une sorte de rôle dans les révolutions du temps, cela se peut ; mais il n'aurait été jamais évidemment qu'un conspirateur vulgaire et stérile s'il n'y avait eu pour refaire l'Italie, et Victor-Emmanuel, et Cavour, et ces généraux que dédaignait Mazzini, et cette classe d'Italiens si dignement représentée par le marquis Gino Capponi, dont on a publié une correspondance qui va aujourd'hui jusqu'à sa mort, vers 1863. Ces *Lettres*, dont les dernières ont récemment vu le jour, sont l'histoire morale d'un généreux patricien florentin, qui a été l'ami, souvent le conseil de tous les hommes qui ont honoré son pays. Celui-là n'a jamais été un conspirateur, il n'a été mêlé à aucune révolution, il n'a pas eu le goût des positions irrégulières et des actions occultes. Il a passé sa vie en patriote éclairé, fidèle au sentiment national et aux idées libé-

rales, toujours prêt à concourir à tout ce qui pouvait servir l'Italie. Par toutes ses sympathies il se sentait porté vers la France, qu'il aimait comme l'alliée naturelle de son pays. Ceux qui l'ont connu ne peuvent oublier ce grand vieillard qui était depuis longtemps frappé de cécité et qui semblait tout voir par l'esprit. D'un côté, on a la vie troublée et après tout stérile du révolutionnaire, de l'autre, on a la vie du généreux patriote : le constraste est frappant. Il s'agit de savoir à qui un pays comme l'Italie doit le plus, au conspirateur souvent compromettant ou à ces hommes au cœur loyal dont l'appui est une force et dont le nom reste un honneur.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

Le report, qui allait s'affaiblissant à chaque liquidation, est disparu fin août. Dans la plupart des cas, en effet, le taux coté était si infime que le courtage à payer apparaissait supérieur au report à percevoir. Sur bon nombre de valeurs, on a coté le report au pair ; enfin, sur quelques-unes, s'est établi un léger déport. Il n'en a ainsi rien coûté, ou à peu près, en dehors du courtage, aux acheteurs à terme d'actions du Crédit foncier, du Lyon, de l'Orléans, du Nord, du Suez, du Gaz, de la Banque de Paris, etc., pour proroger leurs positions de quinze jours ou d'un mois. Les spéculateurs à la hausse en fonds publics, français ou étrangers, n'ont pas obtenu de moins grandes facilités. Le report a été nul sur le 3 pour 100, insignifiant sur le 4 1/2, l'Italien, le Turc, le Hongrois, l'Extérieure.

Il est clair que les opérations de report, dans de telles conditions, ne représentent plus de sérieux emplois de capitaux, la rémunération étant notoirement insuffisante, quand elle n'est pas entièrement supprimée. L'abondance des capitaux, grâce à la pénurie d'affaires, a pour corollaire l'oisiveté des capitaux. Le report n'est plus que l'arrangement mensuel ou bimensuel intervenant entre des vendeurs à dé-

couvert qui tiennent à maintenir leurs positions et quelques spéculateurs formant leur contre-partie.

Une telle situation ne se prolonge que par l'espoir tenace qu'ont les vendeurs de voir, un jour ou l'autre, sous l'influence des événemens, les titres affluer sur la place, ce qui leur permettrait de peser dans le sens des positions prises, et de provoquer une dépréciation plus accentuée des cours. Mais chaque liquidation démontre plus clairement que les portefeuilles ne sont saisis d'aucune alarme et que les titres ne sont point apportés sur le marché. Le jour où une circonstance favorable se produit, le découvert constate sans peine ce que sa situation a de précaire et de dangereux. Aussi les cours n'ont-ils pas sérieusement baissé pendant la période de chômage et de vacances, malgré les incidens de la politique extérieure, les péripéties de notre politique coloniale et l'approche de nos élections générales.

Le fait de la rareté des titres est devenu si patent, à la dernière liquidation, qu'une tentative de poursuivre quelque peu le découvert avait toute chance de se produire avec succès. Nos fonds publics ont été assez vivement poussés, au moment même de la liquidation et immédiatement après. Compensé à 81.40, le 3 pour 100 s'est élevé à 81.60; l'amortissable dépassait le cours de 83 francs; le 4 1/2 même, si peu maniable pour la spéculation aux prix où il est parvenu, passait de 109.10 à 109.40.

La seule explication, d'ordre extérieur et politique, à donner de cette poussée subite de nos rentes après plus d'un mois d'une immobilité presque absolue, était la conclusion définitive de l'arrangement entre l'Angleterre et la Russie touchant la question de Zulficar et la délimitation de la frontière russe. La crainte d'une guerre entre ces deux grandes puissances, qui a si longtemps pesé sur les marchés européens, était complètement dissipée, et les garanties pacifiques données par l'entrevue de Kremsier acquéraient toute leur valeur. Cependant au moment même où allait se signer le protocole des arrangemens intervenus entre Londres et Saint-Pétersbourg, a surgi tout à coup l'éventualité d'une rupture entre l'Allemagne et l'Espagne. L'incident des îles Carolines n'avait nullement troublé la sérénité du monde financier à la fin d'août et dans les premiers jours de septembre. On se refusait à prendre au sérieux les velléités belliqueuses qui se faisaient jour à Madrid et sur divers points de la Péninsule par de tumultueuses agitations anti-allemandes. C'est seulement le samedi 5 que l'annonce de la prise de possession de l'île Yap par une canonnière de la marine impériale et l'insulte faite par la populace de Madrid au drapeau de la légation allemande ont fait naître de réelles inquiétudes. Les rentes ont brusquement fléchi lundi, le 3 pour 100 au-dessous de 81, le 4 1/2 à 109. En même temps, l'Extérieure tombait de deux points à 55.

L'exaspération de la population espagnole contre les procédés coloniaux de l'Allemagne présentait un caractère si aigu qu'une conciliation semblait impossible. On craignait que le roi Alphonse ne se vît contraint de prendre hardiment la direction du mouvement populaire sous peine de déchaîner la révolution et de perdre sa couronne. Ces inquiétudes se sont promptement atténuées par suite de l'attitude modérée que crut devoir adopter le gouvernement impérial. Le conflit est entré dans une phase diplomatique; des notes sont échangées entre Madrid et Berlin; les rumeurs les plus contradictoires circulent sur les faits dont l'archipel des Carolines a pu être le théâtre, sur les intentions réelles de l'Allemagne, sur les dispositions de la cour de Madrid, sur la gravité des périls intérieurs que court la royauté espagnole.

Mais déjà l'opinion prévaut partout que le conflit aura une solution pacifique et que l'Allemagne et l'Espagne ne se feront pas la guerre pour quelques îlots de l'Océanie, alors que l'Angleterre et la Russie sont parvenues à régler à l'amiable leurs prétentions rivales sur l'Afghanistan.

Le marché des fonds publics, rendu à ses tendances naturelles, a promptement regagné le terrain perdu, et la force d'impulsion due à l'abondance des capitaux ainsi qu'à la rareté des titres a été telle que le 3 pour 100, s'élevant de près d'un point, vient d'atteindre, à 0 fr. 05 près, le cours rond de 82 francs. L'amortissable finit à 83 fr. 50, le 4 1/2 à 109 fr. 70. La plus-value sur les cours de compensation de fin août est respectivement de 0 fr. 55, 0 fr. 40 et 0 fr. 60.

Ce mouvement de hausse est-il bien solide? Peut-on le considérer comme le point de départ d'une sérieuse reprise d'affaires qui, des rentes, devrait peu à peu s'étendre à d'autres compartimens de la cote, depuis si longtemps négligés à la fois par la spéculation et par l'épargne? On ne peut encore que poser ces points d'interrogation. Les faire suivre d'une réponse catégorique serait fort téméraire. En dépit d'une certaine animation résultant de rapides déplacemens de cours, il ne semble pas que le volume des affaires se soit considérablement grossi. On peut constater sans peine que le marché n'est plus abandonné à lui-même, qu'il subit une direction dont l'énergie est d'autant plus apparente que la résistance est plus faible. On ne saurait affirmer, au moment où nous entrons en pleine période des élections générales, quand notre situation financière n'a subi aucune modification favorable, et quand les nouvelles de l'Annam et du Tonkin sont fort peu satisfaisantes, que le réveil des affaires est imminent. La brusquerie même de la hausse lui donne, il faut bien le reconnaître, le caractère d'un mouvement de circonstance; on est fortement tenté de croire qu'il s'agit jusqu'ici d'une hausse purement électorale.

Le calme qui règne sur le marché des fonds étrangers est fait pour corroborer cette opinion. Les Consolidés, à Londres, avaient longtemps à l'avance escompté l'effet du règlement pacifique de la question afghane. Ils se tiennent complètement immobiles à 100 1/16. L'Italien, qui a eu, il est vrai, sa hausse le mois dernier, se tient près du cours rond de 96 francs sans pouvoir le dépasser. Le Hongrois a plutôt légèrement fléchi sur le dernier cours de compensation. L'Extérieure, ce qui est assez naturel, n'a pu reconquérir les prix antérieurs à l'incident des îles Carolines, et c'est déjà merveille de la voir, dans les circonstances actuelles, se maintenir aux environs de 57. L'Unifiée, qui se transforme en valeur de placement à mesure que la situation se régularise et se consolide en Égypte au point de vue financier et politique, a gagné à peine 2.50 à 335. Le Turc se maintient avec fermeté, bénéficiant même d'une avance de 0 fr. 17, bien que la mission de sir Drummond Wolff, à Constantinople, ait perdu beaucoup de son importance depuis la conclusion de l'affaire afghane et l'entrevue des empereurs d'Autriche et de Russie.

Parmi les valeurs, on ne voit guère que le Suez qui ait subi l'influence de la hausse des fonds publics. La reprise sur l'action est de 25 francs depuis le 2 septembre. Les actions des Chemins français sont toujours aussi solidement tenues, mais leurs cours ne progressent pas, et il en sera de même sans doute aussi longtemps qu'une amélioration sensible ne se produira pas dans les résultats de l'exploitation. La diminution totale depuis le début de l'exercice sur les chiffres de la période correspondante de 1884 est considérable; si l'effet n'en doit pas être sensible sur les dividendes de 1885, grâce aux conventions, il pèsera lourdement sur les finances publiques par l'accroissement des sommes que l'état aura à payer aux compagnies du chef de la garantie.

Aucun symptôme d'animation ne s'est encore manifesté sur le marché des titres des établissemens de crédit. Le Crédit foncier se tient bien à 1,325, la Banque de Paris faiblit au-dessous de 660 et la Banque de France au-dessous de 5,000. Des autres titres il vaut mieux ne point parler, l'épargne continuant à réserver toutes ses faveurs aux rentes et aux obligations. Les Chemins espagnols ont fléchi, comme on devait s'y attendre. Il a été fait pendant cette quinzaine quelques efforts pour relever les valeurs de la Compagnie de Panama. L'action a pu reprendre une dizaine de francs à 432.

Le directeur-gérant : C. Buloz.